

Bibliothèque numérique

medic@

**Cachet, Christofle. Vray et assureur
preservatif de petite verole et
rougeole,**

*Toul, S. Philippe, 1617.
Cote : 34506*

VRAY 34506
ET ASSEVRE
PRESERVATIF DE 34506
PETITE VEROLE
& Rougeole,

Divisé en trois Livres.

Enrichy de quatre-vingts Problemes non
moins doctes & curieux que nécessaires pour
l'entier esclarcissement des causes de ces
maladies, de leurs différences, de leurs signes
diagnostiques & prognostiques, de leur pre-
servation & curation.

*Le tout en faveur des Dames & de leurs
chers Poupons.*

DEDIE' A LA REYNE,

Par CHRISTOPHE CACHET, Conseiller &
Medecin ordinaire de son Altesse
de Lorraine.

Cravant



Chirurgien, 1676

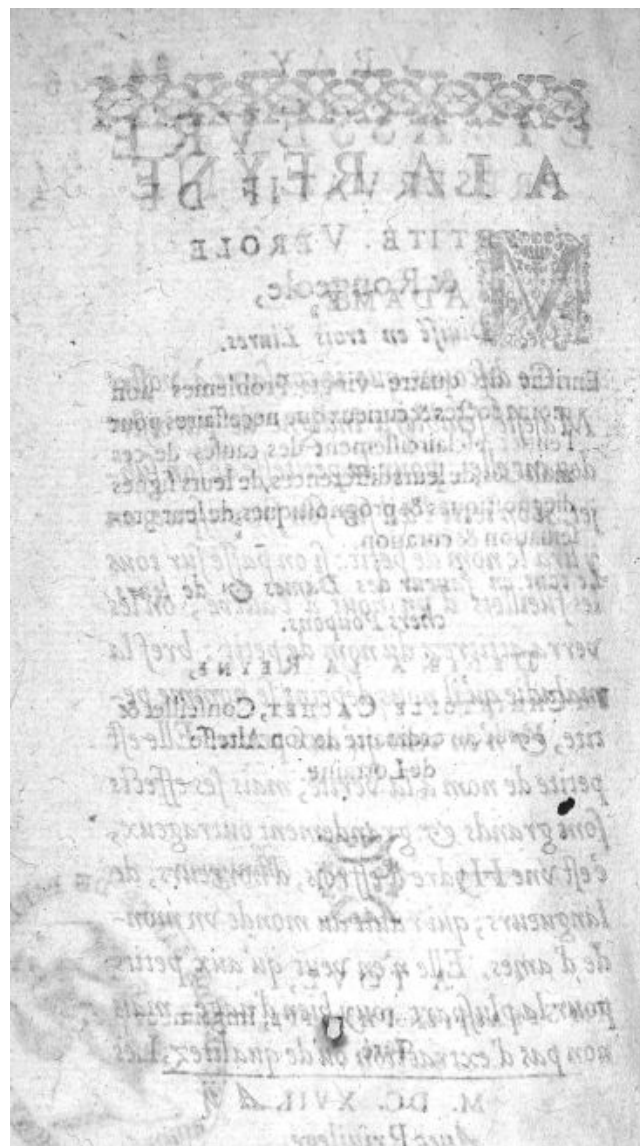
A TOUL,

Par SEBASTIEN PHILIPPE, Imprimeur
Juré.

M. DC. XVII.

Avec Privilege.







A LA REYNE.



ADAME,

Ce discours que ie consacre à vostre Majesté semblera indigne de paroistre deuant elle, pour la petitesse de son sujet. Si on iette l'œil sur son frontispice, on y lira le nom de petit : si on passe sur tous les feuillets d'un bout à l'autre, on les verra attirer du nom de petit : bref la maladie qu'il nous dépeint se nomme petite, & n'en veut qu'aux petits. Elle est petite de nom à la verité, mais ses effects sont grands & grandement outrageux, c'est vne Hydre d'effrois, d'horreurs, de langueurs, qui r'auit au monde vn monde d'ames. Elle n'en veut qu'aux petits pour la pluspart, ouy bien d'aage, mais non pas d'extraction ou de qualitez; Les

A ij

EPISTRE.

Sceptres, les Coronnes, les Monarchies
sont tributaires à sa tyrannique domi-
nation. Elle darde ses fleches ensanglan-
tees contre ces petits tendrons, & par
reflexion perce les cœurs des Grands de
mille cuisants regrets plus insupporta-
bles que la mort. Luy vit-on pas n'ague-
res attenter furieusement sur la person-
ne Royale de Madame sœur du Roy,
& comme en vn moment glacer de tri-
stesse & de frayeur le cœur du Royau-
me eschauffé de ioye & d'espoir du re-
pos public, lequel il attendoit de ceste heu-
reuse alliance, qui depuis s'est heureuse-
ment affermie ? Les trauerses passees
sont autant d'augures pour l'aduenir,
qui obligent nostre preuoyance à leur
courir au deuant pour en preuenir les
disgraces. Ce respect seul m'a animé le
courage, a conduit ma plume, & tissé ce
petit ouurage que sous le nom de V.
M. ie dedie à la conseruation de vostre

EPISTRE.

tres-auguste posterité : en esperance que
bien tost la bonté diuine benira vos cou-
ches Royales d'une Royale lignee. O
que bien tost ce bon-heur vous aduienne,
Madame. O que puissons nous veoir
les sacrez surjons de vos lys florissans
pour iamais en toute prosperité. C'est la
priere que fait du plus profond de son
cœur,

MADAME.

DE VOSTRE MAIESTE.

Le tres-humble & tres-
obeyssant seruiteur

C. CACHET.

Probleme au Lecteur.

Quel iugement ferez vous de ces discours,
Amy Lecteur?

*Le Cuisinier n'est rien, si friand il puisse estre,
S'il n'aduste son goust au palais de son Maistr.*

dit Martial. Les discours sont les viandes spirituelles de nos ames, les Escriptuains en sont comme les Cuisiniers, qui volontairement se soumettent au goust des iugements differents d'autant de Lecteurs qu'il s'en rencontre, voire d'autant de Censeurs qu'il se rencontre de Lecteurs; Car chacun s'arroge le pouuoir & l'autorité de censurer & de contredire, establisant les fondemens de ses reproches sur ses appetits particuliers. Or si vn Orateur tel en perfection que Ciceron mesme nous le dépeint ne peut tellement satisfaire aux oreilles d'une poignée d'Auditeurs, qu'il n'encoure mille contradictions: Ay-je pas iuste occasion d'attendre & apprehender mille censures, exposant cet escript plein d'imperfections à la veüe de tout vn monde? Je dis de tout vn monde, car les escripts courent d'un Pole à l'autre, là où souvent les paroles se perdent & s'esuanoüissent avec le son de la voix qui les prononce. Qui à l'ouverture de ce volume iettant l'œil sur le frontispice se rebutera de ma longueur, m'objectant, auant que m'entendre, que d'une mouche i'en fais vn

PROBLEME

Elephant. A qui mes discours paroistront trop vulgaires, à qui trop recherchez, à qui mesmes extrauagants. Que scay-je si l'on m'accusera d'enuie, d'ambition, ou de presumption d'entreprendre à guerre ouuerte vn Fernel, vn Ioubert, vn Mercurial, vn du Laurent, & plusieurs autres l'honneur & la splendeur de ce siecle? Que scay-je si les Messieurs de ma robe auront pour agreable que ie rende communs & populaires les mysteres plus reseruez à nostre profession? Conclusion autant de Lecteurs autant de Censeurs.

Pour responce, ie proteste que mes vœux, mes labeurs butent entièrement au bien & contentement du public: Et comme mon dessein est de seruir à tous, ie ne trouue rien de trop long, de trop haut, de trop bas, de trop familier, de trop recherché, beaucoup moins d'extrauagant, d'où ie puis tirer quelque adresse ou instruction capable de me conduire à mes fins. I'escry aux sçauants & non sçauants, ce sera au choix d'un chacun de trier & s'approprier ce qui se trouuera à son humeur. Si les premier & second liures se trouvent en quelque endroit releuez par dessus la portee du commun, le troisieme luy donnera satisfaction entiere, comme i'espere, & contentera les Dames pieusement curieuses de ce qui touche leur vie, & celle de leurs enfants. L'ennemy commun que ie me figure en teste semble vne mouche en apparence, il est petit de nô, mais en effet il merite celuy d'Elephant pour les effrois, les traueses, les dangers,

A V LECTEUR.

les morts qu'il nous trame. Si en l'attaquant i'attaque les doctes, c'est en faueur du priuilege commun bien receu entr'eux pour la deffence de la verité, sans preiudice de leur reputation, sans vanité, sans passio, tenât à blasme immortel qu'un viuant s'estudie de bastir sa gloire dans le blasme des morts. Mon entreprise ne peut ombrager ceux de ma profession, ils ont trop de iugement & d'experience pour recognoitre que la science n'a pas plus grand contraire que l'ignorant. Souuent la stupidité de nos sens, ou de nos raisons nous rend insensibles à nos maux, ou inflexibles aux remedes. I'ouure les yeux du populaire autant qu'il m'est possible, pour luy faire voir le destroit auquel il se precipite faute de conduite, & les moyens des'en retirer: voyant le precipice il entrera en apprehension de sa perte, & de l'apprehension à la recherche du secours. La cognoissance qu'il aura de nos sacrez mysteres luy donnera l'adresse aupres de ceux desquels il doit l'esperer, luy enfantant vn desdain irrecociable contre vn tas d'imposteurs, semblables à l'Asne d'Esopé reuestu d'une peau de Lyon, ou plustost de Singe contrefaisant le Docteur. Si ces responses vous sont plausibles (Amy Lecteur) i'entreray en possession de l'une de mes pretentions, qui est de vous agreer, en esperance de iouyr bien tost de l'autre, qui est que la lecture de ceste œuure vous seruira grandement à vous, & aux vostres, *Ita faxit bonorum omnium largitor DEVS, à quo & ad quem nostragominia.*

VRAYE



VRAYE
ET ASSEVREE
METHODE PROPHY-
lactique & Therapeutique
de petite Verole & Rougeole,
diuisee en trois Liures.

*De l'importance & utilité de ce
Traicté.*

CHAPITRE PREMIER.

LE Sage nous a laissé par
escrit, aussi le tient-on
pour verité asseuree, que
la gourmandise a tué plus
d'hommes que n'a fait
le trenchant de l'espee:
Je puis dire, sinon avec pareille asseurâce,
du moins avec bien grande apparence
de verité, que la petite verole, & la rou-
geole en tuent plus grand nombre, ny

A

2 DE LA PETITE VEROLE

quel'espee ny que la gourmâdise ensemble. L'Afrique ne nourrit pas tant de monstres que ceste maladie monstrueuse en enfante. Ny l'Egypte tant de serpents enuenimez, que ceste maladie mesme nous produict d'accidents du tout funestes & pernicioeux, qui, comme aultant de serpents alterez de nostre sang nous livrent mille assauts mortels à la perte & ruine d'une bonne partie du monde. Ceux qui ou par benefice de l'art, ou par la bonté de nature en eschappent la vie sauue, en demeurent bien souuent tellement mutilez & deshonnez en leurs corps, si fort incommodez en leurs fonctions, que la vie qui leur reste leur semble plus insupportable que la mort mesme. La victoire qu'ilz en r'apportent est pour l'ordinaire veritablemēt Cadmienne, aultant ou plus preiudiciable qu'honorable, & plus lamentable qu'heureuse & fructueuse au vainqueur. En quoy la verole symbolise grandemēt au naturel des poisons, qui apres la guerison, telle que l'on puisse l'apporter, entraînent à leur queue ie ne sçay quelle impression rebelle & inuincible à toutes sortes de remedes. Bien qu'au demeurant plus

venimeuses que les venins mesmes, desquelz la plus part dressent la poincte de leur fureur contre quelque membre particulier, comme pour exemple les Cantharides contre la vescie; le lievre marin contre les poulmons. Là où ceste maladie n'espargne vne seule parcelle de noz corps, descoche furieusement ses flesches ensanglantees contre toutes, soit mediatement ou immediatement. Flesches, qui sans acception de personne frappent indifferemment les grands, les mediores, les petits de l'un & l'autre sexe: Flesches, ou pour mieux dire, ces larmes de miseres dont Promethee arrosoit abondamment son ouvrage lors qu'il pestrifioit l'homme (selon le dire des Poëtes) consequemment ineuitables à la pluspart des mortels, puis qu'elles se fourbissent, s'attrempent, & s'afilent au lieu mesme, & à la mesme trempe d'où nous tirons l'estre, la conseruation, & l'accroissement. Flesches (dis-ie) non seulement outrageuses à ceux qui en sont atteints, mais aussi par reflexion infectes & contagieuses à qui les frequentent. Iugez, amy Lecteur, s'il se peut rencontrer vn ennemy de nostre nature plus aigrement coniuré

contre nous. A peine naissons nous : que dis-je ? à peine sommes nous conçus dans le ventre maternel, que ià desjà elle attente clandestinemēt contre noz vies, & ne pouuant nous les rair, nous en oste le bien & le contentement. C'est ce premier aage tendrelet qui plus se sent assailly de ses alarmes, & alarmé de ses assauts : Les autres y sont moins exposez, mais non sans crainte d'y tomber, & avec moindre espoir d'en releuer. Representez-vous, ie vous prie, ce que l'on s' imagine de grand & de dangereux en vn mal, vo^z verrez qu'il a part en cestuy-cy ; Iettez l'œil sur toutes les circonstances, vous n'en trouuerez vne seule qui n'aggraue sa felonnie. Est-elle pas maligne & virulente en ses causes ? impetueuse & indomtable en ses effects ? infecte & horrible en tout & par tout ? Elle peruertit entièrement ceste belle harmonie qui est le lien de noz ames, & l'ame materielle de noz corps : Toutes noz parties, noz facultez, noz actions se reduisent sous son esclauage, & flaischissent sous le ioug de sa tyrannique domination. Quel remede ? Combien s'en voit-il qui luy courent au deuant pour luy fer-

mer passage ? Tous ou la plus part l'attendent comme à bras ouverts, luy ouurent les aduenues, la reçoient, voire se iettēt & se precipitent à corps perdus en ses pieges ; qui par ignorance, qui par nonchalance, qui par mespris. Condition reprochable & deplorable ! La nonchalance & le mespris sont en pleine possession du vulgaire, qui ou d'auarice, ou par stupidité pire que brutale mes-estime la science que Dieu luy commande d'honorer & rechercher au besoing. Bonne partie peche d'ignorance : Et pleust-il à Dieu que du moins ceux qui font profession de tenir le gouuernail de noz vies fussēt exempts de ses surprises. Si les plus sages & plus experimentez y sont pris (bien qu'à la verité difficilement & rarement) quelle opinion aurons nous d'un tas de praticiens mal-versez, qui n'ont que la vantise & la presumption pour preuue de leur experiēce, les vaines promesses pour raison, la routine pour methode ; les secrets pour asyle & pour assurance ; & quelques decipez specieux mendiez ça & là pour remedes ordinaires. l'espere que les vns & les autres entreront en eux mesmes s'ilz daignent

6 DE LA PETITE VEROLE

lire avec attention ce traité que ie leur adresse. Le vulgaire plus grossier y apprendra en detail l'importance du subiect, & y donnera l'ordre: Le praticien ignorât y verra ses erreurs à descouuert & s'en corrigera. Je ne pretends pas faire la leçon aux doctes, mais bien de repaistre & entretenir leur memoire de ce qu'ils ont appris. Si leur monstrey-je que les plus sçauants sont subiects à faute, non toutesfois, comme celles des ignorants, preiudiciables au salut publicque & particulier, d'autant qu'elles gisēt plus en certaines recherches curieuses & subtiles, qui sans preiudice s'agitent de part & d'autre, & se couurent de quelq; apparēce de raison, que non pas és faicts de pratique: Là où au contraire celles des mauuais praticiens consistent en l'ignorance des indications, battent en ruine, & ne se couurent que de terre. Les doctes me permettront (s'il leur plaist) d'estendre vn petit le fil de mon discours en faueur de ceux icy, aultant que leur instruction le requerera. Les moins sçauants auront pour agreable que ie releue par fois mes conceptions pour contenter les doctes, & se despoüilleront vo-

lontai remēt de leur opiniaſtre tē accouſtumeē, pendant que ie me mets en deuoir de leur donner à tous quelque ſa-tiſfaction. Soub ceſte eſperance i'entre en matiere commēçant par la definition du nom de Verole.

D'où vient le nom de verole.

CHAPITRE II.

LE mot de verole eſt extraict du latin *Variola*, le rapport de l'un à l'autre rend preuue ſuſſante de telle extraction: Meſmes ſi nous voulons eſcrire *vairole* par *ai* diphtongue aultant cōmune entre les François qu'entre les Grecs, & qui ſe prononce bien peu differemment de l'e ſimple, nous n'y trouuerons qu'une Me-thateſe, ou tranſpoſition d'un i ſeul. Car l'*æ* diphtongue des Latins peu vſité en noſtre langage, ſe change pour l'ordinaire en e ſimple. Le mot de *variola* eſt vn diminutif de *vari*, qui ſont de petites puſtules qui s'engendrent au viſage, & ont quelque reſemblance à celles de la verole. Ce mot de *vari* tiré ſon origine de *vario*, qui ſignifie varier ou changer, par ce

A 4

que telles pustules ou enleueures changent & bigarent la face. Et de fait Plaute a vsé du mot *varius* [qui vient de la mesme source que *varus*] en ceste mesme signification *vestra ego latera* [dit-il] *loris faciam ut valide varia sient*, ie rendray voz costés bigarrés à coups d'estriuières. Mais il me semble voir quelque Grammairien entêdu, qui croyant estre de son gibier vient à moy la bouche ouuerte pour me controoller sur l'etimologie de *variola*, par ce que le diminutif doit suyure, sinon la terminaïson, du moins le gendre de son primitif. A la verité ie ne puis approuuer quelque Medecin moderne qui [peut estre] vaincu de ceste raison, vsurpe le mot de *variola* au masculin en vn traicté qu'il en a fait, & me semble plus supportable (puis que les mots de l'art ne sont de necessité absoluë asseruys aux regles de Grammaire) que l'on s'emancipe és loix qui sont particulieres aux deriuez, plustost qu'en celles qui sont generales & communes tant aux primitifs qu'aux deriuez ensemble: C'est vne loy particuliere aux deriuez de suyure la terminaïson de leurs primitifs: la loy commune les oblige soubz le gen-

dre de leur terminaison. Mais qu'est-il
 besoing d'être en ces disputes de Gram-
 maire ? Le mot de *variola* n'est diminutif
 de *vari* qu'en apparence, & non en effect,
 car *variola* & *vari* sont maladies fort dif-
 férentes en subiect, en cause efficiente,
 en accidents, en curation, en danger. La
 verole est vniuerselle, les boutons ou
 pustules appellees *vari* sont particulieres
 à la face. Celle la se fait d'un sang chaud
 & bouillant, celles icy d'une humeur
 froide & grossiere ; celle la est accompa-
 gnee d'une lliade de symptomes, celles
 icy n'ont autre suite que la deformité, &
 quelque incommodité fort legere. Brief
 la curation de la verole est difficile &
 douteuse. Au contraire *penè ineptia sunt*
curare varos, & lenticulas & Ephelidas, sed
eripi tamen feminis cura cultus sui non potest,
 c'est presque folie de curer les boutons,
 les lentilles & aspretez de la face, mais
 l'on ne peut oster aux femmes le soing
 qu'elles ont de l'embellissement de leur
 corps, dit Celse. Il n'estoit donc ny rai-
 sonnable ny expedient, que ce diminutif
 suyuit ny l'article ny la terminaison de
 son primitif, de peur que l'on n'estimast
 que ce fut la meisme maladie, differente

Celsus lib.
 5, cap. 6.

seulemēt en grandeur selon le plus ou le moins. Mais que dis-je diminutif? quelle apparence que la verole soit vn diminutif des varons puis qu'elle les excède en nombre & en grandeur? Concluons doncques que ceste deriuation n'est fondée que sur quelque ressemblance qui est entre les pustules de l'une & l'autre espee. Quelque apprentif de la medecine entrera en vn autre doubte sur la communauté de nom qui est entre la grosse & petite verole, & me contestera qu'elles sont comprises soubz mesme espee, attendu que leurs noms ne tesmoignent autre difference que de grosseur ou petitesse. Je veux pour le desabuser employer le Chapitre suyuant à monstrier la conuenance & disconuenance qu'il y a entre l'une & l'autre.

*En quoy conuiēnent & different
la grosse & la petite verole.*

CHAPITRE III.

C'Est chose triuiale en Medecine, enseignée par Galien, remarquée &

repetee par plusieurs, que les maladies prennēt leur nom tātost de leurs causes, comme le *Cholera morbus*, la melancholie l'hydropisie : tātost de leurs effets, comme l'apoplexie, epilepsie, lethargie : tantost des parties affligees, comme pleuresie, Peripneumonie, Colique & Iliaque passion. Ores de celuy qui est Auteur de leur guarison, cōme l'ulcere Tilephien, Chironien ; ores de leurs periodes & circuits, comme fiebure tierce, quarte quotidienne. Ores de quelque ressemblance qu'elles ont ou avec quelque animal, comme le Cancer, le Polypus ; Ou avec quelq; autre maladie, ainsi que nous auons precedemment declairé de *vari* & *variola*, la ressemblance qui se trouue entre la grosse & petite verole leur a rendu le nom de verole commun, distingué seulement par la grosseur & petitesse. Le corps est parsémé de boutons en l'une & en l'autre, la teste trauaillee de douleurs, les bras & iambes, & generalemēt tous les membres oppressés de lassitude : la gorge, le palais, les gensiues vlcerées, & pourries ; les os cariez, & rongez, diuerses parties navrees & tronquées, la voix enrouée, les sens, le mouuement,

la parolle empeschée, la grace & la beauté naturelle de la face perdue & anéantie; outre plusieurs autres inconueniens qui les accompagnent esgalemēt, ou les suivent de près comme l'ombre le corps, que ie remets à la recherche des plus curieux. Or n'est-ce pas seulement au nombre & grandeur de tels accidents qu'elles communiquent, ou en la malignité de leurs causes; mais aussi en la contagion infecte laquelle subreptiue-ment elles font glisser d'une personne à l'autre pour y establir leur domination. Il ne faut pas pourtant inferer que ce soit vne mesme espee de maladie, car elles sont formellement & manifestement distinctes & separees par diuerses marques infaillibles, qui tesmoignent vne difference specifique. En premier lieu la petite verole ne peut estre où il ny a pustules. La grosse se voit assez souuent sans tache quelconque ny apparēce exterieure. La petite s'engendre d'ebullition de sang, dont rarement elle arriue sans fiebure. La grosse ne se fait iamais par telle ebullition, & se trouue fort rarement cōiointe avec fiebure; la petite prend sa source ou de contagion, ou de l'impureté du

fang que nous sucçons dans le ventre de la Mere, ou des desordres, que no^s com- mettons au viure, ou du vice de l'air ou de quelque influence ennemye, ou d'au- tres causes que nous deduirōs par apres. La grosse ne se peut acquerir que par l'a- ction Veneriēne desbordée, ou par con- tagion procedante en premier resort des faueurs de Venus. D'icy naist vne autre difference, sçauoir que la petite verole est presque vniuerselle & commune à tout le monde : l'autre est particuliere à ceux qui sōt impudiquement desreglés au ieu d'amour. C'est pourquoy le docte Fernel l'a iustement appelee *miserum scortatorum flagellum*, le fleau miserable des putiers. D'auantage la petite, pour salutaire qu'elle soit, est pour l'ordinaire pleine d'effroy & de fureur en sa naissan- ce, plus benigne & plus moderee en son augment. L'autre pour felonnie & furi- euse qu'elle soit se monstre du commen- cement doulce & traictable, mais si vous ne luy courrez au deuant elle se coulle sensiblement iusques aux moüelles *vires- que acquirit eundo*, & se coullant prend forces, pour destruire & renuerser de fōd en comble toutes les puissances & fon-

14 DE LA PETITE VEROLE

ctions des parties princières. De sorte que comme l'eruption & l'accroissement des boutons de la petite verole sont souvent la fin ou le descroist des fascheux accidents qui les precedent, Tout au contraire la premiere sortie des pustules Veneriennes est l'euement ou surcroist des esclandres qui trauersent ceux qui en sont pourprez. Il n'est besoing de tirer icy en ligne de compte cēt autres distinctions faciles à remarquer à ceux qui ont tant soit peu de iugement & d'experience, & qui se plaisent à donner carriere à leurs pensees. De fait qui ne sçait que les douleurs Veneriennes s'aigrissent principalement la nuit, ou celles de la petite verole sont esgales iour & nuit, & continues? Qui ne sçait que celle icy mesme a regné plusieurs cētaines d'annees, auāt quel'on eut ouy parler de la grosse? Car auparauant le siege de Naples qui fut en l'an 1494. l'on ne sçauoit que c'estoit de grosse verole, aussi a elle pris le nom de mal de Naples du lieu de son origine premiere, du moins de sa naissance en nostre Europe. La petite a esté fort bien cognue des anciens comme nous ferons paroistre en son lieu. Quelque curieux

ET ROUGEOLE LIV. I. 15
me demandera pourquoy l'une est ap-
pellee petite & l'autre grosse, & laquelle
des deux est plus dangereuse? Dressons
vn chapitre à part pour luy satisfaire, &
pour l'esclaircissement entier du Chapi-
tre present.

*Pourquoy l'une est appelée
petite, & l'autre grosse?*

CHAPITRE III.

IL est à noter que la grosseur & peti-
tesse se doiuent entendre comparati-
uement & non absolument: Car ce se-
roit vne simplicité digne de risée d'estri-
uer que la petite verole qui traine à sa
queuë la rigueur & violence d'une for-
miere de miseres, & l'effroy de la mort,
fut absolument petite. Comme aussi se
rendroit-on reprochable de trop legere
creance de se persuader que la grosse,
lors que pour la legereté de ses sympto-
mes elle ne se donne à cognoistre sinon
aux plus clair-voyants & experimentés,
& encor avec difficulté grande, fut abso-
lument grosse. Or la cōparaison se peut

faire selon diuers respects, scauoir est ou selon la quantité & qualité des boutons qui se treuuent en l'une & en l'autre : ou selon la difference de leurs causes : ou selon la diuersité, de leurs accidents, ou de leurs subiects, & des dangers qu'elles entraînent, ou selon la facilité ou difficulté de la guarison, ou selon la suite qu'elles ont.

Si nous considerons la qualité des pustules le nom de grosse est iustement attribué à la verole Venerienne, car sans doute elle est tousiours maligne & virulente, la petite ne l'est pas tousiours : l'expérience journaliere m'exempte d'en venir aux preuues.

Le contraire est de la quantité, car t'en s'en faut que pour l'ordinaire les pustules soient si copieuses en la grosse qu'en la petite, & si vniuersellement esparées par tous les membres, que mesmes la grosse subsiste fort souuent sans qu'il paroisse aucune enleueure, & ne laisse pas de retenir le nom de verole, bien qu'elle n'en porte pas les marques : Là où la petite ne peut estre sans elles.

Quant à la cause efficiente il n'y a nulle difference, si nous voulons souscrire
à l'o-

à l'opinion de Petronius, qui tient que l'elephanthiasie, la lepre, la grosse & la petite verole, prennent leur source de la putrefaction de l'aliment dans le ventre maternel. Car les enfans (dit il) gisants au ventre de leur mere abondent en nourriture, laquelle se putrefie pour sa quantité: ilz l'attirent neantmoins & s'en repaissent, & s'y plaisent comme les grenouilles dans le borbier (Belle comparaison pour vn si graue persōnage). Il adiouste que les seminaires de ceste nourriture putride & corrompue se gardent le long de la vie dans nos corps, & principalement aux enuirs du cuir, mais comme assoupys & engourdys. C'est pourquoy ilz ont besoing d'estre excitez, soit ou par le vice du regime, ou par l'indisposition de l'air, ou par contagion. Le docte Mercurial a si disertement & suffisāment refuté ceste resuerie, laquelle a plus d'apparence de songe que de raison, que ce seroit chose superflue de s'y arrester. Qui n'a entendu d'Hippocrate, ou de ses successeurs que le *fetus* se nourrit d'un sang doux & pur? & que s'il en succe de l'impur ce n'est que faulte d'autre? Si le dire de Petronius estoit veritable qui

*lib. de mor
bis puer
rum c. 2.*

B

se pourroit tenir asseuré de la lepre, de L'elephantiasie, de la grosse verole, non plus que de la petite; Touchant la contagion tous noz corps, pour bien constituer & bien nourrys qu'ilz puissent estre, sont subiects à recevoir la grosse verole par attouchement, & non pas à la petite; en quoy la grosse merite iustement le tiltre de grosse. Oultre que sa source est tousiours vilaine, & souuent honteuse. Vilaine, par ce qu'elle ne se communique que par attouchement ou copulation impure. Attouchement dis-je, ou des corps infectés, ou des matieres virulentes qui en resudent. Honteuse & blâmable, lors qu'elle s'acquiert par le desordre d'une concupiscence effrene. Je sçay bien qu'il s'en trouue entre les doctes qui en rapportent la premiere origine aux sinistres aspects, & conionctiōs ennemyes des corps celestes: quand à moy ie ne puis que ie n'en donne la faute toute entiere aux regards lubriques, aux conionctiōs amoureuses des corps impudiques. Si les astres y ont contribué quelque disgrâce, ce n'a esté qu'en punition de l'incontinence desreglee, qui autrefois a tiré le feu du Ciel pour redui-

re en cendre Sodome & Gomorre. Mais il ne s'est iamais recognu des viuants, ny remarqué des Anciens que le brasier verolique depuis six vingt ans en ça qu'il est enflammé, se soit allumé d'autre feu que de celuy de concupiscence. l'entēds mediatement ou immediatement, car i'ay souuent veu arriuer que l'innocent (par mesgatt ou autrement) participoit à la peine deuë à celuy seul qui auoit commis la faulte: Si ne la receuoit-il que par cōtagion prouenante en premier ressort de quelque action charnelle. Les causes de petite verole comme nous auons desia monstré cy deuant, & monstrerons plus amplement cy apres sont du tout dissemblables. Et pour laisser toutes les autres à part la petite verole se fait par ebullition du sang, & la grosse par corruption. Bien symbolisent-elles en ce que l'une & l'autre trouble la masse sanguinaire, espend son venin avec le sang vniuersellement par tout le corps, & n'a autre subiect de ses pustules que les parties cutanees.

Quant aux accidents ilz ont vn grand rapport es deux maladies, ainsi que nous auons enseigné au Chapitre precedent,

B 2

mais ceux de la grosse, s'ilz sont quelque-
fois moindres en violēce, tousiours sur-
passent-ilz en duree ceux qui sont inse-
parables de la petite. Et comme vn petit
fardeau pese de loing, aussi la grosse pour
sa longueur paroist plus grosse & plus
pesante à supporter que la petite qui est
du nombre des maladies aiguës : souuēt
neantmoins si facile à nature qu'elle en
vient à bout sans besoing d'assistance, là
où iamais il ne s'est veu que la grosse soit
guerie d'elle mesme sans quelq; secours.
En recompense le succès est plus peril-
leux en la petite qu'en la grosse, il y va
moins de la vie en celle icy pourueu que
l'on prēne soigneuse garde d'en extirper
les racines de fond en comble, car si peu
qu'il en demeure c'est vn foyer qui con-
somme insensiblement ceux qui le cou-
uent, & vn brasier qui se maintient & se
nourrit en leurs ruines, puis de leurs cen-
dres attise & rallumie par fois vn feu de
langueurs & de douleurs en leur poste-
rité, sous ceste cōsideratiō à bon droit
l'appellons nous grosse.

Vous me direz que la petite verole
a tout cela de commun avec la grosse,
car elle se couue & couure en aucuns

jusqu'à l'extreme vieillesse, sans se faire
 paroistre; Aucuns la communiquent à
 leurs descendants avec leur semence. Le
 respond que les dispositions à petite ve-
 role se peuent tenir longues annees
 closes & cachees en nous, mais non pas
 l'effect mesme: Car ceux qui n'ont que
 les dispositions ne se peuent legitime-
 ment dire verolés, & ont besoing de
 quelque cause mouuante ou excitante
 qui reduise les dispositions à l'acte. La
 grosse au contraire est actuellemēt vero-
 le alors mesme que ses effects ne nous
 sont pas bien sensibles; & n'induit pas
 seulement les dispositiōs avec la semēce,
 mais l'acte mesme, qui petit à petit ac-
 croissant de grandeur descouure son
 pouuoir, & son essence.

De ces discours nous pouuons bien
 tirer quelque lumiere pour la cognois-
 sance de nostre subiect, s'il est vray que
 les choses opposees les vnes aux autres
 rendent vn plus grand esclat: Mais la
 definition vray fanal qui esclaire & ray-
 onne dans les cachots plus ombragés &
 obscurcys d'ignorance nous mettra du
 tout clairement son essence en euidēce.

Que c'est que petite verole.

CHAPITRE V.

LE Peintre Arélius tiroit toutes les faces des images qu'il peignoit à l'air & à la ressemblance des femmes qu'il affectionnoit, & chacun des Medecins nous represente la petite verole selon l'idée & l'imagination qu'il en conçoit. Ce seroit abuser du temps & de la patience des Lecteurs de produire tant de tableaux diuers qui nous en sont dressez, presque esgaux en nombre à leurs Autheurs. Depeignons la s'il est possible au naturel, de la perfection de nostre peinture l'on fera iugement de l'imperfection des autres. Voicy son pourtrait tiré [si me semble] au naturel.

La verole sont pustules yniuerselles & contagieuses, prouenant de l'ebullition du sang dans les veines, poussé par la nature, & retenu au cuir, ou es parties proportionnees au cuir.

Ceste description est construite de genre & de difference.

Les pustules sont le gendre : le surplus tient le lieu de difference.

Nous disons pustules au pluriel, & non au singulier, d'autant que comme vne hyrôdelle ne fait pas le Printemps, de mesmes la verole ne reçoit ny le nom, ny l'estre sinon du concours de plusieurs pustules ensemble. C'est pourquoy les Latins la nomment *variola* au pluriel, & quelques François à leur imitation l'appellent veroles. Ainsi le mot de pustules, bien que general de soy, est desia restreint à vne difference propre & particuliere à la chose definie. Pustules disons nous, & non pas simples taches, ou defedations, ou autres eruptions qui se font ordinairement au cuir.

Les causes qui constituent la verole, constituent aussi sa difference. Ce sont sa forme, sa matiere, & son efficiēt. Nous en excluons la fin pour les raisons qui se deduiront par apres.

Sa forme est comprise sous ces deux mots vniuerselles, & contagieuses, qui sont proprietiez particulieres à la verole priuatiuement des autres pustules, principalement si vous les conioingnez par ensemble. Aucuns y adioustent rondes,

chaudes, & humides, avec fiebure, & d'autres formalités, toutes superflues.

La verole est vniuerselle non pas à toutes les parties du corps, mais seulement au cuir, & aux parties proportionnées au cuir. Vniuerselle simplement & absolument, car elle peut s'emparer de tout le cuir ensemble. Vniuerselle par Synecdoche, prenant vne bonne partie pour le tout : aussi du moins la verole doit-elle occuper vne partie notable pour meriter le tiltre de verole vniuerselle par indifference, ainsi que nous montrerōs plus amplemēt en son lieu.

La verole est contagieuse, par le contact des corps qui en sont infectez ; par le foyer qu'ilz laissent es linges, & autres meubles à leur vsage : Par l'air mesme qu'ilz expirent ; Ce qui ne conuient à nulle autre pustule.

La matiere de verole est son subiect : son subiect est le cuir, ou les parties proportionnées au cuir. Nous vsons d'une clause disiunctiue (*ou*) bien que l'un & l'autre subiect se peut entendre conioinctement aussi bien que separement : Car la verole peut s'inuestir du cuir, & des parties proportionnées au cuir ensemble ;

ou bien seulement de l'un ou de l'autre, auquel des deux elle se campe, elle est toujours proprement verole. Soubz le mot de cuir nous comprenons non seulement le vray cuir, mais aussi l'epiderme, nonobstant qu'il n'a point de vie, & qu'au iugement de quelques Anatomistes, le nom d'excremēt luy est plus convenable que celuy de partie du corps.

Par les parties proportionnees au cuir nous entendons non seulement les membranes ou tuniques qui couurent & encheignent les parties interieures closes à noz yeux, mais aussi plusieurs peaux exposees à la veüe, comme celle des yeux mesmes, de la bouche, des oreilles, & autres.

La cause efficiente de verole conioincte est le sang receu & retenu au cuir : La remote est le mesme sang boüillonnant prest à estre poussé au cuir. La vertu expultrice qui le pousse en est le moteur qui tient le milieu entre les deux, car irritée du boüillonnement elle fait son effort, & de son effort naist l'effect par l'applicatiō de la cause prochaine. Nous comprenons tous les trois soubz ceste clause d'un sang boüillonnant, poussé

par la nature, & retenu au cuir. Et pour monſtrer où il boüillonne, & d'où il eſt pouſſé, nous adiouiſſons dans les veines. Le mot de retenu eſt vne condition ſans laquelle la verole ne ſe peut faire : Car ſi le ſang porté au cuir ſ'eua pore promptement elle ne ſ'engēdrera pas. C'eſt pourquoy elle eſt plus rare l'Eſté qu'au Printemps, d'aſſtant que par l'ardeur du ſoleil les pores ſe dilatent, & les humeurs ſ'attennent de façon telle que tout ce qui eſt tiré à la ſuperficie ſ'en va en fumée, & n'enſle non plus le cuir de noz corps deſſeichez que l'or des Alchymiſtes celuy de leurs bourſes plattes & ridees.

Voilà noſtre definition complete & parfaite, tirons-en vne idee & vn proiet de tout ce qui nous reſte à dire.

Proiet de tout ce Traicté.

CHAPITRE VI.

LA definition contient la nature de la choſe : La nature eſt le poinct & le centre d'où naiſſent, & auquel aboutiſ-

sent toutes nos conceptions, toutes nos intentions, comme autant de lignes adressantes infailliblement à la precaution & guarison des maladies que nous entreprenons. C'est à ce mesme poinct que nous rapporterons les discours de ce Traicté.

En premier lieu nous auons dit que la verole sont pustules, c'est donc par les pustules que nous entrerons en matiere, car il faut sçauoir que c'est que l'on veut faire auant que commencer l'ouurage: Or par ce que le nom de pustules est general & commun à plusieurs especes, nous le restraindrons par ses formalités & monsturons comme les pustules de verole sont vniuerselles & contagieuses. Nous entretiendrons assez longuement le Lecteur sur la derniere (si sa patience nous le permet) pour luy faire clairement comprēdre en quoy git, & d'oū procede la contagion, & pour luy rēdre resolutiō de plusieurs Problemes, beaux & dignes de la recherche des esprits curieux.

Le proiect fait le plan dressé, l'Architecte fait prouision de materiaux: Nous de mesme tournerons brisée vers le sub-

est de verole qui est le cuir, ou les parties proportionnées au cuir, qui tiennēt lieu de matiere. Car les maladies sont accidents, les accidēts n'ont autre matiere que les subiects esquelz ilz sōt inherēts.

Que la petite verole sōt pustules.

CHAPITRE VII.

La pustule est vn vice fort frequent, (dit ce grand Fernel en sa Patologie) qui comprēd soubz son nom toutes les petites enleueures rondes qui se font au cuir, *Quicquid rotundo schemate leuiter incute extuberrat.*

Ceste definition contient le gendre & le subiect des pustules, avec deux proprietiez qui leurs sont particulieres estāt prises conioinctement.

Le gendre est que ce sont enleueures ou eminences, signifiees par *extuberrat*. Le subiect est le cuir. La premiere proprieté est que ces enleueures sōt rondes. L'autre qu'elles sont petites.

Ce seroit faire tort au tact & à la veüe de prouuer quil se fait des eminences au cuir en la petite verole. La Rougeole

ne descouure pas si apertemēt son eminen-
 ce à noz yeux, mais le tact en iuge
 sans difficulté par l'inegalité qu'il res-
 sent au cuir. C'est en quoy & l'une & l'autre
 different des simples taches, esquelles
 il ne se faiēt aucun accroissemēt de gran-
 deur, mais seulement quelque change-
 ment de couleur.

Quand au subiect nous en parlerons
 amplement cy apres.

Touchant la rondeur, qui est la pre-
 miere propriété; il si trouue vn petit de
 difficulté. Car si vous la prenez pour vne
 rondeur égale & vniforme en toutes ses
 parties, vous renuersez la diuision com-
 mune des plus sçauants & experimētez
 qui tous d'vn commun accord diuisent
 les pustules en rondes, plattes, aigiies,
 rabotteuses, égales, inégales. Il fault
 donques entendre largement ce mot, &
 l'appliquer generalement à tout ce qui
 retient en quelque façon que ce soit de la
 forme ronde. C'est ce que le mesme Fer-
 nel semble tresbien exprimer par ces
 paroles *rotundo schemate*. Or la petite vero-
 le sont pustules, donques ce sont pustu-
 les rondes, & consequemment rondes
 en la signification mesme que nous attri-

buons en general aux pustules. Ceste interpretation s'accorde fort bien au iugement de nos sens, ainsi que chacun peult reconnoistre à part soy.

D'icy ie concluds que c'est chose superflue d'adiouster à la definition de verole le mot de rondeur puis qu'il est enclos soubz celui de pustules. Aucuns l'y adioustent pour distinguer la verole de la Rougeole: car les pustules de verole sôt rōdes disent-ilz, & celles de Rougeole poinctues. Je respōds que les vnes & les autres sôt rōdes, mais souuent d'une rōdeur inegale & difforme. Pour exēple, d'ordinaire les pustules de la verole maligne s'applattissent; ie leur demande si ces pustules plattes sont rondes, ou non? s'ilz nient qu'elles le soient, ilz nieront tout d'une suite qu'elles soient pustules de verole pour maintenir leur position. S'ilz aduoient qu'elles soient rondes, pourquoy ne donneront-ilz pas aussi bien le tiltre de rondeur aux poinctues, Doncques leur distinction est vaine, de tant plus qu'il se rencontre par fois des pustules de verole poinctues cōme celle de Rougeole.

L'autre propriété des pustules est qu'

elles sont petites, ce qui est signifié par *leuiter*. Ou il est à noter que comme généralement la grandeur accreüe est diuisee en trois parties, aussi chaque partie de ceste diuision se partage & diuise en trois autres. Par la premiere distinction le partage des tumeurs se fait en grâdes, mediocres, & petites. Les grandes nous les appellons absolument tumeurs : Les mediocres, tubercules : Les petites pustules. Chacune de ces trois parties se distingue de rechef en grandes, moyennes, & petites, ainsi des pustules aucunes sont grandes, autres mediocres, autres petites. Il n'est ia besoing de venir aux raisons pour monstrier que ceste propriété conuienne tant à la Rougeole qu'à la verole. Le sens nous en faict sages, & tesmoings, & nous monstre d'auantage la distinction qui est entre la verole & Rougeole. Car il n'est si idiot s'il a des yeux qui ne die que les pustules de verole sont grosses à comparaison de celles de Rougeole. Iusques icy appert clairement que la verole & Rougeole sont pustules : passons vn petit plus haut, & voyons si telles pustules sont rangees soubz le tiltre de maladie.

Si la petite verole est maladie?

CHAPITRE VIII.

C'Est vn axiome approuué entre les Medecins qu'aucune partie ne peut estre malade que son action ne soit lesee: Il n'est pas pourtāt loisible de tirer vne consequēce reciproque, & dire que là où l'action est lesee là necessairemēt se retrouue quelque maladie: Pour exemple la suffusion qui se faiēt par les vapeurs esleuees de l'estomach, trouble la veüe, il n'y a neātmoins aucune maladie en l'oeil. L'imagination se trouble aux hypochondriaques sans que le cerueau soit malade. De mesmes en la petite verole plusieurs actions se treuuent offencées, sans que leurs principes soient malades. Donques pour releuer de tromperie les Apprentifs, esquelz i'adresse ce discours, ie les aduertys que lors qu'ilz parleront des actions lesees, ils prennēt soigneuse garde de ne confondre les offences qui se font par idiopathie, c'est à dire par affection propre, avec celles qui se font par sympathie & cōsentemēt: Celles qui se font mediatement, avec celles

celles qui se font immediatement. Nous en donnerons quelques exemples en ce Chapitre dedié à cet effect, à l'imitation desquelz l'on pourra s'estendre & philosopher sur tous les autres.

Nous auons dit que tantque le cuir exterieur que les parties proportionnees au cuir (sçauoir est celles qui couurent & reuestent les visceres) sont le subiect des pustules de verole. Or comme les parties sont fort differentes, aussi sont differentes les actions qui en reçoient de l'outrage. Et comme ces mesmes parties s'ont inegalement assaillies, tantost plus, tantost moins, aussi sont leurs actions inegalement corrompues ou peruerties.

Vous verrez à aucuns retention ou difficulté d'vrine: A d'autres vn tenezme, ou vne espreinte perpetuelle du gros boyau. A d'autres de grands debordements par hault ou par bas. Qui a peine de respirer, qui d'aualler, qui de parler. Qui perd entierement le goust, qui l'odorat, qui la veüe, qui l'ouïe, qui ne peult faire aucun iugement, au tact des obiects exterieurs, qui a l'action des sens seulement deprauee ou diminuee: qui ne sent des douleurs & demangeai-

C

sons cuifantes, qui ne peut souffrir ny la lumiere, ny les sons, ny les odeurs, ny les faueurs, ny les draps qui le couurent, qui a le mouuemēt entierement perdu, qui fort empesché. En somme souuent arriue que la plus part des actions tant animalles que naturelles ne sont exemptes d'offence. Toutes ces actions ne peuuent appartenir au cuir, aussi leurs offences ne peuuent elles toutes immediatement proceder des pustules.

Les pustules qui de soy immediatemēt engendrent les offences sont proprement maladies. Celles qui les engendrent mediatemēt sont causes de maladies, l'affection qui est au cuir est propre, celle qui est aux autres parties est sympathique. Vous me demanderez le moyen de discerner tout cela; Il n'est pas difficile si nous y prenons garde, neantmoins il se treuve de tres doctes personnages qui s'y sont abusez

La reigle plus certaine est de considerer en premier lieu quel est le vray subiect de ces pustules; Secondement quelles sont les actions propres de ce subiect. Car ce sont celles la seules qui de soy immediatement ressentent l'offence: Les actions des autres parties ne sont lescées

que par le consentement, & par l'entremise des parties malades. Pour exemple le subiect des pustules est le cuir, le cuir a sentiment, dont les pustules douloureuses sont maladies propres du cuir, en tant que d'elles mesmes immediatement elles depraient son sentiment. Au contraire la respiration n'appartient pas au cuir, donc l'offence de la respiration ne peut provenir des pustules sinon mediatement, ou par consentement. Pour plus grand & plus facil esclaireissement, notons encor icy que les offenses des parties qui n'ont nulle action, ains seulement quelque usage, sont causes de maladies & non pas maladies. Que si elles ont usage & action tout ensemble, leurs offenses en tant qu'elles ont action seront maladies: en tant qu'elles n'ont que l'usage seront causes de maladies. Je me rends vn petit long à dessein, tant en faueur des moins versez, comme aussi par ce que ie vois que les plus sçauants ne sont pas bien d'accord en l'explicatiõ de ce fait. Rapportons maintenant toutes noz pieces ensemble, & les appliquons à nostre poinct.

Les pustules de la langue en tant qu'

C 2

elles empeschēt le gouſt ſont maladies , par ce que ceſte peau tresſubtile qui la couure , eſt l'organe du gouſt , & vray ſubieſt des puſtules. Mais en tant qu'elles empeschent le mouuemēt elles ſont cauſes de maladie par compreſſion ou conſtipation des nerfs. rareillemēt celles du goſier qui bouchent le paſſage aux viandes , & à l'air : & celles du nez qui ferment l'entree au meſme air & aux vapeurs odorantes , & conſequemment donnent empeschement à la deglution , à la reſpiration , au parler , à l'odorat , ſont cauſes de maladies , ſçauoir eſt d'aſpreté , cōdēſatiō , obſtrūctiō. Si ce n'eſt que nous aymions mieux dire qu'elles ſont l'obſtrūction meſme , ſelon l'opinion d'aucuns Medecins eſquelz ie contrediroys volontiers ſi le lieu le me permettoit. Les puſtules de l'epiderme ne peuuent eſtre que ſymptomes , ou cauſes de maladies , par ce que l'epiderme n'a ny vie ny action. Quand à celles du vray cuir elles ſont vrayement maladies , en tant qu'elles y engendrent des ſtupeurs , douleurs , cuiſons , & demangeaiſons ſaſcheuſes , qui ſont actions diminuees ou deprauees du ſens du tact , propres au cuir. En tāt auſſi qu'elles affoibliſſent

ou pervertissent les actions naturelles du mesme cuir, dont la nourriture est vitiee comme il se voyt à l'œil.

Quelqu'un m'obieçtera que le sens git aux nerfs, & que le cuir de soy est insensible, & consequemmēt qu'il ne peut estre subiect à douleur, ny l'instrument du tact. L'aduoüe que le cuir est insensible de soy en sa propre substâce, l'anatomie meç l'apprēd. Mais lors que nous disōs qu'il est vray subiect des pustules, nous le considerons non en sa substance simple & particuliere seulement, ains cōme composé & basti de nerfs, veines, & arteres, d'où il reçoit le sens, la nourriture, & la vie.

D'icy nous pouuons conclure que le docteur Campolongo a eu tort de rapporter absolument les pustules du ventre au nombre des symptomes, d'autant (dit-il) qu'elles n'offēcēt nulle operatiō. C'est au liu. qu'il a fait *de variolis*, Ch. 4.

Il dit bien mieux en se contredisant bien tost apres au chap. 5. que la chaleur & humidité de la verole rendant le cuir intemperé, est cause qu'il iuge sinistremēt des obieçs sensibles au tact, & consequemment que ceste chaleur & humi-

dité est morbifique, qui vaut autant à dire que maladie.

Il dit de plus parlant des actions naturelles au même chap. 5. & au 24. *pustularum caliditatem & humiditatem morbosam esse, quia depravatam cutis coctionem reddit, quæ propriè putrefactio dicenda est.* Ce sont ses paroles, que la chaleur & l'humidité des pustules est maladie, d'autant qu'elle deprave l'action de la vertu concoctrice du cuir, d'où vient que sa concoction n'est proprement parlant que putrefaction.

Le même Docteur au même cha. 4. veut que les pustules des mains soient maladies, d'autant qu'elles empêchent immédiatement l'apprehension; comme si c'estoit l'action propre du cuir ou de l'Epiderme d'empoigner: Ainsi le devons nous inferer de son escrit même, car au chap. 28. il dit en terme exprès que les pustules sont esparées principalement à la superficie du vray cuir, voire même à l'epiderme. Et ailleurs par tout son discours il ne suppose autre subiect des pustules que le cuir, ou les parties proportionnées au cuir, d'où suit manifestement que l'apprehension est action

propre du cuir ou de l'epiderme.

Au mesme chapitre 4. il met les pustules des paupieres & du front au rang des maladies, par ce qu'elles empeschent leurs mouuements, comme si les paupieres ne receuoient pas le mouuement de leurs muscles: Et le front tant de ses muscles, que du pannicule charneux & non du vray cuir. D'où suit manifestement que ces mouuements ne sont offensez que mediatement par l'entremise de l'offence du vray cuir. Je serois trop long, & peut estre importun si i'allois recherchant pied à pied, & par le menu toutes les autres actions lésées par la verole, pour les reduire soubz leur chef particulier, il vaut mieux laisser cet exercice aux esprits esueillez & curieux. Auât toutesfois que passer oultre il se presente vn Probleme digne de leur curiosité, qui m'a esté mis en ieu par vn mien Amy homme tresdocte, & tresexperimenté.

PROBLEME.

Si la petite verole peut estre sans pustules?
Ceste demande semble estre de mesme que si l'on demandoit si la fiebure

C 4.

peut estre sans chaleur, le phlegmō sans tumeur, la tumeur sans accroissement de grandeur, l'accroissement de grādeur sans vice de l'organe.

D'autre part le faict est disputable, car les choses similaires telles que sont les maladies, sōt les mesmes, & ont mesme nom lors qu'elles ne font que naistre, ou qu'elles sont encor en leur commencement, que lors qu'elles arriuent à leur vigueur, & perfection. Ainsi la fiebure est vrayement fiebure, & porte le nom de fiebure à son commencement, comme à son progrès, & en son estat. Or est il que la verole commence si tost que la fiebure a faict son entree au cœur, que la face rougit, les yeux estincellent, la teste s'appesantit, le dos sēble froissé & rompu, tout le corps accablé de lassitude, sās qu'il se voye encor apparence de pustules. Que suit il doncques sinon que la verole & les pustules ne se rencontrent pas de necessité?

Rapportez vous en, s'il vous plaist, aux Medecins (car ilz doibuent estre absolument creus en leur art) demandez leur, lors que tous les accidents susdits paroissent, quelle maladie c'est? ilz vous

diront, si le iugement ne les trompe, que c'est la verole soit qu'il y ait apparence d'exanthemes ou non. Bien prennent ilz garde s'il s'en descouvre quelque vn, pour s'asseurer d'auantage en leur opiniõ.

Ces raisons ont quelque apparence de verité, si ne doiuent elles pas auoir plus de lieu enuers nous que la verité mesme, qui est que la verole ne peut estre sans pustules, puis qu'elle se definit par icelles cõme par le gendre soubz lequel elle est comprise. Ceste preuue est peremptoire, si l'on ne veut opiniastrer que la verole ne se peut definir par les pustules cõme par son gendre, qui est vne proposition contradictoire à l'opinion commune de toute l'Eschole Peoniẽne.

Notez toutesfois qu'il ya deux sortes de pustules, les vnes interieures, les autres exterieures: celles icy sont exposees à la venë, les autres non.

I'adnouë que la verole est vraiment telle, lors que les pustules se retrouuent à l'interieur, bien qu'à l'exterieur il n'en paroisse aucun indice, ce qui peut aduenir par le defect de nature accablee soub le faix des humeurs, ou dissoulte & debilitée par leur virulëce & malignité, ou

42 DE LA PETITE VEROLE

pressée & opprèssée de la qualité & quantité tout ensemble. l'aduoië (dis-ie) que la verole est où il y a pustules apparentes, ou non apparentes; toutesfois nous ne pouuons avec assurance donner tiltre de verole tandis qu'elles nous sont cachees, & que nous n'en auons aucune euidence.

Ce que l'on obiecte au contraire est fondé sur vne supposition erronee, car il ne se trouuera aucun medecin qui voyant les accidents susmentionnez die (si ce n'est parlant figuratiuement au presēt pour le futur) que le patient a la verole, mais bien qu'il est sur poinct de l'auoir, ou qu'elle luy viēt. Et tous vnanimemēt rapportent ces accidents comme precurseurs & auantcoureurs de verole, & non cōme pathomoniques ou cōcomitans: Ils establisent son commencement lors seulement que la matiere se iette des veines au cuir, & que les boutons commencent à poinctiller. Voila ce que nous auions à dire sur le mot de pustules, passons oultre à nostre definition, & examinōs ce qui se doit entēdre par celuy d'vniuerselles.

CHAPITRE IX.

LEs maladies sont dictes vniuerselles en deux manieres, sçauoir absolument & sans restriction, ou avec restriction. Celles la sont absolument vniuerselles qui peuuent establir leur siege en toutes les parties du corps de quelle constitution & tēperature elles puissent estre, tant simples que composees, similaires que dissimilaires : Telle est la solution de continuité. Les maladies se disēt vniuerselles avec restrictiō, lors qu'elles sont vniuersellement communes, non à tout le corps, mais à toutes les parties cōtenues soubz vn mesme gendre. Ainsi que l'intemperature est maladie vniuerselle ou cōmune à toutes les parties similaires. Les maladies instrumentaires sont communes à toutes les parties organiques, & entre les maladies organiques aucunes sont seulement communes à des parties qui ont des cautez, autres à d'autres comprises soubz quelque dif-

Ces deux especes d'vniuersalité ou communauté se peuuent prēdre en deux autres manieres, sçauoir est simplement ou indifferemment. Les maladies sont simplement vniuerselles qui occupent vniuersellemēt toutes les parties ensemble : Ainsi la fiebure est vniuerselle par ce qu'elle s'empare vniuersellemēt de tout le corps, les maladies indifferemment vniuerselles sont celles qui indifferemment peuuent prendre possession de toutes les parties, bien qu'elles ne les possèdent pas toutes ensēble. Ainsi la tumeur est vniuerselle, par ce qu'indifferemmēt elle peut se camper par toutes les parties du corps, tantost en l'une tantost en l'autre.

La chose ainsi expliquee & entendue, nous respondons à nostre question par deux conclusiōs. La premiere est que les pustules de petite verole ne se peuuent dire absoluemēt vniuerselles, mais seulement avec restriction ou adionction du cuir, c'est pourquoy en nostre definition nous n'auons pas dict qu'elles se font vniuersellement par le corps, mais seulement au cuir, ou bien es parties pro-

portionnees au cuir.

La seconde conclusion est que ces pustules se peuuent dire simplement & indifferemmēt vniuerselles à tout le cuir. Simplement (dis-je) par ce qu'elles peuuent estre vniuersellement esparles par toutes les parties esquelles nous auons oëtroyé le nom de cuir. Et de faiēt la circonference du corps s'en voit, quelquefois si abondamment parsemee qu'à peine s'en trouue il aucune parcelle exēpte: Il n'y a nulle repugnance que le mēme n'aduienne par fois au cuir interieur, cōme il s'est ven à l'œil par l'ouuerture des morts. Mais arriuant que quelques parties en soient entachees, les autres non, l'appellerez vous lors vniuerselle? me dira quelqu'un. Je responds qu'ouy, d'autant que de sa nature elle est capable d'establir son siege par tout, si bien actuellemēt elle ne l'y establit pas tousiours. Ainsi la fiebure ne laisse d'estre appelée vniuerselle lors que la chaleur quitte le dehors & se retire au centre. Oultre que communement parlant & mēme entre les doctes vne bonne partie se prend pour le tout: Je responds aussi que la verole est vniuerselle par indifference

d'autant qu'il luy est indifférent de prendre place en vne partie ou en vne aultre. Ce qui luy est commun avec la pluspart des autres pustules. Mais difficilement en trouuerez vous d'aultres qui se nomment aussi simplement & absolument vniuerselles que la verole: l'en remets la preuue à la curiosité de ceux qui en voudront faire la recherche. D'icy ie tire pour troisieme conclusiõ quele mot d'vniuersalité suppose vne quantité notable de pustules. Aussi ne suffit il pas que ces bourgeons soient plusieurs en nombre, mais il faut d'auantage que le nombre en soit notable, pour occuper vne grande estendue telle que merite le nom d'vniuersel. l'adiouste qu'un petit nombre ne merite pas le tiltre de verole au rapport des Medecins, & au iugement du vulgaire. Car si quelqu'un a fort peu de pustules sans autres accidets, il ne vous diront pas simplement qu'il aye la verole, mais seulement qu'il a quelques grains ou bouttõs de verole. Je dis sans autres accidents, par ce que s'il arriuoit quelque accident fascheux l'on prèdroit augure que l'eruption se feroit à l'interieur, or est il que le nom de vero-

le appartient aux pustules interieures non moins qu'à celles qui paroissent exterieurement à noz yeux, ainsi que nous auons dict. Beaucoup moins la verole meriteroit elle d'estre qualifiée maladie, si elle se retrouuoit sans aucune lesion euidente des actions.

Mais me dira quelqu'un si la verole est indifferemment vniuerselle, d'où vient qu'elle s'attaque plus viuement & plus abondamment à la face, aux pieds & mains qu'à nulle autre partie? Examinõs vn petit ce Probleme en faueur des Dames.

Probleme.

Pourquoy les boutons de verole sont ilz plus copieux en la face, aux pieds & mains qu'és autres parties?

Je sçay bien que pour les pieds & mains l'on me respondra sans hesiter, que l'expulsion qui se faiet de la matiere verolique du centre à la circonferẽce, est vne action de la vertu naturelle, laquelle tant qu'il luy est possible procure la descharge & la conseruation des parties nobles, voire mesmes à l'interest & surcharge des ignobles. Ce n'est d'oncques

de merueille si elle y employant tout son effort chasse aux extremittez cōme plus esloignees de son siege royal, ce qui luy cuit & luy pese.

Mais que dira-on de la face qui est le domicile des sens? l'interprete du cœur, le ministre ou pour mieux dire le guide de la raison, attendu que l'intellect faict son apprentissage soub la conduite de ses sens? Croira-on que les parties princieres ou les aultres destinees à leur seruice coniurees contre son honneur attendent sur son lustre? ou bien oserons nous ranger la face au nombre des parties plus viles & plus abiectes? & croire que seulement elle serue comme de sentinelle perdue, estant exposee à descouuerts aux aduennues, & à la mercy des contraires qui nous guerroyent, & nous alarment sans cesse.

Quand à moy ie ne puis soubçonner de l'enuie où ie recognois vn accord si harmonieux, vn consentement si inuolable, vn lien si indissoluble. Beaucoup moins puis-je me persuader, que la nature abuse indiscrettement de son ouvrage doiüe de si belles prerogatiues, comblé de tant de perfections, employé
aux

aux charges aultant vtilles qu'honorables, vray modele ensemble de sa puissance, de sa bonté, de sa prudence.

Certes plusieurs se trouuent fort empeschez à dissouldre le nœud, lors qu'ilz considerent que la face abonde tellement en espritz & en chaleur qu'elle supporte à descouuert avec plus de facilité & moins d'offence les iniures & mutations des temps, que nulle autre partie bien que couuerte. Et s'estonnent qu'elle ne puisse resouldre & dissiper entierement, ou du moins pour la pluspart, les humeurs ou vapeurs qui l'abordent, puis que les espritz mesmes si resouldent & espuisent abondamment, qui faict qu'és syncopes & deffailances de cœur l'on a coustume de l'arroser pour retenir & reprimer leur mouuement, selon l'opinion de Theophraste. D'aduantage ilz trouuent estrange que la froideur du cerueau qui voisine la face, ne r'abbatte & r'enuoye bien loing d'elle les fumées que la chaleur des parties inferieures luy esleue.

Mais que dis-ie la froideur du cerueau bien plustost celle del'air ambient qui iamais ne se treuve si eschauffé (s'il en

D

fault croire à Galien nostre maistre) que le cerueau ne l'excede en chaleur. Pourquoy donques les pustules n'abondent elles pas plustost au ventre, voisin du foye, à la poitrine qui enceint le cœur, au dos qui s'ouffient ceste grande, veine caue, & l'artere dict *aorta* qui est si ample & si bouillante? pourquoy sommes nous si soigneux de tenir noz malades clos & couuerts à l'abry du froid exterieur, n'est ce pas de peur que la matiere verolique ne rebrouffe en arrier, & ne fasse sa retraicte à l'interieur; Ce soin se monstre vain & de nulle efficace, puis que la face qui moins y a de part, participe d'auantage à l'infection.

Mesdames qui receués les atteintes pour affronts, reiettez-en la faulte au sit, à la chaleur & à l'humidité de la face mesme, & à la rareté & tenuité de son cuir. Son sit en tant qu'esleué multiplie les pustules; par ce que le propre de l'ebullition est de produire & soufleuer des vapeurs, lesquelles de leur mouuement propre tirent contremont, le mesme sit y contribue en tant que superficiel; par ce que la matiere de la verole est principalement contenue en l'ambitue du

ET ROUGEOLE LIV. I. 51
corps. Sa chaleur accroist l'ebullition, &
redouble tellement l'impetuosité de
l'expulsiō, que ny la froidure du cerueau,
ny celle de l'air ambiant ne la peuuent
repousser. Voire mesme la résistance du
cerueau est plus nuisible qu'auantageuse
au voisinage, d'autant qu'elle y repousse
& rabbar ce qui luy est enuoyé. L'humidi-
té de la substance de la face fournit de
matiere en abondance : & la rareté & te-
nuité de son cuir rend le passage libre.
C'est pourquoy la face suë plustost que
nulle autre partie dit Aristote en ses Pro-
blemes. Iusques icy nous auons appris
comme la verole est vniuerselle, voyons
comme elle est contagieuse.

*Que la verole est contagieuse,
& les conditions requises à la
contagion.*

CHAPITRE X.

PEu de personnes ignorent que la ve-
role ne puisse communiquer son in-
fection d'une personne à l'autre, plusi-
eurs craignēt de la receuoir. Les Dames

D 2

comme y ayant plus d'intérêt, s'y rendent plus craintives & plus soigneuses que les autres, tant pour elles que pour leurs tendres poupons. Et non sans raison, car la verole se sert de diuers moyens pour faire son entrée en noz corps; Elle n'infecte pas seulement par l'attouchement de ceux qui en sont atteints, mais aussi par l'attouchement des linges & habits desquelz ils se courent. Et qui pis est, & en quoy elle se montre plus dangereuse que la grosse, elle se glisse & s'infinue de loing par l'entremise de l'air & des vapeurs. Quelqu'un me demandera comme il se peut faire que les vapeurs puissent se conserver elles & leur infection contagieuse en des subjects inanimez & destituez de chaleur? l'expérience nous montre qu'il se peut faire, personne n'en peut doubter qu'il ne doute du sens. A-on pas veu la peste se couvrir dans les coffres longues années, puis en un moment s'éclore à l'ouverture de ces coffres, & au maniement des hardes y contenues? Les odeurs se conservent-elles pas longuement és gans, és colettins, és habits parfumés?

Quo semel est imbuta recēs servabit odorem

Testa diu,

Dit vn Poëte, qui est ce que l'on dit en commun Prouerbe, que le pot sent toujours des aulx. Le docte Fracastorius pour en donner la raison requiert des conditions tant de la part des vapeurs, que du subiect qui les reçoit & fomenté. Il veut que les vapeurs soient subtiles, & d'une mistion forte, au moyen de leur subtilité elles penetrent, & profondent les trous & destroits plus esloignez du concours & de l'action des corps extérieurs, où elles se tiennent comme à couuert & en seure garde contre leurs iniures. Au moyen de la fermeté de leur mélange, elles résistent à la violence des causes étrangères, & ne se laissent facilement vaincre, alterer, ou dissiper: la fermeté de leur mélange consiste en la lenteur ou tenacité des parties, desquelles les moindres parcelles doiuent estre bien meslees par vne agitation mutuelle. Quand aux subiects tous ne sont pas capables de les conseruer & entretenir, mais seulement ceux qui sont poreux, & ont quelque chaleur, ou peu de froidure, comme les draps, les laines, les fourures, quelques especes de bois. Au con-

D 3

traire ny le fer, ny l'acier, ny les caillous, ny aultres matieres semblables froides & solides, n'y sont pas propres, ou par ce qu'elles leur ferment l'entree par leur solidité ou d'aultant qu'elles reprimant & assoupissent leur vigueur par la froideur.

D'où procede ceste contagion.

CHAPITRE XI.

IEsçay bien qu'il se rencontre diuersité d'opinions en cet endroict, & qu'auncuns rapportans en general la cause de contagion à l'adustion, disent que la petite verole est contagieuse à cause de l'adustion qui se faict par l'ebullition du sang. Mais il y a plusieurs maladies plus feruides & bruslantes qui ne sont pas contagieuses, esquelles ceste raison se trouue manque. D'aultres ont d'aultres opinions lesquelles ie ne veux ny approuuer ny refuter pour le present. La mienne est que pour le plus ordinaire là où il n'y a putrefaction il ny peut auoir contagion, d'aultant que la contagion suppose presque de necessité la putrefaction. Non toutesfois au contraire, car la pu-

trefaction se retrouve ordinairement sans contagion. Bien est il veritable que la putrefaction s'estant saisie d'une partie ny demeure jamais arrestee, ains va petit à petit insensiblement gagnant sa voisine, & en suite pied à pied s'estend aux pl^{es} esloignees, iusqu'à ce que le tout soit vitié & corrompu, si ce n'est que l'on luy coupe chemin par remedes conuenables. Ou en leur defaut que l'on vienne à l'amputation du membre putrescé, pour destourner l'esclandre des mēbres sains. Mais cette communication de putrefaction d'un membre à l'autre n'est pas ce, que nous appellons contagion, ains seulement celle qui se communique d'une personne à l'autre.

Quelqu'un m'objectera si la putrefaction est cause de contagion quelle apparence y a il que la petite verole soit plus tost contagieuse que beaucoup de fiebures plus aiguës & putrides que celles qui l'accompagnent ? Que dis-je plus putrides ? souuent la fiebure de petite verole est sans putrefaction, donc sans contagion : souuent mesme la petite verole est sans fiebure.

Je responds au premier poinct de cet-

te obiection avec le docte Fracastorius que la putrefaction n'est pas cōtagieuse, si elle n'est sordide & recluse. Il appelle sordide celle qui est profonde, & non superficielle. Il appelle enclose celle en laquelle les parties qui euaporent sont longuement retenues & agitees, dont ensuit vne mixtion forte & glutineuse. La fiebure qui se faiçt par telle sorte de putrefaction est legere en apparēce (telle est celle de la verole) par ce qu'il s'y faiçt grande euaporation d'humidité, qui ensemble engēdre la glutinosité, & rabbat l'acrimonie & vehemence de l'ardeur febrile : Les fiebures ardentes ne sont pas contagieuses, car ou les parties qui en exhalent ont vn meslange fort debile, ou elles ne peuuēt adherer & s'attacher pour leur seicheresse. I'adiouste que la disposition particuliere de la matiere putrefiee y faiçt beaucoup.

Je responds au second que bien que le sang contenu dans les veines ne soit pas putride, il se putrefie neantmoins lors qu'il arrive au cuir, & se putrefiant rend des vapeurs contagieuses. La putrefaction se donne à cognoistre euidentement par la puanteur qui accompagne les pu-

stules, & les croustes seiches & cendrees qu'elles laissent apres elles. Je responds au troisieme que la petite verole est plus contagieuse en son estat & declinaison lors que pour l'ordinaire il n'y a point de fiebre, qu'en son commencement & augment, qui montre que la contagion suit la putrefaction des pustules, plustost que celle de la masse sanguinaire.

Par quels moyens, & par quelles voyes se communique la verole.

CHAPITRE XII.

LE Docteur Fernel en ce traité admirable qu'il a fait des causes cachees, libro 2. de abditis rerum causis cap. 11. fait trois differences des maladies occultes: Aucunes sont pestilentes, dit-il, les autres sont contagieuses, les dernieres sont venimeuses. Les pestilentes sont celles qui se communiquent tant par l'air que par l'entremise des humeurs: Les contagieuses ne se prennent que par les humeurs seules & par le seul attouchement: Les venimeuses sont fondees

en vne substance plus grossiere, c'est pourquoy elles ne se cōmuniq̃ent qu'en receuant interieurement les corps venimeux. Il rapporte la verole au nombre des maladies pestilentes par ce qu'elle infecte tāt par l'air que par les humeurs : tant par l'inspiration & trāspiration que par le contact. Ceste doctrine suppose que la verole est absoluemēt pestilēte, ce que nous n'aduoierōs pas. Au reste elle s'accorde avec celle que nous auons supposee cy deuant : Elle differe seulement en ce que nous auons vn petit plus clairement & distinctement sp̃cifié la chose. Car nous auons dict que la verole est contagieuse en trois manieres, 1. par le contact des corps verolés ; En second lieu par le foyer que ces corps espandent es linges & draps qui les approchent ou environnent. Tiercement par l'air ambiant, Ce foyer est vne humeur ou vapeur. Ceste vapeur est comprise ou soub l'humeur de laquelle elle s'esleue, ou soub l'air auquel il symbolise en substance, c'est pourquoy Fernel n'en faict aucune mention particuliere. Voyons maintenant comme la verole se glisse d'un corps à l'autre par toutes ces voyes

Elle infecte ou par l'air, qui sort sensiblement de la poitrine du verolé, & insensiblement au battement des arteres, ou par l'air qui l'environne.

L'air qui vient du malade sans doute retient quelque impression de la pourriture interieure & exterieure laquelle est communiquee au cœur, & aux arteres: Aux arteres, par les pustules qu'elles reçoivent comme parties aboutissantes au cuir: Au cœur, par la siebure & par la communication des arteres, comme reciproquement le cœur fait part de ses affections aux arteres. L'air qui environne le malade est infect, tât par le meslange de cet air impur qui part de s^{on} corps, avec les vapeurs putrides qui en exhalēt, comme par l'attouchement immediate du corps infecté.

En second lieu elle infecte par les vapeurs, qui ne peuvent qu'elles ne soyent putrides & copieuses. Putrides, puis que les choses chaudes & humides, encloses & reservees en lieux chauds & humides conçoient facilement la putrefaction: Particulierement le sang qui, si tost qu'il franchit ses barrieres & se coule hors ses vaisseaux pour s'espandre par

*du malade
volatile &
venimeux
qui secrete
par la perspira-
tion des
humeurs
qui se joint
à celui des
corps & lui
seruant de
feu en son
produit
mal puerant*

les pores & petits trous insensibles de noz corps, se corrompt & putresce ou du moins il s'eschauffe par dessus sa nature dict Galien en sa methode. Copieuses, puis qu'il se fait ebullition, ebullition dis-je du sang qui est de soy vaporeux, comme estant chaud & humide. Le sang en tant que chaud s'esleue, se separe, & s'attenué en tant que vuide il est de parties laxes & mollasses obeissantes à la separation. En dernier lieu la verole infecte par les humeurs, qui sont plus que suffisantes & en quantité & en qualité.

Leur quantité se monstre par la multitude des pustules pleines & rebondies, & par les lcheurs qui en d'escoullent.

*l'agualité
des humeurs
qui au se
mal*

Leur qualité est putride puis qu'elles puent: Elle est acre, tesmoing la douleur & demangeaison. Elle est tenüe, puis qu'elles se portent à la circonference. Elle est gluante, puis que sensiblement elles s'attachent & adherent es linges & draps, & aultres corps contigus. La putrefaction les rends infectes: L'acrimonie, promptes & actiues: La tenuïté, penetrantes: La tenacité, adherentes: Conditions necessaires pour com-

muniquer promptement & efficacement l'infection d'un corps à l'autre.

Ces matieres ainsi disposees trouuent diuerses entrees en noz corps, l'air & les vapeurs s'y glissent par l'inspiratiō, & par la Diastole des arteres. Ce mesme air, les mesmes vapeurs r'encontrant la peau exterieure, laquelle a vne analogie particuliere à telle infection, luy imprimēt leur venin. Aussi ayie veu arrriuer souuentefois que ceulx qui manioient les verolés en heritoiēt quelque bouton à la face, soit ou qu'ilz portaissent la main à la face soudain apres auoir touché le malade, ou par la communication de l'haleine & des vapeurs.

*comme elle
entre dans
nos corps*

Les humeurs ne sont cōtagieuses que par l'attouchement seul ou des malades, ou des linges, habits & autres meubles capables d'en entretenir le foyer. Leur infection se communique premierement au cuir, & aux veines & arteres desquelles il est cōstruiēt, puis de suite en suite, parcelle à parcelle va estēdant son venin de ces petits rameaux aux plus grands: le sang & les espritz abandonnez à telle infection, L'ayant receuē, se troublent, s'agitent, s'eschauffent & bo-

*luy sert de
tenain*

üillonnent. Les venes trauaillées de tant de mouuements outrageux font effort, vomissent ce qui les presse, & moleste, le poussent & reiettent aux parties plus viles & abiectes, & plus esloignées du centre, s'en deschargent à proportion de leur chaleur & vigueur.

Il n'est pas du tout necessaire que ceste infection se coule plus auant dans les grands vaisseaux, il suffit que tant le cuir que les rameaux qui s'y terminent reçoient les seminaires de contagion, puis les faisant germer & multiplier les dispersent à toute la circonference & ambitude du corps, commençant au voisinage, & de là empictant sur les parties plus esloignées, aultant que la disposition du subiect le peult permettre. Ces voyes sont communes aussi bien à l'air, & aux vapeurs, comme aux humeurs.

Ces discours dōnerōt peut estre enuie aux doctes de profiler plus auant, & subiect aux curieux de nous dresser des volumes de propositions curieuses & problematiques, Mettons en quelques vnes en auant pour leur exciter l'esprit à telle curiosité, & leur fournir de quelque fondement pour y respondre.



DOVZE PROBLEMES
touchant la contagion de
verole.

CHAPITRE XIII.

Sy on il y a moins de pustules, il y a moins de contagion?

Il y a raison de part & d'autre. Pour l'affirmative, c'est chose bien aduouee entre les Philosophes que la grandeur de la quantité rend la qualité plus active: Et sans en prendre autre aduis que de nos sens, nous experimentons iournallemēt que l'action se rend plus forte ou plus debile à mesure que la quantité de l'agēt est augmentee ou diminuee. Il y a doncques grande apparence que comme.

Vn grand feu rend plus de chaleur,

Vn grand flambeau plus de lumiere,

Vn grand parfum plus forte odeur,

Vn grand vent faiēt plus de poussiere.

Aussi vn grand nombre de pustules
conçoit vne chaleur estrangere plus

forte, des lcheures & aultres matieres plus copieuses, dont il arriue vn bouillonnement plus cuisant, vne putrefaction plus sordide, des vapeurs plus infectes, plus acres & en plus grand nombre, lesquelles se rencontrant ensemblement en mesmes temps & en mesme subiect, redoublent la violence de leur effort, & forcent la resistance du patient.

D'autrepart il semble que la contagion est tellement despendante de la qualite & disposition de l'agent, que pour peu de matiere qui la foment & sustient, elle ne laisse pas de produire son action, & son effect, si elle a quelque Analogie & proportion avec le patient. Ainsi la poincte du Scorpion tue auant que l'on puisse decouvrir la playe qui a donne l'entree a son venin. Ainsi tout le corps s'esbranle & s'abbat au mouuement d'une vapeur presque insensible portee de la moindre de ses parties au cerueau, & donne les mesmes conuulsions que feroit une humeur ou vapeur plus copieuse. Et pour demeurer aux termes de contagion, le chassieux darde une ceillarde contragieuse a l'œil de son voisin sans grand concours de matiere. Le

Phthylique

*les yeux
chassieux
communis
leur mal
celuy qui les
regarde.*

Phthysique rend vne halenée pernicieu-
 se aux poulmons de celuy qui l'aspire,
 bien que sa corruption soit petite en
 qualité, mais forte & puissante en quan-
 tité. De mesmes la verole ne laissera
 d'estre aultant & plus contagieuse, si elle
 n'est si vniuersellement estendue, moy-
 ennant que les conditions requises à la
 contagion s'y retrouue au souuerain de-
 gré, Or est il qu'être ces condiōs nous
 n'auons faict nulle mention de la quan-
 tité, donques elle n'y est pas necessaire.

L'on pourroit fortifier l'vn & l'autre
 party d'aultres raisons probables mais
 ce seroit abuser de la patiēce du Lecteur,
 qui desia attend avec impatience la reso-
 lution. Je responds donc premierement
 que la petite verole petite en quantité
 est moins contagieuse de loing, c'est à
 dire par l'entremise de l'air & des va-
 peurs, que si elle estoit plus copieuse. La
 raison est que l'air peut plus facilement
 dissiper ses seminaires par son agitation
 cōtinuelle, & rompre leur effort par ses
 qualités manifestes, lors qu'ilz sont
 petits en nombre. Car bien que les semi-
 naires soyent gluants & visqueux, si ne
 peuuent ilz faire resistance aux grandes

E

alterations comme il se iuge clairement en ce qu'ilz ne resistent ny à la chaleur du feu, ny au grand froid de l'eau; de mesmes ne resisteront ilz pas, qu'à peine, à l'action de l'air, si ce n'est que la quantité soulage & renforce leur resistance. Ainsi vn bien peu de fumee se perd incontinent, & n'ennuyt pas beaucoup en vne grande chambre. Ainsi vn grand air rompt incontinent l'odeur puante d'une petite vapeur. Neantmoins ny ces vapeurs ne perdent pas soudainement ny entierement leur action pour legere qu'elle soit, aussi ne fait pas la verole, qui est tout ce que les arguments contraires peuuent conclure. Car nous ne nions pas que la poincte venimeuse du Scorpion, & la vapeur epileptique, & la Chassie, & la Phthyse ne fassent de grands effects en peu de matiere, mais leurs outrages feroient bien plus grands & plus violents si ceste matiere qui sert de suppost à leur qualite venimeuse ou contagieuse estoit plus abondante. Bref ny la Cigue, ny la Mandragore, ny le pauot bien que doüiez de qualites contraires à nostre nature ne feront iamais breche à nostre sante, dit nostre Galien, si ce

*s. aphorif.
comm. 17.*

n'est sous le port de la quantité, & à proportion de la même quantité.

Je réponds secondement qu'un bouton seul de verole peut donner aussi grande infection par l'atouchement que plusieurs ensemble, mais comme cette infection ne s'attache qu'à une fort petite partie du corps, il n'y a pas grande apparence qu'elle puisse beaucoup gagner & empiéter sur les autres parties saines, là où au contraire quand plusieurs parties sont souillées & polluées de la même infection plus facilement elles se rendent maîtresses de leurs voisines, & comme de main en main forcent les plus éloignées. Ainsi se trouvera-il absolument véritable que plus copieuse est la verole plus elle est contagieuse, d'autant même que plus elle abonde en matière moins peut elle estre regie & gouvernée par la chaleur naturelle, d'où suit une putrefaction plus grande & plus profonde, une fœteur plus insupportable, un mélange plus fort au moyen de l'agitation qui se fait par la chaleur étrangère, une acrimonie plus vehemēte & plus penetrante, & conséquemment plus contagieuse.

*parroque tout
les esprits et
sals se forment
tant trouvant
une ouverture
sy portet tout
comme la fumée
se porte par la
cheminée qui
ne trouvant
point d'exploit
tout le lamaison
piquant*

L*A verole mortelle est-elle pas plus contagieuse que la salutaire ?*

Il semble qu'ouy, si les raisons que nous venons d'alleguer ont quelque poids : Car comme la mort est l'extremité du mal, aussi toutes les dispositions à la mort doiuent estre extremes, sçauoir est la putrefaction, la sordicie, la foeteur, l'agitation, l'acrimonie, l'infection.

D'autrepart l'on voit que la mortelle n'aduance pas comme l'autre, ou elle disparoit, ou elle se desseiche. Ce qu'elle n'aduance point tesmoigne vne chaleur debile, laquelle oppressee soubz le faix ne peut faire grand effort, d'où arriue que comme elle manque en l'expulsion, aussi l'agitation en doit estre moindre. Et par consequent le meslange n'en est pas si ferme. Lors qu'elle disparoit elle tesmoigne que la putrefaction est superficielle, & moins glutineuse, d'où vient que ce qui se putrefie s'exhale.

Lors qu'elle se desseiche elle donne euidentement à cognoître qu'elle n'est pas contagieuse, puis que la seicheresse empesche qu'elle n'adhere & s'agglu-

tine. Ainsi manifestemēt y a-il tousiours quelque defaut d'une ou de plusieurs conditions necessaires à la contagion.

Pour responce i'accorde que lors que la verole disparoit, ou se desseiche entierement, elle est moins contagieuse au tact, d'autant que la glutinosité & lenteur ne peut estre sans humidité. L'air neantmoins qui sort du verolé tant par l'expiration que par le battement des arteres estāt plus infect, à cause que toute l'infection se retire à l'interieur, & se redouble par l'actiō de la chaleur estrangere qui en est en pleine possession. C'est air (dis-je) accompagné des vapeurs putrides prouenant du foyer de contagion est beaucoup plus contagieux en la verole mortelle qu'en la salutaire. De tant plus que la verole mortelle ne se trouue iamais sans fiebre lente, laquelle par sa lenteur donne preuue suffisante qu'il se fait vne putrefactiō sordide, profonde, & refermee au dedans, consequemment contagieuse. Elle est sordide d'autant qu'il s'euapore quantité grande d'humidité, ceste humidité rend les vapeurs gluantes & adherentes, & ensemble rabbat la violence de l'ardeur febrile.

E 3

*les esprits de la
sortant d'un
principe disposé
à la mort change
en sa nature
tout ce qui luy
est contraire
et luy imprime
la même qualité
prouenant*

Les morts verolés sont ils plus contagieux
que les vivants?

ce proverbe
n'est pas un
bon conseil
mort il ne
sais pas de
faire une
fermentation
des esprits
aride auerte
est fixe qui
font saute
l'esprit
comme l'ouït
aride qui
meurent en
après leur mort
et par conséquent
l'ouït ne peut
y demeurer
et se fermenter
comme il peut
dans la pelle
tant aux hommes
qu'aux animaux
d'avant

Morta la bestia morto il veneno, dit le
proverbe Italien : Mort la beste meurt
le venin. Autant en dit ce grand Fracastor
de la contagion, sa raison est que les se-
minaires de contagion s'esteignent avec
la chaleur naturelle. Mais supposons que
cette engeance ne s'estainde point avec
la chaleur, par quel moyen se pourra-elle
communiquer? ce ne sera pas par l'expi-
ration, les morts ne respirent point. Ny
par le battement des artères, ilz n'en
ont point. Ny par l'evaporation, les va-
peurs ne s'excitent & ne s'espandent
qu'au moyen de la chaleur, les morts
sont froids, voire si froids qu'ilz esmou-
sent le tranchant des rasoirs que l'on
employt à les ouvrir & dissequer, sera-ce
donc par l'attouchemēt de leurs corps?
Non, car ou la matiere contagieuse est
desséchée & lors elle ne peult s'aggluti-
ner, ou sa force est aneantie par la froi-
deur excessive de la peau. Il est bien vray
que les seminaires de contagion se peu-
vent deffendre & conseruer longuemēt

contre les assauts legers ou mediocres des causes exterieures, cōme l'on voyt par experience que la peste s'entretient bien longtemps dans des hardes, qui sont à couuert en quelque coin: Mais si vous exposez ces hardes longuement à l'air ou les faictes passer par l'eau ou par le feu, les seminaires se perdront & consumeront, faulte de pouuoir resister aux alterations si puissantes. De mesme la contagion verolique pourra bien s'entretenir dans la laine ou fourure, mais non dans vn cuir extremement refroidy par la mort.

D'autre part ceux qui sont appointez en faict contraire alleguent les generations & corruptions qui se font es corps morts. Generations d'animaulx cōme de vermisseaux. Corruptions putrides, infectes & insupportables pour leur puanteur. Or est il que l'ouurier principal & necessaire en toute generation c'est la chaleur: Nulle putrefactiō n'arriue que par vne chaleur estrangere. Toute puanteur s'esleue par la chaleur, & se porte à nos narines par l'entremise des vapeurs qui s'exhalent du corps putrefié, les exhalaisons mesmes ne peuuent estre

suscitées sans chaleur : Doncques il reste aux morts de la chaleur à suffisance pour conseruer & fomentier les seminaires de contagion, pour les augmenter, les exciter, les esleuer, les espandre & distribuer à ceux qui les approchent ou manient. Qui croyra que les morts soyent plus froids que les parois, les planchers, les meubles, bref que les chambres ou les Phthysiques font leur demeure? Les Medecins neantmoins sont d'accord qu'elles conçoient l'infection du Phthysique, la confirment & la communiquent long espace de temps apres à ceulx qui en prennent possession auant qu'elles soyent bien aérées & purifiées : Aural'on pas iuste occasiō de soubçonner le mesme des corps morts? Plin racōte que ceulx qui goustēt le lievre marin en meurent, & ne viuent qu'aualtant d'heures apres qu'ilz l'ont mangé, que le lievre en aura vescu. Quelq'un prendra ceste histoire pour fable, aussi est elle subiecte à caution, qui en veult respondre? qui sçaura combien le lievre aura vescu d'heures? si elle se treuve veritable en vn qui asseurera des aultres? Mais posé qu'elle soit veritable l'on peut dire que le lievre ma-

rin tue comme venimeux, & non comme contagieux.

Mais que respondrez vous de ce loup enragé qui, (au rapport de ce grand Fernel, homme tresdigne de foy) estant cuit & appareillé en diuerfes faulces infecta de sa rage tous ceux qui en mangerent, dont aucuns en moururent, les autres sages aux despens de leurs compagnons, mirent ordre à leurs affaires; Est-ce pas chose admirable que ny le feu, ny la cuitte n'ayent peu dompter ou reprimer son infection contagieuse? Donques les seminaires contagieux ne s'esteignent pas par l'extinction de la chaleur de la beste contagieuse.

Quant à moy ie tiens que tandis qu'il reste de la chaleur actuelle & sensible dans vn corps mort l'on ne peut douter qu'il ne s'exhale des vapeurs putrides & contagieuses.

L'exhalaison se faiët par ce que la chaleur ne peut estre oysieuse rencontrant vn subiect propre à produire son action, le subiect ne peut manquer en vn corps mort de verole, plein d'un sang putride & vaporeux. Ces vapeurs sont putrides puis que leur subiect est tel. Elles sont in-

*Experiance
contraire
J'ay veu vn bouf
enragé et tué dont
la plus grande
finie car J'olay
ne s'en aller
Bien 30 cop
d'os si il estoit
fort grand del
gout le poient
et semongeront
tant qu'il y a
salle sans en
auoir aucun mal
J'ay aussi veu
plusieurs fois
manger du bouf
petit et en ay
on s'en met me
mange sans qu'il
soit arriué
aucun mal
Et quant
J'iray que le
mal de la peste
quand il son
morte ne se
communiqué
qu'avec la peste
et non a l'homme*

fectes & contagieuses, car l'extinction de la chaleur naturelle ne peut estre cause de l'extinction des seminaires de contagion, au contraire comme la contagion naist de putrefaction, & la putrefaction d'une chaleur contre nature, là où la chaleur contre nature abonde la putrefaction y abonde, & avec la putrefaction la cōtagion. Les corps desnusés & desertés entierement de chaleur naturelle cōme les morts, sont laissez à l'abandon à la pourriture & corruption, n'ayant aucun lien qui retienne ou reprime le mouuement de la chaleur estrangere, & qui serue de bride à la dissolution qui se fait de l'humidité. Lors toutesfois que les corps morts sont actuellement refroidis, ceste chaleur qui se couue à l'interieur soubz la putrefaction est comme vn feu soubz la cendre; qui pour la debilité de sa vertu ne fait pas grande esmotion, & ne donne que fort leger sentimēt de ses esclats. D'où vient ou qu'à peine se peut-il exciter aucune vapeur, ou s'il s'en excite, qu'elle ne peut s'esleuer; ou si elle s'esleue, qu'elle māque de poussée pour franchir la barriere d'un cuir refermé & constipé par la froidure qui le posse-

de & l'environne. Neantmoins les vapeurs infectes & les humeurs attachees au cuir des morts peuuent (à mon aduis) communiquer la contagion par leur atouchement : & n'y a pas de raison, que le foyer de contagion ne se puisse du moins pour peu de temps maintenir & cōseruer en vn subiect desia infect de soy, & disposé à vne entiere corruption, aussitost qu'en vn liēt ou en vn plancher.

Mais quelqu'un s'estonnant de ceste comparaison me demandera si la verole se peut communiquer par vn plancher.

Probleme quatriesme.

Peut-on prendre la verole en logeant en une chambre, ou couchant en vn liēt apres vn verolé bien que les draps soient changez ? Chacun aduouë cela d'un Phthysique, & desia nous l'auons supposé pour veritable. Personne n'ignore le soing que l'on a coustume de rendre à parfumer les chambres des pestiferés, & peu de gens se treuuent asseurez d'y loger apres eux auant que d'y auoir pourueu à bon escient.

Le mesme semble deuoir estre prati-

qué en la verole, puis que, selon les doctes & experimentez, elle est capable de laisser vn foyer de son infection, & que le bois (principalement celuy qui est poyeux) est propre à le receuoir & conseruer.

Pour moy ie ne ferois aucune difficulté de permettre à vn enfant ou autre de loger en vne chambre, peu de iours apres que le verolé en seroit sorty, sans vser de plus grand appareil pour la correction de l'air, sinon que les linges, draps, fourures, tapisseries, & autres meubles semblables qui facilement reçoient, retiennent, & communiquent l'infection fussent changés, ou purifiés comme il appartient : pourueu que la chambre fut bien aérée d'elle mesme, & non estouffée. Car i'estime que l'air libre d'une chambre spacieuse est seul suffisant pour dissiper & surmonter l'infection des vapeurs veroliques y delaisées. Je serois plus circonspect & retenu à l'égard des Phthysiques, d'autant que leurs vapeurs comme plus gluantes & d'un meslange plus elaboré sont plus adherentes & rebelles que celles des verolés. Quant à la peste, l'expérience nous

a fait foy, au danger & à la perte de plusieurs comme son foyer est penetrant, actif, opiniastre, & de longue duree, ne s'y iouë qui voudra.

Probleme cinquiesme.

Mais un qui n'auroit pas la verole pourroit-il la donner à un autre?

Propter quod unumquodque tale, & illud magis dit l'axiome qui reuiert au Prouer vulgaire, *Nemo dat quod non habet*, personne ne donne ce qu'il n'a pas. Pourquoi donques (dira quelqu'un) les Dames sont elles si scrupuleuses pendant qu'il y a bruiet de verole, & si soigneuses de tenir leurs portes serrees, de peur que quelqu'un inopinément ne les aborde apres auoir visité quelque verolé? Pourquoi ferment elles l'entree de leurs châbres à leurs Medecins propres lors qu'ilz traictent les verolés, voire encores quelques iours apres qu'ilz les ont quittez?

Les Dames respondront ce que les Legistes nous apprennent que *excedens cautio non nocet*, le trop de soin ne peut nuire: qui doit auoir plus de lieu en ma-

tiere de santé, qu'en matiere de chican-
ne. Adioustant que les Historiës ne don-
nent point de blasme à Cæsar d'auoir
banny sa femme de sa compagnie soubz
quelque apparence qu'elle s'estoit pro-
stituee à Clodius, là où meritoirement
elles seroient reprises & blasmables d'a-
uoir prostitué leur santé, & celle de leurs
enfants à l'indiscretion de toutes sortes
de personnes, en temps suspect d'une
maladie si infecte & dangereuse. Certes
elles ont raison de craindre & fuir ceux
qui s'en approchent, s'il est vray ce que
nous auons dict que les verolés infectēt,
non seulement par leur conuersation &
attouchement, mais aussi par le foyer
qu'ilz communiquent aux linges, rob-
bes, manteaux, & autres vestemens de

*cette commu-
nication se
pouuoit
faire par
la bave qui
est fort demeu-
rée au tiff
qui estoit et
nest presque
autre chose
que la memo-
rie volatile
qui pouuoit
entrer facile-
ment au lieu
de cette fan-
te ou par le nez
ou par quelque petite
glerre de la bouche*

ceux qui les hantent ou assistent. Aure-
lian raconte qu'une tailleuse d'habits
apres auoir tiré aux dents une estoffe qu'
vn chien enragé auoit mordu, fut saisie
de rage le troisieme iour ensuiuant. Peut
il pas aussi bien arriuer qu'un prenne la
verole par le manient de quelques
meubles, ou habits de son voisin qui les
portera sur soy sans qu'il en resente ou re-
çoie aucune offence? le dis d'auantage

qu'un Medecin ou autre touchant le poux d'un verolé peut recevoir l'infection en ses doigts sans en estre interessé en sa santé, neantmoins quelq; Damselle tendrelette qu'il viendra à toucher par apres recevra de luy ceste mesme infection à son grand interest. Ceste supposition est beaucoup plus facile & plus croyable que ce que l'on escrit d'une ieu-rine Indienne nourrie longuement de poison sous esperance qu'Alexandre charmé de sa beauté venant à l'embrasser prendroit la mort où elle avoit pris sa nourriture.

Nonobstant ces raisons, avec permission des Dames plus scrupuleuses, qu'il me soit loisible de dire en faveur de ma robe, que cest une action de bien seance de ne point entrer legerement en crainte & meffiance de ceux qui ont le gouvernement de nos vies & de nos santez en main, sur tout où il s'agit de leur profession. Aussi est-ce reciproquement un trait digne de la prudence Hippocratique de n'apporter aucun ombrage ou apprehension à ceux qui nous font l'honneur de nous confier ce qu'ilz ont de plus cher & plus precieux en ce mode, ie dis

eux mesmes, & de n'engager temerairement nostre reputation au reproche des langues malueillantes, soit à droit ou à tort. Que si apres auoir esté en quelque lieu suspect, la necessité nous porte apres de quelque personne delicate & tendrelette, preparee à recevoir l'infection de laquelle nous pourrions estre entachés, la raison nous commande, & nostre consciëce nous oblige à changer d'habits, lauer les mains & la face, bref à faire entierement ce que nous iugerons necessaire pour euitier tout danger, voire mesme le moindre soubçon de dâger.

Mais retournons des Medecins aux malades, & voyons en quel temps ilz sont moins à craindre.

Probleme sixiesme.

SI les avant-coueurs de verole sont contagieux ?

Nous nous souuiendrons que les accidents qui precedent l'eruption des pustules, sont appelez communement precursseurs de verole. Telle est la fièvre, telle la douleur & pesanteur de teste, l'endormissement, la lassitude & autres

tres que nous rapporterons entre les signes de verole imminente. A present la question est, si ceux qui sont touchez de ces accidents avant-coureurs peuuent infecter les aultres?

Il y a de la probabilité tant en affirmant qu'en nyant. Ceux qui tiennent la negatiue obiecteront qu'où la putrefaction ne se treuve, là ne se peult retrouver la contagion, or est il que souuent ces avant-coureurs sont sans fiebure, & par consequent sans pourriture; Car qui oseroit nompas contester, mais s'imaginer qu'une putrefaction si vniuerselle peut demeurer sans fiebure? si donques il n'y a fiebure, il n'y a putrefaction; s'il n'y a putrefaction, il ny peult auoir de contagion. Posez, diront ilz, qu'il y ayt fiebure, conclurez-vous de necessité qu'elle soit putride? peut-elle pas estre ephemere? ou bien synoche sans putrefaction? Le sang qui de son ebullition fait esclorre & bourgeonner la verole, peut-il pas bouillonner sans se putrefier? Mais quand bien la fiebure seroit putride elle ne seroit pas contagieuse, par ce que sa chaleur couue à l'interieur comme vn feu soubz la cendre, sans commu-

F

niquer ses fumées à l'exterieur, autrement dès le commencement il s'en verroit quelque apparence au cuir, lequel en guise d'un Prothée se change & transforme en diverses couleurs, comme en autant de formes respondantes à celles des humeurs qui luy s'ont enuoyées. D'autant plus que les vapeurs suscitées des humeurs putrides sont autant de Polypes qui s'attachent & adherent opiniâtrément es corps qui les reçoivent, différentes neantmoins des Polypes en ce qu'elles donnent la couleur ou teinture à leur subiect, là où le Polype la prend des rochers esquelz il s'agglutine. Si donc le cuir du corps infecté n'en descouvre aucune impression les corps voisins en sentiront-ils de l'infection?

Ceux qui combattent pour l'affirmative useront les mesmes poinctes contre leurs contraires, & prouueront que souuent il arriue non seulement ebullitiō de sang, mais aussi putrefactiō sans fiebure, ou du moins sans fiebure putride: Car & l'ebullitiō & la putrefactiō peuent estre si legeres, ou si esloignees du cœur, qu'elles ne luy cōmuniquerōt ny chaleur ny pourriture. Les vapeurs

& exhalaisons putrides ne laisseront pas pourtāt de s'esleuer & s'espandre à l'exterieur, & d'infecter ceux qui les receueront, sans que le cuir du patient qui leur donne passage semble en estre alteré ou endommagé. Tout ainsi que ceux qui ont l'haleine puāte sont insupportables aux narines des assistants, sans qu'eux mesmes ressentent nulle incommodité de leur puanteur. Que s'il y a fiebure putride la contagion doibt estre beaucoup plus suspecte, car c'est sans doute que le cœur infecte l'air qu'il attire pour son rafraichissement, & consequemment que par l'expiration de cest air infecté l'air ambient se rend impur, & infect à ceux qui le respirent. Le mesme se doibt entendre du battement des arteres, qui chasse & repousse insensiblement l'air & les vapeurs infectes à l'exterieur. Insensiblement dis-je à noz yeux, car le cuir n'en paroist nullement changé, du moins au commencement : Mais sensiblement au tact, tesmoins les cuissons, les pointes, les douleurs, les lassitudes, & aultres accidents que l'on ressent presque vniuersellement par tout le corps.

Ces raisons de part & d'autre se peu-

uent appoincter sans grande difficulté, si l'une & l'autre partie veult remettre quelque chose de ses prétentions. Si l'affirmative prétend que tousiours les auantcoureurs de verole sont contagieux, elle a tort. Si la négative se fonde sur la contradictoire absolument, & sans restriction, & maintient que iamais ilz ne sont contagieux, elle a tort. Moderons l'affaire, & leur accordons à chacun partie de sa position. Adouions volontairement que les auantcoureurs sont contagieux lors qu'ilz ont les marques de putrefaction euidentement empreintes, (j'entends par les auantcoureurs les maladies mesmes esquelz ces signes de verole imminente se font paroistre) La putrefaction conceüe à l'interieur les rend infects & contagieux : non indifferemment, mais de la maladie mesme de laquelle ilz portent les caracteres, & dõt ilz entraînent les dispositions. Au contraire c'est chose certaine que les auantcoureurs ne peuuent estre contagieux s'ilz sont destitués du vray foyer & seminaire de contagion qui difficilement se rencontre sans putrefaction, & difficilement la putrefaction contagieuse se

peut-elle rencontrer en si notables parties de nostre corps sans se donner à cognoistre. Donques où il n'y a nulle indice de putrefaction, il n'y doibt auoir aucun soubçon de contagion verolique.

Les arguments de part & d'autre militent pour nostre resolution, & se destruisent les vns les autres en ce qu'ils outrepassent les termes esquelz nous les auons reduits. Les moins doctes sont capables de les resouldre.

Probleme septiesme.

Les boutons de petite verole sont ils tousiours contagieux?

Ilz le doiuent estre si vostre definition est bonne dira quelque subtil Dialecticien. Car la Dialectique m'enseigne que la definition & le desiny doiuent estre reciproques, si doncques la verole sont pustules contagieuses, les pustules non contagieuses ne seront pas verole.

Le Medecin colligera le contraire du discours precedent: vous nous auez appris (dira-il) que les auantcoureurs de verole sont sans contagion, lors qu'ilz sont sans putrefaction, pourquoy ne di-

rons nous pas le mesme des boutons ? S'il y a mesme raison, ferons nous pas mesme illation ? Les boutons seront ils contagieux en tant que bottōs simplement, ou en tant que veroliques, ou en tant que putrides ? Non en tant que boutons simplement & absolument, autrement nous serions obligés d'adiouër le mesme en toutes especes de boutons. Non pas mesmes precisemēt en tāt que bottōs de verole, car il y faut adiouster vne cause particuliere de cōtagiō, & specifier pourquoy les bottōs de verole sōt plustost cōtagieux q̄ les autres

Il reste doncques qu'ilz le soient en tant que putrides (suiuant les cōditions cotees par cy deuant) Or est il que du commencement ils ne sont pas putrides, lors que leurs auantcoureurs n'ont tesmoigné aucune apparence de putrefaction : car si leur matiere ne l'estoit pas auant qu'elle se coulast au cuir, pourquoy le fera-elle incontīnēt apres qu'elle y est escoulee ? Le cuir ne peut pas l'infecter, puis qu'il n'a autre infection que celle qu'elle mesme luy communique. Aussi ne peut-elle pas en vn momēt estre desertee de la chaleur naturelle, & mise en proye à celle qui est contre nature

mere de putrefaction. La putrefaction ne s'y glisse pas en vn instant, car elle s'induit par l'alteration, & l'alteration avec temps perceptible. Il s'ensuit donc que petit à petit elle se rende contagieuse à mesure qu'elle se putrefie. Voila le pour & le contre. Quant à moy ie iuge ceste seconde opinion veritable. Mais que respondrons nous à la premiere? Supposé que toutes pustules veroliques sont cōtagieuses, faut il pas de necessité faire consequēce que les pustules ne sōt pas veroliques qui ne sont pas contagieuses? Je responds que non : Elle seroit valable si l'on supposoit que toutes pustules veroliques sont cōtagieuses, & en tout temps, c'est à dire en leur commencement, accroissement, estat, & declinaison; Et lors ce seroit nier la supposition. Car au contraire nous aduōions librement que les pustules ne sont pas tousiours actuellement contagieuses en leur premiere sortie, bien le sont elles tousiours en puissance prochaine (comme parlent les Philosophes) en tant que d'elles mesmes elles y sont portees & disposees, & desia en voye de putrefaction : non seulement pour l'impureté

de leur matiere (supposé qu'elle soit impure) mais aussi par ce que le sang ne peut subsister longuement hors ses vaisseaux sans se corrompre.

Probleme huitiesme.

L*A verole est-elle plus contagieuse que la Rougeole?*

Nous declairerons en son lieu la difference qu'il y a entre l'une & l'autre maladie, & si elles se doiuent reduire sous vne mesme, ou sous differētes especes.

Nous supposerons pour le present que les pustules de verole se font d'un sang plus pituiteux, & consequemment plus humide. Celles de la rougeole d'un bilieux & plus sec. Nous faisons iugemēt des differences & qualitez de la matiere par les pustules mesmes, qui en la verole sont plus grosses, plus pleines, & plus abondantes en mucositē; En la Rougeole sont plus petites, moins esleuees, plus ressemblantes à des taches qu'à des boutons.

Cela supposé il ny a doubte quelconque que la verole ne soit plus contagieuse que la rougeole. La mucositē de la ve-

role tesmoigne sa viscosité, & sa viscosité fait qu'elle s'attache, s'agglutine, & s'entretient facilement & longuement és corps qu'elle assaut : Et que non seulement elle les infecte par l'attouchement, mais aussi par le foyer qu'elle laisse és linges, & draps, qui longtemps apres retiennent encore & communiquent leur infection. La seicheresse de la Rougeole n'empesche pas entierement la contagion qui arriue par l'attouchement, mais bien celle qui se cōmunique par le foyer, ou du moins elle la diminue bien fort, d'autant qu'elle empesche l'agglutination sans laquelle il ny peut auoir de foyer. Aussi la conuersation de ceux qui sont touchez de Rougeole est moins dangereuse que celle des verolés, par ce que leurs vapeurs (bien que plus penetrantes) comme plus subtiles, se dissipent & se resoudent plus facilement : comme moins gluantes, sont moins adherentes, & attachees : comme plus seiche, sont moins fardides.



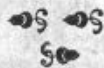
Probleme neufiesme.

L*Es freres & les proches sont ilz plus subiects à estre infectés que les autres?*

C'est l'opinion commune, qui neantmoins semble subiecte à cautiō. Qu'ainfi ne soit supposez deux hommes bien sains aupres d'un tier malade de verole; L'un qui soit frere du verolé, & l'autre qui ne luy touche de rien. Posez que le frere ait eu la verole abondamment, & que l'autre ne s'en soit oncques resenty: Lequel des deux sera plustost infecté à vostre aduis? Je m'asseure que chacun donnera sa voix à l'estranger. Donques la fraternité ou la proximité n'y fait rien. Supposez si bon vous semble que ny l'un ny l'autre de ces deux qui sont aupres du malade n'ayent iamais esté touché de verole, mais que le frere soit desia d'aage, & l'estranger encore en son enfance, qui doubte que l'estranger n'en doibue estre plustost saisy que le frere?

Je respōds que la comparaiſon se doit faire toutes choses égales, car il y a d'autres conditions qui n'ont pas moins de poids & d'efficace que la consanguinité, desquelles l'une peut suppleer au defaut

del'autre. Faiſtes donques que ces deux ſoient de meſme aage, diſpoſés eſgalement à recevoir l'infection, ſans qu'il s'y retreuve autre difference que de la proximité, le proche courra plus grande fortune, d'autant qu'entre les proches il y a du ſymbole & cōformité du ſang & des humeurs qui facilite l'action, & donne l'entree plus libre aux impreſſions eſtrangeres. Ainſi les Elements qui ſymboliſent en qualité ſe transmuent plus prōptement & avec moins de reſiſtence les vns aux autres : Les aliments qui ont plus de proportion avec noſtre ſubſtance, ſont plus facilement changés en noſtre nourriture. Et pour demeurer aux termes des maladies, les yeux chaffieux infectent les yeux des regardans & non les poulmons, pour la proportion qu'ilz ont avec les yeux cōme avec leurs ſemblables. Au contraire les poulmons ulcerés & pourrys offencēt les poulmons de leurs voiſins, & non les yeux pour la correfpondance qui eſt entre eux.



Probleme dixiesme.

DOnques ceux qui n'ont iamais eu la verole sont plus subiects à la prendre que ceux qui l'ont eüe ?

Pourquoy cela ? par ce que le sang purifié par la verole, comme le moult par l'ebullitiō, demeure pur & net, sans mélange des parties vitieuses qui peuuent luy apporter quelque esmotion.

Que dira-on de ceux qui l'ont deux ou trois fois ? Nous pouuons dire que la depuration ne s'est pas faicte entiere par vne separation accomplie du sang alteré d'auec le bon. Et de faict il arriue rarement que celuy la recidiue qui l'a eüe vne fois abondamment. Raremēt dis-ie, car il ne peut pas s'en tenir absolument exempt, d'autant que le sang peut s'alterer de nouveau par contagion, & par le concours, & la violence d'autres causes exterieures, sur lesquelles nous nous estendrons bien au long cy apres.

Probleme vnziemesme.

Est-il vray que les vieux sont moins exposéz à ce danger que les ieunes ?
L'on le voyt, l'on le croyt.

L'on le voyt direz vous, mais il arrive ainsi par ce qu'il se rencontre fort peu de vieillards qui n'ayent eu la verole en jeunesse. C'est de mesme que qui souffrieroit que les ieunes sont plus subiects à la mort que les vieux, par ce qu'il s'en voit mourir plus de ieunes que de vieux. Ou bien que les Medecins vivent moins que les yurongnes par ce qu'il y a plus de vieux yurongnes que de vieux Medecins. Ce qui doit s'imputer à l'inegalité du nombre qui est entre les vns & les autres, & non pas à quelque disposition particuliere. Car il se rencontre dix milles ieunes hommes pour vn seul vieillard, & vn nombre infiny d'yurongnes pour vn vray Medecin, & mesmes entre les yurongnes des Medecins.

Pour couper chemin à tel discours mettons toutes billes pareilles, faisons qu'il n'y aye distinction que de l'aage, sans doubte l'enfant ou l'adolescent est plus prompt & plus disposé que le vieillard à engendrer ou recevoir la verole.

Le dicté à l'engendrer par ce que les Enfants sont chauds & humides de temperature, & sanguins, d'humeurs. Comme chauds enclins aux ebullitions; Comme

humides, à putrefaction : Comme sanguins, à l'un & à l'autre ensemble. D'autant plus qu'ilz regorgent d'impuretez contractées au ventre de leurs meres, desquelles on voyt les effets ordinaires, és vlcères descoulants de leurs teste, és galles & grattelles qui s'emparent de tous leurs corps. Leur mesme humeur & leur température les rend pour la pluspart dissolus & desreglez en toutes leurs actions, excessifs au boire & manger, impetueux en leurs mouuements, sans respect ny des lieux, ny des saisons, d'où vient, que le plus souuēt ilz se sentent alarmez & saisis de toutes maladies en general, & particulièrement des chaudes, desquelles ilz attisent & embrasent le foyer.

Ces mesmes causes les rendent plus exposez aux iniures externes, & plus susceptibles des affections chaleureuses, avec lesquelles ilz ont du symbole & du rapport naturel. Outre que la mollesse de leur cuir se presente cōme à bras ouverts & estendue pour receuoir les impressions estrangeres. Mais que dis-je susceptibles des affections chaleureuses ? l'adiouste & des froides : C'est Galien qui

me l'enseigne au troisieme de la faculté des simples, où il dict que les venins froids atténuez par la chaleur produisent plus promptement & plus facilement leurs effets, que ceux qui sont chauds de nature.

Les vieillards au contraire ont le cuir plus dur & refermé. Car leurs forces estant aneanties (dict Galien) l'habitude toute extenuée & le cuir mal nourry. Les pores s'appetissent & s'estreignent. Leur chaleur est moindre *frigidum enim eorum corpus* (dict Hippocrate) qui fait que la vieillesse ouvre son sein plus tost aux maladies longues, & lentes, qu'aux briefues & aiguës; aux froides qu'aux chaudes; l'humour & la température des vieillards les rend plus retenus & moderez en leur viure que les ieunes gens, conséquemment plus vuides d'excrementz & immōdices, vraies allumettes de toutes noz infirmités: d'où vient que pour la pluspart ilz se treuvent moins affermys & abandonnez à la mercy des maladies.

Les excrements qu'ilz engendrent suivent la même température froide naturellement, plus propre à la generation du phlegme que du sang, à rabattre &

Raisondes
gallien
nemins froids
il dit qu'on
ils sont froids
par la chaleur
produit plus
promptement
leurs
effets mais il se
trompe quand il
croit qu'il y a
6. 100 6. Eps
dem, 111. 6. dix
car la chaleur
de la vieillesse
détruit au lieu
de la chaleur
mais c'est que
1. Aphor.

14.
Les froids & froids
sont plus ouverts
par la chaleur
qui les met en
action il y a
gallien par la
propre
qualité froide
pour figer le sang
ou pour le faire
sopir il y a
plus mouvant
mais il y a
Eps 101 102
Hippocras.
2. Aphori.

39.

esteindre la ferueur de la masse, qu'à l'enflammer : à la congeler, qu'à la fondre, à l'incrasser qu'à l'attenuer, à la retenir & repousser vers son centre, qu'à l'espandre à la circonference, d'autant plus que la debilité des muscles & des nerfs ne leur permet pas de lâcher la bride aux violents exercices. Ainsi ne se voit-il rien qui ne fasse à l'avantage de la vieillesse contre la verole.

Probleme douziesme.

LA grosse verole est elle plus contagieuse que la petite ?

En vain seroit elle appelée grosse si elle ne surpassoit l'autre en infection; Car si nous considerons le nombre des pustules, il est d'ordinaire plus copieux en la petite qu'en la grosse ainsi que nous auons remarqué cy deuant. Mesmes les pustules de la petite excèdent souuēt en grosseur celles de la grosse, & occupent plus de parties. Donques il est à croire que la difference de leur tiltre n'est tiree sinon de la grandeur de leur infection ou contagion.

D'autrepart la petite paroist plus contagieuse,

ragieuse, en ce qu'elle se communique en plus de manieres que ne fait la grosse. Car elle infecte tât par le cōtact mutuel, que par la respiration, ainsi que nous l'avons enseigné : La grosse au contraire n'infecte nullement par l'entremise de l'air. Qui a jamais entēdu que les chambres où logent ceux qui sont atteints de grosse verole soient infectees par l'expiration ou transpiration des vapeurs qui sortent de leurs corps? Si cela estoit ceux qui leur donnent les frictions, & qui cōversent ordinairement avec eux en des cabinets fort chauds & fort estroits ne pourroient s'asseurer de leurs personnes. Mesmes l'attouchement de leurs pustules n'est pas contagieux s'il ny a quelque sanie ou autre matiere qui en resude ou distille

Telles & semblables obiections se peuvent faire de part & d'autre, qu'il est difficile de bien resouldre sans distinction. Car à la verité la petite verole est plus contagieuse que la grosse si nous avons esgard à ce que nous venons de desduyre en faueur de la partie negative. Combien en voyons nous qu'elle attaque & surprend inopinemēt par la seule

G

frequentatiō & hantise, sans qu'il se fasse aucune communication des humeurs ? Là où la grosse ne peut rien sans leur entremise, mais en recompense où elle touche elle fait bien ressentir son atteinte, & ne descoche que bien rarement ses flesches à faulte: si puissante & si virulente est elle. J'ay veu en diuers lieux plusieurs honnestes femmes entachees de verole par l'imprudence ou ignorāce des sages femmes qui les accouchoient, ayant vn vlcere verolique bien petit, & peu dangereux en apparence au bout du doigt. Plusieurs ont esté contraints de passer par suerie & par bauiere pour auoir beu apres vn verolé qui auoit la bouche vlcerée: son infection a si grande force que son effect est presque indifferemment inuitable à tous ceux qu'elle aborde, pour bien disposez qu'ilz puissent estre: Au contraire celle de la petite verole requiert vne grande disposition au patient, voire mesme vne certaine proportion entre l'agent & le patient, entre celui qui la communique & l'autre qui la reçoit. Si bien que la pluspart toucheroit & manieroit à nud les corps infectez, ores qu'il en descoule quelque lueur

*la grosse
verole se
gaigne
par le
toucher
des gens
qu'on
vne copula
tion har
nelle*

ou autre humeur infecte sans en recevoir aucune offence. La grosse n'espargne ny ieunes ny vieux, ny chauds ny froids, ny melancholiques, ny sanguins, ny proches, ny estrangers : La petite ne porte pas coup, ou fort rarement, si elle ne faict rencōtre des aages, des humeurs, & autres telles circonstances particulieres. Mais c'est trop nous entretenir sur vne proprieté seule de verole, venōs au subiect qui la reçoit.

Du subiect de la petite verole.

CHAPITRE XIII.

Nous auons cy deuant appris du docteur Fernel que les pustules sont eminences qui se font au cuir, d'où nous auons inferé que leur subiect est le cuir. D'icy nous pouuons tirer deux autres conséquences infaillibles.

La premiere est que les pustules ne sont pas seulement distinctes & differentes des tumeurs en grandeur, mais aussi en leur subiect : Car les tumeurs peuuent occuper indifferemment chaque partie du corps, les os, les cartilages, les nerfs,

les tendons, la chair, la peau, bref il ne s'en treuve aucune exempte de leurs assauts. Les pustules se contentent de trouuer place au cuir, & n'empieter pas plus auant.

L'autre consequence est que si la petite verole est pustule, comme vrayemēt elle l'est, elle ne peut auoir autre siege que le mesme cuir. Donques me dira quelqu'un, vous auez commis vne Tautologie adioustant à la definition de verole le mot de cuir, puis que desia il est tacitement compris soubz celui de pustules. Donques vous encourez le mesme reproche que vous obiectez à ceux qui adioustent le mot de rondeur à la mesme definition. Car tout ainsi que la verole estant pustule s'ensuit de necessité qu'elle soit ronde: De mesmes si elle est pustule s'ensuit de necessité qu'elle soit au cuir.

Je responds que le mot de cuir se prēd en diuerses manieres, & iacoit que parlant generalement, le cuir en toutes ses differēces soit vray subiect des pustules, si estce qu'en particulier toutes pustules ne s'emparent pas indifferemment de toutes les parties esquelles on attribue

le nom de cuir. Pour exemple les varons, que les Latins appellent *vari*, ne se voient qu'en la face. Donques il a esté raisonnable de specifier le subiect auquel se retreuve la difference de question, afin qu'il ne restat nulle doute de tant plus que la verole ne se campe pas seulement en la partie qui merite plus particulièrement le nom de cuir, mais aussi en celles qui luy sont proportionnees, ce qui n'est pas en toutes pustules.

Pour plus grand esclarcissement de ceste difficulté, il est à noter que le mot de cuir se prend communement en quatre manieres, toutes lesquelles ont part à nostre subiect.

Il se prend en premier lieu pour la Cuticule que les Grecs nomment *ἐπιδερμὶς* qui n'est qu'une efflorescēce engendree d'un excrement grossier du vray cuir, en façon mesme que se fait la peau du fromage. L'on ne peut nier que ceste petite peau ne soit receptacle de petite verole, car il se voit à l'œil que sa forme & sa couleur est tellement alteree & viciée, qu'au lieu d'embellir le corps, elle le rend difforme & hydeux, voire horrible & monstrueux. Les pustules se

font (dit Galien) lors que les humeurs plus grossieres s'attachent au cuir, ou plustost à l'epiderme car il est plus dense.

L'on pourra m'objecter que ie pose le siege d'une maladie, telle que la verole, en vn excrement; qu'au contraire le commun des Medecins ne recognoist nulle maladie où il n'y a point d'ame. Je responds que la petite verole consideree en tant qu'elle offence, ou occupe l'epiderme ne merite pas le nom de maladie, mais seulement de symptome, compris soubz le gendre des qualités changees. Le mesme se doit entendre de toute autre espeece de pustules.

En second lieu par le cuir nous entendons le vray cuir, que les Grecs appellēt *δέρμα*, *derma* *δέρμα* qui signifie escorcher, d'autant qu'il se peut escorcher & disjoindre de la plus part des parties subiacentes. Ce vray cuir est vray subiect de verole, comme il se tesmoigne à veüe d'œil par les fosses & vestiges, qui souuēt deshonnorent la face apres la guarison, lesquelles ne peuuent proceder de la lesion de la Cuticule, car elle renaist & recroist soudainement & sans difficulté quelconque lors qu'elle est tombee ou

arrachée, d'autant que la matiere ne luy peut manquer, n'estant qu'une superfluité prouenant du vray cuir, & des veines, nerfs, & arteres qui y aboutissent.

Au contraire le cuir est partie spermatique, laquelle estant diuulsee & separée ne peut estre reiointe ny engendrée de nouveau si ce n'est par la seconde intention, c'est à dire au moyen d'une cicatrice, qui fait que la marque y demeure empreinte, & tellement engraissée qu'elle ne se peut s'effacer.

Or pour deux raisons principales les pustules de verole s'engendrent facilement au cuir. La premiere, par ce que les extrémités presque de tous les vaisseaux y terminent, d'où vient que le sang bouillonnant s'y escoule, plustost qu'ailleurs. La seconde, par ce que la peau sert comme de sentine vniuerselle es parties interieures. Et de fait l'Architecte de nature a voulu qu'elle fut debile, afin qu'elle receut leurs immondices & superfluités sans les pouuoir repousser au centre.

Ainsi me l'apprend Galien disant qu'il est bien raisonnable que le cuir recoiue les excrements de tout le corps, puis

*lib. de mor-
boru cau-
sa cap. 5.*

qu'il est son extrémité & la superficie, & n'a action quelconque, mais seulement quelque usage tel que peut auoir vne conuerture ou vestement naturel : & consequemment que pour seruir d'emmonctoire, il doit estre naturellement plus imbecille que les parties nayes & dressées à quelque operation. Aussi le range-il au nombre des lieux propres & destinez à la descharge du corps, que nostre Hippocrate appelle τὰ συμφέροντα χωρία.

En troisiésme lieu par le cuir nous entendons les membranes qui reuestent & environnent les parties interieures cachees à noz yeux, lesquelles pour plus grande distinction nous appellons parties proportionnées au cuir. Les Anatomistes François les nomment Tuniques, d'un mot emprunté du Latin *Tunica*, qui estoit vn saie ou vne robe courte & estroicte sans manches, que les anciens Romains portoient soubz la robe longue, ou soubz le manteau, desquelz encore auourd'huy nous retenons le Proverbe qui fait foy à nostre dire, *Tunica pallio propior*, la tunique est plus proche que le manteau. Ce nom de tunique, à

mon aduis conuient mieux aux parties dont il est question, que celuy de petite nasse duquel vse Platon, comme aussi celuy de robbe ou manteau a plus de conuenance avec le cuir exterieur qui couure entierement le corps, que n'a pas celuy de nasse. Nous pourrions avec non moins de raison que Platon, & avec plus de rapport & d'Analogie appeller ce mesme cuir exterieur, grand sac, & les Tuniques interieures, petits sachets, mais n'importe du nom pourueu que l'on sçache que les Tuniques se treuuēt souuent parfumees de verole, & consequemmēt qu'elles en sont le subiect aussi bien que ceste grande estendue de la peau exterieure. La preuue s'en est faicte par l'ouuerture des corps morts, au tefmoignage & au recit de plusieurs grands persōnages dignes de foy. Soubz le mesme nom des parties proportionnees au cuir, l'on comprend communemēt plusieurs peaux qui sont descouuertes à noz yeux, ou du moins qui s'y peuuent decouurir, lesquelles sont differentes du vray cuir. Telles sont celles des yeux, des narines, de la bouche, des oreilles, du siege, & autres. La verole non seule-

ment les assaut, & s'en empare, mais souvent y laisse vn dur & fascheux souvenir qui dure le reste de la vie.

Les Anatomistes remarquent vne quatriesme espee de peau qu'ilz appellent Pannicule charneux, d'aultât qu'en la face, au col & ailleurs elle est charneuse & musculeuse. D'autres aymēt mieux la nommer adipeuse, ou nerueuse. Adipeuse dis-je, d'aultant qu'elle est enduite de graisse de toutes parts, signammēt aux bras & iambes, au ventre inferieur & moyen. Nerueuse, parce qu'en son propre corps elle est de substance nerueuse. Quelques Medecins sont d'opinion que ce cuir nerueux est le vray subiect de petite verole. Je ne veux point nyer absolument leur assertion, mais ie puis asseurer que fort raremēt les Pustules se iettent hors les bornes & les pourpris du vray cuir, ou les veines ont leurs embouscheures. Car est il certain que le sang espanché ne retrograde point pour l'ordinaire, ains au contraige la vertu expultrice faict son effort de tout son possible pour le pousser au dehors: D'où vient que les Pustules s'enflent & grossissent vers la circonference. Bien

peut il se rencontrer quelque empeschement qui s'oppose à ceste action, & repousse le sang d'un mouuement contraire aux parties subiacentes, ou bien l'acrimoine du sang mesme acquise par putrefaction ou autrement, va rongéant son subiect, & gagnant passage, estale son domaine par le voisinage. Mais c'est chose extraordinaire, ceux qui disputent le contraire font bien nyer absoluement que le vray cuir soit vray subiect de petite verole. Donnons leur le Chapitre suiuant pour les entendre, & satisfaire à leurs raisons.

Responce à ceux qui nient que le vray cuir appelé dégué soit vray subiect de verole.

CHAPITRE XV.

Nous auons dit au Chapitre precedēt appuyez sur l'autorité de Galien, qu'il estoit plus que raisonnable que le cuir ne seruant que comme de robbe ou vestement au corps, & n'ayant action quelconque ains seulement quelque vsage, receut l'egoust, les superfluités &

immondices des parties qu'il couure, lesquelles comme doüces d'une faculté expultrice forte & vigoureuse se deschargent puissamment sur les imbecilles, plus abiectes, & plus esloignées du Donjon: Ainsi qu'en l'oligarchie les plus foibles de la populace sont contraints de prester l'espaule, & supporter le fardeau, qu'ilz ne peuent ny reietter en arriere, ny renvoyer aux plus puissants. D'icy aucuns tirent une conclusion du tout contraire à nostre intention, & retorquent les mesmes discours de Galien cōtre nous, pour monstrier que le vray cuir ne se peut dire vray subiect de verole. Voicy leur argument en forme.

Les maladies ne peuvent auoir pour subiect les parties qui n'ont nulle action: Or est-il que vous nous accordez que le cuir n'a nulle action; donques il ne peut estre subiect de verole qui est maladie.

La majeure se preuue par la definition de maladie qui comprend soubz soy la lesion de l'action, consequemment où il n'y a nulle action il n'y peut auoir maladie, puis qu'il n'y peut auoir de lesion d'action, c'est la sentence expresse du mesme Galien au liure des differences

des maladies. Les offences (dit-il) des parties qui blessent immédiatement les actions se doiuent appeller maladies, les offences de celles qui ne tendent qu'à quelque vsage se nomment causes de maladies, donc les offences du vray cuir sont causes de maladies, & non des maladies mesmes. Cet argument a quelque apparence, mais si nous y prenons garde de pres nous trouuerons qu'il erre doublement.

Il erre premierement en ce qu'il suppose absolument que toute pustule verolique est maladie, ce qui ne peut s'accorder sans destruire entierement la definition de maladie susalleguee ; Car la maladie ne peut subsister sans lesion euidete des actions, les pustules au cōtraire. Pour preuue dequoy il n'est besoing que de rafraischissement de memoire sur ce qui a esté dit precedemmēt au Chapitre huiëtiesme, où nous montrons comme la verole se peut dire tantost maladie, tantost cause de maladie, tantost symptome ; donques si le vray cuir n'est vray subiect de verole en tant qu'elle est maladie, il le sera du moins en tant qu'elle est ou symptome ou cause de maladie, &

ainsi l'argument se trouuera nul & sans valeur.

Il erre secondement en l'intelligence du texte de Galien ; car lors que Galien dit que le cuir est sans action, il parle des actions communes & non des propres. Qu'ainsi ne soit constitue-il pas le cuir au nombre des parties viuantes ? La vie est elle sans action ? Du moins où est la vie là de necessité se retreuuent les actions sans lesquelles elle ne peut se conseruer ny subsister. La substance du cuir se dissipe insensiblement à tout moment comme celle des autres parties, donques elle a besoing de reparation : pour estre reparee il faut que la nourriture y aborde, elle n'yaborde de son mouuement propre, donques elle y est attiree. Or y a il de la dissemblance entre la nourriture & la partie nourrie, donques il est besoing d'alteration ; l'alteration ne se fait sinon par le contact, donques il est besoing que la nourriture se retienne : & en fin qu'elle s'agglutine à la partie en laquelle elle doit estre transmuee. Voila plusieurs actions differentes sçauoir l'attraction, rétention, alteration, agglutination, transmutation, mais toutes propres &

dressées au bien particulier de la partie qui a besoing de nourriture, pas vne qui se rapporte au bien commun de tout le corps, pas vne qui ne se rencontre par tous les membres où il y a vie. De dire que le cuir se maintienne & s'accroisse par apposition de matiere comme font les ongles & les cheueux, c'est abus. La mesme vie és animaux parfaicts suppose de necessité la faculté vitale. La vertu animale se descouure manifestement au cuir par l'action du sens, qui luy est donné tres exquis, afin qu'estant posé aux aduenues en guise de sentinelle perdue, il donne aduertissement au corps de ce qui luy est propre ou nuisible, de ce qu'il doit fuyr ou embrasser pour sa conseruation.

Certes en vain la nature auroit-elle pourueu le cuir d'instrumēts propres & destinez à toutes ces actions, si elle l'auoit priué & despourueu des actions mesmes : La dissection nous fait veoir comme il est tissu & entrelacé de nerfs, veines & arteres. Ce beau tissu, ces entrelacs ne se font pas sans quelque fin, leur fin ne peut estre que l'operation. Donques si le cuir est capable d'actions,

il le fera aussi de maladies. Pour plus grande preuve de ceste conclusion renuoyons l'esteuf à celuy qui nous l'a ietté, & le combattons reciproquement de ses armes.

Je luy demande quel est le subiect de verole ? il me respond que c'est vne peau profonde & du tout interieure, qui doit plustost estre appelée soubassement ou annexe du cuir que non pas cuir : mais quel est ce soubassement, *stratum & annexum cutis* qu'il appelle, sinon le pannicule charneux duquel nous auons parlé ? Quelle action a ce pannicule ? Vous ne trouuerez Anatomiste quelconque qui luy en dōne aucune, mais bien quelques vsages, sçauoir est de conduire, renforcer, & soustenir les veines, nerfs, & arteres qui s'espādēt au vray cuir. Pourquoy donques veut il que l'on admette plustost ce pannicule charneux pour subiect de verole que le vray cuir ? Mais d'auantage, puis que ledict pannicule charneux est profond comme il le suppose, il y a iuste occasion de doubter si tant de petites pustules de verole qui paroissent à l'exterieur peuuent profiler si auant qu'elles atteignent iusques à luy. Quant
à

à celles de Rougeole ie ne puis me persuader qu'elles y arriuent. Que si tant de petites pustules de verole, & celles de Rougeole se terminent au vray cuir, la consequence est claire que le vray cuir en sera le vray subiect.

Le docte Mercurial respond autrement au Syllogisme susallegué, tiré de l'authorité de Galien & dict que lors que Galien desnie toute sorte d'actions au vray cuir, il le considere selon sa propre substance qui d'elle mesme est insensible & desnuee de toute sorte d'action, & n'apporte autre commodité au corps sinon de le couvrir & le parer contre les iniures externes. Car les actions qu'il a procedēt du concours des veines, nerfs, & artères dont il est parsemé.

Ceste responce cloche, & encourt des inconueniens non moindres que ceux qu'elle veut esquiver. En premier lieu si le cuir a vie, il ne peut la conseruer sans l'entremise des quatre facultés subministrantes que nous appellons, qui sont l'attractrice, la retentrice, l'alteratrice, & l'expultrice, ces facultés ne sont que pour l'action, *operatio sequitur virtutem, virtus essentiam*, car l'opera-

H

tion fuyt la vertu , & la vertu l'essence, les veines ne conferent que la matiere propre à leur action, l'action se faiët par la partie mesme. L'assimilation qui est la fin à laquelle les actions des facultés susdites sont subordonnees , ne peut prouenir sinon de la substance mesme de la partie assimilante. Dõques c'est à la substance propre du cuir que ceste action appartient.

En second lieu il a esté dict (& ainsi le remarquent les meilleurs Anatomistes) que le cuir ne sert pas seulement de couuerture, mais aussi de guet ou de sentinelle pour descouurir & discerner ce qui est cõmode ou incõmode au corps, & qu'à ceste occasion il a le sentiment tres exquis, le sentiment ne luy peut arriuer de sa propre substance , car elle est insensible. Donques lors qu'il est question des vsages ou actions l'on ne les considere pas seulement en ce que les parties ont de propre en leur substance ou temperature , mais aussi en ce qui leur arriue d'emprunt par la structure & composition qu'elles reçoient de diuerses pieces rapportees. Or comme le cuir en toute sa structure & compositiõ

est vray subiect de verole, aussi l'est il de toutes les actions que nous luy attribuons.

En fin pour recognoistre à pur & à plein la verité de nostre interpretation il n'est besoing d'en venir à autre tesmoignage qu'à celuy des Anatomistes, consultants, & fucilletons leurs liures d'un bout à l'autre, nous trouuerons que lors qu'il est faict rapport des actions de chaque partie, il ne se faict mentiõ que de celles qui sont communes, l'on laisse les propres à part, ainsi attribue-t-on à l'estomach l'action de former le chyle: Au foye de tourner le chyle en sang: aux genitoires, de-conuertir ce sang en semence: Au cœur d'elabourer les espritz vitaulx: Au cerueau d'elabourer les animaux, sans qu'il soit nouuelle d'aucune action propre. Bref les parties qui n'ont autres actions que celles qui sont particulieremēt dediees à leur entretien sont censees sans action. Elles ne sont pas pourtāt censees incapables de maladies, au contraire tous d'un cōmun accord les estimēt & disent vrayement malades lors que leurs actions propres sont euidentement offencees.

CHAPITRE XVI.

TAndis que le Lecteur esgaye ses esprits, & entretiēt ses cōceptions sur tant de propositions diuerses & curieuses que ie luy represente, i'ay crainte que sa memoire ne s'esgare, & ne s'emporte hors les limites de nostre proiect. Pour le remettre à noz brisées, il se souuiedra s'il luy plaist que l'entresuytte de noz discours est entieremēt fondee sur nostre definition. Le dessein qui en est dreilë au chapitre sixiesme en rend preuue suffisante pour ce qu'il contient. Pour ce qu'il contient (dis-ie) car il est defectueux partie par ma faulte, partie par celle de l'Imprimeur. Ma faulte est que l'exēplaire que ie luy ay mis en main est fort raturé au progrès de ce chapitre : La sienne est d'auoir tourné fueillet auāt que discerner l'escriture des ratures. Ce qui s'y trenue de proposé est maintenant accompli : nous auons esclaircy le gendre de nostre subiect reuestu de ses formalités : De plus nous luy auōs estably son siege,

qui est sa matiere. Reste presentement à mettre noz pieces en œuvre, nous auōs produict trois ouuriers, à cest effect ; Le premier est le sang, le second l'ebullitiō, le troisieme la vertu expultrice. Nous les considererons en mesme ordre, & verrons, que s'ils excitēt de grands troubles es corps verolez, ilz ne suscitent pas moins de contentions entre les doctes qui s'employent à les recongnoistre.

Nous ferons entendre leurs debats & leurs raisōs claiemēt & fidellemēt en ces entrechocs, pour desēnuyer le Lecteur, nous l'egaillardirons par plusieurs belles questions problematiques. O combien de difficultés espineuses se presentent à mon entendement, lors que ie iette la veuë sur les condiōs requises à ce sang verolique, sur ses boüillons, sur ses failles, sur tant & tant de diuers motifs qui l'esbranlent, l'irritent, le poussent, & le violētent à tant de mouuements diuers ! Nous nous en desmellerons au mieux qu'il nous sera possible, nous y occupant tout le reste de ce premier liure.

Le second liure monstrera comme au doigt les differēces, & les signes auant-

coureurs, concomitans, & prognostiques de verole, espluchât fort distinctement, & esclaireissant familièrement tout ce qui si rencontrera d'obscur & ombrageux.

Le troisieme sera entieremēt reserué à la preservation & curation : Là nous sonderons tous les moyens vtils & necessaires à nous garentir des atteintes, & à soustenir les assauls d'un si fier ennemy. Et pour ne rien obmettre de tout ce qui peut faire au contentement & à l'instruction des moins sçauants ou curieux, nous estendrons nos recherches problematiques vn petit plus auant que les bornes d'un traicté particulier ne semblent le permettre. Je ne doute pas qu'un tas de Censeurs plus aigus à mordre, que duits à bien faire, ne s'efforcēt de le faire trouuer mauvais, le laisse à leur liberté d'en penser & dire tout ce qu'il leur plaira, pourueu que l'on sçache que la volonté que j'ay de seruir & satisfaire au publique ne peut estre diuertie pour si maigre subiect. Tous n'ont pas estudié en Medecine pour profiler en vn mot le fond & le creu des difficultés : l'escripts en langue vulgaire & au vulgai-

re, la plus part n'entendront que les paroles sans cōcevoir les choses que ie leur desdaiçts en bonne partie de mes discours, du moins si ce qui est purement de Theorie leur est inaccessible, ilz aurōt de quoy se repaistre & s'instruire en ce qui les touche de plus près, la Theorie ne vise qu'à la pratique, j'auray assés fait pour eux si m'attachant à mon sujet particulier, ie puis leur donner entrée à l'intelligēce de quelques preceptes generauxx concernants le gouvernement de santé.

Mais qu'est il besoing d'arrester le cours de noz desseins pour preuenir les pointes de l'enuie ? Pourfuyuons carriere, nous auons des querēlles à vuidier plus importantes, & avec personnaiges d'autorité & de merite, entrōs en lice tout respect à part, pour embrasser le party de la verité.

Que le sang est cause de verole.

CHAPITRE XVII.

IL n'y a nulle These mieux & plus vniuersellement receuë entre les Medc-

H 4

cins touchant la verole que celleicy : car tous d'un commun accord tiennent qu'elle se faict du sang , si bien ils sont du tout appointés en parties contraires lors qu'ils viennent à explicquer & definir quel est ce sang , & quelles sont ses conditions. Nous entendrons cy après leurs débats, & s'il n'y a moyen d'en convenir à l'amiable nous les attendrons à pied ferme les armes aux poings pour la deffence de la verité , & de la doctrine ancienne. Montrons maintenant qu'ils ont raison de nous accorder ce qu'ils ne peuvent nous nyer sans demêtir le sens.

Ce grand Docteur Galien nous apprend au quatriefme des Aphorismes commentaire second, que nous devons faire iugement des humeurs peccantes par la couleur. Dont elles infectent noz corps , par les maladies & accidents qu'elles nous suscitent & forment, par la nature du malade, par son aage, ses exercices, ses façons de viure, par la constitution de l'air, & la saison de l'annee. Si nous employons toutes ces considerations à nostre subiect nous verrons clairement que l'on ne peut accuser autre cause de verole que le sang.

Pendât les premières assauts qui nous sont liurés par l'avant-garde de verole, lors que nous nous trouverons fort empêchés de sçavoir sous quelle espèce de maladie nous devons comprendre les accidents qui nous traversent, si tost que nous descouvrons quelque nombre de taches rouges esparées ça là, nous concluons que c'est verole ou rougeole. Les taches sont autant de tesmoins irreprochables non seulement du mal qui nous assaut; mais aussi de l'humeur dont elles portēt les liurees. La bile (dit le mesme Docteur au mesme lieu) teint le corps en iaulne, la melācholie en noir, la pituité en blanc; il ne reste donc que le sang seul qui teinde en rouge. Ceste marque est tellement inseparable de la verole que mesme quelques Doctes de nostre temps l'ont inferée en sa definition comme propriété tenant lieu de forme. En quoy ils me semblent outrepasser les bornes d'une iuste definition, car si toutes pustules qui se font du sang sont de couleur sanguine, c'est à dire rouge, il suffit à mon aduis de les definir par leur cause sans adionction de couleur; attendu que la couleur ne peut nous apporter

autre instruction ny cognoissance quelconque sinon de la cause efficiente. Je m'explique en faueur des nouices, & dis que la definition de verole est superflue en ces termes. La verole sont pustules rouges causees de sang d'autant que la rougeur est comprise sous le nom de sang. L'adiouste que ceste marque supposee comme formelle est commune à toutes les pustules sanguines, & consequemment elle ne peut estre spécifique ou pathognomonique à la verole, outre qu'elle n'est pas absolument inseparable. La fiebure qui la precede ou l'accompagne nous rend la mesme preuue que la couleur, car pour l'ordinaire elle est Synoche, & la Synoche, à l'aduen des Medecins, ne peut prouenir que du sang.

Nous tirons des coniectures non moins fortes pour verifier nostre intention tant des aages, des temperatures, des humeurs & façons de viure des personnes plus subiectes à verole, que de la constitutiō des saisons, & de la dispositiō particuliere de l'air ambiant, car l'experience nous apprend que la verole treuve plus facile entree és corps qui ont

plus de rapport aux qualités du sang, c'est pourquoy l'enfance & l'adolescence y sont plus enclines que les autres aages, comme plus chaudes & plus humides. Et entre les adolescēts les plus sanguins, (au rapport d'Auicenne & de tous les Medecins tant vieux que modernes) en sont plus promptement & plus facilement atteints, & plus abondamment parsemés que ceux qui enclinēt à toute autre humeur. La nourriture enfantine donne grand aduantage à ceste atteinte, car les Enfants tendrelets employent bonne partie du iour & de la nuit la bouche à la mammelle, le reste du temps pour la pluspart à dormir. Les plus grandelets ont tousiours le pain à la main, puis d'un sault d'Allemand s'eslancent de la table au liēt, & tirent comme d'une haleine un doux, long, & profond sommeil qui leur emplit les veines de bonne quantité de sang. Le printemps aussi foisonne en verole sur toute autre saison; & en toute saison la constitution australe, bref la chaleur & l'humidité de l'air luy seruent d'esguillon. Or non seulement la couleur des pustules que nous auons posée pour marque premiere &

presque infaillible du sang, mais aussi leur température nous tesmoigne la mesme cause, car chacun est d'accord qu'elles sont chaudes & humides: Elles ne peuuent tenir ces qualités de la bile qui est chaude & seiche; Beaucoup moins de la pituite ou melancholie qui sont froides, reste doncques qu'elles les tiennēt du sang. Aussi est il certain qu'entre les tumeurs contre nature il n'y a que les sanguines qui puissent causer l'inter température chaude & humide.

Je n'entēds pas neantmoins fauoriser le party de ceux qui veulēt que nommement on fasse mention de la chaleur & humidité en la definition de verole, au contraire ie les taxe & reprends de superfluité, non moins que les precedēts. Car si toutes pustules sanguines sont chaudes & humides, qui ne conclura que celles de verole sont de mesme température si elles sont sanguines? Si ce n'est que le sang change de qualités par quelque mefflange ou alteration notable. Mais remettons la dispute à vn autre lieu, & permettons à ceux qui ne pensent iamais auoir suffisamment esclairey la nature des choses, d'y adiouster non seulement

ces conditions ou proprietez, mais encore telles autres que bon leur semblera: à eux par apres le debat avec les Dialecticiens qui se rendront plus seueres que nous à leur endroit.

Il se presente vne autre difficulté plus grande & plus importāte, que ie ne puis passer sous silence sans faire tort aux bons escholiers: sçauoir si le sang est cause efficiente ou materielle de verole: la mesme questiō se peut faire generalemēt de toutes les tumeurs sanguines. La resolution n'en est pas bien facile à tous, aucuns tiennent la partie affirmatiue, autres la negatiue, plusieurs s'y treuent bien fort embarrasés, mettons les d'accord s'il est possible, & rendons l'affaire claire.

Si le sang est cause materielle ou efficiente de verole.

CHAP. XVIII.

IEn mestonne pas si quelques Doctes de nostre temps se sont trouuez si empeschez, confus & irresolus en ceste difficulté, car à la verité elle est vn petit es-

pineuse. Le Signor Eustachius Rudius Professeur de Padouë (homme digne de recommandation pour son sçauoir & experience) parlant de la cause efficiente des tumeurs en general s'est tellement eschauffé de iuste cholere contre ceux qui tiennent que l'humeur qui afflue à la partie tumeficee, soit cause materielle & non efficiente de la tumeur, qu'il en vient iusques aux inuectiues.

Je ne puis (dit il) dissimuler l'erreur de plusieurs Medecins qui sont si stupides de croire que la matiere vitieuse qui est la cause conioincte efficiēte prochaine des tumeurs contre nature, en soit la cause materielle. Car puis que toute intemperature, toute grandeur accreüe, & pour le dire en vn mot toutes maladies sont accidents, elles ne peuuent auoir autre cause materielle fors le subiect mesme auquel elles subsistent. Il est necessaire (dit Galien parlant des causes procatartiques) qu'il se fasse rencontre d'vn patient qui tienne lieu de matiere, & d'vn autre qui agisse contre luy qui tienne lieu d'agent, lequel a besoing d'instrument. Comme si quelqu'vn est mort pour auoir receu vne ruade au

combat : Celuy qui a donné la ruade est cause efficiente de la mort : l'instrument c'est son pied : La matiere est le corps de celuy qui a esté frappé. Que si quelqu'un est offensé de la vehemence du chaud ou du froid de l'air ambient, l'air est la cause efficiente ou offensive : le corps de celuy qui est offensé est la matiere, Ainsi parle Galien. Au cas semblable lors qu'une partie est malade ou tumescée, la matiere est la partie malade. Ce n'est donc pas ce mauuais suc qui s'est emparé d'elle qui en est la cause materielle, mais bien en est il la cause efficiente prochaine, que l'on appelle conioincte.

Voila les raisons de Rudius, lesquelles nonobstant le Signor Thomas Minadous aussi Professeur Padoüan, tresdigne de la bonne reputation qui luy est acquise par ses merites, se monstre vn petit confus sur ce subiect. Il me pardonnera s'il luy plaist, si i'vse franchement de la liberté mesme en son endroit, de laquelle il vse enuers les autres.

Ce personnage intitule son Chapitre septiesme *De materia ex qua fiunt variolæ*, c'est à dire. De la matiere de laquelle se fait la verole. Puis en suite du mesme

discours, il intitule son Chapitre vnziésme, *De variolarum effectrice causa verior sententia, & de proxima eorum materia*, & commence par ces parolles, *veriore de causa effectrice, seu de materia ex qua fiunt variolæ & morbilli sententiam hanc esse putamus, illos produci à materia modò menstruali modò non menstruali; modò maligna, modò benigna*. c'est à dire que l'opinion plus receuable touchât la cause efficiëte ou materielle de verole, est qu'elle est produicte tantost d'une matiere menstruelle, tantost non menstruelle, tantost maligne, tantost benigne. (Notés qu'il usurpe par tout le mot de *variolæ* au genre masculin, passe toutesfois pourueu que les Grammairiens le luy permettent.) Mais quelle distinction faict il icy entre l'efficient & la matiere? prèd il pas clairement l'un pour l'autre?

Ceste confusion luy est commune avec Aurelius Campolongue son predecesseur en matiere de profession, duquel il a suiuy la trace en son traicté de verole presque pas à pas. Campolongue intitule son chapitre huiëtiesme *Materia ex qua fiunt variolæ*. Et son chapitre neuuiesme, *Quid per sanguinem variolarum causam effectricem*.

inaudiendum sit. Sans distinguer comment le sang peut estre matiere & cause efficiente de verole tout ensemble, & si c'est sous vn mesme respect. Vous trouverez la plus part des Docteurs en mesme confusion. Voyons si nous pourrons fournir de raison à leur aduantage.

C'est chose asseuree qu'un mesme sang ne peut estre cause efficiente & materielle tout ensemble d'un mesme effect, & sous vn mesme respect, Mais bien sous diuers respects le peut il estre. La premiere partie de nostre conclusion est receüe pour axiome entre les Philosophes, & n'a nul besoing de preuue.

La seconde sera fort-bien receüe & approuuee si nous iettons la veüe sus les Elements, qui en tant que corps muables sont les subiects d'alteratiōs & corruptions : en tant que doués de qualités alteratiues en sont les causes efficientes.

Dé mesme le sang en tant que corpusculent sera matiere de laquelle se produisent diuerses especes de tumeurs, de pustules, d'enlētēites. En tant que doué de diuerses qualités il est cause efficiente de ces mesmes tumeurs, & enleueures.

Car en tant que corpulent il concourt à la production de l'effect, & l'entretient apres qu'il est produict par vne seule action, qui est de grossir & estendre les parties esquelles il est enuoyé. Son effect ne reçoit autre difference que de plus ou moins grand, qui est vne propriété particulière à la quantité ; aussi le sang ne grossit ny n'estend la partie sinon qu'en tant qu'il est doué de quantité, & à proportion de sa quantité, qui est vne condition materielle. Mais en tant que doué de diuerses qualités, il s'esmeut, il s'effarouche, il bouillonne, il irrite la faculté expultrice : & produict diuerses especes de tumeurs, ou pustules : Ores vn phlegmon, ores vn anthrax, ores la verole, ores la rougeole.

Pour mieux comprendre la verité de ce discours, representez vous s'il vous plaist quelque amas qui se faiçt de fable, de terre, de pierre, ou de toute autre matiere que vous pourrez vous imaginer : quelle est la cause efficiente de cest amas ? est-ce pas celuy qui les ammoncelle ? Quelle est la matiere, sont-ce pas les pierres, le fable ou la terre mesme ? les tumeurs, les pustules sont-ce pas autant

d'amas? qui les amoncelle? est-ce le sang comme sang, ou bien comme impur, & doué de quelque qualité turbulente, ou de quelque autre condition telle qu'il vous plaira, qui presse & stimule la nature à s'en descharger sur la partie tumescée? Si vous dictes que ce soit le sang comme sang, quelle raison n'apporterez vous pourquoy cest effect se produise plustost qu'un autre? plustost en un temps qu'en un autre, puis que tousiours la cause est presente? Que si vous y adioustez quelque motif, donc ce motif fera la cause agente. Or quelle fera la matiere? sera ce pas le sang mesme amoncelé, qui accroist la tumeur en la façon mesme que fait la pierre, ou la terre son amas? Respondez moy ie vous supplie, voyez vous pas icy deux proprieté in-separables de la matiere, desquelles l'une & l'autre conuient au sang en tant qu'il est cause des pustules veroliques? Donques il en est la cause comme matiere, & non pas comme efficient. La premiere proprieté est que la matiere concourt non seulement à la production, mais aussi à la constitution de la chose: c'est à dire qu'elle produict l'effect, puis l'entretiēt

& le conserue apres qu'il est faict. Ceste propriété est commune à la matiere & à la forme, d'autant qu'elles agissent immédiatement par leur entité, se communiquēt elles mesmes à l'effect, si bien que l'effect ne peut subsister sans elles. Au contraire la cause efficiente est extrinseque, & ne se ioinct point de necessité à son effect apres qu'il est produict: ainsi que tesmoignent les exemples sus alleguez empruntez de Galien par Ruidius. Car ny le pied qui a donné la ruade, ny la chaleur qui a causé l'intēperature ne se retrouuent nullement en celuy qui est offencé. L'autre propriété est que sans la quantité la forme ne peut trouuer lieu en la matiere; Touchant la premiere l'on recognoist à l'œil que le sang se retrouve tant en la productiō qu'en la cōstitution des pustules comme partie d'icelles. Quand à la seconde propriété il est clair que le mesme sang en tant que doiū de quantité cōstitue la tumeur ou eminence, car en tant que doiū de quantité il occupe vne circonference mesuree selon sa grandeur d'oū proced la tumeur: Donques la tumeur s'entretient du sang & s'en faict comme de sa matiere. Ce qui

se confirme par ce que la quantité n'est point active d'elle mesme, donques elle ne peut faire d'elle mesme que le sã soit principe actif, ou cause efficiente.

Ces arguments concluent pour Cam-
polongue, qui croit que le sang tient lieu
de matiere, & d'efficient en la verole:
Mais ilz renuersent directement la di-
stinction qu'il semble faire, intitulant
son chapitre neufiesme, *quid per sangui-
nem causam efficientem variolarum inau-
diendum sit*, Et l'huietiesme, *Materia ex
qua fiunt variolæ*. Car parlant du sang cõ-
me matiere il le considere en tant que
bouillonnant & intemperé: là où au con-
traire nous auons monstré qu'en tant
qu'intemperé, il tient plustost lieu de
cause efficiente, d'autant qu'il est dispo-
sé & déterminé par ses qualitez à l'ebul-
lition, & de l'ebullition à la verole. Par-
lant par après du mesme sang en tant que
cause efficiente, il le considere en tant
que sang, alleguant seulement les diffe-
rences qui luy conuiennent en tant que
sang. Or est-il qu'en ceste consideration
il doibt plustost estre pris pour matiere,
comme estant indeterminé & indifferēt
de soy à produire toutes especes de pu-

stules ou tumeurs.

Sur ceste contrariété d'opinion & de raisons à quoy nous resoudrons nous? Pour cōclusion vsōs d'un petit distinguo, & disons que la tumeur se peut considerer en deux manieres, ou cōme grandeur augmentee, ou comme maladie. Si l'on la considere comme grandeur accreuë & augmentee en quantité, sans doute il y faut recognoistre quelque matiere de laquelle cest accroissement arriue: car la quantité ne peut iamais croistre qu'avec la matiere. Or la matiere de laquelle est composee la tumeur est en partie le sang, en partie le lieu tumefié, car la tumeur est vn aggregé par accident de l'un & de l'autre, le sang seul ne faict pas l'eminence, car il appert manifestement que la partie affligee est eminente & tumefiee en sa propre substance. Aussi ne faict pas la partie seule: car l'humour y contenue, paroist à noz sens par l'euacuation euidente qui s'en faict. Dōques la partie tumefiee avec le sang y contenu sont causes de la tumeur en mesme façon que les pierres & le sable ensemble seroyent causes materielles d'une tumeur ou eminence qui se feroit sur

terre. Et c'est à quoy concluent les arguments contre Ruidius. Que si vous considerez la tumeur cōme maladie, il n'y a nulle apparence d'y establir autre cause materielle que la partie affligée qui en est le subiect, ainsi que conclut le mesme Ruidius. Car la maladie n'estant pas substance ne peut estre composée de substance, & ne peut recevoir autre estre que celui d'accident qui est d'estre inherent en quelque subiect. Le sang ne peut estre son subiect, car il n'y a ny vie ny action, mais bien en est il la cause efficiente prochaine & coniointe, d'autant qu'il produit la tumeur par distention de la partie tumescée, d'où prouient la lesion de l'action.

Quelqu'un m'objectera que la tumeur ou pustule ne se peut legitimement appeller maladie puis qu'elle ne peut subsister sans sa cause productive. Je respōds que si en vn moment il se pouuoit faire resolution du sang qui est impacté en la partie tumescée, elle demeureroit neantmoins plus grosse & plus estēdue qu'au parauant: cela se voit apres que le pus en est sorty, argument manifeste qu'il y a vne affection permanente au cuir & in-

Mais ce discours est trop long & trop recherché pour de petites pustules dont nous traitons, acheuons nostre entreprise & voyons que c'est que ce sang.

Ce qui se doit entendre par le sang.

CHAPITRE XIX.

NOstre Galien nous enseigne en plusieurs endroits, & particulieremēt au liure qu'il a fait de la plenitude, que le mot de sang se prend communement en deux manieres: Premièrement pour vne quatriesme humeur distincte & separée des trois autres, pure, & exempte de tout meflange, telle qui iamais ne s'est veuë ny trouuee dans les veines. En second lieu pour la masse entiere du sang: Ainsi l'a pris le mesme Galien au 6. de la methode therapeutique, disant, que l'on appelle plenitude quand les suc[s] sont esgalement accreus. Mais au quatriesme de la mesme methode, il comprend l'une & l'autre acception sous la definition de Plethore, la Plethore (dit il) est vn accroissement ou redondance des

chap. 13.

chap. 4.

quatre humeurs maintenues en leur proportion ordinaire, ou bien du sang seul.

Par les quatre humeurs il entend la masse sanguinaire. Par le sang seul, il entend le sang pur, distingué des autres humeurs auquel particulièrement, & priuatiuement de toutes autres, le nom de sang est proprement attribué. Je sçay bien que Fuchse a voulu qu'en cest endroit le mot de sang ne signifiait autre chose que la masse entiere. Mais ceste interpretatiō est esloignee de l'intention de Galien, & ridicule à son autheur, car lors que Galien diēt que la Plethore se faiēt par le surcroist des quatre humeurs, ou du sang seul, si l'opinion de Fuchse estoit receuable autant vauldroit qu'il vīst de ceste repetition, la Plethore se faiēt par le surcroist des quatre humeurs, ou des quatre humeurs, ou bien par le surcroist de la masse du sang, ou de la masse du sang, puis que par le sang seul est entendu la masse entiere aussi bien que par les quatre humeurs. Qui desirera d'en sçauoir d'auantage qu'il lise noz controuerſes sur les aphorismes, il y trouuera ceste opinion amplement

Aphor. 3. refutee.

quest 3.

Il suffit à nostre propos que l'on sache que tant la Plethore, que la verole se font du sang pris en l'une & en l'autre maniere, sçavoir tant pour la masse entiere, que pour le sang seul, telle est l'opinion des bons Praticiens.

2. in 6. Epi
text. 39.

Le trouue encore vne troisieme acception du sang dans Galien au commentaire sur les Epidemiques, laquelle prend son nom de l'humeur qui predomine en la masse sanguinaire : Ainsi appellons nous vn sang bilieux, melancholique, phlegmatique, ou fereux. Pour bien comprendre ces distinctions il est à noter (c'est aux apprentifs que ie parle) que la masse du sang est construite & bastie du sang, de la bile, de la pituite, de la melancholie, & du mesgue ou de la serosité. Ce mesgue est inutile à la nourriture de soy, mais bien est il necessaire à la distribution de l'aliment, cause que s'estant acquité de sa charge il est renuoyé aux reins, & de la poussé à la vescie, & de la vescie hors du corps comme excrement, il se voyt apres la saignée lors que le sang est refroidy & congelé, nager & flotter, au dessus des

palettes. Les quatre autres humeurs sont alimentaires différentes en température, & en substance. La bile est chaude & sèche, & de parties subtiles tenant de la nature du feu. La pituite est plus grossière, froide & humide, de nature d'eau. La melancholie crasse & terrestre froide & sèche. Le sang est mediocre en substance, chaud & humide en qualités. Ceste difference & variété de parties qui se retrouue en la masse du sang la rend suffisante & capable de fournir d'aliment propre & necessaire à tant de parties diuerses, voire contraires en substance & temperature desquelles nous sommes construits. Or en ce mélange si diuers la nature sage & prouide a gardé vne certaine proportion, qui tient le tout en vnion & concorde, Ceste proportion estant vne fois vitiee, le sang perd sa bonté ordinaire, s'esloigne de nostre nature, rend vne nourriture vitiueuse & en fin degeneré en cacochymie lorsqu'il retient encore sa forme & que neantmoins il panche d'un costé ou d'autre, il retient bien le nom de sang mais avec adionction de l'humeur qui redonde, si c'est la bile il est dict bilieux ;

si c'est le phlegme, phlegmatique : si c'est la melancholie, melancholique : si c'est la serosité, sereux.

Le sang pris en toutes les manieres susdictes peut produire la verole, mais non pas la vraye Plethore. Car la Plethore qui se fait d'un sang bilieux ne merite pas absolument, ny proprement le nom de Plethore, mais avec adionction de l'humeur peccante elle se nomme bilieuse, ou pituiteuse, ou melancholique. Ce nom demeure tandis que le sang est capable de recouurer sa bonté naturelle par la vuidange de l'humeur qui redonde, s'il en est incapable ce n'est pas Plethore mais cacochymie ou corruption. Au contraire la verole est proprement verole, soit qu'elle se fasse d'un sang sereux, ou bilieux, ou melancholique, ou phlegmatique.

*Galen. 2.
Apho. 17.*

J'ay tenu ce discours vn petit long en faueur des Tironcles : Les Doctes n'auront dequoy s'en plaindre si ie leur monstre à veüe d'œil qu'aucuns des plus sçauants de nostre siecle n'ont pas bien entendu, ou fort mal expliqué ceste matiere, de laquelle sans doubte despendent les indications principales preseruatives

Erreurs d'aucuns modernes touchant le sang cause coniointe de verole.

CHAPITRE XX.

C'Amponlongue en son traité de la verole chapitre neufiesme, conclud qu'Auicenne, parlant du sang bouillonnant duquel se produit la verole, entend par le mot de sang deux choses : sçauoir la masse entière, & vn chacun des quatre fucs alimentaires, puis y adioust en troisieme lieu le sang ichoreux. Expliquant quel est vn chacun de ces quatre fucs alimentaires, dit que c'est la bile, le phlegme, la melancholie, & le sang, & preuue par Hippocrate & Galien que le mot de sang conuient à chacun d'iceux à part soy.

En quoy il me semble qu'il s'abuse, & abuse ensemble du tesmoignage de ces deux oracles des Medecins. Qu'ainsi ne soit oyons parler Galien mesme au liure de la plenitude où il descouure ouuertement son intention. Nous distinguons (dict il au Chapitre onzieme) les espe-

ces de plénitude par la couleur. L'abondance du sang cause la rougeur : La bile jaune, la palleur : la pituite la blâcheur : La melancholie, la noirceur. Mais il faut que le sang s'augmēte à proportion de ces autres humeurs pour faire la Plethore. Car si la bile seule abōde comme aux icteriques, ceste abondance ne sera pas Plethore, mais cacochymie : Le mesme se doit entendre de la melancholie, & de la pituite. Puis ayant assez longuement continué le discours sur les humeurs vitieuses, à la fin il adioust. Ce n'est icy le lieu de parler des tumeurs cōtre nature, ny de la cacochymie, mais bien de l'accroissement qui arrive aux humeurs tandis qu'elles gardent leur proportion accoustumee, ou du moins que le surcroist de l'une par dessus les autres n'est pas grand. Car il n'y a que le sang seul qui puisse de beaucoup surpasser les autres en quantité pour produire la Plethore. Si quelque'une des autres est notablement accruë & augmentee, cela ne s'appelle pas Plethore, mais vice ou prauité d'humeur. Voila l'opinion de Galien si pleinement expliquée que ie iuge chose superflue mendier d'autres

passages, ou d'autres interpretes pour la concevoir. Or si l'exces de l'une de ces humeurs conjoincte, & agregée à la masse engendre la Cacochymie, comme pourrons nous iustement l'appeller alimentaire estant prise à part soy, ainsi que l'escriit Campolongue? Voicy ses paroles, afin que l'on ne croye que ie vueille luy rien imposer. *Hippocrates, Galenus, & Auicenna sanguinem bifariam accipiunt, pro massa sanguinea, & pro quolibet quarto succo alimentari.* C'est à dire qu'Hippocrate, Galien & Auicenne prennent le sang, en deux façons, sçauoir est pour la masse sanguinaire, & pour vn chacun des quatre fucs alimentaires: qui est le mesme que s'il disoit que chacun des quatre fucs alimentaires mertie le nom de sang en son particulier. Pardonnez moy Signor vous vous trompez en vostre seconde interpretation. Pour la premiere ie la vous accorde: Car de dire que les humeurs redondent, c'est autant que qui diroit que le sang redonde. (dit Galien au liure de la plenitude chap. 10.) pourueu que ce soit sous la proportion requise. Mais que le nom de sang se donne en particulier à chacune des humeurs

iamais il ne se montrera ny dans Galien ny dans Hippocrate, ny dans Auicenne. Où est-ce que la bile est appelée sang, ou la pituite, ou la melancholie ? si cela estoit lors que Galien definit la Plethore par le surcroist égal des quatre humeurs, ou du sang seul. Il faudroit entendre par le sang seul non seulement le sang pur distinct des trois autres humeurs, mais aussi la bile separée des trois autres, de mesme la melancholie, & la pituite : qui est directement contraire à ce que nous venons d'alleguer du mesme Galien, sçauoir qu'en la Plethore le sang seul peut outrepasser la proportion requise & ordinaire, pas vne des autres humeurs ne le peut.

Mais auât que passer entiere condemnation contre Campolongue, considérons s'il vous plaist ce qu'il allegue pour ses preuues, voicy la premiere. *Quæquidem distinctio potissimum colligitur ex Galeno libro de inæquali intemperie cap. ultimo, ubi dicit fieri tumores ex succo vel bilioso vel pituitoso, vel melancholico, vel sanguineo. Deinde succum sanguineum, vel esse calidum & tenuis substantiæ, vel frigidum & crassæ substantiæ, vel alio pacto affectu. Per succum sanguis*

sanguineum calidum & tenuis substantia intelligens quartum succum alimentalem, biliosum scilicet ; Per succum frigidum & crasse substantie, pituitam alimentalem : per succum sanguineum aliis modis affectum sanguinem pro quarto succo acceptum, & melancholicum succum alimentalem.

Il dict que Galien par le suc sanguin chaud & tenu, entend le suc bilieux : par le froid, & grossier, le pituiteux, & ainsi des autres. Ce qui est manifestement contre l'intention de Galien, car en vain auroit-il distingué la matiere des tumeurs en la bilieuse, pituiteuse, melancholique, & sanguine, si apres distinguant la sanguine en celle qui se fait d'un sang chaud & subtil, d'un froid & grossier, d'un mediocre, & d'un terrestre, il entendoit les mesmes humeurs mentionnees en la premiere distinction, & non pas les differences du sang mesme, c'est à dire, de la masse sanguinaire. Car selon Galien, selon le sens, & la façon commune de parler, tant des Doctes que du vulgaire, la masse du sang est dicte ou chaude, ou froide, ou tenue, ou grossiere, à mesure de l'exces qui se retreuve ou en ses qualitez ou en sa substance, & non

K

pas eu esgart à ses parties ou humeurs distinctes & separees.

Ceste interpretation de Campolongue est tiree d'un mesme air que celle de Fuchse refutée au Chapitre precedent. Car Galien disant que les tumeurs se font de bile, de pituite, de melancholie & de sang, puis adioustant que celles qui se font de sang se font d'un sang subtil, ou bien d'un sang grossier: Reitere-il pas vne mesme chanson, si par le sang subtil nous entendons la bile, par le grossier la pituite, & ainsi des autres?

La seconde preuue de Campolongue est puissee du mesme Galien au 2. des differences des fiebres chap. 9. & au 2. des Crises chap. 12. Et d'Hippocrate au liure de la nature humaine chap. 1. Et d'Auicenne au chapitre des humeurs. Lise tous ces lieux cottez par Campolongue qui voudra, il n'y trouuera rien qui fasse à son aduantage, aussi se contente-il de les cotter sans mettre en ieu les termes comme il a faict au precedent. En quoy il nous dispense d'vser de la mesme liberté en nyant, dont il vse en affirmant, à luy la preuue, ou à ses fauteurs. Il eust parlé & avec Galien, &

avec raison, s'il eust dict que le sang se prenoit ou pour la masse totale, ou pour le sang seul distingué des autres humeurs, & non pas pour chacune des quatre humeurs alimentaires en particulier.

Mais ceste faulte n'est pas seule, il manque encor en l'autre membre de sa distinction, lors qu'il dit que par le sang l'on peut entendre le sang ichoreux, il est bien vray que le sang ichoreux est compris sous le mot de sang, mais pourquoy n'y comprendrons nous pas aussi le bilieux, le pituiteux, & le melancholique ? Hippocrate (dit-il) au 2. sur le 6. des Epidemiques texte 38. enseigne que les parties plus subtiles du sang bouillonnant, se separent des grossieres par la force de la chaleur, & que ce sang se nomme ichoreux ou ichor du sang, en difference des ichors des autres humeurs. Adiouste qu'il n'est pas formellement distingué du sang, ains seulement en ce qu'il est plus subtil, & moins nourrissant. Voyla bien du mystere que ce Docteur nous feroit croire si nous n'auions leu Hippocrate, qui n'a que ces trois mots, *de sanguine ichorroide* : Le

reste qui suit au mesme texte, sçauoir *Quod in pauidis talis, aut in vigilantibus & siue malus, siue bonus* ne fait nullemēt à son propos. Campolongue peut estre veu conclure qu'il n'y a que le sang ichoreux qui merite le nom de sang, par ce qu'Hippocrate ne fait mention que de celuy là, mais que n'escoutoit-il Galien au commentaire faisant vn denombrement du pituiteux, melancholique, & bilieux, tous contenus sous le nom de sang aussi bien que le sereux ?

Du moins eust il esté plus tolérable s'il eust expliqué proprement que c'estoit ce sang ichoreux, & n'eust pas pris pour vne mesme chose *sanguinem ichorroidem, & sanguinis serum* : le sang ichoreux, & l'icheur du sang ; Car il n'y a si grossier, ny si nouueau en medecine qui ne sçache que le sang ichoreux est differēt de l'icheur du sang, cōme le tout de sa partie. Le sang ichoreux denote le sang avec son icheur, mais l'icheur du sang ne denote que l'humour sereuse ou ichoreuse separee du sang. Ceux la tombent au mesme precipice, qui au lieu de dire que la verole se fait d'un sang sereux, disēt qu'elle se fait des icheurs : Doctrine contraire à celle d'Hippocrate qui au second de

ses Epidemiques a remarqué que les
 ichœurs esparfés fous le cuir, & refer-
 rees s'eschauffoient & excitoient des
 demangeaisons, & pustules semblables
 à celles qui viennent de brulure, avec
 vne chaleur cuisante comme feu. Qui
 ne iuge que telles pustules sont fort dis-
 semblables à celles de verole, comme
 aussi leur cause en est fort dissemblable?
 Tenons doncques ferme à nostre premie-
 re conclusion, & disons avec assurance
 que la cause conioincte de verole n'est
 autre que le sang: & que le mot de sang
 se doit entendre proprement & impro-
 prement. Proprement parlant il signifie
 la masse entiere bien proportionnee en
 ses parties, ou la quatriesme humeur
 ainsi particulièrement appelée: Il se dit
 improprement du sang bilieux ou pitui-
 teux, ou sereux, ou melancholique. En
 quelconque de ces façons vous le vou-
 liez prèdre il se peut dire cause de verole.



Quelle est la cause qui dispose & determine le sang à la verole.

CHAP. XXI,

A Vtant de testes autant d'opinions différentes en la decision de ceste question, toutes appuyees sur l'auctorité de tresgrands personages, & fondees sur quelque raison probable.

La premiere & plus commune opinion entre les modernes empruntée des Arabes, est qu'il demeure aux enfants quelques reliqua du sang menstruel duquel ils se sont nourris dans le ventre de la mere, qui venants à s'eschauffer par la constitution du temps, ou par quelque autre cause exterieure, bouillonnent, & bouillonnants pressent ou stimulent la nature à s'en desfaire.

Fernel nomme Auicenne pour Auteur de ceste opinion, & apres l'auoir refutée par viues raisons, cōclud que les Ecthymes & exanthemes [ainsi appelle-il la verole & la rougeole de noms tirez des Grecs] procedent d'une cause commune emanée d'enhaut, qui commu-

nique à l'air vne infection maligne, particuliere & incognue. L'air par apres attiré au cœur par l'inspiration, infecte les humeurs (par l'inspiration dis-je, car il ne veut pas que l'air puisse imprimer son infection au cuir par le contact) & de fait les accidents veroliques se sentent trois ou quatre iours à l'interieur auant que l'œil puisse descouurir à l'exterieur les marques specifiques de la maladie. Voila brièvement ce que Fernel tient de la verole contre l'opinion Arabesque, à laquelle, (nonobstant son autorité fort recommandable pour la rareté de sa doctrine) la pluspart de ceux qui l'ont surueſcu n'ont pas laissé d'adherer, bien qu'ilz l'ont fort diuerſement entendue, & expliqué chacun à son humeur.

Aucuns imputent la cause de verole à l'impureté ſeule de ce ſang duquel le petit foetus a eſté ſuſtēté au vētre maternel, adiouſtent que ce ſang s'eſt rēdu impure, ou par ſa longue demeure & retenue dans la matrice, ou bien par le meſlange des humeurs qui y accourent comme à la ſentine du corps, ainſi l'a eſtimé du Laurent.

Ioubert reçoit en partie ceſte opiniō,

& croyt que si la mere estant grosse est mal saine elle emplit son enfançon d'excrements & fournit de matiere à la verole, mais si elle se porte bien, qu'il y a plus de raison d'en accuser la gourmandise de l'enfant mesme, & les fautes qu'il commet en son viure. Car estant encore dans l'enclos du champ de nature attaché continuellement à sa pasture en guise des Vegetaux, il se farcit, & par maniere de dire s'ëyure à sa tauerne: Puis reduict à la mammelle, il s'y rend du tout affriandé & desbordé. Lors qu'il est capable de mascher de ses dents, il a sans cesse le pain à la main, & mange indifferement tout ce qui rit à son goust, sans reigle, sans ordre, sans mesure. Au partir de là il est à toute heurte à toute heure, à faulx & à bonds comme vn cheual eschappé. Iugez s'il faiet amas de superfluitez, & si ces superfluitez sont pas capables de produire la verole.

Mercurial non moins docte en ses decisiōs, que curieux en ses recherches, a estimé que, puis qu'il ne se trouuoit aucune mention de verole dans les liures des anciens Grecs, il y auoit apparence que c'estoit vne

maladie nouvelle, escoulee en premier resort du vice du ciel & de l'air, qui ayant d'un prin assault infecté la pluspart du monde, fait de suytte en suytte ressentir les offēces à toute la posterité, par l'impression maligne qu'il a empreinte & engrauee en la semence de tous ceux qui en ont esté atteints, & laisse comme hereditaire de pere en filz à toute la sequele.

Voyez (Messieurs) combien de iugements differents és testes des plus sages de nostre siecle, qui pourroyent contester de la preminence en doctrine contre l'antiquité. Se peut-il rien forger de nouveau apres toutes ces opinions? y a il quelque cause exempte de soubçon en la generatiō de ceste maladie? Il semble que comme elle est presque vniuerselle sans acception ny exception de persōne, il faille reciproquement que tout l'univers se rende tributaire à sa production. Le ciel, les elemēts, la semence, le sang, le lait, les aliments, le pere, la mere, la nourrice, le nourrisson, breftout ce qui se peut imaginer est accusé d'y contribuer. Qui dresse la poincte de son accusatiō contre l'une ou plusieurs de ces causes

en particulier , qui contre les autres. Qui osera entreprendre d'appointer vn differēt si grand, entre si grands personnages ? Permettez moy Lecteurs que ie les vous fasse ouyr tous en particulier, chacun representant ses raisons de soy mesme , & que ie me declare partie contraire. Vous en ferez les iuges, pour parties ouïes conclure & y ordonner definitiuelement

Raisons de Fernel refutees, par lesquelles il preuue que la verole est tousiours Epidemique & pestilente.

CHAPITRE XXII.

Ce grand Fernel l'honneur de la France, rapporte plusieurs indices , qui luy seruent d'autant de raisons , pour prouuer que la verole prend sa source d'une cause commune esparse par tout l'air qui nous enuironne.

Premieremēt en ce qu'elle n'est nullement attachee ny assubiettie aux changements des temps ny des saisons, Car

sans respect ny des ardeurs cuifantes, ny des froids glacés, elle nous assaut, & l'esté, & l'hyuer, non toutesfoys cōtinuellement & incessammēt, mais souuent apres de longues trefues de plusieurs annees. Et lors cōme ayant cueilly nouvelles forces, elle redouble ses coups & nous trauerse tantost d'exanthemes, (ainsi appelle-il la rougeole) tantost d'Ecchymes (ainsi appelle-il la verole) donques il n'y a pas moins de subiect de recognoistre vne cause superieure & vniuerselle en l'vne & en l'autre, qu'es charbons & bubons pestilents, differēts seulement en vne certaine particuliere espece de malignité: Ceste malignité se communique non par le contact, ains par l'inspiration, laquelle ayant imbu & infecté le cœur, s'espand incontinent des sa premiere naissance, appesantit tout le corps, & principalement la teste, ^{marque de la petite uérole selon se roel} qui souuent ne demeure pas exemptede douleur: les yeux s'enflent, & larmoient; la face rougit comme enflammee; la voix deuient rauque, la respiration courte, le poux frequent, messager de la fiebure, sans qu'il y ait apparence de putrefaction aux veines (si ce n'est qu'il y ait

complication de maladie) argument irreprochable d'une qualité venimeuse, laquelle se fait encor plus euidentement paroistre par la laideur qu'elle delaisse aux corps, telle qu'aucuns en sont demeurez aueugles, à d'autres la peau est tombee en croustes & en escailles: d'autres se sont veus noircys, desseichez, & emaciez comme s'ilz eussent esté quatre mois au gibet: A d'autres elle s'attaque non seulement au cuir, mais aussi aux muscles, aux visceres, iusques aux parties solides, si bien qu'il s'est trouué des enfans qui l'ont apportee au monde; & des morts qui en auoient le foye, la ratte, les poulmons, & tout le dedans du corps parsemé. La raucité mesme, & la difficulté d'halene dont nous auons parlé, tesmoignent que le mal procede de l'interieur, attendu que l'un & l'autre persiste apres la guarison, & nait avec le mal.

Voila des raisons qui pourroient bien prouuer quelque chose, mais non-pas entierement tout ce que veut Fernel. Elles auroiēt quelq; apparence de cōclure que la verole peut proceder de quelque cause vniuerselle, telle qu'elle est suppo-

fee, mais que tousiours vniuersellement elle en procede, c'est ce qui manifestemēt deroge à l'experience. (Ce que ie dis de la verole se doit pareillement entendre de la rougeole, car ie comprends tous les deux sous vn mesme nom, sauf les differences que ie deduiray en son lieu).

Or auant que venir aux prises avec vn si rare personnage duquel l'on ne doit jamais parler sans respect, ie veu faire entendre clairement & plainement son opinion à ceux qui ne sont pas assez aduancés es bonnes lettres pour mettre le nez en ses doctes & diserts escrits.

Il diuise les maladies, en communes & esparées. Les communes sont celles qui ont vne cause commune. Si ceste cause commune prouient du boire & manger, elle engendre les maladies dictes simplement communes, telles que sont flux de ventre, fiebres, tumeurs, & autres causes de l'usage commun de l'eau, des leguments, fruiçts, & autres viures. Si la cause procede de l'air, elle produit les maladies dictes Endemiques ^{qui sont les} ou Epidemiques. Les maladies Endemiques ^{maladies} sont celles qui sourcent d'un air ^{endémique} infecté par des causes inferieures ou ter-

restres, comme par la putrefaction des corps morts non enseuclys, par des marais, par des cloaques & voiries.

*querest
que spi
demie*

Les Epidemiques tirent leur source des corps celestes qui infectent l'air, ou manifestement, ou occultement. Manifestement, par les troubles, & changements qui arriuent és saisons, d'où n'aissent les maladies epidemiques simples: Lienteries, toux, pleuresies, dysenteries populaires. Occultement par quelque vertu & influence occulte & cachee, d'où naisset les maladies vrayement pestilentes: desquelles aucunes sont plus griefues & dangereuses, les autres moins; Aucunes sont ordinaires, les autres extraordinaires. Fernel met la verole au nōbre des maladies epidemiques pestilentes plus legeres & ordinaires.

Tout ce discours estoit necessaire pour bien comprendre le fait, venons maintenant au poinct. Je dis que l'opinion de Fernel contrequarre l'experience: Car tant s'en faut que la verole nous accorde de si longues trefues qu'il suppose, qu'à peine se rencontre-il, ie ne dis pas vn printemps, mais vn esté, vn automne, vn hyuer, voire mesme vn seul mois de

l'année entièrement libre & assuré de ses allarmes. S'il est ainsi, nous pouvons iustement inferer que le ciel nous enuifage cōtinuellemēt d'un maling & pestilent aspect, ce qui est faux mesme en la doctrine de Fernel.

Cest aspect celeste n'est point particulier mais vniuersel, du moins à toute vne contree, d'où vient que son influence est tousiours pernicieuse à grand nōbre de personnes ensemble. Au cōtraire souuent en vne bien grande ville à peine s'en trouuera-il passé trois ou quatre infectez de verole en mesme temps: Appellerons nous ceste verole Epidemique, c'est à dire populaire, & non partielle?

Mais à quel droit l'appellons nous populaire puis que de tout le peuple elle n'allarme, & n'attaque pour l'ordinaire que ceux de bas aages? D'autant diēt Fernel, que les aages plus fermes & plus robustes nes'esbranlent ny ne s'abbatēt pas de petits maux. Donques Monsieur Fernel, vous appelez petits maux ceux que vous tenez pour pestilents, & que vous nous figurez venimeux & malings pour la representation d'une Iliade de

symptomes malings qui les accompagnent ?

Combien s'en voyt il d'autres plus legers qui n'espargnēt nom plus les grands que les petits ? Combien d'autres , qui despeuplent les chefs de famille , & pardonnēt aux petits orphelins gisants aux berceaux, assez interessez des pertes qui leur sont encores insensibles ? souuent au contraire vous verrez les centaines d'enfants precipitez au tombeau par la verole, sans qu'un homme seul en soit touché. Il est bien vray que quelque-fois elle est si legere, qu'elle n'a ny auantcoureurs, ny compagnie, ny suite, d'accidēt quelconque qui tesmoigne quelque lesion euidente des actions. Et de fait pendant que ie suis sur ceste dispute en ce mois d'April 1614. Monsieur le petit Baron de Marcoſſey (Seigneur aagé de dix ans, rare en esprit, & accomply en toute gentillesse par dessus son aage) s'est pluſtoſt veu taché, que senty touché de verole. Il n'a eu ny fiebure, ny pesanteur de teste, ny endormissement, ny inquietudes, ny lassitudes, ny perte d'appetit, Bref toutes ses actions se sont cōseruees saines & entieres deuāt & apres, & pendant

dant le cours de sa verole. Je m'en rapporte à bon nombre de tesmoins oculaires ses domestiques & autres personnes de iugement, & dignes de foy. Qui osera qualifier ceste verole pestilente ou maligne, la voyant sans aucune marque, ie ne diray pas de malignité, mais mesme de maladie ? Si elle n'est pestilente, elle n'est pas Epidemique au rapport mesme de Fernel. Et comme seroit-elle Epidemique si en ceste grande & celebre ville de Nancy pendant le mois susdict il ne s'est trouué nul autre, que ie sçache, qui en soit atteint.

Mais accordons, s'il vous plaist, à Fernel que la verole pour sa legereté est particuliere aux enfans : Pourquoy à peine s'en voit-il de cent vn qui y recidiue ? le propre des maladies est d'affoiblir plustost que d'affermir ceux qu'elles ont possédez. Donques arriuant vne secōde influence verolique, les enfans qui ont vne fois eu la verole seront plus subiects d'y retomber que ceux qui ne l'ont pas eue ; qui est contre l'experience. Donques il est necessaire d'auoir recours à quelque cause particuliere.

Ce qu'adiouste Fernel que la maligni-

L

té verolique, ne se communique pas par le contact, ains que par l'inspiration seule d'un plein abord elle assaut le cœur, est autant receuable que ce que nous venons de refuter, Nous auons enseigné precedemment le contraire si clairement, & l'experience nous en est si cōmune que ce seroit temps perdu de s'y arrester d'auantage. A la verité le mal ne seroit iamais petit, & feroit tousiours sentir ses esclātres par toutes les parties du corps s'il n'y pouuoit trouuer entree que par le cœur. Car les maladies qui sortēt de ceste partie la plus forte de tout le corps sont tresgriefues, & si elles y font quelque seiour il est necessaire que tout le corps en soit trauaillé, dit le grand Hippocrate. Les accidents fascheux & pernicioeux que Fernel met en ieu pour verifier son dire, ne sont pas inseparables, ainsi que ie viens de monstrier par l'exemple susallegué, & comme il se peut confirmer par vn millier d'autres. Posé qu'ils soiēt inseparables, nous pourrons sans difficulté les rapporter à d'autres causes qu'à l'influence supposee, aussi ne se retrouuent ilz pas tousiours sans que les vrines donnent aucun indice de pu-

2. de natu.
humana.

treffaction; & bien qu'ainfi fust il n'est ia
 befoing d'auoir recours à son influence.
 La douleur & pesanteur de teste, l'enflu-
 re & les larmes des yeux, la rougeur de
 face, la raucité de la voix, la difficulté de
 la respiration, la fréquence du pouls, la
 fiebure mesme, la deformité du cuir, &
 autres symptomes exterieurs dont il fait
 registre supposent ilz de necessité putre-
 faction en la masse sanguinaire? si le sang
 est sans pourriture pourquoy voulez
 vous que les vrines en portent les mar-
 ques. Les mesmes accidents arriuent ilz
 pas souuent de causes sensibles interi-
 eures, ou exterieures, à l'adueu de toute
 l'escole Pæronienne? Je n'en veux à presēt
 autre confirmation que l'approbation
 commune, & l'experience iournaliere
 maistresse de toutes choses. Or est ce vne
 ignorance grossiere de croire absoluë-
 ment que les vrines n'ayent aucun indi-
 ce de putrefaction sinon lors que la ve-
 role est compliquee à quelque maladie
 putride, comme dit Fernel: Car lors
 que le sang duquel la verole s'engendre
 est putride, la fiebure qui l'accompagne
 est putride, & les vrines rendent tes-
 moignage euident de la putrefaction qui

L 2

163 DE LA PETITE VEROLE
se retreuve dans les veines. Vous me de-
manderez si l'opinion de Fernel n'a pas
quelque fois lieu ? le respond qu'ouy, &
pour vous en rendre plus sçauants ie
veux le vous faire voir à l'œil au chapitre
suyuant.

*Que la verole est quelquefois
Epidemique.*

CHAPITRE XXIII.

LE mesme Fernel s'est monsté rigou-
reux contre Auicenne en plusieurs
endroits, & particulièrement en la
recherche que nous faisons : Où, pour
se dōner carriere avec plus d'apparēce,
il a rapporté son opinion avec peu de fi-
delité. le sçay, dit-il, qu'Auicenne tient
que la cause de verole n'est autre que les
reliques du sang menstruel, duquel les
enfants ont esté nourrys au ventre ma-
ternel, lesquelles eschauffees & boüillō-
nantes par la ferueur de l'air, ou par vne
constitution australe, viennent à estre
poussées au cuir. Est-ce là tout ce qu'en
dit Auicenne ? O ! Fernel vous pouuiez
faire vn rapport plus fidele de son dire,

& rēdre quand & quand son tesmoigna-
ge fauorable & aduantageux à vostre
intention. Considérez premierement
qu'Auicenne ioint le traicté de la verole
à celuy des fiebures pestilentes, Est ce
pas fauoriser vostre party, puis que vous
la rangez entre les maladies pestilentes?
Que si elle est pestilēte est il pas necessai-
re, selon vostre doctrine qu'elle pro-
uienne de quelque influence occulte?
Que dis ie selon vostre doctrine? Aui-
cenne mesme en termes expres faiēt
mention de ceste cause occulte: Voicy
ses parolles (ou plustost le larin Arabes-
que de celuy qui l'a translaté) *Et de hoc
est cuius causa est res adueniens extrinsecus,
ebullire faciens, occulta que permiscet humo-
res cum sanguine.* Il dit que la cause du
bouillonnement est exterieure, occulte
& cacheē, laquelle meslange les hu-
meurs avec le sang. Ce n'est d'onc pas la
seule ferueur de l'air, ou la seule consti-
tution australe, car elles sont causes ma-
nifestes, non cachees.

Donques Auicenne suppose deux
causes vniuerselles de la verole, l'vne
qui est manifeste, sçauoir la constitution
australe: L'autre qui est occulte, laquelle

il n'explique point. De l'uné & l'autre de ces causes nous pourrions tirer conséquence assésurée que la verole est quelque fois epidemique. Et certes l'experience en est si manifeste qu'il me semble que qui voudroit la nier ne pourroit euitier la risée, mesme de la simple populace, qui au decours de quelques annees la voit si vniuersellemēt effarouchee, que chacun se met en peine qu'il ne luy en arriue quelque disgrâce, ou à ses chers pouppons. De fraische memoire l'annee precedēte 1613. le long de l'automne qui a esté austral & pluuieux, nous l'auons veüe esparse par les quatre coins & le milieu de Nancy, & en plusieurs endroits de Lorraine à la perte de grand nombre d'enfants, a perseueré encor au commencement de l'hyuer si longuement que ceste constitution a persisté. Il ne me seroit nullement difficile, mais bien inutile & peut estre desagreable au Lecteur, d'accumuler grand nombre d'exemples à ce propos tirez de diuers Autheurs authentiques: Mesmes nostre memoire nous en pourroit fournir à ennuy. Il vaut mieux sonder la cause qui est esloignée de noz sens, que s'arrester

à la preuue d'un effect sensible, Outre que la preuue de la cause tire cōsequēce de l'effect. Quelle est donques la cause de la verole epidemique, est-elle manifeste, ou occulte?

Nous auons desia appris de Fernel qu'elle est tousiours occulte & pestilēte, & auons reietté ses raisons, voire nous les auons en partye faict rejaillir contre leur auteur.

Auicenne a meilleur droict à mon aduis d'estimer que quelquefois la cause vniuerselle est manifeste, autres fois elle est cachee. l'appelle manifeste avec Fernel celle qui procede de la temperature & constitution de l'air. l'appelle occulte celle de laquelle nous n'auons aucune raison sensible. Ceste cause occulte peut estre pestilente & non pestilente selon Fernel mesme, car il constitue vne cause occulte és maladies Epidemiques qu'il appelle simples, telles que sont les pleuresies, & autres maladies populaires. Bien d'auantage il reconnoist quelque cause cachee en toutes fiebres putrides. Mais il nyera que ces causes cachees procedēt du ciel pour ne point s'obliger d'aduoir que toutes sortes de fiebres

Comme il en soit ie concluds premierement avec Fernel que la verole est Epidemique & pestilente. Mais non pas tousiours.

Ie concluds en second lieu contre le mesme Fernel que quelquefois elle est epidemique simple. Ie tiens en troisieme lieu avec le mesme Fernel qu'en toutes maladies Epidemiques il y a quelque chose de caché, d'où ie tire conséquence qu'en toute petite verole epidemique il y a quelque chose de caché.

Pour preuve de la premiere conclusion oultre le tesmoignage d'Auicenne auquel s'accorde Rhasis qui attitre la verole du nom de peste, i'employe l'argument de Fernel, & dis que lors que la verole s'aigrit indifferemment pendant le chaud, & pendant le froid nous n'en pouuons accuser vne constitution & temperature manifeste de l'air ambiant; Au contraire attendu que le froid qui rend les humeurs paresseuses, & immobiles qui bousche & reserre les pores insensibles de noz corps, ne peut empescher sa sortie, il est à iuger qu'il y a quelque puissance incognue, qui la pouf-

se, la conduyt, & luy ouure les passages. Ceste puissance incognüe descouure euidemment sa malignité pestilente par vn nōbre infiny de symptomes tresmalings & pernicioeux, & par la mort mesme de plusieurs.

La seconde conclusion a vn millier d'experiēce pour support, & de fait l'on a veu de fresche memoire l'année precedente au mesme temps que la constitution australe, dont nous auons parlé s'est changée, & que la bise a eu le dessus, la petite verole attiedie & tost apres du tout esteinte. l'adiouste à ceste conclusion que l'air infecté par des exhalaisons terrestres nous peut enfanter vne verole cōmune, car il est vray sēblable q̄ ces vapeurs infectes nous estant cōmuniq̄ees n'ont pas moindre pouuoir sur nous que les changements violents des temps & des saisons.

La troisieme conclusion se verifie en ce que iusques icy ie n'ay trouué nulle raison qui me satisfait, pourquoy vne année la petite verole regnera plustost que la rougeole, vne autre année la rougeole aura son regne, vne autre la pleuresie, vn autre la lienterie, vn autre la di-

ſenterie, Et bien que l'on puiſſe en gros en rapporter la cauſe à quelque intēperature ou inclemēce manifeſte du Ciel, neantmoins il eſt treſſ difficile ſinon impoſſible de rēdre raiſon en deſtail pourquoy ceſte meſme intemperature redonnera ores au detrimēt d'une partie, ores d'une autre, & procurera ores vne affection, ores vne autre du tout differente, voire en vne meſme partie.

Ainſi Fernel a raiſon d'attribuer la verole aux cauſes vniuerſelles: Mais il faiſt tort à ſon beau iugement, & ne peut tomber d'accord avec le ſens ſ'il n'en admet des particulieres. Voyons quelles elles ſont.

*Raiſons de du Laurent refutées
par leſquelles il conclud que la
verole procede touſiours de
l'impureté du ſang maternel.*

CHAPITRE XXIV.

LA verole (dit ce docteur du Laurent au deuxieſme de ſon Anatomie queſtion 21.) eſt vne maladie commu-

ne, parce qu'elle assaut vn chacū : Car à peine de dix milles s'en voyt il vn d'exempt. Mesmes Auenzoar tient pour miracle qu'il se rencontre quelqu'un qui n'en reçoive quelque atteinte. Or est il que selon le diuin Hippocrate les maladies communes ont vne cause commune, quelle sera doncques la cause commune de ceste maladie? Sera ce l'air? il ne peut, puis qu'il est si diuers, pur en vn lieu, impur en vn autre, chaud icy, froid ailleurs, & ainsi des autres qualitez, c'est dōcques le sang duquel se forme & nourrit le fœtus au vêtre maternel, ainsi que l'estime Auicēne, Auenzoar, Haliabbas, Auerroës premiers entre les Medecins Arabes. Et bien que ce sang soit pur & loüable de soy, il est neantmoins souillé & pollué par le meslange des humeurs qui accourent à la matrice comme à la sentine du corps, d'où vient que tant les parties solides que les charneuses estant infectées, ont besoing d'estre depurées vne fois en la vie, en la mesme façon que le moult bouillonnant iette son escume & s'esclaircit.

Quād à moy i'ay tousiours hōnoré feu Monsieur du Laurent pendant sa vie, &

hōnore sa memoire apres sa mort, mais ie ne puis m'inscrire à son opinion, car en premier lieu ie treuve, qu'Auicenne soubs l'estendart duquel il s'est rangé fait à son def-auantage. Voicy les parolles barbaresques de son traducteur. *Aut generatur in ea post illud ex cibis feculentis, & malis, de illis que rarificant substantiam eius, & faciunt eam ebullire, donec fiat ei substantia recta fortior primâ.* Non seulement (diët Auicenne) la verole s'engendre des reliques de la nourriture prise au ventre maternel, mais aussi des viandes seculêtes & mauuaises, qui rarefient la substance du sang, & la font bouillonner iusques à ce qu'elle se renforce & rectifie.

Les autres Docteurs dont il se targue font plus à son aduantage, mais nous ne les tenons pas pour oracles infallibles, car nonobstant qu'ils fassent mention d'autres causes manifestes & occultes qui concourent à la production de verole, neantmoins, ils les rapportent, nō comme premieres & principales, mais comme mouuantes & coadiutrices de celle qui est en debat.

Mais que les autheurs en croyent ce

qu'il leur plaira, nous ne voulons reprendre que de la raison mesme. Je demande s'il y a quelque repugnance qui nous empesche d'establiſſir d'autres causes que le sang maternel? du Laurent mōſtre qu'il ne se peut rencontrer autre cause commune d'une maladie si commune, parce que l'air estant du tout diuers en diuerses contrées, ne peut estre cause vniuerselle d'un mesme effect. Ceste preuue est trop maigre pour vn homme si riche en raisons. Premièrement elle peche en la iuste enumeration de toutes les causes communes, desquelles il debuoit faire vne induction entiere pour tirer vne conclusion absolüe, son argumēt vaudroit en la forme suyuate. Ny l'air, ny la semence paternelle ou maternelle, ny la nourriture que l'on prend hors le vêtre de la Mere, ny regime que l'on tient es causes nō naturelles, ny autre cause quelcōque que l'on puisse s'imaginer n'est pas suffisante d'engēdrer la verole: dōques il n'y a que le sãg mēstruel seul qui l'ēgendre. La conclusion seroit recepuable, mais nous nyerōs absolüemēt l'antecedēt. Car touchāt l'air desia auōs nous prouué claiſemēt le contraire au chapitre precedēt, & mōſtré comme il tient rang de cause com-

munetouchant la semence, le regime, & la nourriture, nous auons entendu les opinions de Mercurial, & de Ioubert qui ne sont du tout à reietter ainsi que l'on cognoistra cy apres. Nous y adiousterōs encore entre autres la contagion puis que nous auons enseigné que la verole est contagieuse.

La preuue de du Laurent peche en secōd lieu en s'equiuoquāt manifestement sur le nom de commune. Il appelle la verole maladie commune par ce qu'elle assaut tout le monde: Puis il appelle communes les maladies (suyuant la doctrine d'Hippocrate) qui se saisissent de plusieurs personnes ensemble, & en mesme temps, Voicy ses mesmes parolles. *Est ergò communis quia omnes obsidet, hic affectus: at ex summi Hippocratis doctrina libro de natura hominis, communes morbi communem causam agnoscunt, cum multi homines eodem tempore eodem morbo laborāt, causam statuere oportet communem.* l'equiuoque git en ce que la premiere appellation ne denote nulle distinction des temps, & la seconde suppose que ce soit en mesme temps. Par la premiere appellation la verole ne laissera pas d'estre dicte com-

mune si bien en toute vne saison en vne ville en vn pays entier elle ne s'empare que d'une personne seule. Par la seconde elle est dictée commune seulement lors qu'en mesme tēps, elle trauaille vn nombre signalé de personnes. Par la premiere la fièvre tierce merite iustement le nom de commune, parce qu'il se voit fort peu de personnes qui n'en reçoivent quelque atteinte vne fois en leur vie, bien que ce soit en diuerses années: Par la seconde la fièvre tierce ne peut obtenir le nom de commune si elle ne s'empare de plusieurs, & en mesme temps. Pour le dire en vn mot parlât en Medecin, c'est abuser du nom de commune de l'attribuer absoluëment à la verole, car il se treuve fort peu de maladies qui ne nous obligent pour la mesme raison qu'allegue du Laurent, de les qualifier de mesme, parce que la foiblesse de nostre nature nous rend tributaires à toutes, & nous fait tomber en la plus part d'icelle, vne, voire plusieurs fois auant que prendre possession du tombeau. Qui n'est atteint du moins vne fois en sa vie de fièvre Ephimere ? si ceste fièvre est autant ou plus nommée que la verole que n'en

recherche-on vne cause cōmune, aussi bien que de la verole? Mais que diriez vous si ie vous faiçts voir à l'œil que la cause de verole supposée par du Laurent est particuliere? Le sang maternel dit il est ceste cause commune par ce qu'elle se retreuve en toute, ie l'accorde, mais bien differente & distincte en autant de particularitez qu'il se retreuve de mere. Car le sãg d'une femme chaloureuse differe beaucoup du sang d'une phlegmatique: il y a grande difference entre le sãg d'une femme biẽ saine, & celui d'une valétudinaire; d'une femme bien nourrie, & d'une mal nourrie: Aussi les effect̃s en s̃t ils fort differẽts, car les sangs n'ayant rien de commun sinon l'estre, le nom de sang, produisent leurs actions conformes à leurs qualitez, & à leurs substāces: & disposent ceux qui en sont faiçts & nourrys à diuerses maladies souuent du tout contraires. Mais que dis ie qu'il se retreuve autant de particularitez au sãg maternel que de meres? vne mēme meren'a pas tousiours le sang de mēme: le sang se change au changement des aages, des saisons, des viandes, d'exercices, des climats, des passions du corps &

des

de l'ame. L'on voyt comme les enfans fortys d'un mesme ventre sont dissimblables, de mœurs, d'humeurs, de forces, de santé. Quelle raison auez vous d'accuser plus tost ce sang comme cause commune d'une maladie cōmune que l'air qui est commun à tous? que les viures qui sont aussi communs? Car tous ou la plus part viuēt de mesmes legumes, mesmes fruiçts, mesmes herbages, mesmes vins, mesmes chairs, & poissons, Neantmoins vous n'admettez pas l'air pour cause cōmune, parce qu'il est diuers en diuers endroiçts, icy Septentrional, là Meridional, icy pur, là impur. Vous auōs nous pas fait paroistre le mesme du sãg maternel? & bien d'auantage, que ce n'est pas tousiours le mesme en vne mesme mere. Vous me direz que c'est tousiours le mesme en qualité d'impur, & que son impureté est la cause commune de son infection verolique, c'est icy le refuge seul qui reste à du Laurent, & c'est où ie l'attend à pied ferme pour le conuaincre. Dictes moy premierement de grace, Monsieur du Laurent, auez vous pas enseigné par le texte expres d'Hippocrate que lors qu'en mesme temps

M

plusieurs sont saïs de meſme maladie, il en faut assigner vne cause commune? Permettez moy d'argumēter à *contrario*, cōcluray-ie pas fort à propos cōtre vous que lors que plusieurs en meſme temps ne sont pas saïs d'une meſme maladie, il ne faut pas auoir recours aux causes communes. Et conséquemment que la verole despend de causes particulieres, lors qu'elle s'adresse à peu de personnes, & en diuerses saisons comme souuent en toute vne année à peine en verrez vous vne douzaine de verolez en vne grande ville, & de ceste douzaine les vns tomberont malades en vne saison les autres en en vne autre.

Que si en tel cas vous admettez l'impureté mēstruelle pour cause, il faut de neceſſité que vous la vous representiez comme cause particuliere. Mais posons que la verole soit epidemique, & vrayement commune, c'est à dire qu'en meſme temps elle en assaille plusieurs ensemble comme elle fait souuētesfois, estimez vous que l'on doie attribuer la cause à la seule impureté menſtruelle? Ceste impureté est elle pas trop inegale és vns & aux autres, pour esclorre

vn mesme effect en toutes, & en mesme temps? qui ne sçait qu'en aucuns elle fait son eschee pendât l'enfance, en d'autres en ieunesse ou en vieillesse? Et consequemment (si ce n'est par cas fortuit, ou pour quelque autre cause) que iamais il ne se fera rencontre de la mesme maladie en plusieurs, & en mesme temps. D'auantage la verole epidemique se voit quelquefois salutaire, & partiale aux enfans: autrefois elle ne pardonne pas aux plus aagez, & tue la pluspart de ceux qu'elle touche, Ces effets contrariés ne peuuent reüssir de la seule impureté du sang vterin: car l'impureté despend des dispositions indiuiduelles de celle de laquelle elle prouiët qui sont plus infectes en l'vne moins en l'autre, & par consequent elle faißt acte d'hostilité conforme à sa malignité particuliere, sans estêdre son pouuoir sur le commun, Mais donnons s'il vous plaist tout à gagner à du Laurent, aduotions luy que la verole soit maladie commune, & que le sang maternel en soit cause commune, laisserons nous pourtant en arriere toutes les causes? Pourquoy l'impureté de ce sang que nous receuons pour aliment dans le

ventre maternel apportera-elle cet accident, & l'aliment qui se prend hors du ventre ne l'apportera pas? Ny a il rien d'impur au monde que nous prenions pour nourriture fors ce sang maternel? Le Prince des Arabes (de l'autorité duquel se couvre du Laurent) confesse que la verole s'engendre des viandes feculentes, & par l'usage de laiët de chameaux & de iuments, donc ce laiët, ces viandes feculentes se doiuent tenir au mesme predicament que le sang menstruel. Et iäçoit que nous voulussions accorder que telles & semblables viandes fussent du tout pures & loüables d'elles mesmes, & qu'il ne se trouuast rien d'impur que le sang seul dont il est question, si ne pourroit on nous nyer qu'elles ne peussent estre alterees & corrompües par le mesme, & par milles occasions journalieres, & comme telles, capables de produire la verole. Car quelle propriété, ou influëce particuliere voit on en l'infection menstruelle destinée & déterminée à verole qui ne puisse se rencontrer en nulle autre matiere? Quelle est ceste propriété? quelles marques en auez vous? si elle est si puissante qu'elle face de ne-

cessité réussir son effect en tous ceux es-
quelz elle se rencontre (cōme vous sup-
posez) Pourquoi espargne-elle la mere
pour descharger sa felonnie sur l'enfant?
Pourquoy ne se fait-elle paroistre en cel-
les qui ont manque de leurs purgations?
du Laurent ne fait cas de toutes ces ob-
jections: il respond que le sang est retenu
dans les vaisseaux en celles qui ne se pur-
gent point, & qu'il ne s'espand point par
la substance des parties, & qu'à ceste oc-
casion il n'imprime point sa qualité ma-
lignee aux parties solides.

Responce indigne d'un si grand per-
sonnage. Je vous demande si l'impureté
de ce sang se communique à toute la
masse ou non? si vous me l'accordez,
vous accorderez tout d'une fuytte qu'elle
redōde de necessité aux parties solides
qui ne peuvent recevoir nourriture
d'ailleurs que de ceste masse: si vous le
nyez, vous nyerez absolument ce con-
cours vniuersel, ceste harmonie, ceste
correspondance qui est en tout le corps,
reconnue par le diuin Hippocrate, &
apres luy par tous les autres, vous con-
trarierez au sens qui nous fait voir que
l'impur souille par son attouchement ce

*libro de
alimento.*

2. aphor. 5.

plus on
nourrit
les corps
impurs
plus on
les gresse

qui est pur. Ainsi le mortier qui sent des
aux infecte de la puanteur la liqueur
qu'il reçoit: ainsi les corps impurs (disoit
ce mesme oracle) plus vous les nour-
rissez plus vous les offensés, d'autât que
comme les eaux douces se rendent sal-
lées par le meslange de la marine, aussi la
bonne nourriture se conuertit en infe-
ction par le meslange, & attouchement
des humeurs infectes. Vous dementi-
rez l'experience qui nous enseigne que
comme tout le corps se resent des acci-
dens qui procedent de la retention des
mois, il ne peut qu'il ne participe à la
cause, qui est ceste impureté, ceste ma-
lignité, ceste infection. Laissons toutes
ces preuues à part, ie veux que l'im-
pureté soit seulement dans les vaisseaux,
sans se cōmuniquer aux parties solides,
que s'ensuyt-il, sinon que le sang est de
soy disposé à ceste ebullition de laquelle
procede la verole? Et de fait lors que
l'on obiecte à du Laurent, que les parti-
es solides ne bouillonnent pas, & con-
sequemment que ce sang menstruel qui
se trouue en leur substance ne peut pas
causer la verole. Il respōd que veritable-
ment les partes solides ne bouillonnēt

pas, mais qu'elles infectent les humeurs de leur qualité lesquelles infectées viennent à bouillir. D'oùques selon du Laurēt l'infection des humeurs est la cause prochaine & immediate du bouillonnement: doncques il n'est ja besoing que l'infection se glisse du sang es parties solides, puis q̄ tout aucontraire il veut que des parties solides elle s'espāde au sãg. Or puis que telle impureté abõde souuent beaucoup plus en celles qui ont leurs purgations longuement retenues sans estre grosses, qu'ẽ celles qui sõt grosses, & que d'icelles comme de laboëtte de Pandore s'espāche par tout le corps vne fourmilie de symptomes tresdãgereux, pourquoy ne causera -elle pas aussi tost la verole au corps auquel elle s'engendre, cõme en celuy qui la reçoit pour nourriture? Iugez s'il vous plaist comme la responce de du Laurent ne satisfaiët point à cest argument duquel nous rendrons la vraye solution en nos problemes.

Il ne satisfait non plus à ce que l'on objecte touchant la recidiue, laquelle semble ne deuoir pas arriuer lors que tant les parties solides que la masse sanguinaire sont vne fois depurées & nettoyees de ceste immondice. Sa responce est que

ce bouillonnement
se fait par la
rencontrance
fermentation
des sels fixes
avec les acides
comme il se fait
dans le detestable
et de l'esprit de
nitrieux prenant

la recidiue n'arriue point sinon lors que pour l'imbecillité de la vertu expultrice, il'y demeure quelques reliques, mais supposé quil n'en demeure point, si la verole est contagieuse comme tous l'estiment, pourra elle pas faire renaistre le mal vne & plusieurs fois? les partyes solides, dict du Laurent infectent les humeurs qu'elles contiennent: vn qui aura la verole peut il pas de mesme communiquer son infection aux humeurs de s^{on} voisin? si vous luy objectez pourquoy les autres animaux qui ont la mesme cause que l'homme, n'encourent pas mesme disgrâce? Il respōd qu'ils vsent d'un viure plus sec, & qu'à force d'exercice ilz digerent la superfluité & l'impureté du sang, qui sont les amorces & le foyer de verole. Foible responce: cōbien de caignes tiennent perpetuellemēt les cendres, ou le liēt, & viuent de pareilles viādes que nous, sans que iamais ils s'en voye vne seule saisie de verole? cōbien d'autres animaux menēt vne vie du tout dissolue en gourmandise & oyfueté exempte neantmoins de ceste maladie? Cōcluons doncques que le s^{ang} maternel n'en peut estre la cause vnique, bien croyons nous.

*Que le sang maternel est la cause
plus frequente & plus ordi-
naire de verole.*

CHAPITRE XXV.

Cette conclusion est differente de celle de du Laurent, en ce qu'il maintient absolument & vniuersellement que la verole n'a autre source ny ressource que le sang maternel : Nous au contraire sommes bien d'accord que ce sang en est la source plus ordinaire, mais nous en recognoissons encor d'autres, lesquelles nous desduyrons cy apres : Il nous suffit à present de prouuer la premiere partie de nostre dire ; Laquelle nous auons mise pour tiltre & pour borne à ce chapitre, & monstrier comme le plus souuent la cause de verole est puissee du ventre maternel qui est l'arche, & l'architecte tout ensemble d'un grand nombre de noz miseres. En premier lieu c'est l'opinion plus commune entre les doctes, tellement receuë, que mesme plusieurs avec du Laurent n'en recognoissent point d'autre. Le vulgaires y

accordelibrement, comme estant fauorisee de noz sens, & plausible à noz conceptions.

Al'on pas veu des enfans l'apporter au monde ? Où l'auoient ilz prise, sinon dans cest enclos où ilz tenoient prison ? De quelle cause, sinon de la pasture qu'ilz y reçoient ? Car de dire avec Fernel que ce soit par l'infection de l'air exterieur, ce seroit regratter de vieilles cartes, & renouer des querelles mortes. De dire aussi que ce soit par contagion, il n'y a nulle apparence, supposé que la mere n'en soit point entachée n'y autre qu'elle ayt fréquenté. Il ne reste nul soupçon d'infection qu'en ce sang maternel impur, duquel ce nourrisson se treuve aussitost deformé que formé, aussitost gâté que nourry, plustost malade que nay, plustost en crainte de mort qu'en espoir de vie.

Mais posons que la maladie luy arriue quelques annees apres sa naissance. Posons que les parens se soient rendus curieux autant qu'humanemēt se peut faire de sa nourriture ; Que la nourrice ayt eue au choix & au gré des Medecins plus experimentez, que le viure soit

allé par compas, & à l'eslire tant en quantité qu'en qualité. Posons que l'ordre se soit estroittement obserué touchant les exercices, les hantises & visites des personnes & lieux non suspectz. Bref que toute la contree s'en soit veüe exempte pendant tout ce temps. A qui en reietterez vous la faulte, sinon à ceste premiere nourriture receuë au ventre de la mere, fomentee & entretenue dans le corps tendrelet, comme vn feu soubz la cendre ? Vous me direz qu'apres toutes ces belles suppositions il n'y a nulle apparence que la verole treuve nulle entree en noz corps. D'où vient donques que la pluspart des Princes & Seigneurs s'en treuuent fort rarement afranchys, nonobstant le soing qu'ilz rendent à leur conseruatiō ? Certes tout ainsi que l'impureté de leur nourriture maternelle les a asseruys, comme les autres, à diuerses especes de purgations, lesquelles la nature charoüillée, ou pressée attente par diuerses voyes si tost qu'ilz viennent au iour: De mesmes elles les assubiectis & obligez à ceste purgation vniuerselle, pour extirper comme d'vn coup toutes les racines innées, &

comme naturelles de leurs maux : Ou bien comme la cause se treuve vniuersellement esparſe par tout le corps, aussi est il neceſſaire que l'euacuation s'en faſſe vniuersellement.

Les arguments qui ſe dreſſent au contraire ſont faciles à rabbatre. Pour plus grand contentement des curieux, & pour l'entier eſclairciſſement de toutes difficultés, nous y reſpondons par autant de problemes : Et par meſme moyē vuiders quelques differents qui reüſſiſſent tant de ce que nous auons dict iuſques à preſent ſur ceſte matiere, que de ce qui nous en reſte à dire.



DOVZE PROBLEMES

*touchant le ſang men-
ſtruel cauſe de verole.*

CHAPITRE XXVI.

LE premier Probleme eſt ſur le premier argument de Fernel, duquel

nous nous sommes seruys contre du Laurent, pour monstrier que les femmes ou filles qui ont faulte de purgation encourroient la verole s'il estoit vray qu'elle prouïene du sang menstruel. Le second probleme sera sur son second argument, qui monstre par l'autorité de Galien que l'enfant ne s'abbreuue que du sang le plus pur de la mere, & consequemment que la verole ne doibt pas estre imputee au sang maternel. Les troisieme, & quatrieme seront sur son tiers argument, qui est que l'aliment impur receu au ventre maternel ne peut se maintenir trente ou quarante ans dans noz corps apres tant de fiebres & tant d'autres maladies. Les 5. & 6. seront sur son dernier argument, par lequel il infere que nul ne pouroit se garantir de ce mal, & ne si verroit retomber, s'il procedoit du sang que nous sucçons dans le ventre maternel. Les autres problemes serviront de respõce à d'autres qui fortifient le party de Fernel par d'autres raisons. Venons au premier.

* *

*

Premier Probleme.

Pourquoy les femmes qui ont manque de purgation, n'encourent elles pas la verole aussi tost que l'enfant qui succe ce sang retenu ?

Est ce point à cause que ce sang estant encore retenu dans les vaisseaux de la femme n'imprime aucune qualité maligne aux parties solides ? Ainsi respond du Laurent comme desia nous l'auons dict & refuté.

Est-ce point plustost que ce mesme sang est reserué à l'enfant seul, conuertý en sa substance, & delaisé de la mere ? De faict elle n'y a nulle part, car ce qui en reste apres l'enfantement se vuid entierement par le benefice de nature, & se repousse comme estranger, & inutile, voire nuisible à l'accouchee. Que si la vuidange en est imparfaicte, il suruient fiebure, ou autre maladie tresdangereuse, accompagnée d'accidents, & souuēt suiuy de la mort. Car la retention des menstrues n'est iamais si pernicieuse, (dict Galien) que lors qu'elle arriue apres l'enfantement par ce qu'elles ne

3. epidem.
commen. 3
§. 73.

pechent pas seulement en quantité, mais aussi en qualité de pravee, d'autant que l'enfant tire le meilleur & laisse le pire.

Mais que dirons nous des filles, ou des femmes qui ne sont pas grosses? Le respond que si leur sang est chaud & humide, & assez subtil pour se glisser par les trous insensibles des veines capillaires iusques à la superficie du corps; Il n'y a rien qui les empesche de courrir mesme fortune que les enfants. Ce qui se peut tesmoigner par l'experience de celles qui de l'un sont tombées à l'autre. Fernel mesme ne nye pas ceste experience mais il dict qu'elle est rare. Voicy ses parolles.

Ex ea ipsa causa mulieres quibus suppressi menses in omne corpus redundant, ipsdem malis obnoxie iacerent, quod tamen rarum videas. C'est chose rare, dict-il, que les femmes esquelles le sang menstruel regorge soient saisies de ce mal. C'est chose rare, ie l'aduoie, elle n'est donc pas impossible, comme il debuoit conclure pour obtenir gain de cause.

Or pourquoy est ce chose rare? D'autant qu'il y a bien plus de raison que le sang superflu se vuide par les voyes desti-

nees de nature, que par d'autres es-
 quelles elle n'a nulle inclination. D'auā-
 tage il y a plus d'apparence qu'il fasse sa
 sortie par les veines ordinaires qui ont
 leur embouscheure assez ample & spa-
 tieuse, que par les capillaires qui pour
 leur petitesse trompent noz yeux. Que si
 ce sang ou pour estre grossier de soy, ou
 pour estre meflangé avec d'autres hu-
 meurs grossiers ne peut franchir ses
 barrières ordinaires, comme voulez
 vous qu'il se fasse vn passage si extraordi-
 naire? Arriuant toutesfois que les coty-
 ledons soient obstrus & bouschez d'ail-
 leurs, & que le sang retenu, soit chaud
 & humide prompt au bouïllonnement,
 de substance tenüe, il n'y a nulle doubte
 que la verole ne puisse s'en ensuyure. Or
 comme ce cas est rare, aussi l'effect en est
 il rare. Car tant s'en faut que le sang de
 celles qui ne se purgent point soit chaud
 & bouïllant, qu'au contraire tous, ou la
 pluspart des symptomes qui les travail-
 lent, en tesmoignent vn refroidissement
 euident & comme vne stupidité immo-
 bile. Elles ont la couleur passe, bien esloi-
 gnee de ce vermillon qui teint les ioues
 en vne habitude athletique. Tout le
 corps

*accidents
 qui travaille
 les femmes
 qui ont leur
 mois rete-
 nuës*

corps leur bouffit cōme aux leucophlegmatiques : Tous les membres leurs sont appesantys, lourds, & paresseux à toutes sortes d'exercices. Vous n'y voyez que froideur, que glace, mesmes en plein esté. Si la fiebure si rencontre, c'est en guise d'un feu dans un bois verd. C'est doncques fort rarement que le sang leur bouillonne, & que bouillonnant il soit poussé d'une emotion & violence telle, qu'elle se requiert à la production de verole. Aussi ceste maladie estant si fort disproportionnée à leur humeur, celles qui en tel estat en sont touchees courent risque de leurs personnes.

Second Probleme.

L Enourrison peut il estre infecté du sang, duquel il ne succe que la plus pure, & plus douce partie?

Le Sieur du Laurent respond selon Galien que le petit embrion aux premiers mois ayant de la munition à foison vit à discretion, & se refait du plus beau & du meilleur, mais qu'à mesure qu'il croist les eaux s'abaissent, il demeure

N

contrainct de tirer pelle mesle le bon & le mauuais comme il se rencontre, ainsi qu'en la chereté l'on fait de pierre pain (comme l'on dict) & de necessité vertu. Mais comme ceste cause n'est pas vniuerselle , aussi ne doit elle pas estre receuë pour raison suffisante d'un effect vniuersel. Il respond en second lieu que le sang duquel l'embrion se nourrit est loüable de soy, mais depraué par le concours des humeurs estrangeres qui s'escoulent à la matrice, ou qui y sont enuoyees comme à un membre serui employé naturellement à l'euacuation de ce qui moleste le corps.

Ceste seconde responce semble aucunement deroger à la prudence de nature, qui destourne le plus qui luy est possible les humeurs estrangeres de la matrice apres la conception , d'où procedent les vomissements ordinaires qui trauersent les femmes grosses, sera-il donc pas plus raisonnable de dire que les degousts qui trauaillent les femmes grosses, aultant que les vomissements & pour mesme cause, les rendent desreglees au viure comme en leurs appetits, & que leur desordre redondent à la masse du sang, &

du sang à l'embrion ?

Ou bien difons que le sang longuement retenti se souille par le voisinage des vrines & sueurs de l'enfant. Ou bien que l'enfant tirant le meilleur laisse le pire qui non seulement emplit sa mere d'humeurs corrompues, comme dit Galien, mais aussi infecte & corrompt ^{au 3. des Epid. lier sualleguè} aucunement le bon qui reste pour sa propre nourriture. Comme il en soit, les teignes, les galles, les vlcères, les dartres, & autres infectiōs cōmunes aux enfans, sōt marques tresmanifestes de l'impureté de leur sang; qui ne peut sourcer que de leur nourriture.

Troisiesme Probleme.

Pourquoy donc la verole ne moleste. elle pas les enfans tost apres l'enfantement ? Pourquoy est elle plus rare à ceux qui sont encore pendans aux māmelles qu'aux plus grands ? si les principes de ceste infection se forment & s'affermissent avec eux, il est raisonnable que moins ilz s'esloignent de leur naissance, plus ilz participent à l'impression infecte avec laquelle ils naissent : & plus ils participent à

N 2

195 DE LA PETITE VEROLE
*telle impression plus ilz soient disposez à suc-
comber au mal qui en deriue.*

Nous examinerons ce fait plus à pro-
pos où il sera question expresse de ce que
peut l'aage, sçauoir en la question 33.
probleme premier.

Quatriesme Probleme.

E*st il raisonnable de croire que ceste impureté
contractée du ventre maternel se puisse
conseruer quarante ans, & plus, apres tant de
fiebres & tant d'autres maladies qui en de-
uroient auoir extirpé les racines?*

L'ay traité plusieurs verolez qui ap-
prochoient leur quarantiesme année.
Les histoires nous font mention d'aucuns
qui en ont esté touchés en leur extreme
vieillesse. Ceste infection venoit elle du
ventre de la mere? est il possible qu'elle
ne se perd pas par le decours de tant d'â-
nees? Le Sieur du Laurent respōd qu'el-
le se conserue fort bien: les aages diffe-
rent des aages, & les natures des natures
(dict il) souuent le venin est caché
pour vn temps, qui par apres se des-
couure, comme l'on voyt en la mala-
die venericienne que nous appellons

grosse verole, en la ladrerie, en la morsure d'un chien enragé. Ceste responce se confirme clairement par la goutte, laquelle, bien qu'elle soit hereditaire n'arriue pour l'ordinaire qu'en la consistēce, ou au declin de nōz iours, mesmes (selon ^{comme la} l'aduis de tresgrands personages) elle ^{goutte passe} passe quelque fois du grād pere au petit ^{du grand} fils, sans que le pere en reçoive aucune ^{peu aupres hit} offense: Bien en reçoit il l'impression la- ^{le pere en soit} quelle il communique à son filz, qui ^{incommode} mesprisant le regime de son pere, paye la peine ensemble de l'infirmité receuë de ses ayeulx, & de son mauuais gouuernement,

Seroit il pas loisible d'aduouer qu'avec le temps telle infection se peut dissiper, & aneantir par tant d'euacuations sensibles & insensibles, voire mesme corriger par la force & bonté de nature? Et dire que neantmoins elle prend souvent nouuelles racines par le desordre, ou par contagion? car tout ainsi que la goutte nous arriue quelque fois par succession hereditaire, autrefois par nos vices ou infirmités particulieres: de mesme la verole se peut concevoir & enfanter avec nous dans le ventre maternel,

Cinquiesme Probleme.

D'*Où vient que tous se repaissent d'un sãg
impur dans le ventre maternel, tous
neantmoins ne sont pas atteints de verole?*

Du Laurent fondé sur l'autorité
d'Auenzoar, tiët pour miracle qu'ils'en
treüue aucun d'exempt : mais l'experiē-
ce iournaliere nous fait voir le contrai-
re, ie m'en rapporte à quiconq; en vou-
dra dresler enqueste, quand à moy i'en
cognois plusieurs bien aduãcez en aage
qui n'en ont reçu aucune atteinte iuf-
qu'à present.

Dirons nous (ce que disent quelques
doctes) que la verole ne se fait sinõ du
sãg mēstruel superflu, & consequēment
qu'en ce sang superflu elle n'y a point
d'entrée ?

Ceste responce semble superflue, puis
qu'il est icy question de la qualité seule-
ment & non de la quantité, si bien nous
ne deuons pas nyer qu'il n'y faille quel-
que mesure, car ny la Cigue, ny la Man-
dragore, ny le Pauot, bien que d'eux

mesmes tres-nuisibles & pernicieux à nos corps, ne nous nuiront pas (dit Galien) s'ils ne sont en quantité suffisante: *2. apho. 17*
 Beaucoup moins nous nuira le sang menstruel sans l'assistance de la quantité. Mais en quelle mere n'est il pas superflu, puis qu'en toutes apres l'enfantement il succede euacuation de ce que l'enfant n'a peu employer à sa nourriture? En quel enfant n'est il pas suffisant en quantité pour produire son effect, puis que toute sa chair, tous ses paranchymes en sont bastys & formez, tout son corps alimenté, toutes ses veines remplies?

Disons nous doncques plustost que l'impureté de ce sang est beaucoup plus legere és vns qu'aux autres, & qu'en aucuns elle est telle que la nature y peut remedier par autre voye que par la verole, comme par les eruptions diuerses & ordinaires qui se font en diuerses parties, & par toutes sortes d'euacuations occultes ou apparentes à nos sens? Or comme ceste impureté est notable en la pluspart des humains, & les euacuations, pour copieuses & frequentes qu'elles soient, ne suffisent pour abolir entierement & effacer son impression,

C'est cas de rareté, non de merueille toutes-fois ou de miracle, qu'il se treuve aucun affranchy contre les assaulx de verole.

Sixiesme Probleme.

PEnt on retomber plusieurs fois en ce mal?

Il s'ëble que non: s'il est vray que le mal mesme serue de purgatiõ; & qu'en guise d'un vipereau il destruisse sa mere par sa naissance, & oste l'estre à celle qui le luy donne, c'est à dire, consume la cause qui le produit.

L'experience reproche ceste raison, & s'inscrit de faux contre ceux qui entreprendroient sa deffence, d'où viennent doncques les recheutes?

Nous auons desia faict parler du 2. apho 12 Laurent sur ce subiect, qui s'appuyant sur l'Aphorisme d'Hippocrate, tient que ce sont les reliques de la premiere cause qui suscitent ce second mal.

Ceste raison n'est à rejecter: Car tout ainsi que des racines cachees sous terre nous voyons pulluler de nouveaux bourgeons, de nouvelles feuilles, de nouveaux fleurons apres que la faux y a passé: & que d'un petit feu delaislé apres

vn grand deluge, se rallume vn nouveau deluge, & que des cendres du Phoenix s'auiue vn autre Phoenix, de mesme ce qui reste de la cause d'une maladie estant estranger à noz corps inutil & inabil à nostre nourriture vient à se corrompre, tire petit à petit à sa corruption tout son voisinage, & le dispose au mesme accident que precedemment il a souffert. Mais posons le cas qu'il n'y ait rien demeuré dans nos corps de ce sang maternel, que tant la masse du sang que les parties solides soient entierement purifiées & nettoyyes de l'immundice menstruelle, demeurerons nous quittes & absous de toute crainte de verole?

Quand à moy ie ne voudrois nullemēt m'asseurer sur la raison susalleguee. Je tiendrois pour mal-aduisé celuy qui sur ceste assurance se precipiteroit à toute heurte au danger, principalement s'il estoit ieune & sanguin; En printemps en vne constitution australe, & lors que la verole regneroit populairemēt. Car il pourroit l'écourir par vn mauuais viure, & par contagion, sans que le concours du vice maternel y fust necessaire.

Septiesme Probleme.

Q V'entendez vous par ce sang maternel ?
Ce probleme est bien necessaire
d'estre esclairey pour vuidier bon nōbre
de difficultez qui se presentēt sur ce sub-
iect, & desia nous nous y sommes trou-
uez empeschez.

lib. 3. fem.
2. tract. 1
cap. 2.

Auicenne le diuise en trois portions ,
la premiere est celle qui sert de nourritu-
re à l'enfant pendant la grossesse. La se-
conde s'esleue aux mammelles : la tierce
est ceste superfluité qui se purge pendant
& apres l'accouchemēt. Ceste diuisiō est
empruntée de galien, quidispurant cōtre
Erasistratus, monstre que c'est coniu-
rer contre la nature & se rendre ignorant
ou ennemy de ses œuures de fuir la sai-
gnée. Car la nature espāche to⁹ les moys
le sang aux femmes. Elle l'espanche aussi
apres l'enfantement : elle l'espanche à
l'entretien de son petit embrion : finale-
ment elle l'espanche abondamment par
les mammelles.

lib. contra
Erasistrat.
cap. 5.

ce n'est pas
le sang qui
fait le lait
aux ma-
melles
le chilo voy
harnier
perquet
chillon

Doncques le sang maternel n'est au-
tre que ce mesme sang qui pour son abō-
dāce se purge tous les moys, lequel par
prouision de nature est retenu & emplo-

yé partie à la formation, nourriture & accroissement de l'enfant gisant au ventre de sa mere; partie court aux māmelles pour le substantier apres qu'il en est sorty: partie est reiettée comme de praué & corrompu. De faict il se monstre noir & melancholique, és accouchées, & infecte leurs vrines comme si elles estoient enfumées.

*Gal. 3. Ep.
comp. 3. tit.
73. 65 lib.
de atra bi-
le cap. 8.*

Huictiesme Probleme.

Quelle de ces trois portions dispose l'enfant à la verole ?

Diroit on que ce fust celle qu'il attire à soy pendant sa closture? quelle raison si c'est la plus pure, la plus douce, la mieux elaborée ?

Est-ce le lait? il n'y a pas d'apparence, car il ne cede pas beaucoup en bonté à la portion susdicte. Et de plus il ne contribue rien à la nourriture de l'enfant avant sa naissance, si ce n'est en cas de nécessité, lors qu'estant grande let la munition luy vient à faillir, & mesme arrivant que le lait accourut à la matrice en telle abondance que les mammelles deuinssēt extēnuees, c'est vn tesmoigna-

ge de disette extreme, & presage d'aurement. Ce n'est pas aussi celuy qui demeure aux mammelles, car au cas qu'il ne soit pas loüable, l'on le peult vuidier, ou le corriger par remedes conuenables & par bon regime, auant que l'enfant en gouste, & ce pendant luy pouruoir d'une bonne nourrice attendant que la sienne se mette en estat.

Finalemēt ce n'est pas la dernière partie aduste & maligne; Car elle est delaissee de l'enfant, & n'a nulle part à sa construction.

Ie responds que toutes les trois induisent la disposition verolique, ou mediatement ou immediatement. La premiere & la seconde l'induisent immediatement lors qu'elles sont impures d'elles mesmes, comme es femmes mal saines: ou qu'elles viennent à infecter par la cōtagion de la troisieme avec laquelle elles ont fait si longue demeure, Elles l'induisent immediatement par ce qu'estant attirees & receües pour aliment, elles emplissent les veines de leur infection, & des veines la font glisser aux parties solides & vniuersellement par tout le corps. La troisieme l'induit

mediatement, & immediatement : Mediatement, par la contagion susdicte, immediatement, lors qu'elle est employee à la nourriture du miserable nourisson soit ou que luy mesme par sa voracité s'estant retranché les viures se treuve contrainct d'attirer le pire en vne necessité vrgēte, au deffault du meilleur. Ou que la mere pour quelque indisposition contre nature, ou par mauvais regime peruertissant l'economie naturelle fasse surcroist de suc estrangers.

Meres naturellemēt curieuses & amoureuses du bien de voz enfants, exercez ce premier acte de pieté en leur endroit pendant qu'attachez à voz entrailles comme petits reiettons à la terre, ilz ne prennent autre substance que celle que vous leur communiqués.

Neufiesme Probleme.

D'Où vient que l'homme seul entre les animaux encourt ceste maladie?

Nous auons peu auparauant rapporté & refuté la respōce du Sieur du Laurent qui veut qu'absolüement l'on attribue la cause de ceste diuersité à la diuersité du

viure & des exercices. Car les bestes brutes, dit il, digerent & dissipent tous les reliques du sang vitieux par vn viure desséchant, & par le trauail continuel. Les hommes au contraire passent presque leur sept premieres années entieres à tetter, à manger, & en oyssueté. Mais que peut il respondre à l'instance que nous luy auons faiçtes ? les chiens viuent des viandes de nos tables, s'en farcissent iusqu'à rēdre gorge à tout bout de chāp ? cherchent le repos & fuyent l'exercice non moins que les enfāts au dessoubs de sept ans, & viuent sans verole.

Seroit-ce donc point que les bestes n'ayant pas du sang en affluence comme les hommes n'en prennent que ce qu'il leur est necessaire, & n'ont rien de superflu ?

Ceste responce ne me peut satisfaire, bien qu'elle vienne de bonne part, Car en premier lieu elle ne peut valoir és chiens, és vaches, és lūments, qui (au tesmoignage d'Aristote) font amas de sang menstruel.

Secondement l'appetit naturel reigle & gouerne les enfāts aussi bien que les bestes dans le ventre de leurs meres,

en sorte que pour grande & abondante
 que soit leur nourriture, ils n'en attirent
 qu'autât qu'il leur est nécessaire, le reste
 comme superflu partie se vuide apres
 l'accouchemēt, partie mōte aux mam-
 melles. La raison auroit plus d'apparēce
 si elle coneluoit que le sang se corromp
 plus facilement aux femmes qu'aux
 bestes pour sa quantité desmesurée. Car
 les bestes n'abondent pas en purgati-
 ons menstruelles comme les femmes, &
 pour la pluspart n'en ont point du tout.

*l'auteur ne
 dit pas suray
 le sang se monte
 par l'aune
 melle pour
 faire le lait
 par regnitude
 fait des hile
 qoy harueat
 parnet et
 chailou par
 tiru lierement*

La mesme raison vaudroit si elle sup-
 posoit non absolument vne plus grande
 quantité de sang, mais de mauuais sang.
 Car c'est la verité que le sang des femmes
 grosses est plus abondant en impuretez
 que celui des bestes. Tesmoins tant
 d'accidents qui trauerſent ordinaiemēt
 les femmes enceintes depuis le pied
 iusqu'à la teste, desquelz nous ne reco-
 gnoissons autre source que la cacochy-
 mie retenüe par la retention des moys.
 Les bestes comme moins sedentaires
 pour la plus part plus mesurees en vne
 simplicité de viure, contentes de ce que
 la nature leur prepare de sa main libe-
 rale, sans nulle artifice de cuisine, sans

ces appasts de gueule, ces saupiquets, qui n'appartiennēt qu'à l'asne d'Apulēe, ne font pas grands amas de crudité aussi ne sentent elles pas ces refrains d'oyfiuēt & gourmandise qui sont commune à nostre espee.

Vous remettērez sus pied la responce de du Laurent laquelle vous auez renuersee, me dira quelqu'un. Je la faicts valoir comme particuliere & non cōme vniuerselle, ainsi que luy, qui n'allegue nulle raison qui puisse afranchir de verole les bestes oyseuses & gourmandes.

Pour parler clairement & pour cuiter plus longues disputes vuidons l'affaire avec distinction.

Difons ou que la matiere de verole default entierement és animaux, ou qu'elle n'est pas bastante, ou qu'elle est dissipée, ou qu'elle est employée à quelque vsage, ou qu'elle ne peut penetrer à la circonference du cuir, ou qu'elle n'y est pas poussée, & que pour toutes ou aucunes de ces raisons ilz ne peuuent estre touchez de verole.

*inquies
maladie
matteque
jamais
esperer
ainly
peuvent
auoir*

*des
maux
de leur
diffe
rence*

l'homme que l'homme ne peut pas auoir pour auoir Elle

La matiere default aux bestes exanguēs, à celles qui s'engendrent d'œuf, & à leurs semblables.

Elle n'est pas suffisante en celles qui ne font pas long giste dans le ventre de leurs meres, par ce qu'elle n'y acquiert pas grande corruption. Aussi ne l'est elle pas en celles qui vsent d'un viure desséchant, qui sobrient, qui trauaillent d'ordinaire.

Elle se dessèche & consume par ceste mesme qualité du viure, par la sobriété, par le travail.

Elle est employée à la generation du poil, des ongles, des cornes, des coquilles, des escailles, des croustes, des plumaches, des laines, qui seruent aux animaux d'ornement, de vestement, de rempart contre les injures du temps. La nature (à qui seule appartient de mettre proprement toutes pieces en œuures) s'en sert mesmes en la generation humaine, pour la production de l'arrière-faix, qui est le liêt où elle pose l'enfant: mais la production de ce liêt n'en espuise pas l'impureté, non plus que la superfluité.

Ces coquilles, ces escailles, ces croustes susmentionnées, les peaux mesmes pour leur dureté sont impenetrables en plusieurs animaux, les matieres veroli-

O

ques, si aucunes se. retreuuent en leurs corps, n'y font aucune bresche. Moins à ces rempars crousteux qui tiennent lieu de cuir, és animaux appelez *ὄστροκόδοντα*.

Bref en quelques animaux la matiere est rebelle pour sa grossiereté, espaisseur, ou tenacité: ou bien la vertu expultrice manque de chaleur & de poussee pour faire quelque notable effort.

Voyla bon nombre de raisons lesquelles ie remets au choix d'un chacun pour les appliquer à son bon plaisir à chasque espece d'animaux.

Dixiesme Probleme.

Pourquoy ceste corruption gisante au sang ne paroist elle pas aux vrines?

Ie reponds premierement tandis que l'enfant est aux termes de santé que ceste engeance verolique est gouvernée & & maistrisée par la nature, & ne peut faire nulle violence ou offence à ses actions, c'est pourquoy les excrements n'en portent aucune marque.

Ie reponds en second lieu que bien qu'elle s'esmeue, & s'esleue contre la nature, elle ne conçoit pas pourtant

necessairement quelque putrefaction, or y a il grande difference entre impureté, & putrefactiō, L'impureté des veines ne paroist pas tousiours aux vrines si fait bien la putrefactiō. De celle icy s'engendre tousiours vne fiebure putride, de celle la non, voire mesmes voyons nous quelque fois la verole du tout sans fiebure.

Je responds en troisieme lieu qu'il arriue rarement que les vrines ne descourent en quelque façon le trouble qui se fait és corps verolez, soit en leurs substances, & consistences soit en leurs couleurs, soit que le foyer soit putride ou non : leur changement respond aux conditions & dispositions du sang. S'il y a putrefaction dans les veines elles se monstrent beaucoup plus esloignees de leur estat naturel tant en leur liqueur qu'en ce qu'elles contiennent, que lors qu'il ne se fait qu'une simple ebullition. Neantmoins si tost que la matiere putride est entierement poussee du centre à la circōference, comme la fiebure cesse, les vrines demeurent loüables sans confusion, sans meslāge, sans apparence d'aucune substance ou impression estrangere.

Vnzième Probleme.

PArloit-on de verole du tēps d'Hippocrate,
& de Galien ?

Ceste recherche est plus curieuse que profitable, neantmoins fort controuersée entre les plus beaux esprits de nostre temps.

Chacun en croyra ce qu'il luy plaira, Quand à moy ie tiens pour assuré que la verole n'a peu estre incognüe des Anciens, car iäçoit que l'on puisse probablement conclure que le bon regime qui se tenoit du passé auoit grand pouuoir de destourner & retrancher les occasiōs à telle maladie, si ne puis-je me persuader, que ce pouuoir se soit estendu si vniuersellement & si indifferemment sur tous, que la verole n'ayt trouuë quelque entree en plusieurs, où par quelque vice particulier, où par l'inclētence & indispositiō du ciel. Du temps d'Hippocrate les femmes n'estoient pas subiectes aux gouttes, si les mois ne leur estoient retenus: doncques des-jä dés lors la retention des mois cauſoit de grands accidens, dés lors *siebat ab utero morbi*, La

6. aph. 29

7. aph. 57

matrice estoit comme vn seminaire de maladies. Pourquoi non de verole aussi bien que d'autres? puis qu'à l'adveu de la plus part des doctes experimentez la source principale & plus ordinaire en despend? Que direz vous si ie vous monstre au doigt & cote quelques lieux où Hippocrate en fait mention? Ie me contenteray de deux seulement en laissant la recherche à ceux qui en desireront d'auantage. Ces exanthemes rouges, ronds, petits, en forme de varons, qu'il dict estre arriuez à Silene que sont-ce sinon verole? Ils suruindrent à Silene l'huiſiesme iour d'vne fiebure maligne, apres des lassitudes, des beuuettes, des exercices desreglés: sont-ce pas causes, & indices de verole tout ensemble? l'aage de Silene y simbolisoit, car il n'estoit aagé que de vingt ans. Ces autres exanthemes qui s'esleuerēt par le corps du fils d'Euphranor en guise de morsure de moucherons, qu'estoient-ce sinon rougeole? Que personne ne s'estonne si sous le nom d'exantheme Hippocrate comprend l'un & l'autre, car il les distingue assez clairement par les differences adioinctes. Ainsi comprenons nous l'un

1. Epidem.
agros 2.

5. Epidem.

& l'autre sous le mot de pustules, & les distinguons par leurs causes, leurs qualitez, leurs formes particulieres. Les pustules de verole sôt plus grosses & plus eminentes, celles de rougeole ont quelque affinité avec les morsures de mouches, dont à bon droit par l'adjunction de ceste marque au mot d'exanthemes nous entendons la rougeole.

Si les maladies estoient en regne du temps d'Hippocrate nonobstant que la sobriété fust en hōneur, que peut il estre adueni au siecle de Galien, lors que desja la dissolution tenoit lieu de vertu? Est il à presumer qu'elle se soit esteinte lors que ses amorces se sont plus ardemment allumees?

Bien est il veritable que Galien n'en a pas rapporté les marques si formelles qu'Hippocrate; si pouons nous probablement dire que ces pustules larges & sublimes dont il parle en diuers lieux; & les exanthemes noirs qui paroissent tout à coup par tout le corps, & en abondance pendant la peste; dont il parle au cinquieme de sa methode therapeutique: Nous pouons dis-je maintenir sous l'adueu de plusieurs personnages

3. in 6. Epi
dem. 1. 30.
4. apho. 9.

cap. 13.

tres-experimentez & avec bonne raison que ces exanthemes estoient especes de verole, mais d'autant qu'il ne nous importe comme il en soit, ne nous enquerons pas d'auantage.

Douzieme Probleme.

Si les Anciens Grecs ont cogneu ceste maladie pourquoy l'ont ilz laissé à nonchaloir? Que ne nous ont ilz enseigné la methode de la traicter? Ilz se sont bien employez à de moindres?

Est-ce point (cōme dict du Laurent) par ce que de leur temps elle estoit fort legere à cause du bon reglement de leur viure? Comme encor pour le iourd'huy nous la voyons quelquefois sans fiebure, sans vomissements, sans nul accident violent ou dangereux.

Il y a bien quelque apparence de croire que pour sa legereté ilz n'en ont pas fait beaucoup d'estat; Ou qu'ilz en ont remis la cure presque totale à l'action de nature, iugeant que l'industrie du Medecin n'y estoit pas necessaire. De fait Galien r'apporte que les exanthemes noirs dont nous parlions précédē-

ment se guarissoient d'eux mesmes sans assistance de medicaments : Neantmoins ilz estoient malings , tesmoing la noirceur, qui monstroit que leur cause prouenoit des reliques du sang putrescé pendant la fiebure, lequel estoit poussé à la peau par benefice de nature , cōme cendres restantes apres l'adustion.

Mais de dire que la legereté de la verole du temps de Galien procedoit d'un regime exquis & bien ordonné, c'est deroguer aux plainctes qu'il faiēt en plusieurs endroits sur les desbordements de son temps, desquels les Medecins mesmes, qui deuoient seruir d'exemplaires de sobriété, estoient & complices & ministres. Du temps d'Hippocrate (dit-il au 6. des Aphorismes) il se trouuoit peu de personnes qui patissent la goutte à cause de leur temperance & mediocrité grande. Mais du nostre il s'en treuve vn nombre infiny, d'autant que le lux & la volupté sont tellement à leur periode, qu'il ne leur peut rien arriuer de surcroist. La paresse, la gourmandise, l'yurongnerie rend les eunuques podagres aussi bien que les autres, ores qu'ilz ne soient point portez aux exercices de

Venus.

Comme il en soit, ou que la verole fust alors plus benigne & facile que du temps des Arabes, ou quelle fust aussi rude & fascheuse, les Grecs n'ont pas estimé nécessaire d'en faire aucun recueil ou traité à part, considerants que ce qu'ils auoient si amplement discouru de toutes especes de fièvres, ioinct aux enseignements qu'ilz ont donné touchant la curatiō des affections cutanees, pouuoit seruir de guide & conduytte en la guarison d'icelle.

Si la verole peut prouenir d'auoir esté conçu pendant les purgations menstruelles?

A Insi l'a laissé par escrit le bon viellard Gordon en ces termes qui resistent le bon temps *Accidēt aliter autem venit ex piis causis, vt si aliquis esset generatus in tēpore mēstruorū, & iste modus est valdē malus: Quia tales sic generati rarō effugiūt lepram, aut aliquam terribilem aegritudinem.*

Voila vne terrible sentence, qui doit faire heriser & fremir de frayeur ceux

qui s'approchent des femmes pendant leurs purgations. La premiere est que la verole procede accidentellement d'a- uoir esté conceu pendant le cours men- struel. L'autre est que telle verole est tresmaligne, par ce que mesmes ceux qui sont engendré pendant ce temps là rarement eschappent ilz la lepre, ou quelque autre maladie espouuentable, Ainfi le confirme Azarabius, disant que celui qui est conceu au premier iour des purgations deuient lepreux au dou- ziesme an de son aage, ou plustost. Ce- luy qui est conceu au second iour en- court la lepre du 13. an insqu'au 24. Celuy qui l'est au tier iour, l'encourt de 35. à 36. Qui au quatriesme, deuient ladre de 37. à 48. Voyla vn calcul bien ietté & avec belles proportions. Or que la femme puisse conceuoir pendant ses fleurs, nul n'en doubtera s'il ne veut s'o- piniastrer contre Aristote, & contre l'auctorité mesme du diuin Hippocrate. Aucunes (dit Aristote) conçoient pen- dant que les fleurs leurs coulent & ne peuuent conceuoir par apres, d'autant que la bouche de la matrice est compri- mée incontinent apres la purgation :

c. de lepra

*les femmes
peuuent
concevoir
pendant
leur purga-
tion*

Hippocrate passe plus outre au premier liure des maladies des femmes en deux diuers endroits, où non seulement il assure que la chose est faisable, mais bien d'auantage donne aduis aux fēmes *ut ad virum accedant incipientibus mensibus: optimum autem desinentibus, & adhuc euntibus, magis quàm ubi disparuerunt*, Cecy est latin mais Hippocrate parle Grec, i'ay peur que la pudeur & modestie du sexe féminin ne me reprenne si ie dis françois, qu'il conseille aux femmes desireuses de lignée de s'approcher de leurs marits lors que les purgations leurs commencēt, Ou bien lors qu'elles sont sur le poinct de cesser, & qu'elles fluent encores plus tost que lors qu'elles sont entierement taries. Qui ne s'estonnera de ce conseil si tost qu'il entendra les qualitez infectes du sang menstruel, qui necessairement communiquēt leur infection maligne à la semence, & à ce qui en est produit? Qui ne croira que les principes de la vie imbus & pollués de telle infection ne nous menacent de grieues & terribles maladies, cōme parle Gordon, & d'accidents malings? Est-il possible que ce sang qu'Aristote appelle

3. de histo.
animaliū
cap. 9

vitié & malade, produise vn bourgeon

lib. 7. c. 15. sain & entier? Lisez comme Plin le despeint en son histoire naturelle Il sēble (dit il) qu'il n'y ayt chose plus monstrueuse que le flux menstruel de la femme: Car si ayant ses fleurs elle s'approche d'un vin nouveau il enaigra: Les bleds aussi seichent, si elle les touche estant en cest estat: les entes en meurent, aussi font lès herbes de lardins par où elle passe, mesme le fruit des arbres sous lesquels elle se fera rafraeschir tombera: les miroirs se tachent à son regard, aussi fait l'acier, & l'yvoire, & le fer & l'acier s'y enrouillent, & mesmes l'air en est infecté. Les chiens en ayant goustez deviennent enragez & sont leurs morsures incurables.

Le grand Fernel lumiere de la France luy adioute encor d'autres prerogatiues & conclud en fin au rapport des anciens, que c'est vne poison non moins venimeuse que le sang d'un lepreux auallé. C'est pourquoy (dict il) estant retenu dans la femme, & n'ayant son cours ordinaire, il engendre tant de pernicious accidents à celle mesme à qui il est propre, & à qui il deuroit estre familier. Hippocrate à ce propos raconte vne

histoire fort memorable au 6. de ses Epidemiques de Phatuse laquelle apres le bannissement de son mary Pytheas ayant esté longuement sans se recognoistre eut des douleurs & rougeurs es articles, puis devint toute velüe & barbuë, avec vne voix aspre & virile. Et en fin mourut apres qu'Hippocrate mesme eut employé toute son industrie à solliciter ses fleurs sans aucun effect. Que si l'impureté des menstrues ne rendoit les femmes impures & immondes quelle raison auoit Moyse de leurs deffendre le sanctuaire pendât qu'elles se purgeoiēt? si ceste impureté ne redondoit au detrimēt de l'enfant sur quel subiect estoit establie la deffence de toucher les fēmes pendant les purgations?

au Levitique ch. 18.

Ioubert au second de ses paradoxes attaque viuement Fernel sur ce subiect & monstre par vñes raisons, Ou que la conception ne se peut faire pendant les purgations, ou que si elle se faiēt l'enfant n'en peut estre intere ssé. Son argumēt principal est tel.

parado. 1.

Ou la purgation se faiēt par les veines interieures qui terminent à l'amarry, ou par celles qui enceignent son col: si c'est

par les veines internes appellees par Hippocrate & Galien Cotiledons , la semence sera repoussée , & ne pourra s'appliquer ou adherer à la matrice: Ou bien si elle y est retenüe , soudain la matrice se reserrant comme elle faiët apres la conception , le sang qui flüe hors ses vaisseaux ne treuuât issue se corrompra , & tirera quand & soy la semence à corruption , & d'une fuite empeschera la conception.

Que si vous accordez que la purgation se fasse par les veines du col de la matrice, la semence n'en fera conte & tirera des cotiledons le meilleur qui s'y trouuera. D'auantage il n'y a nulle apparence que ce sang qui s'escoule pendant la conception puisse occasioner plus de maux à l'enfant, que celui qui s'escoule apres la conception, en plusieurs qui se purgēt presque tous les moys estant grosses.

Pour plus grande preuue de son intention Ioubert monstre par deux raisons que la purgation ordinaire des femmes non enceintes se faiët par le col de la matrice. La premiere est que les veines du col de la matrice paroissent beaucoup plus grosses, en elles que celles du fond.

L'autre est que la bouche de la matrice est toujours close & fermée, donc si la purgation se faisoit par le dedans, il faudroit que le sang y fist quelque sejour avant que sortir, & y sejourner qu'il se caillast : Et ainsi ne sortiroit il que par grumeaux, comme il arriue apres l'accouchement, nonobstant qu'au parauant l'amarry se soit bien fort dilaté.

Quand à moy ie souscris librement à l'opinion de loubert, touchant le faict de question, mais ie ne puis souscrire à ses raisons. Je luy accorde volontiers ou que pendant les purgations, la conception ne se peut faire, ou que si elle se faict elle n'est pas preiudiciable à l'enfant. Mais ie luy nye qu'absolument & ordinairement les purgations arriuent à filles & à femmes par les veines du col de la matrice. Je l'accorde pour les femmes enceintes, pour les autres non. Je luy nye que pendant les purgations la femme ne puisse concevoir, ores que la descharge s'en fasse par les cotyledons. Resouldons en premier lieu les differentz que nous auons contre luy, puis nous fortifierons noz accords.

L'opinion commune des Docteurs

fondee sur l'auctorité du souverain Dictateur, & sur la raison, est que la purgation ordinaire des femmes non enceintes se fait pas les veines du fond de la matrice. La sentence d'Hippocrate en est toute formelle au premier des maladies des femmes, où il dict que les femmes sont du tout disposees à la conception apres la purgation, d'autant que lors la bouche de la matrice est fort beante & estendue : & que les veines attirent la semence où auparavant la matrice estoit close, & les veines pleines de sang ne tiroient pas la semence avec telle avidité. Ce qui ne se peut entendre sinon des veines qui sont dans la matrice, & non de celles du col, puis que pour concevoir il ne suffit pas que la semence soit tirée au col, mais il est nécessaire qu'elle parvienne iusqu'au creu. D'auantage les fleurs s'euacüent par ce qu'elles redondent, elles redondent par vne preuoyance de nature, pour satisfaire à la conformation, à la nourriture, à l'accroissement du fœtus, (ainsi l'estime Ioubert) doncques il failloit par la mesme preuoyance de nature que le sang pour fournir à ce à quoy il estoit destiné,

fut

fut porté & expulsé par les voyes mesmes qui seruent à ces intentions.

Ce qu'allegue le mesme Ioubert au contraire n'est pas de grande force. Premieremēt la petitesse des cotyledons es femmes non enceintes ne conclud rien contre nous, d'autant qu'ils ne sont pas si minces, si petits, qu'ils ne puissent redre le sang en abondance. Outre que cōme les hemorroïdes s'enflēt & se grossissēt lors qu'elles coulent, par apres elles se retirent & s'appetissent tellement qu'à peine les discerneriez vous, le mesme peut arriuer aux cotyledons.

Ce qu'il adioust sçauoir que la matrice est tousiours clōse & fermée, cōtrarie ce que nous venons d'apprendre de nostre oracle, duquel voicy les propres termes, *Maximè os uterorum hiat & distentum est post purgationes, at in priore tempore conclusum est*, si la bouche de la matrice est fort ouuerte apres les purgations à plus forte raison le fera elle pendant icelles.

L'autre differēt que nous auons avec ce tresdocte & tressubtil personnage, est qu'il maintiēt que la cōception ne se peut faire pendant les purgations, sup-

P

posé que les purgations se fassent par les cotyledons. Si Ioubert a raison, nostre Hippocrate a grand tort d'auoir donné cest aduis aux femmes duquel nous auons parlé peu auparauant.

Mais pourquoy la conception sera-elle empeschée? d'autant dit-il que la semence ne pourra s'appliquer ou adherer à la matrice, ou si elle y adhère, elle se corrompra avec le sang retenu, lequel se gaste & se corrompt si tost qu'il est hors ses vaisseaux.

Le respons que le flux menstruel estant copieux il y a peu d'apparence que la femme conçoie, mais ne l'estant pas il n'arriuera ny l'un ny l'autre de ces incōueniens que l'on nous obiecte. Car les parois de l'amarry ne seront pas tellement imbües & humectées qu'elles ne puissent retenir la semence: & soudain la conception faite, tout ainsi que la bouche de la matrice se ferme si estroitement que la pointe d'une petite sonde n'y penetreroit pas, aussi son corps entier se ride, & se ridant restraint quand & soy & referre ses vaisseaux, lors le flux cesse, & le sang demeure pour seruir de munition au petit embriõ à la necessité.

Mais ie m'apperçoy, que pour me desmesler d'auec loubert, i'entre en castille & en altercat auec ses aduersaires, comment disent ils peut-on s'imaginer que d'une matiere viciueuse & maladiue, voire monstrueuse & venimeuse il s'engendre vn corps bien sain? Tout beau messieurs, les femmes, la nature mesme vous appelleront à reparation en matiere d'iniure, quelle vie meneroient elles si leur sang menstruel estoit doué de ces qualitez que vous luy attribuez? la plus saine d'entre elles seroit elle pas tresmal saine, puis que les plus saines sont subiectes à ces purgations? Car de quelle source pourriez vous puiser des qualitez si malignes sinon du vice & de l'indisposition du foye qui en est le principe? à la verité, ou le foye, ou les veines, ou quelque partie noble, ou tout leur corps seroit tresmal affecté. Or si l'affection estrangere du sang suynt de necessité celle du corps, ie vous demande quelle santé pourront esperer les femmes de cinquante ans lors qu'elles ne se purgent plus? de dire que le sang se corrige avec l'aage, c'est vn abus, car à mesure que les années se haussent, les forces s'abaissent, & à

mesme proportion que les forces & la chaleur s'abaissent les actiōs décroissent, la corruption s'augmente, les accidents se multiplient, doncques c'est vne merueille que les vieilles tenant la mesme forme de viure que du passé, plus debiles neantmoins de chaleur, facent vne concoction plus parfaicte, engendrent vn sang plus pur & plus loüable qu'en ieu- nesse: ou si elles l'engendrent souillé de la mesme impureté qu'au parauant, est il probable que l'infection demeurant en leurs corps destituez du benefice des purgations precedentes, elles ne soient rongees de lepre, pourries & empestées de leurs propres venins si pestilents?

Je laisse à part vne infinité d'autres arguments qui sont tous communs entre les doctes, & qui conuainquent manifestement de faulxeté ceux qui de leurs langues enuénimées taschent d'empoisonner ce sang menstruel second principe de nostre generation.

Mais que respondrons nous à Aristote, à Plin, à Hippocrate, & Galien mesmes, qui tous presque d'une mesme voix, & d'un mesme consentement condamnent la qualité de ce sang? Que dirons nous

aux experiences qui la confirment?

Difons en vn mot qu'és femmes saines & de bonne temperature, qui ne font nul amas d'humeurs eſtrangeres, le ſang menſtruel eſt du tout ſans vice & ſans offence, au contraire que celles qui ſont mal diſpoſées, & intemperées engendrēt vn ſang vitieux & corrompu de ſoy. Ou bien alteré & gaſté par le meſlange des autres humeurs. C'eſt de ce ſang icy que procedent tous les effets malings & venimeux dont parlent ces grands perſonnages.

Mais d'où vient dira quelqu'un que c'eſt Phaetufe ſuſmentionnée qui ſe portoit ſi bien auparauant encourut de ſi eſtranges ſymptomes, & en fin la mort par la perte de ſes moys ? D'où vient que les plus ſaines ſont ſi rudement trauerſées lors qu'elles en ont manque ?

Ie reſponds en premier lieu qu'il faut de neceſſité ſuppoſer vne diſpoſition extraordinaire & cōtre nature en celles qui ne ſont pas enceintes & ne ſe purgēt point : C'eſte diſpoſition comme elle eſt capable de retenir le ſang, auſſi ſouuent eſt elle capable de l'alterer & corrōpre. Tel pouuoir eut la melancholie inſup-

portable que Phaethuse conceut de l'absence de son maryt.

Je responds en second lieu que le sang estant retenu pour quelque legere cause que ce soit, venant à regorger surcharge tellement le corps qu'il ne peut plus estre reiglé & maintenu en sa bonté naturelle, dont tost apres degenerant en cacochymie produict des effets du tout pernicioeux ; D'autant plus, que plus parfait est vn subiect, pire & plus infecte en est la corruption.

*Au leuitique.
chap. 18.*

Touchant la loy de Moyse ie treuve qu'en esgart au respect que l'on doit aux choses sacrees, la seule effusion du sang, pour pur & net qu'il fust, donnoit subiect legitime à sa deffence. La deffence adressee aux marits de ne cognoistre femmes pendant les purgations, est fondée partie sur l'honnesteté & bienseance : partie sur l'horreur, qui nous est empreinte de nature, de se pollüer & comme baigner dans le sang humain: Horreur suffisante pour empescher la fin & l'action du mariage, & engendrer & nourrir vn desdain irrecōsiliable contre ce sexe qui maistrise noz cœurs. I'en remets aux Theologiens le iugement, &

*Opinions de Ioubert refutée,
touchant la cause de verole.*

CHAPITRE XXVIII.

Ioubert Medecin non moins aigu
que sçauant & experimenté, dispute
subtilement & doctement au lieu preal-
legué sur la qualité des menstrues, & ^{2. decade.}
apres auoir monsté que le sang mēstru- ^{Parado. 2.}
el n'est nullement pernicieux contrel'o-
pinion de Fernel, il conclud par ces pa-
rolles, *Quasi vera sunt nemini iam dubium
est quin morbillorum & variolarum gene-
ratio ex naxo, quia pendeat quam infantes in
lucem e diti ex ingluuie & improba victus
ratione, sapius quam ab utero contraxerunt.*
Commes'il vouloit dire que l'on ne
peut pas nyer absoluēmēt que quelque-
fois la verole ne prenne racine du vice
contracté dans la matrice, mais que le
sang maternel estant loüable pour l'or-
dinaire, il est à presumer que la faute en
doit plustost & plus souuent estre impu-
tee à la gourmandise insatiable de l'en-

fant .La preuue de ceste presumption se tire de l'experience, car à peine l'enfant est il entieremēt formé que desia il s'en-yure du sang de sa mere, & continue si longuement qu'il est dans l'enclos de ses flancs. Vient il au mōde? l'on le voit iour & nuict attaché aux mammelles, succāt le laiēt iusqu'à regorger. Croist il en age? Il croist en desordre, il n'y a ny borne ny mesure ny choix des temps ou des qualitez en son boire & manger, ny reigle ny compas, ny fin ny cessē en ses exercices tant que le iour ou les iambes luy durēt, c'est vn Eurippe desreiglē en ses flus & reflux, De sorte que si tost la viande receüe dans son petit estomach, si tost elle en est precipitée auant la cōcoction parfaite. C'est pourquoy il abonde en crudités, & les cruditez le rendent esclau de verole, dit Ioubert.

Or que la cause de verole soit vn sang crud & pituiteux, il le preuue par les accidens, car au commencement l'on se sent pressé de sommeil, la teste pesante, les yeux enflez & larmoyans, la fiebure non fort vehemente.

Ioubert fauorize subtilement le party des femmes, & semble faire beaucoup à

la descharge des meres r'enuoyant le
pacquet aux enfans ; mais ie treuve au
contraire qu'accusant le desfreiglement
des enfans apres leur naissance, il condā-
ne & les peres & les meres à qui touche
le soing de leur nourriture. Meres s'il y a
faute, à vous principalemēt la coulpe &
le regret, la peine est à vos tendres inno-
cens desnuiez de iugemēt & de cōduitte.
Vous en estes les gardiennes, mais hélas !
souuent l'on faiēt du Loup le berger ,
vous les ruinez par vne liberté licenti-
euse & en guise de Singes, vous les creuez
ou les suffoquez pour les trop cherir.

*Reprimande
au me pour
la nourriture
des enfans*

Ce petit mot en passant seruira d'inst-
ruccion à celles qui en ont besoing. Par-
lons maintenant à loubert, & luy mon-
strons où cloche son discours.

Premierement il encourt le mesme
reproche d'insuffisance que nous auons
faiēt à du Laurent touchant le de nom-
brement des causes, du moins deuoit il
tirer en ligne de compte les aultres cau-
ses non naturelles qui ont part en la pro-
duction des cruditez, aussi bien que la
gourmandise & les exercices immo-
derés.

Voyez ce que diēt Hippocrate des

temps & des saisons par tout son troisieme des Aphorismes : Voyez comme il parle des airs, des lieux, & des eaux, dans ce petit traicté qu'il en a fait.

En second lieu Ioubert abuse du mot de cacochymie, l'attribuant à ce sang crud & pituiteux qu'il constitue pour cause vniue de verole. Car ou ce sang est propre & vtil à la nourriture, ou nō : S'il l'est, il ne merite pas le tiltre de cacochymie : S'il ne l'est, il ne merite pas celui du sang.

Tiercement il erre grandement en ce que sans distinction il veut que ceste cacochymie, ce sang crud & pituiteux soit indifferemment cause de rougeole, & de verole : Là où le commun des bons Praticiens distingue ces maladies par leurs causes, & recognoist vn sang plus bilieux en la rougeole, & plus pituiteux en la verole.

En quatriesme lieu il choppe doublement, & parle contre l'experience toute claire, & contre la raison disant que les enfants reçoient ceste infection par leur desreglement apres leur naissance plus souuēt que de la matrice. Il choppe premierement en ce qu'il note & taxe

d'avantage le vice de l'enfant que celui du sang vterin : Secondemēt en ce qu'il accuse plustost la gourmandise de l'enfant desia nay, que celle de l'enfant gisant dans la matrice. Quand au premier nous voyons le soing que rendent les Princes, les Seigneurs, & les honnestes familles à la nourriture de leurs enfants, sans neātmoins qu'ilz puissent les asseurer contre la verole : En tel cas la faute ne peut proceder que de la matrice. Si elle vient de la matrice elle est ou à l'embrion, ou à la mere : Elle n'est pas à l'embrion comme nous prouverons par apres, donques elle est au sang maternel. Donques le vice du sang maternel est plus souuent cause de verole que celui de l'enfant, puis qu'il est commun & à ceux qui tiennent regime, & à ceux qui n'en tiennent point.

Quand au second il y a de la contradiction, ou du moins de la repugnance manifeste au dire de Ioubert, car s'il est vray que les enfants non seulement se saoulent, mais aussi s'enyurent tellemēt du sang maternel qu'ilz naissent avec vne rougeur immoderee, comme parle Ioubert, pourquoy n'accuserons nous

pas leur gourmandise auât la naissance ?
 Qui pourra naistre sans disposition à
 verole ? Moins les causes peuuent s'eui-
 ter plus frequentes sont elles, & plus
 vniuerselles : Or qui veut cognoistre si
 l'embrion prend trop de nourriture ?
 S'il en prend trop qui y veut remedier ?
 La gourmandise de l'enfant ne reçoit ny
 frein, ny bride, ny correction dans le
 ventre maternel ; Hors du ventre elle se
 peut corriger, elle se peut moderer,
 l'enfant tette-il trop ? Mange-il trop ?
 Il y a moyen de luy tettrancher ses mor-
 ceaux. A-il trop tété ou trop mangé ?
 Se sent-il greué ? Il y a moyen de luy
 ouurir le ventre, si la nature ne le des-
 charge d'elle mesme, ou s'il n'arriue
 vomissement, comme il arriue assez
 familièrement aux enfants gourmands.
 La nourrice a-elle trop de sang ? Nul
 inconuenient en la seignee, regorge-
 elle en mauuais suc ? L'on la peut pur-
 ger, avec assurance. Est elle si mal dis-
 posée que l'on n'y puisse donner ordre ?
 Il est loysible de la changer. Bref le vice
 de la nourrice n'est preiudiciable à l'en-
 fant qu'autant que nostre nonchalance,
 ou ignorance le permet.

Mais qu'est il besoing de raisons contre vn qui se coupe de soy mesme ? Ioubert donnant raison pourquoy l'on retombe si rarement en verole, dict qu'il suffit que la depuration se fasse vne fois des humeurs comme du vin, & des autres suc. Toutesfois que ce qui n'a point esté purgé & purifié peut r'allumer le foyer, exciter vne nouvelle ebullition & de nouveaux exâthemes par des fiebres d'autres especes, vous vous entretaillez icy monsieur Ioubert, car si la gourmandise des enfans nays, & leurs exercices desmesurez ont vne fois engendrez la verole, ainsi que vous nous persuadez, Pourquoi ne pourront ils pas la r'allumer de nouveau pour vne seconde, pour vne troisieme, voire pour autant de fois qu'ils fourniront de matiere ? ie treuve fort estrange que Ioubert ose accuser la gourmandise de l'enfant gisant au ventre de sa mere, car accusant l'embrion il passe condamnation contre la nature mesme, & montre qu'elle comme desaturée en nous mesprise nostre conduite. Messieurs les Physiciens à vous le debat. Tenez vous pas pour certain que la nature ne faict

rien en vain? d'où vient d'œcques qu'elle nous conçoit avec cet appetit defreglé, ceste faim canine, qui nous rend plustoft yures que nays, qui enfante & nourrit les maladies avec nous mesmes? D'où procede l'appetit naturel sinõ de nostre default? Quelles sont ses limites sinon de fournir à la neccessité? Doncques l'appetit de lenfant n'est pas naturel puis qu'il outre-passe les bornes de nature, doncques leur nature est contre nature. Mais quelles marques a loubert de leur gourmandise? leur rougeur immodérée (dit il) tesmoigne l'abondance de leur nourriture. C'est tirer vne conclusion trophardie d'une cōiecture trop legere: Il deust auoir mis en ieu tous les signes d'une habitude athletique & les faire paroistre és nouveaux nays pour donner couleur à son discours. La rougeur qu'il allegue leur est cōmune presque à tous: combien s'en voit-il de rouges au reste chetifs & mal nourrys qui ont plus de disette que d'abondance?

Je pourrois entretenir la dispute plus longuement, mais quel besoing? quel fruit? voyõs plustoft s'il y a moyen d'en tirer quelque resolution mieux fondee.

*Que la cause de verole se peut
accumuler par un regime
desreiglé.*

CHAPITRE. XXIX.

PAR le regime du viure les Medecins entendent generalement tout ce qui concerne l'establissement des six choses appellees non naturelles, qui sont,

1. L'air exterieur,
2. Le manger , & le boire,
3. Le mouuement , & le repos,
4. La veille , & le dormir,
5. La repletion, & l'euacuation,
6. Les passions de l'ame.

Chacune d'icelles soit par mesgard, soit par necessité peut contribuer à la verole, ou comme cause dispositiue , ou comme mouuante ou assistâte. L'appelle dispositiue celle qui induit les dispositions requises à verole, la mouuante est celle qui les excite & les reduits de puissance en effect. L'assistante est celle qui les ayde & seconde en leur action. Nous les considerons icy seulement comme causes dispositiues, Nous

es considerons par apres comme mouuantes & coadiutrices.

Touchant l'air nostre Hippocrate en diuers endroicts, & apres luy son disciple nostre maître, nous tesmoigne le grand pouuoir qu'il a generalement en la production des maladies & de leurs causes; Personne n'ignore la prerogative qu'Auicenne luy attribue en la production de verole, particulierement à la saison printanniere, à la fin de l'autonne és constitutions australes. Ce quise doibt pareillement entendre des regiōs, & climats chauds & humides, ou tendans à chaleur & humidité.

Le mesme Auicēne accuse la qualité du manger & du boire, non moins que celle de l'air. Il condamne principalement les aliments seculents & de mauuais suc, sur tout si apres en auoir pris l'vn vſe de drogues ou de viandes chaudes; il met le laiēt au mesme predicament, & particulierement celuy de chameaux, & de iuments, si l'on s'en emplit sans y estre accoustumé & si par apres l'on boit quantité de vin, ou de medicamentz eschauffants. Ioubert prefere la quantité à la qualité, comme nous auons dict,

dressant

dressant la poincte de son accusation contre la voracité des enfans. Voire mesmes il ne recognoist autre cause de verole en eux avant leur naissance que leur gourmandise, supposant que le sang maternel est bon & louable de soy. Il adiouste pour ceux qui sont nays le peu de regle qu'ilz tiennent au temps, en l'ordre, en l'option des viandes, & en leurs exercices importuns, qui retirent la chaleur de son centre, empeschent la concoction, & precipitent le chyle hors l'estomach avant qu'il ayt acquis sa perfection. Nous receuons tout ce discours comme en partie, mais non pas comme absolument veritable.

Or comme l'exercice immodéré espuise les espritz, & distraict la chaleur de ses fonctions, eschauffe la masse sanguinaire & la rend bilieuse : Aussi l'oyssuete l'opresse & l'aggrave, & de sultyte emplit les veines de crudités.

Les veilles & le dormir font les mesmes effects que les exercices & le repos. Que si les corps sont de bonne habitude & temperature, la bonne chere, le long dormir, l'oyssuete accumulent telle quantité de sang que pour bon & louable

Q

qu'il puisse estre l'on court fortune de verole, ainsi que l'on verra au chapitre suyuant. Chacun sçayt combien il arrive de changements diuerses en la qualité & quantité du sang, par la retention des euacuations ordinaires. Si le manquement des artificielles nous prepare à verole, comme dit Auicenne, parlant à ceux qui espargnent les saignées, de uons nous pas faire mesme iugement du manquement des naturelles, puis que l'art n'est que pour supplement de la nature? Finalement si les passions ont du pouuoir sur la production des humeurs elles en aurōt en la productiō de verole. Or est il qu'il se retreuve vn tel consentement des vnes aux autres, que tant les François que les Italiens attiltrent noz meurs & noz passions du nom d'humeur. Ainsi disons nous d'un homme fascheux & rabarbatif, qu'il est de mauuaises humeurs; Et de celuy qui est en lyessē, nous disons qu'il est en bonne humeur. Tout ce discours me semble fort plausible, mais il en reüssit vne difficulté qui se peut vider problematiquement.

Probleme.

Pourquoy la recidive de verole est-elle si rare en un si grand, si frequent, & si puissant nombre de ses causes?

Nyrons nous qu'elle soit rare, puis qu'elle se rencontre en bon nombre de personnes? Vray est que la plupart de ceux qui recidiuent l'ont eue legeremēt pour la premiere fois; Qui tesmoigne que souuent la recidive se suscite des reliques delaissees.

Ou bien dirons nous que c'est le propre de nature, selō la doctrine de Galien nostre maistre, de purger noz corps mesmes par maladies? Si ces maladies font purgatiō entiere & vniuerselle, noz corps libres & deschargez de leur faix en demeurēt plus forts pour resister, & obuier aux causes nouuelles, & empescher les nouueaux assauts tant des maladies que nous auons souffertes, que d'autres esquelles nous estions precedemment disposez. Ainsi (dict Aece) ceux qui ont esté vne fois touchez de fiebure quarte, n'y retournent plus. S'entend si la guarisson a esté entieremēt parfaite. Et non seulement sont garan-

Q 2

Hippoc. 27.
Galen. 6.
in 6. Epid.
2. 7. & 1.
Epid. part
3. 1. 4.

tis de ceste fiebure pour l'aduenir, mais
aussi d'autres maladies tresgriefues,
comme d'epilepsie, de melancholie, de
lepre, lors que la quarte par sa lōgueur,
& par ses rigueurs a desseiché tout le
corps, & corrigé son intemperature.
Voyons nous pas iournellement que la
verole produict mesme effect, & laisse
noz corps plus sains qu'auparauant,
lors que la nature s'acquitte parfaictemēt
de son debuoir, ou qu'à son defaut
nous ne negligions pas le secours de
l'art? Que si par continuation de mau-
uais viure il se faiēt quelque nouuel
amas, le changement d'aage nous dis-
pose à d'autres maladies plustost qu'à la
verole. Pour mesme raison à mesure
que nous aduançons en aage la galle, la
grattelle, & autres eruptions cutanees
qui symbolisent aucunement à verole,
viennent à nous quitter. Neantmoins
comme en tous aages il se treuve tou-
siours quelque galeux par quelque vice,
ou indisposition particuliere, aussi s'en
treuve-il de verolés pour la seconde &
troisiesme fois, nonobstant le change-
ment d'aage & de temperature, & l'a-
bondance & suffisance des euacuations
precedentes.

*Opinion de Mercurial
refutée*

CHAPITRE. XXX.

Mercurial tresexacte & tres-curieux
 rechercheur de l'antiquité, ne pou-
 vant à son iugemēt rencōtrer aucun pa-
 sage dās les escrits des Anciens où il soit
 fait mētion expresse de verole, tiēt pre-
 mierement que c'est vne maladie nou-
 uelle incognue des Grecs, ce que desia
 nous auons reprouué. Secondement
 apres auoir examiné les opinions des
 modernes touchant la cause d'icelle, il
 n'en veut receuoir aucune pout vala-
 ble, & conclud que la premiere source
 est emanee du ciel, & s'est esparse pres-
 ques vniuersellement sur tous les hom-
 mes, puis de pere en filz maintenüe &
 communiquee avec la semence infecte
 & polluee de ceste premiere impressior :
 En la façon mesme que des goutteux,
 souuent naissent les goutteux, des
 Epileptiques, les Epileptiques, des
 graueleux les graueleux, & que plusi-
 eurs autres infirmités paternelles passēt
 comme par droit de succession aux

Q ;

Ceste opinion est à la descharge des femmes, esquelles l'on attribue, souuent avec trop de licence, la meilleure part de noz maux. Desia auons nous monstté claiement que c'est leur faire tort de croire qu'il n'y ayt autre cause de verole que le sang que nous receuons pour nourriture dans leurs entrailles; Que noz desbordemēts propres sont plus que suffisantz pour nous y faire tomber, & que celuy qui commet le desordre paye souuent la iuste peine de sa propre faute. Voicy de plus Mercurial qui renuoyt le paquet sur les peres, sinon du tout, au moins pour la plus grande partie; Car si le mal procede de la semence (comme il dict) il ny a nulle difficulté que le pere n'y cōtribue d'auantage que la mere. Quand à moy ie n'entrerois nullement en contraste avec ce grand Docteur s'il n'auoyt parlé trop absolument, & appuyé son discours sur vn fondement trop fresse, car i'accorderay volontiers (& le prouueray au chapitre suyuant tant en faueur des Dames, que pour la verité mesme, de laquelle i'entreprends la deffence tout respect à part) que la verole peut

prouenir du vice de la semence des progeniteurs, ainsi que du sang maternel ; Mais ie nie que la semence en soit la cause vnique comme pose Mercurial. De plus ie nye que sa premiere origine soit du ciel ou de l'air, qui ayant infecté d'un prin faut la plus grand part du monde, se seroit par apres conseruee de pere en filz, & comme de main en main transferee à la posterité.

Ce seroit abuser de la patience du Lecteur, ou se mesfier de sa memoire de l'entretenir de nouueau sur le denombrement des autres causes, desquelles nous auons si copieusement discouru, il iugera facilement de soy mesme que Mercurial a tort de les recuser.

Mais peut estre se laissera l'on persuader que la supposition du mesme Mercurial est veritable touchant l'origine de verole. Car s'il est vray ce que nous auons aduoué à Fernel que souuēt l'infection verolique vient d'en-haut, est il pas vray semblable qu'en premier resort elle se soit escoulee du mesme principe ? Vid-on tout à coup à Rome & aux lieux circonuoisins enuiron le my-

Q 4.

regne de l'Empereur Tyberius Claudius Cesar vne maladie non moins infecte que la verole du tout incognüe aux Anciens, appelez des Grecs Lichen, & des Romains Mentagra par gaufferie. D'autant qu'elles'attaquoit principalement au menton ? C'est celle que décrit Martial en ce distiche.

*Non vulcus acre, pustulæ lucentes,
Nec triste mentum, sordidine Lichenes.*

Ceste maladie auoit quelque rapport à la verole, car elle estoit exterieure & rendoit vne deformité execrable au visage & le deshonnoroit par des vilaines cicatrices : Elle estoit si contagieuse qu'elle se prenoit par vn seul baiser. Bref cōme la verole n'en veut qu'aux ieunes, & pardonne aux vieux : Elle de mesme, comme faisant acceptiō des personnes, assailloyt à guerre ouuerte les plus grands, laissoit en paix les femmes, les esclaves, & le commun peuple. S'estoit il ouy parler en Italie des charbons pestilentiels auant la censure de Lucius Paulus, & Quintus Marcius ? Estoit il nouuelle de laderie blanche diēte *Elephantiasis* auant le temps du grand Pompee ? Tybere Cesar fut il pas des pre-

miers qui y furent trauersé de colique ? Sont ce pas coups du ciel ? N'estimons nous pas (dict Pline) que ce soient autant de punition des Dieux ? Mais chose fort admirable (dict le mesme historien) qu'il y ayt des maladies qui perdent leurs cours par le decours des annees, comme celle qui se nommoit Gemursa, delaquelle rien n'est demeuré que le nō : Et qu'il s'en soit trouué d'autres qui resistent au temps & qui durent encores. La verole est du nōbre de ces dernieres. Mais quelle est la cause d'une si longue duree sinon la debilité, & la mauuaise impression qu'elle adelaissee en ceux qui ont resenty ses premieres poinctes, qui par apres de suytte en suytte s'est empreinte & engrauee en ceux à qui ilz ont communiqué leur substance ?

Telles & semblables raisons ont quelque apparence, mais elles nous l'aisēt en pleine liberte de nyer absolument les consequences qui s'en tirent pour confirmation du dire de Mercurial, qui sont. Premièrement que comme les maladies susdictes estoient incognues aux Anciens, aussi l'estoit la Verole. Secondement que cōme les maladies assail-

lirent d'abord tout Rome & son voisinage, ou toute l'Italie ensemble ; Aussi la verole fit d'un premier assault ressentir sa furie par tout l'univers sans exception de personne. Tiercement que ce soit d'une cause celeste. Finalement que ceste source seule & non autre ayt esté suffisante comme vniuerselle d'espandre vniuersellement tout le malheur, qui encore nous travaille pour le iourd'huy.

Quand à la premiere consequence, ie treuve (sauf meilleur aduis) qu'elle se doit faire tout à rebours de l'intention de Mercurial: Car tout ainsi que Plinè fait registre de la premiere origine de Mentagra, des charbons pestilentiels, de la ladrerie blanche, de la colique : & nos modernes quottent le temps auquel la grosse verole a commencé. De mesmes il est à croire que les Arabes qui ont les premiers traissé par escrit la curation de petite verole, n'eussent oublié de nous desdire sa naissance si elle eust commencé de leur temps, & se fust en sa naissance montrée si vniuerselle, & si signalée que la décrit Mercurial. Ceste mesme consideration destruit la seconde consequence. Et bien que l'on aduoüast que

le premier assaut de verole ayt esté vniuersel, si est-ce neant-moins qu'il ne s'est jamais veu peste, ny autre maladie pour vniuerselle qu'elle ayt peu estre, qui n'ayt espargné quelque contrée particuliere; & qui n'ayt exempté bon nombre de personnes deses atteintes. Il se deuroit doncques rencontrer du moins quelques contrees, ou quelques familles & races particulieres absolument exemptes de verole.

Je tire du dire de Pline vne cōsequence contraire à la troisieme & quatrieme de Mercurial. Car tout ainsi qu'un chevalier Romain natif de Perouse apporta d'Asie la Mentagre, qui depuis s'est espandue par toute l'Italie, & que le seminaire des charbons pestilentiels passa de la Prouence & du Languedoc, au trauers des Mers, iusqu'aux costez d'Italie. Et l'engeance de ladrerie blanche s'y glissa du pays d'Egypte, de mesmes la petite verole a peu d'une fort petite source faire ruiscler vn torrent, vn fleuve, voire vne Mer vniuerselle de son infection.

*Pline au
lieu suad-
legue.*

Mais qu'est il besoing de raisons ? Mercurial par la supposition qu'il faict de ceste cause celeste premiere en datte

de toute autres causes quelles elles
 soient, admet expressement l'opinion
 de Fernel, & fortifie son party que luy
 mesme s'est essayé de destruire? La vero-
 le dit Mercurial est naye du Ciel: Fernel
 dit-il pas le mesme? Mais de ceste pre-
 miere abordade il est demeuré vn leuain
 qui se va fermentant, & multipliant de
 iour en iour dit Mercurial: Quoy Fernel
 nyera-il que la verole soit contagieuse?
 Et que celuy qui en est infecté ne puisse
 infecter les autres? & que lors qu'elle
 s'est iettée & comme encuirassée és par-
 ties de nostre corps, elle n'imprime sa
 qualité contagieuse à la semence, & à
 l'enfant qui en est produit? Escoutez ce
 qu'il dit de la maladie venerienne, que
 nous appellōs grosse verole, le veux rap-
 porter les mesmes paroles selon mon ac-
 coustumé afin que on ne pense que ie y
 adiousté ou diminué, *Tempore siquidem
 reuiviscit (scilicet lues venerea) recurritque
 interdum post annum trigesimum, tantoque
 intervallo malifomes quasi sepulti⁹ delitescit,
 & nihilominus qui tum expertes mali prorsusque
 expeditos se putant, alios cum quibus
 concubuerint, contamināt. prolemque gignūt
 ea lue conspersam, indicium profecto tum tē-*

poris, mali fermentum in venis, in ipsisque partibus reſeruari, & vt dicere ſoluit in ipsis quaſi medullis latere, c'eſta dire que la groſſe verole ſe r'auue avec le temps, & retourne quelque fois apres trente ans, ſi longuement ſon foyer ſe couure & ſe cache comme enſeuely dans nos entrailles. Et neantmoins ceux qui ce pendant croient eſtre parfaitement guaris, & du tout guarantis de ſon venin gaſtent ceux avec leſquels ils ont copulatiō charnelle, & engendrent des enfans infectés de la meſme maladie: vray indice que pendāt tout ce temps le leuain ſ'eſt gardé & entreteſu dans les veines, voire és parties meſmes, & comme l'on dit dans les moelles. Voyla la menace que faiēt ce grand docteur, qui doit faire dreſſer les cheueux en teſte à ceux qui au meſpris des ordonnances diuines laſchent impudiquement la bride à leur concupiſſcence effrenee. C'eſte meſme menace peut auoir lieu en la petite verole, doncques il n'y aura nulle difference entre l'opinion de Fernel & celle de Mercurial. l'adiouſte que l'opinion de Fernel ſ'accorde beaucoup mieux à l'experience que celle de Mercurial. Car ſi la petite verole

n'est vniuerselle & celeste, ou aëree qu'e
 sa premiere origine, comme pose Mer-
 curial, d'où vient que souuent elles s'es-
 pand par toute vne Ville, par toute vne
 Prouince, par tout vn Pays? l'infection
 feminale peut elle estre cause d'un delu-
 ge si vniuersel en mesme temps? Ceste
 infection feminale estant particuliere à
 vn seul comme peut elle redonder à tant
 de testes? s'espandre par tant de cōtrees
 tout ensemble? Ou bien comme l'effect
 est commun, faut-il pas auoir recours à
 vne cause commune, ainsi que fait
 Fernel? Mais nous auons desia fait brui-
 re ceste corde, disons d'autre, laissons la
 dispute contre Mercurial, & aduisons si
 son opinion nous pourra donner ouuer-
 ture à quelque doctrine veritable.

*Que la petite verole se peut com-
 muniquer par la semence.*

CHAPITRE. XXXI.

au 2. de 16
 anatomie
 quest. 21.

L'Esieur du Laurent a raison de debat-
 tre & rejeter l'opinion du docteur
 Mercurial, mais il a si mal dressé sa batte-
 rie que ses fleches rejaillent contre luy

mesme, il a dis-je raison de s'opposer à Mercurial, car partie des raisons que nous auons objecté contre son opinion battent en ruine celle de Mercurial. Entre autre celle icy, qu'il est impossible qu'en vne diuersité & contrariété si grande des naturels & des dispositions, la verole puisse estre commune à tant de peuples en mesme temps, si l'on n'en veut recognoistre autre cause que ce sang, ou ceste semence infectée qui a part à nostre generation.

Or comme neantmoins nous aduouons à du Laurent que la verole prēd souvent pied en nous par l'infection du sang, aussi faut-il qu'il aduoüe avec nous au Sieur Mercurial qu'elle peut proceder de l'infection de la semence. Est-il pas vray que la semence est vn excrement vtil? Ainsi l'appelle Aristote ce grand genie de nature.

Excrement l'appelle-il à cause qu'elle se fait d'un sang redondant & superflu apres la nourriture du corps: Il l'appelle vtil, parce qu'elle est employée à la conseruation de l'espece, par la multiplication des indiuidus. Si la semence vient du sang, donc elle tiendra la qualité du

253 DE LA PETITE VEROLE

sang, que si le sang est taché de l'infectio
verolique, la semence ne peut qu'elle ne
la reçoive; si la semence la reçoit, aussi
faict l'embrion. D'auantage la mesme se-
mence se tire de toutes les parties du
corps, ou du moins retient les vertus &
proprietez d'icelles, donc-ques elle
reçoit les mesmes impressions qui se re-
trouvent au corps? Si elle les reçoit du
corps elle les communique à son fruit.
Si vous me nyez ces propositions vous
mettés à neant la resolution commune
touchant les gouttes, la lepre, l'Épilepsie
& autres maladies hereditaires, si vous
les m'accordez vous estes cōvaincu par
vostre deposition propre. Dictes s'il
vous plaist monsieur du Laurent, lors
que l'on vous objecte que le sang men-
struel se tourne en la substance des par-
ties, & que les parties n'endurent point
d'ebullition: Respondes vous pas que
les parties infectent les humeurs de ceste
qualité verolique qu'elles acquierēt par
l'impureté du sang menstruel? s'il est
ainsi pourquoy n'infecteront elles pas
aussi la semence? Mais il semble que vous
vouliez entrer en contradiction avec
vous mesmes, & vous retracter pour
vous

auoir prise contre Mercurial: Car argumentant contre luy vous vous seruez du mesme argument que ie viens de faire contre vous. Voicy voz parolles. Les semences contiennent en puissance l'idee, la forme, & les proprietiez de toutes les parties, aussi la semence des gouteux, & des graueleux retient la disposition des articles & des rains propre à produire la goutte & la grauelle; Doncques (concluez vous) il faut que telle disposition se retreuve es parties solides des peres & meres. Je vous accorde le tout, & desia i'ay monstré par vous mesme que telle disposition se retreuve es parties solides.

Toutesfois vous prouuez le contraire, disant que ceux qui ont esté vne fois entierement purgez par la verole n'ont nuls reliquas, d'autant que toute la corruption s'est depuree par l'eruption totale de la matiere infecte, autrement il y auroit danger de recidiue. D'icy vous inferez que ne restant nulle infection en eux leur semence ne peut estre nullemēt infecte ou corrompue. Voila vne preuve treslegere & (si ie l'osois dire) indigne d'un si graue personnage, & contre v

R

si graue personnage. Car elle ne vaut que pour ceux qui ont esté parfaictemēt & entierement purgez par la verole. Ceux à qui il demeure quelque leuain comme par vostre confession propre ilz sont subiects à recidiue, aussi seront ilz subiects à communiquer leur infection à leur semence. Mais que direz vous de ceux qui ne se sont sentys de verole sinō quelque temps apres qu'ilz ont eu des enfans? leur sang n'estāt pas depuré est il à croire qu'il puisse fournir de matiere pure & nette à la semence? Luy peut il conferer ce qu'il n'a pas? *orta de principijs attestantur*, disent noz Philosophes: Les effectz ne peuuent rendre tesmoignage de leurs causes sinon en tant qu'ilz participent à leur nature.

Le second argument de du Laurent est de mesme alloy que le premier. Toutes les maladies ne sont pas hereditaires (dict il) mais seulement celles qui sont absolument faiçtes & complettes, ainsi les fiebures putrides, & les maladies qui se font ne se communiquent pas aux enfans. Or est il que lors que la verole a commencé (s'il se faut tenir aux principes de Mercurial) c'estoit vne maladie

qui se faisoit, & qui auoit son foyer en l'impureté des humeurs, doncques elle n'a peu se communiquer aux enfants.

Que dictes vous monsieur du Laurent ? Vous vous equivoquez, ce n'est pas la maladie qui se communique, mais seulement la disposition à la maladie. Ceste disposition se retreuve en plusieurs qui iamaïs ne se sont resenty de la maladie à laquelle ilz sont disposez : combien de ieunes gens voyez vous disposez à la goutte, à la grauelle, & à d'autres maladies hereditaires desquelles ilz n'ont iamaïs senty aucune atteinte ? Les gouteux mesmes, les graueleux & autres ont tousiours la dispositiõ aux gouttes, à la grauelle, à d'autres maladies, qui neantmoins leurs donnent de longues trefues.

Les articles (dit nostre souuerain Docteur Galien) pourroient estre imbecilles de nature, & disposez à la goutte tant quil vous plaira, & neantmoins libres de gouttes'il ne se retrouuoit quelque humeur estrangere qui les abordast. Doncques la disposition non seulement d'une maladie qui est presente, ou en voye d'estre faicte, mais aussi de celle

qui est absente , & qui n'a rien de fait se peut communiquer. Ainsi vn ieune homme qui n'aura iamais eu la goutte en communiquera à son enfant la disposition laquelle il aura heritee de son pere , & d'auantage par son bon regime s'exemptera de l'effect duquel l'enfant se sentira griefuement persecuté. Mais quoy il n'y a que les maladies faites qui se communiquent de pere en filz ? (dit du Laurent) le vous demande la goutte est ce vne maladie faite ? Despend elle pas entierement de sa cause ? se definit elle pas par la douleur qui est vn symptome ? Il dict de plus que les fiebres putrides ne se communiquent pas de pere en filz. Est ce parce qu'elles n'ont rien de parfait ? s'il est ainsi il a tort de les appeler maladies , il leur donneroit plus proprement le nom de passions , puis que les maladies sont differentes des passions comme ce qui est fait & accomply , de ce qui se fait. Finalement du Laurent croyant fermer du tout la bouche à Mercurial , il luy demande pourquoy nous ne sommes pas saisis de peste du moins vne fois en nostre vie comme de verole , attendu que l'on a veu quel-

quefois la peste aussi vniuersellement effarouchée que la verole, ne pardonnant qu'à peu de personnes. Je responds en vn mot pour luy que toutes les maladies qui laissent quelque leuain ou impression notable en quelques parties de nostre corps font que la semence qui reçoit l'idée & la propriété de ceste partie en demeurant entachée, communique consequemment son impression à l'enfant qui en est procréé; En ceste impression consiste la disposition à la mesme maladie de laquelle elle prouient. Donques si les fiebres putrides, & la peste, ne se communiquent point aux enfants, c'est qu'elles ne laissent nulle impression notable en noz corps de laquelle la semence puisse estre infectée. Pour entendre le faict plus clairement il faut sçauoir que nous naissons avec certaines puissances ou impuissances naturelles. L'appelle puissance naturelle avec les Philosophes vne qualité particuliere par laquelle chasque chose est propre pour agir ou pour resister. L'appelle impuissance vne qualité par laquelle les choses sont inhabiles à agir, ou à resister. Ces qualités sont ou communes

à toute vne espece, ou bien indiuiduelles. Communes, comme la puissance de rire, de parler, d'apprendre les sciences est commune à l'espece humaine. Au contraire l'impuissance à telles actions est commune aux bestes brutes. Indiuiduelles, cōme l'agilité & promptitude à certaines actions est propre & particuliere à aucuns priuatiuement des autres. De mesmes aucuns sont doüez d'une force particuliere indomtable & à l'espreuue de toutes iniures externes. Au contraire il s'en treuue d'autres du tout incapables des actions plus communes & plus familières à ceux de leur espece, & tellement imbecilles en quelques parties que pour quelque legere cause que ce soit facilement ilz y resistent de l'offence. Ces puissances ou impuissances sourcent quelquefois de causes occultes, autrefois de causes manifestes. Les incognies sont celles que nous appellōs sympathies ou antipathies naturelles. Les causes manifestes des puissances naturelles sont comme les estudes & exercices des peres qui empreignent aux enfantz ie ne sçay quelle facilité aux mesmes estudes. & exercices; Ainsi de

les peres
commu-
niquent
à l'enfant
lui-même

bons Peintres, de bons ioueurs de paul-
me, de sonneurs d'instrumentz, naissent
des enfans propres & comme d'estinez
aux mesmes actions. Les causes mani-
festes des impuissances naturelles sont
comme les maladies qui arriuent à quel-
que partie de noz corps, & y engrauent
quelque qualité estrangere, laquelle
redonde par apres à la semence, & de la
semence, au fruiet, & du fruiet à toute
la sequele. Or la peste ne peut point estre
hereditaire, par ce que sa qualité est si
maligne & venimeuse, que s'il en de-
meuroit quelque impression au cœur,
où elle establit son siege, il seroit im-
possible de subsister.

Les fiebres putrides pour l'ordinaire
ne laissent nulle impression notable
au cœur, où elles posent leur domaine,
cōme toutes autres especes de fiebres,
c'est pourquoy pour l'ordinaire elles ne
sont point hereditaires. Arriuant tou-
tesfois que le cœur en receust quelque
alteration notable en sa temperature,
il n'y a nulle doubte que les enfans se
trouueroient enclins & disposez aux
mesme mal. D'autant plus que (comme
enseigne tresdoctement le tresdocte

*dispositions
s'adresse soit
pour les sie-
ges ou pour
les ar-
res*

Galien) il arriue peu souuent quelque fiebure putride qu'il ne se rencontre quelque vice aux viscères, sçauoir en la quotidienne l'estomach se treuve particulieremēt offensé, en la tierce, le foye : en la quarte la ratte. Or ceste offence croissant par la longueur, ou par la violence de la fiebure, l'impression y demeure, laquelle (comme nous auons dit) se porte à la semence, & de suytte à l'enfant & à ses descendants.

Mais ie crains de m'estendre trop longuement sur ce propos, c'est le desir que i'ay de m'esclaircir en vn sub-ject assez ombrageux qui m'ya retenu d'auantage que ie ne m'estoys proposé. Retournōs à noz brisées & voyons si la quantité a quelque part en la production de ceste maladie, aussi bien que la qualité.

Si la quantité du sang peut estre cause de verole.

CHAPITRE. XXXII.

LE sens de la question est, si vn homme ou vn enfant qui auroit le sang fort loüable, pur, & net de toute infection,

mais trop abondant & copieux, pourroit par le vice de la quantité superflüe encourir la verole? Ceux qui attribuent vniuersellement ceste maladie à l'infection contractée dans le ventre maternel n'aduouëront iamais que le seul excez de la quantité du sang fuffise pour la procreer. Ceux qui en accusent la semence, se trouuerõt de mesme aduis: aussi feront ceux qui tiennent que l'ebullition de laquelle s'engendre la verole se fait au sang comme au moust, seulement pour l'esclaircir & depurer. Le lien qui ioinct & vnit les opinions à cet accord, bien qu'au reste appoinctees en partys contraires, & que la verole ne peut naistre que l'impureté ne l'enfante. Leur aduis est appuyé sur la raison, & sur ce qui se voit à l'œil.

En premier lieu est-il pas vray ce que nous auons accordé precedemment, & qui ne se peut nyer sans nyer le sens, que la verole est tellement commune que de cent à peine s'en treuve il vn qui l'eschappe? D'un effect si commun faut il pas en rechercher vne cause commune? la quantité du sang sera-elle ceste cause? Il seroit auengle qui le croiroit,

sans s'appercevoir qu'indifferemment ceux qui l'ont abondante, modérée, voire mesmes diminuée encourent ceste maladie. Que si les Plethoriques y sont plus enclins, & sont plus rudement traitez, c'est que la quantité du sang augmente l'effort de sa qualité, mais non pas que d'elle mesme elle produise l'effect. Ainsi la qualité du feu brule & consume, neantmoins à peine vne estincelle fera elle sentir aucun esclat de son action, vn petit feu rendra moins de chaleur & brulera moins qu'un plus grand : & vn brin de glace ne fera nulle bresche à nostre chaleur.

Représentez vous s'il vous plaist tous les accidents qui precedent, qui accompagnent, & qui suivent la verole (nous en auons desja mis quelques vns sus le bureau, & en ferons vn compte à part cy apres) qui se persuadera iamais que tant de rameaux malins, & comme empeschés puissent pulluler d'une tige & d'une racine si douce, si benigne qu'est le sang pechant en la seule quantité?

Combien d'enfants trouuerez vous qui ne se purgent par quelque eruption cutanée? Ces eruptions arriuent elles

de la qualité ou de la quantité du sang ? tous d'un commun accord se sēt obligés de les rapporter à quelque impureté. Or comme nous recognoissons pour l'ordinaire vn mesme effect de la verole, aussi faut il en recognoistre vne mesme cause.

Nonobstant ces raisons Auicenne a donné entrée au party contraire, disant que le corps préparé & disposé à la verole est le chaud & humide, & d'une humidité troublée, & particulièrement celui qui neglige la saignée. Par l'humidité troublée, il entend la cacochymie, ou impureté: par la negligence de la saignée, il entend la plénitude, ou abondance du sang.

Les sectateurs d'Auicenne admettant le dire de leur maître, ils inferent seulement que la plénitude est cause coadiuvante de verole; mais non pas capable & suffisante d'elle mesme à la produire en qualité de cause principale. Tout ainsi que la seicheresse du bois est bien vne disposition & preparation à recevoir la flamme: la mollesse de la cire à recevoir toutes figures estrangeres: la dureté du fer à les retenir lors qu'elle les a receuës,

mais non pas vne puissance pour les empreindre & engrauer, par ce que telle disposition est vne condition materielle qui se tient de la part du patient & non de l'agēt. Les paroles mesme d'Auicēne semblent fauoriser ceste interpretation, car disāt que le corps preparē à la verole est celuy qui abonde en sang, c'est de mesme que s'il disoit que l'abondance du sang est cause que facilement les occasions qui peuuent induire la verole treuuent lieu en noz corps. Pour exemple posons que l'impureté menstruelle soit la cause vnique de verole, ainsi que le pose du Laurent: Posons qu'avec ceste impureté il y ayt abondance de sang; l'abondance du sang dispose le corps à receuoir plus promptement & plus facilement l'effect de telle impureté qu'il ne feroit pas si le sang n'excedoit. Si ceste interpretation n'estoit veritable: il faudroit au dire d'Auicenne ranger l'intemperature chaude & humide au nombre des causes principales aussi bien que la Plethore, & ainsi nous irions de l'un à l'autre multipliant tellement le nombre des causes, qu'il ne se treueroit nulle difference entre les causes princi-

pales & mouuantes, entre les communes & particulieres, entre les equiuoques & les propres: Car Auicenne fait mention de la Plethore & de l'intemperature ensemble comme de dispositions à verole: doncques l'une & l'autre se doiuent rapporter sous vn mesme gendre.

A la verité la difficulté ne se peut résoudre sous l'autorité d'Auicenne, car il fait vn hoche pot de toutes les causes, & les rapporte si confusement que l'on n'en peut tirer aucune distinction asseurée. l'en fais iuges ceux qui prendront la peine de l'examiner avec vn peu d'attention: doncques il vaut mieux nous en remettre à la raison.

Je demande si l'impureté contractée ou du sang menstruel, ou du manquement de regime est déterminée particulièrement à la production de verole? Si vous dictes qu'ouy, vous aurez tort d'accuser la mesme impureté comme cause de tant d'autres eruptions qui se font aux enfants, & de tant d'autres maladies que l'on luy attribue. Si vous dictes que non, quel tort aurons nous d'imputer la mesme cause de verole à la

Plethore que vous imputez à l'impureté. Quelle difference y recognoiffes vous? que fait l'impureté que la Plethore ne puisse faire? chacun aduoie par la definitiō que la verole se fait de l'ebullition du sang, doncques ce qui prouoque l'ebullition du sang prouoque la verole. Or est il que l'abōdance du sang n'a pas moins de pouuoir en ceste action que sa qualité, doncques elle n'aura pas moins de pouuoir en la production de verole. Lisez dans Galien, & dans les bons praticiens les effects de Plethore, vous n'y trouuerez rien de plus frequent que les fiebres synochues, les inflammations internes & externes, les hemorrhagies, les lassitudes vniuerselles rougeurs de la face & des yeux, endormissements, douleurs & pesanteurs de teste, & autres semblables accidents. Si elle engendre des fiebres synoches flamboyantes, des inflammations ardentés, qui mettent noz corps entiers en combustion, pourra-elle pas engendrer quelque ebullition en son subject propre? puis que l'ardeur qui le fait bouillonner est souuent si legere que mesmes elle est sans fiebre? Ou s'il y a

fièvre elle se montre lente & comme assoupie. Les hemorrhagies descourent elles pas le deuoir que fait la nature à fonder d'elle mesme les voyes pour se descharger du fardeau qui l'aggrave? Qui l'empeschera d'en faire vne descharge vniuerselle par les veines capillaires qui aboutissent au cuir? le sang est il trop grossier de soy aux Plethoriques, se fond il pas, s'atteint il pas par leur chaleur? Les corps qu'il emplit ont il pas leurs petits conduits insensibles assez ouuerts? les voyons nous par d'ordinaire fondans en sueurs? les lassitudes, rougeurs, pesanteurs, & autres accidēts font-ce pas les mesmes auant-coueurs de verole? Nous auons dit cy deuant & repeté, comme souuent la verole est pleine de douleur. Aussi n'est-il rien de plus doux de plus bening que le sang lors qu'il est exempt de toutes qualitez estrangeres. Au contraire l'impureté supposée necessaire à la production de verole peut elle subsister sans quelque vestige de sa virulence?

Vous me direz que la contagion inseparable de verole est marque inseparable de virulence. Je vous apprens que le sang bien que bon de soy se rend

contagieux & infect par la putrefaction. Auez vous iamais appris d'Hippocrate ou de Galien (car tous deux l'enseignēt) que plus vne substance est loüable , & parfaite, pire en est la pourriture , & plus abominable son infection ? Apprenez des mesmes maistres que le sang espanché hors ses vaisseaux se corrompt & se putrefie bien tost, pour loüable qu'il puisse estre. Si vous auez bon nez, le sens vous d'escouurira la puanteur qui est en la verole pendāt & apres la suppuration, s'il y a puanteur il y a putrefaction de la putrefaction naist la contagion.

Pourquoy doncques (direz vous) ny le phlegmon, ny la cōtusion, qui ont mesme cause conioincte qu'a la verole, sont-ils pas suyuis d'un mesme effect ? Ny l'un ny l'autre ne sont nullement censez contagieux par le commun des Practiciens, soit qu'ils viennent à suppuration comme fait la verole, ou qu'ils s'esuanoüissent par resolution insensible, ainsi que la Rougeole. Doncques ny la verole ny la rougeole ne peuuent estre contagieuses par la putrefaction seule que le sang acquiert hors ses vaisseaux, Il y faut de necessité recognoistre quel-

que condition particuliere prouenante d'un *virus* caché.

Je responds que le trouble qui se fait en la masse par l'ebullition rend la putrefaction du sang cōtagieuse, d'autant que par ceste agitation violente & vniuerselle, la putréfactiō deuiant sordide, profonde, recluse, & d'une mixtion forte & glutineuse, qui sont les conditions necessaires à la cōtagion, ainsi que nous auons cy deuant enseigné de l'opinion du grand Fracastorius. Telle agitation n'arriuant point ny au phlegmon, ny à la contusion ce n'est de merueilles'il n'y arriue que peu ou point du tout de contagion, le bouillonnement induit au sang vne disposition approchante à celle qui se retreuve en aucuns vins bouillonnans pendāt que le raisin est en fleur, qui par apres ont peine de se remettre en leur force & bonté pristine, ou bien en demeurent montés & corrompus. l'aduie toutes-fois que la verole qui s'uyt le seul excès de la quātité est moins contagieuse que celle qui naist de l'impureté. Les autres arguments obiectez au commencement du chapitre n'ont pas grāde vertu.

Nous aduouions au premier argumēt que la quantité du sang n'est pas cause vniuerselle de verole, mais nous nyons que la verole ne puisse proceder que d'une cause vniuerselle, d'autāt qu'elle attaque la pluspart du monde en guise & en qualité de maladie vrayement particuliere, n'ayant pour le plus ordinaire autre raison qui luy donne tiltre de maladie commune sinon que peu de personnes esquiuent ses atteintes, ores qu'ils les reçoient en diuerses saisons, en diuers aages, & pour diuerses causes, qui sont toutes conditions particulieres. le dits d'auantage qu'une des raisons principales qui rendēt presque tout le monde tributaire à la verole, est le grand nombre de ses causes.

Les accidents representez au second argument ne se retrouuent pas en tous, c'est pourquoy il cōclud à nostre aduantage, car si ces accidents suyuent l'impureté, où il n'y a nul accident il n'y aura nulle impureté. Et bien qu'ils s'y retrouuassent nostre cause n'en seroit pas deterioree, car nous venons d'entendre que les accidents de Plethore sont les mesmes qui precedent la verole: Ceux

qui la suivent & qui l'accompagnent peuvent prouvenir du sang putrescé. Le troisieme argument n'a rien directement contre nous, sinon que pour le plus ordinaire l'impureté du sang est cause principale de verole.

Voila maintenant graces à Dieu le sub-jet que nous recherchons deffriché de tant de halliers espineux qui nous fermoient l'entree à la cognoissance de sa cause. Reste de mettre toutes noz pieces ensemble & ramasser comme en vn globe toutes nos conceptions esparces & esquartees en diuers endroits.

La vraye opinion touchant la cause materielle & efficiente de verole.

CHAPITRE. XXXIII.

Heureux qui peut sonder des causes l'origine!

Difoit avec iuste exclamation vn bon Poëte: & les Philosophes ont bien raison de dire qui bien distingue bien enseigne. Car le vray moyen de profonder les sources des causes plus cachees; & plus

esloignées de nos sens c'est la distinction. Employons ceste sonde pour toucher au creu & paruenir à l'ëtiere cognoissance de celle que nous recherchons, laquelle iusqu'à present a tiré tant de rares esprits en opinions contradictoires, sans qu'aucun y soit arriué.

Nous auons des-jà monsté précédemment que généralement toute tumeur soit grande ou petite se peut considerer en elle mesme comme grandeur accrüe, ou comme disposition contre nature. Si vous la considerez comme grandeur accreüe, il faut de necessité supposer quelque matiere de laquelle se fasse cest accroissement, car l'accroissement ne peut estre sans addition de quantité, ny l'addition de quantité sans addition de matiere. En ceste consideration la tumeur est vn aggregé par accident de l'humeur, & de la partie tumefiée, desquelz l'un & l'autre sont parties constituantes & matiere de laquelle & en laquelle se fait cest aggregé.

Ceste consideration est bonne en Physique, mais comme Medecins nous considerons la tumeur en tant qu'elle dispose le corps contre nature, ou pour

mieux dire, en tant qu'elle est la disposition mesme contre nature qui offence les fonctions du corps. Eten ceste consideration elle est accident, & comme accident elle ne peut auoir autre matiere que le subiect auquel elle subsiste *Proprium enim accidentis esse est inesse: accidentia sunt entis entia.* Le sang ne peult estre ce subiect, d'autant que la maladie est vne passion du corps viuant: aussi n'est il pas la forme, cōme chacun sçait. Doncques il ne peut estre sinon la cause efficiente ainsi que nous auons declaré par cy deuant.

Ce n'est pas tout, il faut passer plus outre, car ce sang qui faiçt la tumeur ne s'engendre pas en la partie tumefiee, Doncques il est renuoyé d'ailleurs. Qui luy enuoit? c'est la vertu expultrice de laquelle nous parlerons par apres. Mais pourquoy luy enuoyt elle? Parce qu'elle est irritée. Qui est la cause qui l'irrite? C'est le boüillonnement du sang. D'où prouient le boüillonnement? Nous le r'apportons à la qualité ou à la quantité du sang mesme. D'où luy est acquise telle qualité ou quantité! *Hoc opus, hic labor.* Icy gist le nœud gordian, où plus l'on se

peine à s'expliquer plus l'on se treuve embarassé. Quand à la quantité nous nous en sommes desmeslez comme nous auons peu, & n'y auons trouué autre contrariété sinon celle que nous nous sommes proposez de nous mesmes : mais pour la qualité nous auons eu à qui parler, aussi la difficulté en est grande.

Vous plaist-il que ie vous fasse voir la liste des causes subordonnées à la production d'un seul effect, & comme il est aysé de s'y equiuoquer si l'on ny prend garde? aurez vous pour agreable que ie vous represente tous les mouuements diuers dresséz & abuttez à ce mesme effect: Premièrement si vous en accusez la qualité, il y a alteratiō du sang. Si vous accusez la quantité, il y a augmentation, & consequemment adgeneration de substance: car la quantité ne va pas sans la matiere. L'ebullition qui procede de l'un ou de l'autre, est vne seconde alteration qui arriue au sang. L'expulsion par apres qui s'en fait du centre à la circonference, est vn mouuement local. Iusques icy le sãg est la matiere & le sub-ject de tous ces mouuements, & ne s'en

doibt pas dire la cause efficiente en tant que sang, Mais bien en tant que diuersement qualifié. Il est le mobile, mais non pas la cause mouuante. Ce qui le meut est la vertu expultrice, la vertu expultrice est meüe par l'ebullition du sang mesme. L'ebullition du sang par sa qualité ou par sa quantité. Sa qualité & sa quantité par diuerses causes internes ou externes. Tous ces mouuements sont les causes efficientes esloignees de la pustule verolique: Le sang seul receu & retenu au cuir en est la cause prochaine & conioincte. Les effets du sang sont d'agiter son subiect des mesmes mouuements desquelz il a esté precedement agité. Il l'altere par sa qualité estrāgere. Il le corrompt, d'où arriue deperdition de substance, tesmoins les fosses & cicatrices qui en demeurent: il la meut d'un mouuement local, en le dilatant & estendant avec violence, & accroissant sa grandeur.

De toutes les causes susdictes il n'est questiō à present sinō de celles qui induisent la quantité ou qualité requise au sang pour la production de verole.

C'est icy où nous nous trouuerons

embarrassez si nous ne parlons avec distinction. Apprenons doncques des Philosophes qu'entre les causes aucunes sont principales, autres mouuantes, ou coadiutrices : autres sont conditions sans lesquelles l'œuvre ne se peut faire. L'appelle principales celles qui d'elles mesme produisent l'effect : Mouuantes, ou coadiutrices, celles qui les reduisent de puissance en action, ou bien qui excitent ou aduācent leur action : les conditions sans lesquelles l'action ne peut reüssir, sont les dispositions du sub-ject & l'application de l'actif au passif. Je m'explique par vn exemple familier en faueur des moins sçauants. Le feu appliqué à la paille est l'agent premier & principal qui brusle & consume. Celuy qui souffre reduict en action la puissance qu'a le feu de brusler & consumer. La condition sans laquelle son effect ne peut reüssir est l'application, & la disposition de la paille. L'application dis-je, car toute action naturelle se faict par le contact. La disposition, car si la paille estoit bien mouillée elle ne brusleroit pas. De mesmes en la verole l'agent principal est la quantité ou la qualité du sang : Les causes mou-

uantes sont la ieunesse, le printemps, la cōstitution australe, & autres de mesme force. Les conditions necessaires sont la tenuité du sang, la dilatation des voyes, l'imbecillité du cuir, l'application du sang au mesme cuir.

Entre les causes principales aucunes sont remotes, autres sont prochaines ou cōioinctes: Aucunes sont mediates, autre sont immediates. Les causes remotes & mediates de verole sont la qualité ou quantité susmentionnee, ensemble l'ebullition, & l'expulsion du sang de son centre à la circōference. La cause prochaine & immediate, est le sang mesme amassé & retenu au cuir.

Cen'est de pas vne de ces causes que nous faisons recherche, mais seulement de celles qui produisent la susdicte qualité ou quantité, lesquelles sont encore fort differentes entre elles en leur nature & condition, en force & vertu. Car aucunes sont internes autres externes. Aucunes sont communes, autre particulieres, les vnes equiuoques, les autres vniuoques. Les vnes plus legeres & ordinaires, les autres moins.

Les internes naissent en nous mesmes;

Les externes nous sont conferees de dehors.

Les communes se communiquent à plusieurs personnes ensemble : Les particulieres ne touchent que leurs subiects particuliers.

Les equiuoques sont communes & indifferentes à plusieurs effects : Les vniuoques sont bornees & determinees à vn seul.

Les legeres causent vne impression legere : Les ordinaires sont les plus frequentes & iournallieres.

Venons maintenant au poinct, & faisons le denombrement de ces causes, puis nous les confererons par ensemble fuyant les differences que nous venons de desdire.

Nous parlerons de la qualité seulement, car pour la quantité ie n'y trouue nulle difficulté.

Nous auons en premier lieu enseigné que la verole est contagieuse, donques la contagion est vne des causes qui imprime en nous vne qualité verolique.

Nous auons par apres accordé à Fernel son influence : A du Laurent, l'infection menstruelle : A Ioubert le desfreiglemēt

au viure. A Mercurial l'infection seminale. Adiouſtons y avec le bon Gordon l'impureté delaiſſée apres les crifes imparfaites des fiebres ſanguines, & nous aurons ſix cauſes capables de nous diſpoſer à la verole, bien différentes les vnes des autres. L'influence de l'air, & la cōtagion s'accordent en ce qu'elles ſont cauſe communes, car elles peuuent ſe communiquer à pluſieurs en meſme temps. Elles ſont externes, car elles naiſſent hors de nous. Elles ſont vniuoques, car elles ſont déterminées à la production de verole & non d'autres maladies. Elles ſont plus ou moins legeres, ſelon la grandeur & malignité de leurs ſources. Elles diffèrent en ce que la contagion eſt inſéparable de verole, conſequemmēt fort frequente & ordinaire. L'influence eſt extraordinaire, car elle ne ſe ſuſcite qu'une fois en pluſieurs années.

L'infection menſtruelle, & ſeminale, & le deſbordement au viure conuiennent en ce qu'elles ſont externes, car elles ne procedent pas de nous meſmes: Elles ſont particulieres, car elles ne touchent qu'un ſubieſt ſeul. Diffèrent en ce que l'infection ſeminale eſt vniuoque,

car elle est determinee à la maladie de laquelle elle imprime les caracteres; la menstruelle, & le vice du regime sont equivoques, car ils nous disposent à diverses maladies indifferemment. Neantmoins l'impureté des mēstrues nous empreint des dispositions plus fortes, & plus propres à la production de verole que ne fait pas le desordre: plus ordinaires aussi que ne fait nulle autre cause. Les reliques des fiebres sanguines sont causes particulieres, & equivoques, differentes de toute les precedentes en ce qu'elles sont internes, & du tout extraordinaires.

*Des causes prouenant &
assistantes de verole.*

CHAPITRE. XXXIIII.

ENTRE les causes assistantes aucunes sont internes, autres sont externes.

Les internes sont la temperature du corps, l'humeur, l'habitude, l'aage, le sexe. Les externes sont les choses appellees non naturelles susmentionnees, sçavoir l'air, sous lequel nous compre-

nous les climats, les saisons, les constitutions du temps. Apres l'air suyuent le boire & māger, les exercices, les veilles, le repos, le dormir, les euacuations, & repletions, les passions de l'Ame.

Entre les temperatures la plus encline à verole est la chaude & humide. Soubs la temperature nous comprenōs l'aage. C'est pourquoy elle est plus commune aux enfans, & aux adolescens, qu'aux plus vieux. Les corps humides (dit Auicenne) y sont plus disposez que les secs : d'où l'on peut tirer conclusion au desaduātage du sexe féminin. L'humeur sanguine y est preparée sur toute autre, apres elle la bilieuse, les autres moins. L'habitude rare, & mollasse tient lieu de condition sans laquelle l'humeur n'accourroit aux extremités, car elle luy ouure le passage. L'air chaud & humide est au mesme predicament que la temperature. Donc les regions chaudes & humides & les constitutions australes, sont fort à craindre. Auicenne met le printemps deuāt toutes les saisons qui selon Galien est d'une temperature mediocre: Ce qui se doibt entendre du commencement, car à son progrès nous le pou-

uons dire vrayement chaud & humide. Chaud dis-ie, d'autâtque sensiblement la chaleur s'augmente à mesure qu'il s'approche de l'esté. Humide pour ses douces pluyes & roses. Le mesme Auicēne range la fin d'autōne apres le printemps, lors principalement que l'esté precedent a esté chaud & sec, & l'automne aussi chaud & sec. Ce qu'il dict du printemps passé, nous le receuons, car la chaleur printanniere (dict Galien) fondant les humeurs les tire à la circonférence. Aussi nostre Hippocrate rapporte les exanthesmes & tubercules au nombre des maladies printannieres. Mais quand à l'automne i'y treuve de la difficulté voire de la contradiction: Vous l'entendrez par apres en noz décisions problematiques. Le viure eschauffant esueille la cause verolique à son action, & la fait glisser au cuir.

Les exercices font le mesme que le printemps; Si vous exercez vn corps impure sans estre purgé, (dit Hippocrate) il luy arriuera des vlceres. D'autant que la chaleur augmentee reiette les suc du profond au dehors. Les veilles tiennent mesme rang que les exercices

3. apho. 20

G. Epid. p.
5. 2. 34. 65
ibi Galen.

aupres des premiers Medecins. Ceux *Hippoc. 6. Epi. par. 4. s. 14.*
qui veillent sont manifestement plus
chauds à l'exterieur, & plus froids à
l'interieur (dict nostre oracle.) Par ce
que le sang & les espritz s'espandent
à l'ambitudo du corps pendant les veil-
les, c'est pourquoy tant l'exercice que
les veilles profitent aux chairs & aux
articles (dict son interprete) comme le *Gal. 6. epi. parte 5. s. 10.*
dormir aux visceres. Car ce qui se faiçt
en l'interieur pendant le sommeil, se
faiçt aux membres exterieurs pendant
les veilles. Le sommeil & le repos peu-
uent produire le mesme effect lors que
le sang prend ses brisees vers son centre,
où se concètrant il redouble sa chaleur. *6. Epid. 2. s. 1. 30.*
Bien vray est que l'un & l'autre sont
plus propres à engendrer plenitude
qu'ebullition du sang. La repletion aussi
& l'euacuation prestèt la main aux cau-
ses de verole. Le mot de repletion s'en-
tend ou des viandes que l'on reçoit en
abondance: ou de l'abondance des hu-
meurs qui redondent au corps. Les eua-
cuations naturelles retenües aggrauent
& oppressent la vertu expultrice de mes-
me que faiçt la repletion. Les euacuatiōs
artificielles cōme les frictions, les bains,

les perfuns, fondent les humeurs plus puissamment que ne font ny les veilles ny les exercices, les attenuēt, les irritēt, les chassent à la circonference, leur ouurent & eslargissent les voyes.

Nous mesmes, comme coniurez à nostre ruine, suscitons nostre sang propre à la reuolte contre nous, qui se trouble & boüillonne au trouble au boüillon de noz passions. *Excandescencia attrahit & cor & pulmonem in seipsa, & in caput & calida & humidum: gaudium autem relaxat cor.* C'est vn oracle du souuerain Apollon de l'Isle de Cos, qui resēte l'obscurité de celuy de Delphe, par lequel il nous apprend, ou plustost Galien par luy, qu'en la cholere le sang & la chaleur sont attirez du foye & des veines à la teste, aux poulmons au cœur, d'où vient que tant le cœur que les arteres redoublent leurs carrieres. La respiration est violente, la face rougit, les yeux estincellent, & se grossissent, la teste entieremēt s'eschauffe.

L'adiouste avec Aristote que la cholere est vn boüillonnement du sang qui se faiēt au tour du cœur, iugez si le reste du corps doibt estre libre d'emotion, & quel

quel effect en peut reüssir. La ioye au contraire relasche le cœur, disperse sa chaleur, rend les espritz vagabons. Toute la masse du sang esbranlée descouvre son venin, l'aigrit contre son subiect propre, qui impatient de ses rigueurs, oultré de ses atteintes, faict ses efforts & s'en descharge au plus loing qu'il luy est possible.

Voyla en somme noz plus intimes & plus familiers amys qui sous vne apparence flatteuse nous liurent de plus grands & plus continels assauls que nos ennemys mesmes: il est bien vray que les intemperatures chaudes & humides, principalement du foye, qui passent les bornes de iustice, & tiennent rang de maladies esueillent les dispositions veroliques qui croupissent en nous, mais elles sont plus rares que les causes precedentes.

De tout ce discours nous concluons que tant les choses naturelles & non naturelles, que contre nature contribuent à la productiõ de verole. Reste maintenant de recognoistre les difficultez que l'on peut nous objecter, & les resouldre.

T



SEPT PROBLEMES
touchant les causes assi-
stantes de verole.

CHAPITRE. XXXV.

Premier Probleme.

Pourquoy les enfants gisants au ventre de la mere, & pendants à la mammelle sont ils moins subiects à la verole que les plus aduancez en aage?

Si l'experience n'en estoit claire & journaliere, nous aurions dequoy reuoyer en doubte la verité de ce Probleme. Car si vous iettez l'œil sur l'impureté menstruelle, où aura-elle plus de force qu'en son centre? Quand sera-elle plus copieuse sinon lors qu'il ne s'en fait nulle dissipation, nulle euacuation d'importance, Et que ce peu qui se dissipe est soudain restably par vne matiere

de meſme nature, ſans meſlange de ces aliments plus purs & loüables que l'on reçoit apres la naiſſance? Si vous conſiderez la temperature de l'enfant quand eſt elle plus chaude & plus humide ſinon lors qu'elle touche de plus près ſes premiers principes? lors que ſa chaleur & ſon humidité ſont en leur entier? Si vous conſiderez ſon humeur, quand eſt elle plus ſanguine, qu'alors que vous pourriez juſtemēt dire que l'enfant n'eſt que ſang? que tout ſon corps & interieurement & exterieurement baigne en ſang? Son habitude eſt elle iamaſ plus tendre, plus mollaffe, plus delicate, que quand les os meſmes ſont maniables comme cire?

Certes ſi la raiſon de Fernel eſt valable qui tient que les enfants ſont plus ſubjects à verole que les viellards, à cauſe de leur delicateſſe. Nous aurons raiſon de croire qu'entre les enfants les plus delicats, & cōſequemment les plus petits y feront les plus ſubjects. Neantmoins nous experimentons iournellement le contraire: que dirons nous?

Aurons nous recours à quelque propriété ou influence incognüe? ſera il

plus loisible d'admirer l'effect qu'en rechercher la cause? C'est chose admirable dict Plin qu'aucunes maladies s'adressent particulieremēt à vne contree, & à certains membres du corps, iusques à choisir les aages & qualitez de ceux à qui elles en veulēt: de sorte que les vnes s'attaquēt aux petits enfans, les autres se prennent seulement aux grands: & y en a qui n'allarment que les riches, d'autres qui ne trauerfent que les pauures.

Voyla le commun Asyle des ignorants, qui sert quelquefois de refuge aux plus doctes, de couuerture aux esprits lasches & engourdys de paresse, de bornes aux plus aigus & curieux.

Vault il mieux dire, comme font aucuns, que deux choses concourent à la productiō de verole, sçauoir l'ebullition, & la force de la chaleur expultrice, que toutes les deux manquent à l'enfant gisant en la matrice, par ce qu'elle est froide? Ceste responce ne me satisfait pas, car la froideur de la matrice n'excede iamais celle de l'air ambient, si ce n'est en cas de maladie, encore est-ce chose si rare qu'elle surpasse la creance, de voir que l'amarry se treuue actuellement

froid comme l'air, principalement en vne femme grosse, qui outre sa chaleur propre & naturelle, a celle de son nourrisson de surcroist. Mais posé que la responce soit recepuable, elle n'oste point la difficulté touchant ceux qui sont pendants aux mammelles.

Difons plustost qu'à la verité la vertu expultrice est debile en ces tendrōs, non par faute de chaleur, car ce n'est que feu : mais par ce que les parties sont molles & laxes pour estre trop humides. Ces tendrons dis-je ne sont que feu, mais vn feu estouffé d'abondance d'humidité: vne lampe suffoquee à force d'huile: vn porte-faix (pour changer de comparaison) qui pour estre surchargé, ne peut, par vn effort grand & vniuersel tel qu'il est requis à la verole, se deffaire de la charge qui le moleste.

Pourrions nous pas dire aussi touchāt les nouueaux nays, que tant d'euacuatiōs qui leur arriuent par vomissements, par deiections, par vrines, par sueurs, par eruptions cutanees fussent suffisantes pour destourner, ou du moins pour retarder la verole? Ou bien que la matiere, bien que copieuse & disposee à verole

croupit d'elle mēme, & ne donne nulle espreinte si elle n'est excitee ou irritee. Il y a grande difference (dit Galien) entre l'humeur qui repose & celle qui meut. Elle repose és enfans vterins, & en ceux qui n'ont autre agitation que des bras de leurs nourrices : elle se meut és plus grandelets qui affermys sur leurs pieds cherchent le mouuement perpetuel au maniemēt de leurs iambes. Les mouuemēts assidus aiguissent la chaleur du sãg, le sang eschauffē en vn corps chaud & humide, bouillonne facilement, bouillonnant s'effarouche, s'attenuē, s'espād, chatoüille, & prouoque la vertu expultrice à s'en d'effaire, & descharger sur l'emonctoire vniuersel du corps où elle a inclination,

Second Probleme.

Mais est-il vray que les vieillards y soient moins s̃bjets que les adolescents?

D'où vient cela? si les enfans y succōbent plustost que les plus aagés, pour estre plus debiles, les adolescents y doibuent apporter plus de resitence que les vieux pots cassez, qui pour leur foiblesse

ressentent de grands orages aux moindres troubles de l'air, & font bris au premier accueil qu'ils rencontrent : voyez en (s'il vous plaist) la decision au chapitre quatorzieme, probleme vnziesme.

Troisiesme Probleme.

L*Equel des deux sexes y est plus disposé?*

La raison milite de part & d'autre. Nous posons la chaleur & humidité comme les qualitez plus propres & plus requises à cest effect; Le sexe masculin a plus de chaleur, le feminin plus d'humidité. Les masles le gagnent du costé de l'humidité, les femmes du costé de la chaleur. La chaleur des hōmes paroist entre autres choses au poil: l'humidité des femmes en la mollesse. La temperature chaude est veluë dict Galien : mais la mollesse naist d'humidité. Ces marques que nous r'apportons sont fort à nostre propos, d'autant que nous auons posé pour conditions necessaires à la verole, la rarité, & mollesse du cuir. La rarité se retreuve aux hōmes, puis qu'ils sont plus velus : *sed & cutis rara quā pilus osten-*

2. de temperament.

5. aph. 69.

dit, le poil monstre la rareté du cuir d'iceluy grand Hippocrate. La mollesse est du tout sensible & palpable aux femmes. Doncques les femmes le perdent du costé de la mollesse, & les hommes du costé de la rareté.

Le discours seroit trop long pour estre problematique, si nous voulions mettre à la balance, & contrepeser toutes les raisons qui font à nostre propos.

Auicenne respond absolument que les filles le gagnent en ceste maladie sur les garçons.

Je tiens pour moy que l'affaire se veut decider avec distinction. Disons doncques que s'il est question seulement du premier aage qui est d'adolescēce (sous lequel on comprend coustumierement l'enfance & la puberté) nous ne trouuons nul empeschement qui exempt de verole plustost les masles que les femelles, ou les femelles que les masles, les vns & les autres y sont également preparez; Car ny la chaleur ne peut manquer aux filles en cest aage, ny l'humidité aux garçons, ce qui se confirme par l'euemēt.

Si nous parlons des autres aages, & principalement de la ieunesse ie tiens

que les femmes ont plus à se tenir sur leur garde que les hommes, à cause que la chaleur des ieunes hommes aiguisee par la seichereffe cōsume & dissipe tout, ce que ne faiēt pas celle des femmes ioincte à l'humidité. Auicenne faiēt fort à ce propos, lorsqu'ayanr dict que les corps plus disposez à la verole sont les chauds & humides.

Il adioust par apres que les corps humides en sont plus facilement trauaillés que les secs, sans faire mention de la chaleur.

Ie sçay bien qu'elle s'est quelquefois atraquee mesme aux viellards, mais (s'il m'est loisible de produire mon experience) i'asseureray avec verité que i'ay traicté plusieurs femmes touchees de verole apres leur adolescence, voire à quarante ans, mais pas vn homme dont il me souuienne, qui eust atteinēt sa trentiesme annee.

Quatriesme Probleme.

Pourquoy le printemps est il plus fertile en verole que les autres saisons?

L'oracle aphoristique de nostre Apol-

3. aph. 9.

lon est infallible : nous apprend-il pas que le printemps est tressalutaire , qu'il n'est nullement asseruy aux maladies mortelles ? La verole est-elle pas maladie ? Est elle pas mortelle ? Raut elle pas au monde vn monde d'enfant , à qui le mesme Oracle promet vne santé entiere particulièrement le long du printemps & à l'entree de l'esté ? Lors qu'au contraire la verole aiguise le trenchant de sa faux pour moissonner leur vies & leur santé.

3. aph. 18.

3. aph. 20.

L'ame d'Hippocrate Galien a desia senty la poincte de ces obiections, & la rebouchee. Il respond pour son maistre que les maladies propres du printemps sont hors de danger. Et que tant s'en faut que les flux de sang, des lepres, les tubercules, les pustules vlcereuses, & autres eruptions qui s'esleuent en ceste fauorable saison, conuainquent de faux le dire d'Hippocrate qu'au contraire ilz le confirment & verifient : D'autant que ce sont autant de purgations qui purifient le profond du corps, & vident les humeurs superflues & vitieuses des parties nobles aux ignobles. Ainsi les maladies cutanees seruent de remede preseruatif

contre les pleuresies, les peripneumonies, les fiebres continües, les dysenteries & autres affections deplorables, desquelles nous sommes menacez par la Plethore ou cacochymie. Que si le printemps fait rencontre d'un corps bien temperé, bien moderé, il le conserve au mesme estre, sans chagement, sans alteration estrangere, ce que ne font pas ny l'esté, ny l'autõne, ny l'huyet.

Donnez vous tiltre de remede à la verole ? (me dira quelqu'un) : C'est du meurtrier faire le sauveur, de la maladie le Medecin, de la mort le remede. Je respond que la verole printanniere pour l'ordinaire est salutaire, & preservative de plus grands maux. Si elle est mortelle, c'est au desreglement de la saison, ou bien au concours de quelque influence maligne : Ou à la faulte du malade, ou au manquement de soing, & de remedes convenables, ou pour l'abondance, la virulence & malignité des humeurs.

Disons maintenant pour respondre à nostre probleme, que le printemps abonde en verole, par ce que lors noz corps abondent en sang ; Noz forces

297 DE LA PETITE VEROLE
s'esueillent & s'esiouyffent à la douce
temperature de l'air que nous respirōs :
Les pores s'ouurent pour donner entree
à ceste chaleur amye de nature qui nous
enuironne , elle qui ne peut estre oyseuse
fond & eschauffe le sang , le pouffe & le
tire à son hemisphère ; Appelle à son
ayde noz forces mesmes , comme obli-
gee à la pareille. Le sang fondu & at-
tenué se porte de soy mesme à ses mouue-
ments , & trouuant les conduyts libres ,
sans empeschement , sans resistance
s'empare de l'ambitudo de noz corps.
L'esté attire bien les humeurs au dehors
avec plus de force & de violence , mais
il les resoult & dissipe tout à fait : L'au-
tomne les repousse à leur centre : L'hy-
uer les rend engourdies voire immobi-
les , & leur ferme l'issue.

Cinquiesme Probleme.

Pourquoy Auicenne met il la fin de l'Aut-
tomne apres le Printemps ?

*Que ne suiuoit-il son souuerain Dictateur
qui ioint le commencement d'Esté avec le
Printemps : le commencement d'Automne
avec l'Esté : la fin d'Automne avec l'hyuer ?*

Voicy sa sentence definitive. Pendant le printemps, & au commencement d'esté les enfantz se portent fort bien, & 3. aph. 12. ceux qui les approchent d'aage. Pendāt l'esté & vne partie d'automne, les vieillards: Ainsi Celse, & apres luy Plantius interprete ces parolles, τοῦ δὲ θέρος, καὶ τοῦ φθινοπώρου μέχρι μὲν πινος αἱ γέροντες. Le reste de l'autōne, & pendant l'h'yuer ceux qui sont d'aage mediocre. Ainsi le le mesme Plantius interprete les dernieres parolles du mesme Aphorisme: Car au lieu que le cōmun lit, τὸ δὲ λοιπὸν τοῦ χειμῶνος, c'est à dire le reste de l'h'yuer: Il adiouste vn καὶ, & lit τὸ δὲ λοιπὸν τοῦ χειμῶνος, c'est à dire le reste (supple d'automne) & pendant l'h'yuer, r'apportant λοιπὸν à φθινοπώρου. Ceste remarque ne sera pas ennuyeuse aux curieux pour leur faire voir comme Hippocrate conioinct & entrelace les saisons les vnes avec les autres. Or le mesme rapport qu'ont les saisons pour l'establissement & conseruation de santé, elles le doibuent auoir pour la production des maladies.

Estimerons nous qu'Auicenne se soit oublié?

Ou bien dirons nous qu'il a creu que comme la fin du printemps, & commencement d'esté symbolisent aucunement en qualités, aussi que sans difficulté l'on attribuerait mesme effect à l'un & à l'autre tant pour la santé que pour la maladie, à proportion du rapport qui se retreuve entre eux?

Sixiesme Probleme.

Mais pourquoy le mesme Auicenne a il preferé la fin d'automne à son commencement? La fin d'automne tient elle pas mesme rang que l'hyuer au rapport de l'aphorisme susallegué? Tient elle pas des qualités hyuernales qui s'opposent diametralement à la production de verole? Au contraire son commencement a bonne part à la chaleur; Le sang alors n'a pas encores refroidy ses ardeurs estiuales: Encores est il plein de feu, plein de trouble: Encores les aduenues luy sont elles ouuertes du profond au cuir: Encores n'a il pas manque de subtilité, ny de pousse pour y penetrer, mais non pas pour passer plus outre, & se resouldre totalement en fumee.

La resolution de la difficulté semble facile, car il est clair qu'Auicenne parle conditionnellement, & non pas absolument. Il pose deux conditions, sçavoir que l'automne en son commencement ayt esté chaud & sec: Et l'esté qui l'a précédé aussi chaud & sec. Mais que direz vous si ie vous monstre que ces conditions rendent plus d'ombrage que de lumiere à nostre recherche? Qu'ainsi ne soit l'on pourroit dire absolument parlant que le commencement d'automne communement symbolise à l'esté; Et que non seulement il resoud autant d'humeur qu'il en attire à l'exterieur, d'autant que sa chaleur est encore forte, le corps rare, & le sang subtil, mais aussi qu'il empesche l'ebullition du sang, luy tenant les conduitz ouuerts & la transpiration libre. Au contraire que la fin de ceste mesme saison desia notablement refroidie restreint les pores, & les estreignant empesche & la disposition, & l'euentilation. Alors le sang se multiplie, soudain il s'eschaufe, & redoublât ce feu qu'il couue, cest empyreume de laissé par l'ardeur estiuale il boüillonne, & boüillonnant irrite la vertu expultrice.

La vertu fait son effort, le sang se treuve assez subtil pour foncer la barriere, mais non pas pour s'exhaler: doncques estant receu & retenu au cuir il y produit l'effect de question. Voila des raisons de belle apparence pour prouuer que la verole doit auoir absolument & pour l'ordinaire plus de vogue à la fin qu'au commencement d'Automne; Mais de qu'elles raisons appuyerons nous les positions d'Auicenne? Comment prouuerons nous que son dire soit veritable principalemēt lors que l'esté precedent a esté chaud & sec, & que le commencement d'Automne retient la mesme temperature en son commencement? Faisons en question à part.

Septiesme Probleme.

Est il vray que lors que l'Autōne est chaud & sec en son commencement, & que l'esté precedent a esté de mesme temperature, s'il soit plus trauersee de verole?

Auicenne l'a ainsi laissé par escrit, ce qui seroit probable s'il estoit qu'estiō de rostir le sang, mais il faut qu'il boüille pour exciter la verole. L'ebullitiō se fait
du

du chaud & humide, l'assation du chaud & sec, dit Aristote. Ce que le mesme *meteo. 4.* Auicenne a dit auparauant cōtre quatre directemēt & destruiēt de fond en comble ceste sienne conclusion. Lisez son discours precedent vous trouuerez que le corps preparé à la verole est celuy qui est chaud & humide, que l'humide y est bien plus disposé que le sec: que les constitutions australes, c'est à dire, les chaudes & humides la font multiplier, que les enfants & les adolescēts (à cause de leur chaleur & humidité) y sont plus enclins que les vieillards, si ce n'est pour des causes bien fortes, & en quelque region chaude & humide à merueilles, bref pour le faire court Auicēne n'a rien plus à la bouche parlant de cause de verole, que l'humidité. Ce pendant voicy que dérogeant à sa doctrine il requiert la chaleur ioincte à la seicheresse.

Durons nous en vn mot que son intention est seulemēt de nous faire entendre que la verole tarde à venir iusqu'à la fin d'automne, lors principalemēt que son commencement est chaud & sec, & l'esté precedent de mesme? D'autāt que s'il est étoit chaud & humide, ou le commen-

V

cement de l'Automne austral il ya apparence que la verole aduanceroit fa-
dourse la saison y estant disposée.

*De l'ebullition du sang qui se
faict en la verole.*

CHAPITRE. XXXVI.

LE commun des Medecins compare
l'ebullitiō qui se faict au sang à celle
qui se faict au moust. A la verité ie treuve
que l'action de l'un est bien representee
par l'action de l'autre pour la conuenāce
qu'il y a entre les deux, mais i'y trouue
aussi de la disconuenance. Elles conui-
ennent en ce que de part & d'autre il se
faict vne agitation & confusion grande
de toutes les parties ensemble par la for-
ce & chaleur naturelle, laquelle vient à
separer les heterogenees d'auec les ho-
mogenees, corriger leurs qualitez estrā-
geres & reduire leur substāce à vne
meilleure forme. *His autem in subiectam
quandam formam cōcoctio terminatur, cum
4. meteor. talis redditur humor & tantus, vel per assa-
cap. 2. tionem, vel per elixationem, vel per putredi-
nem, vel per aliud caloris genus. Tum enim
rem utilem & coctā esse dicimus vt mustum,
& quæ in phymatis colliguntur, cum in pus*

ET ROUGEOLE. LIV. I. 304
versa sunt, & lachrymas, cum in lippas con-
uerse, dit Aristote parlant de la cōcoction
imparfaicte, sous laquelle il range celle
du moust. Il n'y a nulle doubte que l'e-
bullition du sang ne se doine ranger sous
la mesme espee de concoction, car elle
ne se termine pas à vne forme nouvelle,
ains seulement à la melioration de celle
qui luy est acquise: doncques iusques icy
le rapport du moust au sang se voit fort
conforme.

Mais il est dissemblable en ce que
toutes les parties du moust sont souples
& obeissantes à la chaleur, c'est pour-
quoy son ebullition se termine pour
l'ordinaire à perfection: car la chaleur
demeurāt victorieuse les parties estran-
geres se separent, & se tournent en lies,
& en escume, le vin se conserue pur &
net, propre à nous conferer vne nourri-
ture bonne & louïable. Au cōtraire sou-
uent arriue que ce qui est d'impur au sãg
venāt par le bouillonnemēt à estre agité;
s'effarouche, & s'esleue cōtre la chaleur
naturelle, la tient en bride, voire l'op-
presse, & la dissoult tellemēt qu'il se faiēt
vn chaos, vne confusion inseparable,
vne deprauation incorrigible de toute

V 2

la masse. Et tout ainsi qu'un vin débile ne pouvant résister aux ardeurs caniculaïres rend sa chaleur propre & naturelle en proie & à la merci de l'étrangère qui l'assaut, se trouble, & se gaste: de même la partie impure du sang eschauffée & bouillonnante se putrefie, & de sa chaleur putride attaque vivement celle qui luy est naturelle, la repousse, la dissipe, souille & corrompt son sujet. Ou bien comme le raisin étant en fleur le vin par une sympathie incognüe s'effume dans le tonneau, se trouble, & se tourne, si sa chaleur n'est bien forte & vigoureuse: de même le sang bouillonnant se trouble, se confond, & ne se peut remettre, si ce n'est par une force vive & puissante de la chaleur naturelle. Car il y a grande différence (dit Galien) entre une humeur croupissante ou esmeüe; Telle humeur peut estre longuement referree dans nos entrailles sans faire breche quelconque à nos facultez, & actions, qui pour peu qu'elle soit esbranlee exerce une domination tyrannique sur toutes nos puissances, les laisse sans vigueur, les prive entierement de leurs fonctions. Disons doncques pour conclusion que

*le vin se
trouble, la
vigne est
tant en
fleurs*

le bouillonnemēt qui se faiēt en la verole se termine quelquefois à perfection & depuration du sang, quelquefois à putrefaction & corruption, selon que la cause est diuerfement disposee, & la chaleur naturelle actiue ou imbecille. Si la cause est rebelle & maligne ou trop copieuse, la force de la chaleur sera bien suffisante pour la mouuoir, l'eschauffer, & la faire bouillōner, mais non pas pour la dompter & reprimer. Ainsi (disoit ce grand Genie de nature en ses meteores) les choses que l'on faiēt bouillir demeurent cruës, ou par ce qu'elles sont trop abondantes en humidité, ou par ce que la liqueur dans laquelle elles bouillent, māque de chaleur, qui est dire en vn mot que la crudité ou deprauation procede de la faute ou de l'agent, ou du patient: de l'agent comme foible & debile; du patient comme opiniastre & indomptable. Ainsi les tumeurs & tubercules cōtre nature (comprises par le mesme Aristote sous le nom de *Φύμαλα* dōr nous auons faiēt mention peu auparauant) demeurent cruës, & ne paruiēnent point à suppuration parfaite, ou pour la qualité & quantité de leur cause, ou

*Aristot. 4.
meteo. c. 3.*

*4. meteor.
c. 2.*

pour la foiblesse de la partie affligée.

Vous me demanderez en quelle partie du corps se fait l'ebullition. Les doctes n'en sont pas bien d'accord, il y a de la contradiction entre eux & du mal entendu. Faisōs en chapitre à part, oyons leurs opinions, puis nous dirons la nostre.

Où se fait l'ebullition.

CHAPITRE XXXVII.

LE bon Gordon remarque que l'enfant est nourry de la partie plus pure du sang, & que la partie impure, qui est la matiere de verole est renuoyee & retenue aux pores des membres, *pars impura & immunda remanet in porositatibus membrorum, & hac est materia variolæ*, dit il en son bon patoys. Donques selon Gordon l'ebullition se fait en ces pores puis que la miniere s'y retreuve. Ceste opinion est empruntée d'Isaac l'Israëlitain qui s'expliquant plus clairement que Gordon, dict que la nature repousse ce qui est de vitieux és lieux plus esloignez des parties nobles, & plus voisins

du cuir.

Le signor Thomas Mina doüs appuyé sur l'hautorité d'Halyabas, & fondé sur la raison ; tient que l'impureté verolique se reserue tantost dans les veines & arteres, tantost en l'ambitude du corps & és parties sous le cuir. Bref que la matiere de verole possède bon nombre des parties esquelles celle des autres fiebures croupit , boult , & se putrifie. *Putamus nos locum (dict il) materia facientis, vel potius factura variolas, & iam iam lib. de Vari ad cutim, & ad partes cuti proportionem resp. olis c. 15. pendentem expellende, esse posse modò arterias & venas, modò membra, seu subcutaneam regionem ambitumque corporis: & omninò bonam maximamque partem locorum nostri corporis in quibus materia factura alias febres stabulatur & bullit, putrescitve, ad materiam quoque facturam variolas & morbillos pertinere.* Ses raisons sont que la fiebure qui arriue auant l'eruption de verole, ou pendant icelle est tantost sinoche sans putrefactiõ, tantost avec putrefactiõ; tantost plus, tantost moins vehemente ; Conioincte avec accidents du tout diuers & differents en nature & en violence : Telle diuersité des fiebures

*Indivisi-
bilité
des fièvres
vient des
divers lieux
où est le foyer*

tesmoigne la diversité des lieux où he-
berge leur foyer. De plus tantost le vray
Cuir seul en est infecté, tantost les tuni-
ques des visceres respondantes ou pro-
portionnees au cuir. Finalement la for-
tie en est quelquefois prompte & facile,
autrefois longtaine & difficile. Voyle
discours de Thomas Minadous auquel
ie ne puis soubserire : & quand bien ie
receueroys son opinion pour bonne, ses
raisons ne sont point concluantes, aussi
ne nous force-il pas de nous y arrester,
ains au contraire aduoüant librement
de soy mesme, & sans contraincte quel-
les se peuuent reduire à d'autres causes,
il nous donne occasion d'en faire recher-
che, & nous licentie d'en tirer d'autres
conclusions si bon nous semble. L'opi-
nion de Gordon est encores moins rece-
uable que la sienne, & plus facile à reiet-
ter puis qu'il n'en allegue aucun fonde-
ment. La mienne est que l'ebullition
se faict seulement dans les veines &
arteres, & non pas hors des veines.
L'entends par les veines non seulement
les grands vaisseaux voisins des parties
nobles, mais aussi les plus petitz & les
plus esloignez du centre; le comprends

*opinion
de l'auteur
sur l'ebul-
tion de la
verole*

en vn mot ensemble les vaisseaux qui sont reserrez au plus profond de nos corps, & ceux qui sont espars par l'ambitude, iusqu'aux capillaires. L'ebullitiō (dis-ic) se faict tousiours es veines: Ma raison est que c'est le sang qui boult: Or le sang est aux veines, donques il boult aux veines.

Le preuue ma majeure par le cōmun accord de tous les Docteurs, & par la confession propre de mes contraires. La verole (dict Gordon) se faict plus par l'ebullition d'vng sang pur: Et la rougeole par l'ebullitiō d'vn sang cholerique. Et Minadoüs definit la verole *pustulas cutis propter expulsionem sanguinis efferuescentis in venis, aut in ambitu corporis, factā à valido calore naturali.* Il dict que la verole sont pustules qui se font d'vn sang boüillonnant. Le preuue ma mineure par l'eschole vniuerselle des Medecins, sans nul contredit. Et de grace respondes moy monsieur Gordon ou autre pour vous, vous dictes que la partie impure d'vn sang qui est matiere de verole demeure dans les pores des membres: Peut elle demeurer long temps dans ces pores sans se corrompre? Si vous dictes

qu'ouy, vous blasphemez cōtre Galien, contre la raison, contre l'experience. Si vous dictes que non, donques elle n'est plus sang lors qu'elle bout, d'autant qu'auant quē boüillir elle change de forme & de nature par la corruption. Le mesme argument procede directement contre Minadous, & bien que de l'opinion d'Haliabas il l'appelle *vitiatum excrementum*, neantmoins par le mot d'excrement vitieux il ne peut entendre que le sang vitieux duquel s'est nourry l'enfant au ventre maternel, autrement il se coupperait. Mais qui peut garder ce sang vitieux lōgues annees hors des veines sans corruption, si le plus loüable n'y peut estre conserué à peine quelque moment? Sa corruption est elle si legere que pendant vn si long temps nous n'en ayons nul sentiment, nul indice? Ou bien manque-elle d'action faute de quantité suffisante? La quantité n'en peut estre petite, car pour l'ordinaire il s'engendre bon nombre de pustules, & en plusieurs endroiçtz. Sa qualité ne peut estre sans poincte & acrimonie estant esguillonnée & effarouchée par la chaleur putride qui s'en

faist. Elle ne peut estre qu'infecte & maligne, estant de long temps conceüe au sang : pour estre au sang elle redouble sa malice, car plus vne matiere est loüable, plus abominable & plus virulente en est la putrefaction ; Le temps accroist la virulence par ce que la chaleur finie & bornee en sa resistance s'esteint en fin totalement par la continuation des assauts.

Mais quelle preuve plus claire pourriez vous attendre de nostre intention que la premiere raison de Minadous ? La fiebure (dict il) que precede & accompagne la verole est sinoche tantost sans putrefaction, tantost avec putrefaction. Cela supposé pour maxime l'argumēt : Or est il que toute fiebure sinoche se faict de sang bouillant & eschauffé, ou putrefié dans les veines : Donques l'ebullition de verole se faict dans les veines.

La conclusion du mesme Minadous ne se peut nullement accorder avec la doctrine de Galien. Galien distingue les fiebures continues des fiebures intermittantes, en ce que celles la ont leur foyer dans les veines, celles icy en l'ambitue du corps. Minadous veut que

les fiebres de verole soient sinoches, & neantmoins il establit leur miniere en l'abitude du corps. Ce qu'il adiouste pour confirmation de la mesme conclusion, sçauoir est que la fiebre est tantost plus tantost moins vehemente, conioincte à diuers accidents : que tantost le cuir seul est infecté de pustules : tantost les tuniques des visceres, que la sortie en est plus ou moins facile & tardieue, tout cela se peut mieux rapporter à la qualité & quantité du sang, & à la force ou debilité de la vertu expulsive, qu'au lieu où se fait l'ebullition.

Mais ceste affaire semble ne pouuoir estre pleinement vuidee sans recognoitre l'essence de la fiebre verolique, entrons en ceste speculation, & voyons premierement.

Si la verole est tousiours avec fiebres.

CHAPITRE. XXXVIII.

Notre proposition se resolt en deux autres desquelles la premiere est si l'ebullition du sang se peut faire sans fi-

ebure : La seconde, si la verole peut estre & subsister sans fiebure ? Il y a grande difference entre ces deux questions, neantmoins la seconde se resolt facilement par la premiere. La difference git en ce que l'ebullition du sang n'est pas verole, mais causemediate de verole, d'autant qu'entre l'ebullition du sang & la verole il faut que l'expulsion interviene, & quand & quand la retention du sang expulsé au cuir, qui est la cause conioincte & immediate des pustules veroliques : Si la verole commençoit de l'ebullition, elle commenceroit auant les pustules, & consequemment l'on auroit tort de la definir par les pustules.

Je dis que la resolution de la seconde depend de la premiere, car si nous montrons que l'ebullition se peut faire sans fiebure, il ne restera nulle difficulté que la verole ne puisse aussi estre sans fiebure, d'autant que l'expérience nous fait voir que souuent la fiebure va diminuant à mesure que l'eruption se fait, & que les boutons viennent à se multiplier. Et quand bien l'on aduoüeroit que l'ebullition ne peut estre exempte de fiebure,

il ne faudroit pas pourtant conclure que la verole ne la peut estre. Car supposé qu'au premier effort de nature le sang bouillonnant soit totalement expulsé au cuir, il ne restera plus de cause qui puisse fomenter la fiebure, & conséquemment elle finira soudain par la naissance des pustules, la supposition n'est ny impossible ny impertinente, car ie ne voy rien qui empesche que le cas n'eschee cōme ie le conçois. Aussi la conséquence en est bonne & conforme à l'experience susdicte que nul ne peut nyer, sçauoir que la fiebure diminue ordinairement à proportion que les pustules vont croissant en nōbre & en grandeur. Que si la verole ne pouuoit estre sans fiebure, quel fondemēt auoit Auicenne de nous prognostiquer qu'il est plus sain que la fiebure precede la verole, que ce que la verole precede la fiebure? si la fiebure suit ou precede la verole l'un peut estre sans l'autre. D'icy concluons que le docte Mercurial, Minadoüs, & autres grāds personnages se fussent bien passés de faire mention de la fiebure en leur definitiō de verole. Car si la verole sont pustules avec fiebures comme ils la de-

finissent, la fiebure est inseparable de verole, ou du moins si elle en est separable pour vn tēps elle ne le peut pas estre absolument comme suppose le Prince des Arabes, suiuy de la plus saine partie des Praticiens, qui attesteront comme souuent ils ont veu la fiebure se passer au mesme iour que la verole commençoit à paroistre. S'il m'estoit loisible d'alléguer mes experiēces, i'en pourrois nommer plusieurs à qui il est ainsi arriué. Je me contenteray d'escrire ce que ie confirmeray par bon nombre de bons tesmoins de fut Monseigneur le Cheualier de Guise (Prince autant doux & traictable que magnanime & valeureux, duquel ie ne puis rafraichir la memoire sās rafraichissement de l'extreme regret commun de sa mort precipitee) ce Seigneur l'An 1609. lendemain de Noel estant tombé malade de petite verole en la court de Nancy, ou l'eus l'honneur de le traicter, se trouua tellemēt exempt de soif, de chaleur, d'emotion, & de tous accidēts febriles à la premiere eruption des pustules, qui fut sur la fin du troisiēme de sa maladie, que dez le quatriēme sans crainte ny scrupule quelconque ie

luy conseillay de boire à ses repas du Necker bien trempé. C'est vn petit vin Allemand doué de toutes les marques du vin Oligophore décrit par Galien, il croist sur la Riuiere de Necker d'où il prend le nom. Or tant s'en faut que la verole ayt tousiours la fiebure pour compagne que mesme l'ebullition se peut faire sans elle. C'est vn cas de rareté ie l'accorde, si en ay-je veu l'experience ceste année en Monsieur le petit Baron de Marcofsey dont i'ay parlé cy deuant, auquel on apperceut plustost des taches de verole qu'on n'yreco-
gnut aucun accident fiebureux, & passa son mal ioyeusement sans alteration, ou intemperie quelconque, sans degoust, sans emotion, & sans autre remede, que le bon regime de viure. Trouuez vous de la repugnance (Monsieur Minadoiis) qu'il se fasse quelque legere ebullition de sang, en la circonference du corps, tout proche du cuir, & si loing du centre que le cœur n'en recoine ny vapeur ny chaleur capable de l'esmouuoir? vous condescendez à demy à mon opinion lors que vous diètes que par fois la fiebure qui en procede est ephemere, elle ne
peut

peut estre ephemere que la cause n'en soit fort legere n'ayant pas assez de force pour imprimer sa qualite es humeurs. Pouvez vous pas luy rabbatre encor quelque degre de sa force par imagination pour vous rendre totalement exempt du soubçon de fiebure? Vous direz que ie vous parle par fictions & suppositions imaginaires: certes il vous est necessaire d'employer vostre imagination pour concevoir comme la fiebure de verole peut estre ephemere, nonobstant qu'elle prouienne de l'ebullition du sang aussi bien que pour comprendre comme l'ebullitiō se peut faire du tout sans fiebure. Dōcques vous n'estes pas moins obligé de croire à ma supposition fondee en experience, que moy à vostre negation qui n'est appuyee d'aucune raison soluable, j'accorde bien que le cas suppose est rare, mais il n'est pas impossible. Mais voyons si vous vous estes point equivoqué touchant l'espece des fiebures veroliques.



Quelle fiebure accompagne la verole.

CHAPITRE. XXXIX.

Profectò cōtinuam illam iure esse dicimus, dit Minadous, assurant qu'à bon droit elle se doit qualifier continue, *Quia nunquam in variolis ex usu artis, egrotantes in quietem febre vacantem definiunt*: Parce que les malades ne sont iamais hors de fiebure en la verole qui requiert l'usage de l'art. Ainsi se doit interpreter ce qu'il appelle *variolas ex usu artis*, bien qu'à vray dire ie ne puis comprendre son intention ny la colliger de son discours, car il conclud absolument que la verole de, quelle humeur elle soit fuscitee ne peut estre accōpagnée de fiebure intermittente, & que si la fiebure semble tantost croistre, tantost diminuer, elle ne laisse pas pourtant d'estre continue, parce que tel surcroist en apparence d'exacerbation procede d'une ebullition nouvelle en vne nouvelle matiere comme en forme de recidiue. Ou bien il y a complication de maladies. Si ainsi est,

comme il est véritablement, ceste clause *ex usu artis* est du tout inutile & superflue, car selon Minadous la verole ne peut estre sans fiebure, ny la fiebure qui l'accompagne avec intermission. Il eust doncques mieux faict de respondre simplement que la fiebure verolique est continuë.

Mais soubz quelle espeece de continuë comprend il ceste fiebure ? *quinimo est inter continuas ut plurimum synocha* (dit-il) *cum eundem semper modum servare videatur*, accordez si vous pouuez vostre *ut plurimum* avec *semper* Sieur Minadous, ou changez de termes, Car si la fiebure garde tousiours vne mesme forme & teneur comme vous dictes, elle est tousiours synocha, ou vostre raison fauce, que si elle n'est que le plus souuent synocha cōme aussi vous dictes, vous devez conclure que ce n'est que le plus souuent qu'elle garde mesme teneur.

Bref vous vous trouuerez enlacé dans vos propres retz si estroictemēt qu'il ne vous restera nul eschappatoire si vous n'effacez le mot de *ut plurimum*, ou celui de *semper*. Aduisez auquel il vous plaist vous tenir : vous vous monstrez fort

irresolu, car vous vous faictes vne obiection à vous mesme par laquelle il semble que vous deuez conclure à *semper*, puis finalement vous concluez indirectemēt à *ut plurimum*. Voicy vos parolles, *Et quanquam dictum à nobis est materiam variolarum esse posse quemcunque humorem, ut propter hanc causam dici etiam videatur posse cum variolis coniungi quodcunque genus febrium periodicarum, huic & illi humori respondentium, quia tamen quisquis hic humor fuerit hunc ante dicto modo contingit feruere & ebullire in dictis regionibus, fit ut per modum synocha afficiat. Itaque febris hac est continua eo quo dictum est modo, & pretereà est synocha ut plurimum.* Je confesse librement encor' vn coup que ie ne puis pas bien comprendre vostre intention, ny la force de vos raisons. Vous dictes que la raison voudroit que vous conioignissiez toutes especes de fiebres periodiques avec la verole, attendu que vous avez supposé qu'elle se peut faire de toute humeur (qui est vne supposition erronnee & contre vostre definition propre comme i'ay monstré cy deuant) neantmoins que la façon de l'ebullition, & les parties où elle se faict selon vostre

doctrine sont les causes que la fièvre s'allume en forme des synoches, si elle s'allume en ceste forme à quoy conclud vostre *itaque*? que signifie *ut plurimum*, sinon vne limitation ou plustost vne retractation du dire precedent? Car supposé que la fièvre soit continuë elle est ou synoche, ou periodique, ou erratique: celle icy selon vous est continuë & n'est pas tousiours synoche, doncques elle sera quelque fois periodique ou erratique. Vous eussiez eu plus de raison de vous tenir à *sēper*, puis que la solution de vostre argument y concludoit: vray est que vous debattiez vne bonne cause par de mauuais fondemens, car vous dictes que c'est la forme de l'ebullition, & les lieux où elle se fait qui rendent la fièvre synoche, ce qui est tresabsurde. Quand à la forme ie ne puis rien colliger de vos escrits qui m'en donne instruction suffisante, les lieux que vous supposez ne sont rien à voilre aduantage, vous supposez que ce sont les veines & l'ambituede du corps. Les veines sont communes aux synoches & à toutes autres especes de fiebres continuës. L'ambituede du corps est le siege des fiebres intermit-

tentes selon Galien. C'est donques en vain que vous colligez la difference spécifique de la fiebure verolique par la difference des lieux où se fait l'ebullition. J'aurois d'autres obiections à vous faire sur ce mesme subiect, si ie ne craignois d'attedier le lecteur, & de vous mettre en soubçon que j'entreprenne sur vos escrits à guerre ouverte. Si ne puis-je passer sous silence vne autre difficulté que ie trouue en vos discours, qui merite bien d'estre esclaircie. Vous concluez que la fiebure est ephemere lors que la chaleur est douce & vapoureuse, si bien elle est de plus lōgue duree que les ephemerres ordinaires. Et qu'elle est putride lors que la chaleur est acre, la duree conforme à celles des fiebures putrides, & que ses symptomes, & les excrements tesmoignent de la putrefaction, voire mesme de la malignité.

Ceste distinction est obscure ou defectueuse : elle est obscure si sous le mot d'ephemere vous confondez celuy de synoche sans putrefaction. Elle est defectueuse si vous prenez proprement le mot d'ephemere, qui est vne espece essentiellement differente de la synoche, car celle

la consiste és esprits, & celle icy au sang. Vous pouviez dire en termes plus expres que la fiebure verolique est ephemere, ou synoche; & qu'estant synoche elle est sans putrefaction ou avec putrefaction. Elle est ephemere, lors que sa cause est si legere & si esloignee du cœur qu'il n'y a que les esprits qui en puissent concevoir vne chaleur estrangere, laquelle s'esteind pour l'ordinaire dans vn iour naturel. Elle est synoche lors que sa cause antecedente est plus puissante, & plus voisine du cœur. La chaleur de l'une & de l'autre est benigne & vaporeuse, mais les accidents de la synoche sont plus forts & plus apparêts que ceux de l'ephemere, la rougeur de la face, la pesanteur de tout le corps, la pulsation des tempes, la distention des veines, & autres semblables, sont d'autant plus grieux & importuns en la synoche, & de tant plus longue duree que leur subject est plus crasse & plus massif qu'en l'ephemere. Je parle de la synoche sans putrefaction, car où il y a putrefaction il n'y a rien ou peu de commun avec l'ephemere, ainsi que chacun peut colliger à par soy, jettant l'œil sur les symptomes.

*Si les fiebres veroliques sont
essentielles ou symptoma-
tiques.*

CHAPITRE. XXXX.

*lib. de Ga-
riolis c. 35* **C**Amplologue respond avec distincti-
on, & dit, que la fiebre vient deuant
ou apres la verole, ou bien qu'elle l'ac-
compagne depuis le commencement
iusques à la fin. Celle qui vient deuant,
est essentielle dit-il : Celle qui la suy-
t est accidentelle. Celle qui l'accompagne
est essentielle lors que la verole est exter-
ne ; Elle est symptomatique si la verole
est interne. Je responds plus clairement
que la fiebre suy-
t ou l'ebullition du
sang, ou la suppuration, ou putrefaction
des pustules. Celle qui suy-
t l'ebullition
est essentielle, d'autant que son foyer est
dans les veines. Celle qui suy-
t la suppu-
ration ou la putrefaction des pustules est
symptomatique, d'autant qu'elle arriue

& cesse, elle croist & diminue avec sa cause, comme l'ombre avec le corps, le symptome avec la maladie. Ceste response explique & esclaire les deux premières parties de la distinction de Campolongue, mais la troisieme ne me satisfait pas : Et si ie ne recognois nulle raison en tout son discours qui me persuade que la fiebure qui accompagne la verole interne soit accidentelle, & l'autre non. Car la fiebure qui accompagne l'une & l'autre ou elle vient de l'ebullition du sang, ou de la suppuration des pustules : Si elle vient de l'ebullition elle est essentielle, nonobstant que la verole soit interne : Si elle vient des pustules, elle est accidentelle, iacoyt que la verole soit externe : Le lieu n'y apporte nulle autre difference.

Mais plus la verole externe croist, plus la fiebure descroist, dit Campolongue. Au contraire la fiebure croist à mesure que la verole interne croist. I'aduoüe que le descroist qui survient à la fiebure par le surcroist des pustules externes preuue bien que la fiebure n'est pas accidentelle, mais ie nye quel'autre consequence vaille, sçauoir que la fiebure soit

symptomatique par ce qu'elle croist lors
 que l'eruption se fait à l'interieur. Pour
 bien entendre le fait il est à noter que la
 fièvre cesse ou diminue par l'eruption
 des pustules exterieures, de mesmes
 que par vne euacuation Critique bonne
 & salutaire. Au contraire elle s'augmente
 lors que l'eruption se fait à l'interieur,
 ainsi que l'on la voit croistre es euacua-
 tions symptomatiques; D'autant que l'e-
 ruption exterieure tesmoigne la soup-
 plesse & facilité de la cause, ensemble la
 force de nature, & se fait à descharge.
 Tout au rebours l'interieure tesmoigne
 la grandeur & opiniastreté de la cause,
 & l'imbecillité de nature, & se fait à
 surcharge; D'où vient qu'elle est mau-
 uaise & pernicieuse, & comme cause,
 & comme signe. Comme cause, par ce
 qu'elle debilitte & surcharge les viscerés,
 foment & entretiēt la fièvre & autres
 accidents. Comme signe, par ce qu'elle
 monstre que la vertu naturelle est im-
 puissante & aggrauée sous le faix, ou
 irritée par la virulence & acrimonie de
 l'humeur qu'elle ne peut ny regler ny ex-
 pulser par les lieux conuenables. Ainsi
 l'humeur contenue dans les veines de-

laissée de plus en plus de la chaleur naturelle, & mise en proye à la putrefaction, trouuant moins de resistance, s'effarouche, & la fièvre quand & elle. Ce sang qui au mesme temps est poussé hors des veines se putrefie quand & quand, & de sa putrefaction allume vne seconde fièvre qui redouble la violence de la premiere; C'este seconde fièvre est veritablement accidentelle ainsi que suppose Campolongue: Mais la premiere ne change point d'estre par son accroissement, ains demeure principale & essentielle, telle qu'elle estoit auparauant. Ainfi le doit entendre Campolongue, autrement sa decision est nulle, voire reprochable, & erronée. Or puis que nous sommes tombez sur l'expulsion, arrestons nous y vn petit & apprenons comme & par qui elle se fait.

Comme se fait l'eruption des pustules.

CHAPITRE. XXXXI.

C'Est vne doctrine bien reçeüe entre les Medecins que toutes eminences

qui s'esleuent en quelque partie interieure ou exterieure de nos corps se suscitent, ou par cōgestiō, ou par defluxiō. Ilz appellēt congestiō, cest amas d'humeurs qui s'engēdre en la partie mesme où il se retreuve. Ilz appellēt defluxion, le concours d'humeurs qui se faiēt d'une partie à une autre. De tous nos discours precedēts le moindre apprētifen medecine concludra que la verole ne se peut faire par congestion, car sa cause antecedente bouillonne dans les veines, & sa cause conioincte est hors des veines : Donques elle se faiēt par defluxion.

*Galien au
2. des diffe
rences des
fieures ch.
dernier.*

Le sang afflue des veines au cuir ou par ce qu'il y est ennoyé, ou par ce qu'il y est attiré. Il n'y est pas attiré naturellement, car l'effort de la vertu attrahrice est l'imité par l'appetit naturel, & cest appetit par la necessité : La quantité du sang qui abborde au cuir est tellement excessiue en la verole qu'il n'y a nulle apparence qu'elle n'outrepasse de beaucoup les bornes de nature. Aussi n'y est il pas attiré par aucune cause contre nature, car l'on ne suppose ny douleur ny chaleur estrangere au cuir qui occasionne tel mouuement. Donques ou il y est

receu, ou il y est enuoyé. La chose est claire qu'il y est receu, l'œil en est le iuge, l'on voyt les enleueures, les taches, le pus, les icheurs qui ternissent son lustre. Il y est receu dis-je & retenu, car sous le mot de receu nous debuons comprendre celui de retenu; Ce sang est receu au cuir comme en l'émonctoire vniuersel ainsi que le nomme Galien. Il y est retenu d'autant que la force du cuir est trop imbecille pour le vider, ou dissiper, ou pour s'en d'escharger sus vne autre partie. Il y est receu comme enuoyé & poussé d'ailleurs, le sang de son mouuement propre ne peut faire ceste saillie: Sa course naturelle est en ligne droicte, sçauoir du bas en haut, ou du haut en bas, celui qui se fait en la verole est selon toutes les differences de positions, haut en bas, à tort & à trauers, donques le moteur est different du mobil, c'est ce que nous signifie le mot de poussé en nostre definition. En quoy ie treuve vn commun accord & consentement entre les doctes, si bien il n'est pas facil à tous de bien recognoistre ce moteur. Or auant qu'en faire recherche philosophons vn petit sur la qualité du

331 DE LA PETITE VEROLE
mouuement qui nous dressent les voyes
droict à son principe.

*Si l'eruption des pustules est
Critique.*

CHAPITRE. XXXXII.

*Galenus.
2 apho.
comm. 13.
1. de cri. 1.*
Ceste question se peut debattre de
part & d'autre, parlons premiere-
ment en faueur de la partie negative. La
Crise est vn soudain changement de la
maladie à santé ou à la mort, l'eruption
de verole n'est pas telle, donques elle
n'est pas Critique: la majeure est la defi-
nition commune de la Crise, receuë de
Galien, approuuee des docteurs. La mi-
neure n'est pas difficile à prouuer: l'ex-
perience tesmoigne que l'eruption
de verole n'apporte nul chan-
gement; ou si elle en apporte,
que ce n'est pas és maladies; ou
si c'est és maladies qu'il n'est pas soudain;
ou s'il est soudain qu'il n'est ny à santé ny
à la mort. Il suffiroit pour obtenir gain
de cause que ie verifiassé vne de ces pro-
positions, ie m'offre neantmoins de ren-

dre preuue de toutes en particulier. En premier lieu souuent la verole se descouure sans qu'il arriue changement manifeste ny à bien ny à mal, au iugement des plus experimentez : qui vous diront que la fiebure apres la sortie & apparition des pustules est souuent telle qu'au parauant, sans diminution ny surcroist. Mais que direz vous de ceux qui demeurent sans alteration de leur santé, sans lésion quelconque notable de leurs actions deuant & apres l'eruption d'icelles ? Reconnoissez vous la Crise hors maladies ? ce seroit par trop deroger à l'opinion commune des anciens & modernes. Si vous entrez en doubte de ceste preuue vous aurez contre vous Auicenne qui assure, & chacū le luy accorde, que la fiebure precede, ou suit quelque fois la verole : si la verole precede la fiebure, elle precede la maladie capable d'induire vn chāgement Critique. Mais posons que tousiours la verole suyue la fiebure, quel soudain changement en arriue-il quand bien long temps par apres on voit trainer le malade auāt que guairir ou mourir ? Il arriue bien quelque soudain changement par fois, mais ce

n'est ny à la santé ny à la mort, ains seulement ou de mal en pis, ou de mal en mieux; ainſi n'eſt il pas vrayement Critique. Voyla les principaux fondemens de la negative. Il ſe treuve des raiſons fortes pour le party contraire, & des experiences, ſouuenez vous entre autres de ce ſoudain changement à ſalut, qui ſe fit en fut Monſieur le Cheualier de Guise duquel enſemble la fiebre & tous accidents diſparurent ſi toſt que les taches veroliques parurent. Mais quoy ne ſe faiſt il autre changement en la Criſe qu'à ſalut ou à la mort? lors que les maladies croiſſent, ou decroiſſent, ou qu'elles ſe changent en d'autres ou qu'elles ceſſent, tous les chāgemens ſont-ce pas Criſe au iugemēt d'Hippocrate? Galien en ſuytte de ſon maiſtre appelle-il pas Criſes tous les ſoudains changemens qui ſe font à ſalut, à la mort, à mieux, & à pis? Or eſt-il que l'un de ces ſoudains changemens ſe voyt pour l'ordinaire apres l'eruption des puſtules, donques elle eſt & doit eſtre cenſee Critique.

Pour reſouldre l'affaire briefuement il eſt à noter que le mot de Criſe ſe prēd propre-

*lib. de affe
ction. 1. 7.*

2. aph. 23.

proprement & improprement. La Crise prise proprement est celle que nous auõs definie parlant pour la partie negatiue. La Crise prise plus amplement comprend soubs elle tout changement qui arriue soudainement es maladies, soit à bien ou à mal, soit à la santé ou à la mort, soit d'une maladie à vne autre, ainsi que la definit Hippocrate au liure des affections, duquel ie tire trois differences de Crises. La premiere, est contenue soubs ces mots *cum morbi auferuntur vel marcescunt*; & est imparfaicte, par ce qu'elle n'oste pas le mal, mais seulement y apporte du surcroist ou diminution. La secõde est comprise soubs ces autres mots, *aut in alium morbum transeunt*, & n'est pas proprement Crise d'autant que tousiours le nom de maladie demeure en son entier, si bien il change d'espece. La troisieme est comprise soubs le mot de *desinunt*, & celle icy est parfaicte, par ce qu'elle finit le mal soit à la vie, soit à la mort. Cela supposé ie respõds que pour l'ordinaire la verole est Critique tantost d'une des façons susdictes, tantost de l'autre. Je dicts pour l'ordinaire, d'autant que pour l'ordinaire elle ne se fait

Y

qu'en maladie; Si elle arriue sans fiebure c'est fort rarement. Elle est parfaictemēt Critique (sçauoir en son gēdre, comme nous ferons entendre plus claiement par apres) lors que la matiere estant entierement pressée des veines à la circonference, la fiebure cesse promptement avec ses accidents, ainsi qu'il arriue souuentes-fois. Elle est (dis-je) souuent parfaictement Critique à la santé, mais tresrarement à la mort. Je dis d'auantage d'elle (ce que Galien dict vniuersellement de toutes Crises) que pour la plus part elle termine à salut, si elle n'est pestilente. Or que tresrarement elle soit parfaictement Critique à la mort, ie le preuue en ce qu'à peine s'en voyt-il vn de dix milles qui viēne à mourir soudain que l'expulsion est faicte: ceux à qui elle est mortelle font longue resistance, & vont trainant laisle par plusieurs iours auant que se rendre. Quand ie dictz que souuent elle est parfaictement Critique à santé se doibt entendre à comparaison de celle qui est à la mort, car à la verité pour le plus ordinaire la verole absolument parlant est au nombre des Crises imparfaictes, d'autāt que le plus souuent

*2. aphorif.
comm. 13.*

elle ne passe pas d'une extremité à l'autre sans milieu, au contraire fort ordinairement elle achemine le malade à la santé aussi bien qu'à la mort lentement & comme pas à pas par la diminution ou accroissement successif de la fièvre, & des symptomes. Tiercement, mais plus raremēt elle est Critique par transmutation. C'est ce que nous apprend Gordon disant que la verole s'engendre de l'impureté delaissee apres les Crises imparfaites des fièvres sanguines. Ceste doctrine est bien receuë entre les *lib. 4. fens* sectateurs des Arabes tiree d'Auicenne *tractat. 2.* au chapitre des signes de la fièvre sanguine. *c. 44.* Telle est nostre resolution appuyee des arguments des deux parties contraires. Car aduoüant que par fois la verole n'est pas Critique; & que le plus souuent elle l'est imparfaitement, nous aduoüons ce à quoy concluent les arguments negatifs. Aduoüant aussi & montrant comme elle est Critique, nous faisons pour la partie affirmatiue, & elle pour nous.

Quelque gentil esprit obieçtera que la verole ne se peut iamais dire yrayemēt Critique sinon par transmutation d'une

maladie à vne autre. Car tousiours elle s'engendre par metastase de la cause febrile, sçauoir par transposition du sang des veinès au cuir, & finissant ou diminuant la fiebure, elle prend sa naissance & son accroissement: Sortir de fiebure, pour entrer en verole, c'est tomber d'une maladie en vne autre, c'est faire la mesme cheute de laquelle parlent Auicēne & Gordon, sçauoir de la synoche en verole. Je responds en premier lieu que prenant la chose estroictement & precisément l'obiection se trouuera bien fondee: car la verole pour le plus ordinaire tient rang de maladie, & s'uyt la fiebure synoche qui est maladie. Je respond en second lieu que bien que la verole & la fiebure qui ordinairement la precede soient maladies essentiellement differentes, neantmoins selon la consideration commune des Medecins l'une & l'autre sont rapportees & comprises sous le titre seul de verole, comme si les deux n'estoient qu'une maladie seule: car l'on considere la fiebure comme subordinee à la verole, ou comme s'uytte ou compagne du trouble auantcoureur de verole, & consequemment comme

maladie accidētelle, & non pas comme principale. C'est pourquoy Auicenne dict que *variola sunt quasimodus quidam Crisis*, & non simplement que *sunt Crisis*. Comme s'il vouloit dire que la verole se faict en forme de Crise, parce qu'elle se faict avec trouble tel qui a accoustumé de preceder les vraies Crises : elle se faict aussi par transposition de la cause morbifique des parties nobles aux ignobles, ainsi que la Crise salutaire; ou bien des parties moins nobles aux plus nobles, comme la mortelle. Mais le premier trouble arriue en estat de santé, là où la vraie Crise ne peut auoir lieu qu'en maladie. Et en ceste consideration la verole comprise sous l'estendüe de ses signes auantcoureurs, tient rang d'une certaine façon ou espece particuliere de Crise. Je responds en troisieme lieu que la vraie Crise se faict ou par euacuation 1. aphorif. comme. 20 ou par absces, ainsi que parle Galien, (sous l'absces nous comprenons la verole) or tout ainsi que Galien, & apres luy les escholes prennent l'absces pour cause Critique, & non pas pour maladie, le mesme faisons nous de la verole en qualité de Crise.

Pourquoy donc, me repliquerez vous, Auicenne reſſe. il la verole qui ſuit les Crises imparſaiſtes des fiebures ſanguines, ſoubs le tiltre des Crises qui ſe font par tranſmutation? Auons nous pas appris que pour l'ordinaire les fiebures auantcoureuses de verole ſont ſanguines? Quelle difference faiſtes vous entre celles icy & les precedentes ſi elles ſont de meſme eſpece? Je reſponds que la difference eſt en ce que nous conſiderons les fiebures ordinaires de verole comme accidẽts compris ſoubs le tiltre meſme de verole & deſpendants des diſpoſitions neceſſaires à verole: Au contraire les fiebures ſanguines dont parle Auicenne, ſont maladies à part, qui enfantent & allument de leurs cendres le foyer de la fiebure verolique, & enſemble de la verole.

Le Chapitre ſuiuant nous eſclaircira (comme j'eſpere) vn peu plus ouuertement l'affaire, car la matiere eſt belle & difficile, & ne ſe peut vider en vn ſeul Chapitre: Il nous fera voir en quelle façon la verole eſt Critique.

* *

*

*Si la verole est Critique comme
cause ou comme signe, ou si
elle est la Crise mesme.*

CHAPITRE XXXXIII.

POur rendre la resolution plus ferme
& plus facile establissons la sur quel-
ques fondemens.

Notons premierement que la Crise se
faict ou avec raison, ou sans raison. *comm. 27.*
Galien au second des aphorismes appelle
sans raison les soudains allegementz
qui arriuent és maladies, sans qu'il ap-
paroisse aucun signe de concoction, &
sans sueurs, sans vomissementz, sans
flux de ventre, sans flux de sang; Disons
en vn mot general sans causes Critiques,
c'est à dire, sans absces ou euacuations
sensibles. Au contraire celles se font
avec raison, qui se font avec les signes
de concoction, & avec quelque cause
Critique.

Notons en second lieu que le mesme
Galien comprend sous le nom de cau- *3. de crif-
bus 2.*
ses Critiques, les euacuations sensibles
& manifestes, & les absces. Sous le

nom d'abcès i'entends generallyment toute metastase ou transposition de l'humeur qui se faict de la partie affligee en vne autre. Ainsi en vse-il luy mesme prenant le mot d'*ἀπόστασις* & de *μετάστασις* pour la mesme chose. l'appelle euacuations les expulsions des humeurs qui se font hors du corps.

Notons en troisieme lieu qu'entre les signes Critiques aucuns precedent la Crise, les autres l'accompagnent, les autres la suyuent. Les antecedents sont ceux qui monstrent quelle espee de Crise doit arriuer, en quel temps, & comment. Les concomitans sont les mesmes causes Critiques dont nous venons de parler, sçauoir l'excretion, & la metastase ou abcès. Les suyuant sont ceux qui tesmoignent quelle a esté la Crise, parfaite ou imparfaite, profitable ou nuisible, salutaire ou mortelle.

Notons en quatrieme lieu que la Crise est le soudain changement qui arriue es maladies, ainsi que nous l'auons expliqué au chapitre precedent.

Notons finalement que comme la Crise est parfaite ou imparfaite, bonne ou mauuaise, salutaire ou mortelle;

aussi sont les causes & signes Critiques.

La Crise se dict parfaite ou imparfaite, bonne ou mauuaife, salutaire ou pernicieuse selõ les diuers changemẽtz qui arriuent aux malades.

Les causes Critiques se disent aussi telles selon les diuers changements qu'elles apportent.

Les signes reçoient les mesmes differences d'appellations, par ce qu'ilz nous font paroistre quelles sont les Crises & leurs causes. Galien nous represente cinq marques de la Crise parfaite & salutaire au commentaire vingtiesme du premier des aphorismes. La premiere qu'elle se fasse plustost par euacuation que par absces. La deux que l'euacuation se fasse de la cause du mal. La troiesime que ce soit directement à l'opposite de la partie offencee. La quatriesme qu'elle soit facile à supporter. La cinquiesme que ce soit apres la concoction de l'humeur, & en iour Critique. Le diuin Hippocrate au sixiesme des epidemiques reduict les signes de l'euacuation bonne & entiere à quatre chefs, sçauoir est à la qualité & quantité de l'humeur qui se vuide : Au temps au-

*cinq marque
de la crise
par faite
selon galien*

les signes de
l'abcès
par fait

quel eschet l'euacuation & au lieu par lequel elle se fait : Nous auons expliqué brièvement & clairement ces conditions en nos Controuerses, aphorisme douzième, double huitième, ce n'est pas icy le lieu d'en faire escole. Les signes de l'abcès parfait & l'ouïable sont quottez au sixième des epidemiques section seconde, par ces trois parolles *quò*, *unde*, & *propter quid*, qui designent le mouuant, & les deux termes, sçauoir *à quo*, & *ad quem*. *Propter quid* signifie le mouuant qui est la nature, laquelle est victorieuse apres la concoction parfaite. *Unde* signifie le terme, *à quo* c'est à dire d'où l'humeur est enuoyee, qui est vne partie noble, du moins à comparaison de celle qui reçoit, *quò* signifie le terme, *ad quem*, c'est à dire la partie qui reçoit laquelle doit estre ignoble ou de sa nature, ou à comparaison de celle qui enuoyt, doit aussi estre opposée directement à icelle, c'est à dire (comme l'explique Galien) selon la rectitude des vaisseaux; en distance, suffisante, & assez ample & capable pour receuoir & contenir tout l'humeur peccante, qui autrement pourroit tourner brisée &

1. aphorif.
comme. 20

rejaillir contre son principe. Les Crises & causes Critiques qui manquent en vne, ou en plusieurs des conditions susallegues sont imparfaites, mal asseurees, ou dangereuses à proportion de leur manquement. Ceste petite leçon nous donne l'entree au prognostique, & l'intelligence de ce que nous recherchons. Respondons y doncques brièvement & aduoüons que la verole se peut dire cause & signe Critique, & la Crise mesme. Elle est cause Critique, car c'est elle qui change ou termine la fièvre par la descharge du sang vitieux. Elle la change à bien ou à mal : Elle la termine à salut ou à la mort, selon la force ou debilité de nature, la diuersité des temps de la maladie esquels elle eschet, & des lieux où se fait la descharge ; Et selon la condition de l'humeur peccante, qui est cuite ou crüe, benigne ou maligne, obeissante ou rebelle, plus ou moins copieuse. Elle est signe Critique, signe dis-je ou de la cause Critique, ou de la Crise mesme. Elle denote la cause par l'effect qui est la Crise. Et reciproquement de l'effect elle fait reflexion à la cause, bref elle nous fait iugement de l'un &

345 DE LA PETITE VEROLE
del'autre par les marques & conditions
susmentionnees.

Elle est la Crise mesme lors qu'elle se
faict par transmutation s'allumant des
cendres de la fiebure synoche.

De ce discours il est euident que par-
lant absolument la verole ne se peut
dire cause Critique bonne & parfaite:
parlant (dis-je) proprement & absolu-
mēt le tiltre de cause Critique, bonne &
parfaicte n'appartient qu'à l'euacuation
seule. Car tandis que le corps est assailly
& trauersé d'une mesme cause, bien que
diuersement, & en diuers lieux, il ne se
peut dire absolument quitte de son mal.
Ainsi la cause verolique quittant les
veines pour se saisir des parties exte-
rieures, laisse bien le malade quitte & libre
de fiebure, & d'autres accidents proce-
dantz de l'inflānation qu'elle induisoit
à l'interieur, mais c'est pour en susciter
de nouueaux à l'exterieur. Ce chan-
gement ne se peut dire guarison plei-
nement parfaicte, puis que le patient ne
reste pas simplement & absolument,
sans maladie, mais bien *secundum quid*
ou respectiuement & comparément
comme parlent les Philosophes. Que si

la verole semble meriter le nom de Crise parfaite, cela se doit entendre *in suo genere*, c'est à dire en qualité d'abscess, le dictz qu'elle ne peut iamais meriter absolument le tiltre de cause Critique bonne & parfaite ensemble, mais parfaite & mortelle ensemble elle le peut estre. Car il n'est pas impossible que faisant violemment sa faillie sur les parties nobles elle n'emporte promptement son homme, lors principalement qu'elle est pestilente. Voyla comme sous diuers respectz la verole est Crise, & cause, & signe Critique, mais qui en est le moteur?

Quel est le moteur de verole.

CHAPITRE. XXXXIII.

IVsques à present personne ne peut douter que l'erupcion verolique ne se fasse avec mouuemēt. Or les Physiciens nous apprennent qu'en tout mouuement cinq choses se retreuuent; Sçauoir *cinq choses se retreuuent tout mouuement* ce qui meut; Ce qui est meü, le lieu d'oü il est meü, le milieu par où il est meü, & le but auquel il est meü. Nous auons

amplement monsté que le sang est le mobil: Que le lieu d'où il est meu sont les veines: Qu'il est meu par les veines: Qu'il abborde au cuir, reste de sçauoir qui en est le moteur.

Messieurs Campolongue, & Minadous en la definitiō qu'ilz ont faicte de verole recognoissent vne chaleur naturelle forte & vigoureuse pour moteur. En quoy ilz semblent auoir quelque raison, car l'expulsion vniuerselle ne se peut faire sans grand effort; Et la quantité grande des pustules rend preuue suffisante de l'abondance de l'humeur peccante, laquelle consequemment requiert vne vertu puissante, outre qu'il est question qu'on luy fasse large à trauers tant de destroits si minces & resserrez des veines plus petites & capillaires, & qu'on la force avec violence de quitter le donjon de nos corps pour se camper aux rempars. La raison balance d'autrepart pour nous faire croire le contraire. Iugeons s'il vous plaist s'il y a apparence que la chaleur soit naturelle & forte estant alteree, & changee en vn estat contre nature; L'ebullition se faict au sang par vne chaleur estrangere, aussi

induit elle la fiebure qui est vn effect contre nature. C'est la mesme neantmoins qui fait l'expulsion, comme donc peut elle estre naturelle si elle est contre nature? Comme sera-elle forte & valide, si elle est rabbatue & dissoulte par son contraire? Mais quoy l'action de nature peut elle estre forte & imparfaite? L'imperfection de l'ouvrage descouure l'imbecillité de l'ouurier; la Crise verolique se treuve souuent imparfaite, donques le moteur n'est pas tousiours fort & robuste. Que dis-je imparfaite? l'adiouste dangereuse ou mortelle, ce qui ne peut se rencontrer que la chaleur ne cede, ou ne se rende à la cause de la maladie. Si elle luy cede, si elle se rend sous ses loys, d'oùques elle luy est inferieure, & consequemment debile, car la force & debilité de la vertu se mesure à la proportion de la resistance, & de l'effort qu'elle fait contre ce qui la moleste. Et la vraye marque d'une chaleur viue & forte consiste en ce que l'humour peccante soit domptee, cuite, & separee de l'alimentaire auant l'expulsion, & de suite que la nature s'en defasse comme maistresse & victorieuse,

non pas comme esclave de sa felonnie, & comme irritée & aiguillonnée à secouer le ioug de l'esclavage qui la force & violente. Finalement la verole pestilente ne se montre par fois qu'après la mort, qui la pousse pour lors ? Est-ce la chaleur naturelle ? Non, car elle s'exteint par la mort. Que dis-je ? La mort est son extinction mesme. Que s'il en reste encore quelque estincelle, après la mort elle n'a pas grand pouuoir. Ces raisons ont si grand poids de part & d'autre qu'elles nous font chanceler, douteux à quoy nous resoudre. Considerons vn petit le fait de nous mesmes auant que prendre partie. Scachons premierement que la chaleur naturelle n'est pas le premier & principal moteur, mais seulement l'instrumentaire : c'est la nature mesme qui est le principe de tous nos mouuemens, & la chaleur en est l'instrument, ainsi la definit le pere des Physiciens au deuxiesme de sa Physique. En particulier Galien attribue à la nature la disposition

3. aphorif.
comm. 13.

& preparation necessaire à la Crise. La Crise dit-il se fait lors que la nature separe la matiere vtile & loüable, de celle qui est inutile & deprauee, & qu'elle la prepare

prepare à l'expulsion. Il pouuoit adiou-
ster selon ses principes, que c'est elle
mesme qui en faiët l'expulsion, car par
tout il luy en donne la gloire. Lisés com-
me il en dispute chaudement au troisiem- *chapitre 8.*
me liure des Crises contre Asclepiades;
escoutez du moins icy ses reproches.
Asclepiades (dict Galien) ne peut pas
nyer qu'il n'arriue soudainement de
grands troubles aux malades, suivis d'e-
uacuations notables, & apres les euacu-
ations de grands changements, & que
tout cela ne merite le nom de Crise :
Mais il se mettra bien en debuoir de con-
tester que tout cela ne prouient point de
l'effort que faiët la nature contre la cause
du mal, rauassant à bon escient sur ces
tumeurs & conduits admirables qu'il
suppose, lesquels l'empeschent d'entrer
en cognoissance des facultez qui gou-
uernent les animaux, qui leur entretien-
nent la santé, qui la leur restituent quand
elle est perdue, & qui jugēt les maladies.
Et vn petit plus bas poursuuyuant sa poin-
cte, il adiouste : J'ay souuentefois ex-
perimenté que les Medécins apres auoir
admiré l'euenement de mon prognosti-
que, & tesmoigné d'en vouloir appren-

Z

dre la cause, se rendoient en fin reuefches & indociles, lors que l'on venoit à tomber sur la concoction ou sur les puissances de nature ou sur quelque autre speculation necessaire pour rendre raison de la Crise; Disant, comment me pourriez vous mettre en l'esprit qu'il yaye vne certaine nature qui opere tant pour le salut des animaux? Ou bien qui nous rende quittes de maladies en repoussant les superfluitez? Ou bien qu'il se treuve vne chaleur tresefficace en nous? C'est donques la nature qui prepare, qui separe, qui repousse & vuyde ce qui nous offence selon la doctrine de Galien.

Sçachons en second lieu que la mesme nature se peut dire forte ou debile absolument ou cōparatiuemēt. Pour conceuoir ceste distinction represētezvous deux cōbattans venāts aux prises, tous deux verds & robustes, mais l'un beaucoup plus que l'autre: lors que vous verrez le moins fort rāgē sous les pieds de son ennemy, sans actiō & sans resistēce, direz vous pas qu'il est foible à cōparaison de l'autre? De mesme nostre nature pour forte qu'elle soit, est quelquefoisensee debile à comparaison de

l'humeur qui l'opresse & l'accable par sa quantité, ou qui luy resiste, la violente, & la consume par sa qualité indomptable & maligne. Or tandis que l'essence des facultez naturelles qui consiste en la temperature, demeure en son entier, la nature estensee forte, bien que pour quelque effort ou resistance elle n'en puisse produire les actes. Mais si tost qu'elle vient à succomber sous le faix comme suffoquee : ou à s'alterer & dissoudre, soit par la longueur du combat, ou par la violence de son contraire, elle se doit dire absolument foible & debile. Appliquons cecy à nostre subject, & disons que la consequence ne seroit pas recevable, si, supposé que la Crise verolique fust imparfaicte, nous inferions que la nature qui la produit fust imbecille, d'autant que l'imperfection de la Crise peut naistre de la force ou de la resistance de la cause, & subsister pour un temps sans l'imbecillité de nature. Toutesfois à la longue nature va diminuant & defaillant, & se treuve vrayement & absolument foible & malade lors que la cause ennemye continuant, & redoublant son choc, vient à la supplanter,

Z z

ces suppositions faictes ie concluds que le moteur principal de verole est la nature. C'est pourquoy il m'a semblé plus cōuenable de la definir par la nature mesme comme par le principe, que par la chaleur qui n'est qu'instrument, bien que ie n'entends pas condamner ceux qui la définissent par la chaleur naturelle, en connotant le principe avec son instrument.

Mais ie ne puis souffrir qu'au mot de chaleur naturelle l'on adiouste celuy de valide comme font Campolongue & Minadous, si d'une definition generale l'on n'en veut faire vne particuliere. Car la verole qui se faict à la mort est verole, neantmoins elle se faict par vne chaleur languide & faillie. Donques leur definition n'est propre qu'à la verole qui se termine à bien & à salut. Et c'est à quoy concluent les arguments desquels i'ay appuyé leur opinion, qui est battue en ruine par les arguments contraires, à l'adueu mesme de Campolōgue, duquel voicy les termes exprés au chapitre treiesime de son liure de variolis. *Facultas expultrix in bona Crisi quod tēt at assequitur, nempe humoris expulsionem, in mala Crisi*

quamvis irritetur ab humore peccante, ab illius tamē copia obruta atque oppressa debilitatur, ideoque facere non potest quin aliqua noxi humoris pars in corpore hæreat atque subsistat. Et plus bas au mesme Chapitre il vſe de ceste repetition. *Licet in variolis insalubribus irritetur facultas ab ebullientis sanguinis tum copia tum acrimonia, nihilominus ab eodem quodammodo suffocatur atque enervatur, ita ut vires ei iam desint ad sanguinem noxium omninò à corporis centro arcendum ac profligandum.* A mon aduis i'aurois tort de conclure la question contre luy, car il confesse ce que ie veux. Vous entendez comme il est d'accord avec moy qu'apres l'ebullition corruptive la chaleur naturelle se treuve debile & inferieure à l'estrangere, & consequemment qu'elle se deportte du gouvernement qui luy estoit naturellement acquis sur les humeurs, les laisse en proye à son contraire; ou bien si elle n'en quitte du tout le gouvernement, elle s'en acquitte fort laschement faute de pouuoir. C'est à quoy buttent les raisōs que i'ay allegué contre luy, qui ne doivent estre reçues sinon en l'ebullition corruptive; Car bien que la chaleur

contre nature ayt aussi part en l'ebullition perfectiue, elle est neantmoins inferieure à la naturelle: & bien que l'erup-tion qui se faict à salut soit quelquefois manque & imparfaicte, nous n'en deuons pas neantmoins tirer consequence absolue de l'imbecillité du moteur, d'autant que le m̃aquement peult proceder de quelque resistēce ou empeschement qui retarde, ou affoiblit son action, non-obstant que sa vertu demeure entiere quand à son essence.

Quelque escholier de Logique m'objectera que ie vay contre ses maximes, logeāt la chaleur naturelle & la chaleur contre nature, ensemble au sang bouillonnant, qui est loger deux contraires ensemble en mesme sujet. Je responds que de ces deux chaleurs ensēble il s'en faict vne mixte qui constitue vne mesme qualite. Car la mesme chaleur se contenant sous les bornes de mediocrité est naturelle; outrepassant les bornes, si sa temperature conuenable est entieremēt peruertie, elle se rend absoluemēt contre nature: sinon elle est my-partie, i'entends partie naturelle partie contre nature.

*Deux problemes touchant l'er-
ruption de verole.*

CHAPITRE. XXXXV.

Nous auons supposé que la verole ne se monstre quelque fois qu'apres la mort, qui en sera le moteur alors ? Sera ce la nature ? Elle est corrompue par la mort, & sa chaleur esteincte sans laquelle elle n'a nulle action. Tel est le subiect du premier probleme. De plus nous auons dict que la verole est Crise, en la Crise il se faiet vn soudain changement, le soudain changemēt arriue par l'emotion & metastase prompte & soudaine de l'humeur peccante, ceste metastase semble ne se pouuoir faire, sans frissonnement, neātmoins les verolez ne frissonnent pas, qui nous donne iuste subiect d'en rechercher la cause.

Venons au premier.

Premier probleme.

D'où viennent les pustules qui paroissent aux mortz ? Nycrons nous que l'e-

Z 4

ruption se puisse faire à la mort, ou apres la mort ? Mais pourquoy ne se fera-elle aussi facilement de la verole ou rougeole qu'elle se fait du pourpre ? Le moteur est esgal de part & d'autre : C'est à vne mesme partie que le mouuement se termine ; Le mobil est plus flus & plus eschauffé en la verole, ou du moins en la rougeole qu'au pourpre, & consequēment plus obeissant à son moteur. Le lieu où se fait l'ebullition du sang verolique est plus superficial, celuy où se putresce le sang qui excite le pourpre voisine le cœur de plus près, & comme plus esloigné du cuir, qui est le commun abut de toutes ces infections, a besoing de plus grande pousse.

Disons nous que comme apres la fiebre esteinte il reste souuent quelque empyreume au corps, capable de rallumer la fiebre de nouueau. Ainsi que l'ame nous quittant par l'extinction de nostre chaleur, nous laisse neantmoins pour peu de temps quelque rayon de sa puissance qui reluyt en quelque action ? Ou bien la nature fait elle pas quelquefois vn dernier effort estant violemment oppressee ou irritee, pour secouer ce

qui la moleste, & se trouuant foible & cassée succombe en la peine ? Si la rigueur suruiuent sans que la fiebure cesse, le malade estât debile, elle est mortelle, dit nostre Oracle en ses aphorismes. D'autant dit l'interprete, que la vertu debile ne peut supporter l'agitation, & se dissout par l'euacuation. Le mesme arriue en ce dernier effort, & bien que tel effort semble debuoir estre de peu d'efficace prouenant d'une faculté demy morte, si est-ce que l'effect s'en ensuyt par ce que reciproquement il y a manque de resistance du costé de la vertu retentrice, & que l'humeur outrageuse abandonnee de nature s'aiguise, se subtilise, se glisse & se porte au moindre vent, i'entends à la moindre agitation qui la pousse.

4. aphorism.
46. & ibi
Galenus.

Second probleme.

Pourquoy l'eruption de verole se fait elle sans frissons ? Galien nous represente trois causes de rigueurs : sçauoir l'acrimonie de l'humeur, la promptitude de son mouuement, & le sentiment des parties. La bile portee soudainement

2. de Sym.
causis c. 5.
6. l. de rig.
4. aphorism.
comm. 58.

4. apho

1. de mor-
bis puero-
rum c. 2.

aux parties sensibles cause rigueur dict il. C'est pourquoy la rigueur suruenant aux fiebres ardentes est signe de solution, car elle tesmoigne que la bile qui enflamme la fiebre est expulsée des veines par les parties charneuses au cuir. Que n'arriue il le mesme en la verole? Qui fait que le sangieté des mesmes veines au mesme cuir n'excite iamais frisson, ou du moins fort rarement? Disons nous avec Mercurial qu'il est bien vray que l'expulsion est tresgrande (ainsi parle il) *in variolis est maxima expulsio*, mais que la matiere qui est poussée du dedans des veines au dehors n'est point mordante? Icy Mercurial ne fait mention que de deux causes de frissons, qui sont le mouuement de l'humeur & son acrimonie; Il suppose la troisieme pour aueree, d'autant qu'il a monsté que le cuir, qui est vne partie fort sensible, estoit vray subject de verole. Il concede que l'expulsion est suffisante pour causer le frisson: il ny e que l'acrimonie le soit. Pour moy ie treuve sa concession trop libre, & sa negation esloignee du sens, & de la raison, si par la grandeur de l'expulsion, il entend qu'elle est copieuse &

vniverselle, ie suis d'accord avec luy : s'il entend qu'elle se fait soudainement & tout à coup, ie luy nye ; car du commencement il ne paroist que de petites enleueures comme morsures de pulces, & en petit nombre, & en quelques parties du corps non en toutes, petit à petit l'on les voit croistre en grosseur, & en nombre & s'empier de plus en plus sur le voisinage, à mesure que l'humeur y accourt. Or est-il que l'expulsion pour copieuse & vniverselle qu'elle soit ne peut engendrer le frisson si elle n'est soudaine, selon la doctrine de Galien. Quand à la qualité du sang verolique persōne ne doubtera qu'elle ne soit acre & poignante voyant la cuisson & la demengeaison qui l'accompagne, les vlcères corrosifs qu'elle excite, les marques & les cauteux qu'elle laisse qui ne peuuent s'emplir ny effacer, qu'il n'en demeure quelque vestige. Mais quelle apparence qu'une putrefaction si contagieuse soit sans acrimonie ?

Aduoionsdonques que l'humeur verolique est acre, mais que la violence & promptitude m'aque à son mouuement : & de plus qu'elle se meut dans les veines

& non aux parties sensibles. Car il n'est pas question des suc qui fluent és veines & arteres (dict Galien parlant de la cause des frissons) mais de ceux qui sont ^{2. de sym.} és chairs, & en toutel l'ābitude du corps, ^{causis. c. 5.} qui est de mesme que s'il disoit que les humeurs qui se meuvent dans les veines n'engendrent nul frisson.

D'icy ie concluds en suytte de ce que i'ay enseigné par cy deuant que ceux la se mesprennent qui veulent que le boüillonnement du sang se fasse en l'ambituede du corps hors des veines; car il seroit impossible que de son agitation & mouvement il ne s'ensuyuit fort souuent rigueur, ou horreur, ou du moins inegalité, ce qui ne se rencōtre que rarement, & pour autres causes.

Si l'on doit recognoistre une cause finale en la verole.

CHAPITRE. XXXXVI.

LE Signor Campolōgue l'y recognoist, & mesme l'insere en sa definition, disant que la verole se fait *ut sanguis malus à bono separetur*, afin que le mauuais sang

soit séparé du bon. Sa raison est que si
 bien les pustules veroliques sont contre
 nature, neantmoins elles se font pour
 éviter vn plus grand mal, sçavoir l'im-
 pureté du sang. Or est il qu'un moindre
 mal est censé pour vn bien à comparai-
 son d'un plus grand: Donques la verole
 est intétée de nature sous ceste couleur
 de bien. Ceste conclusion s'accorde
 avec le commun axiome de Physique,
 qui tient que tout agent naturel agit
 pour quelque fin: l'agent ou le moteur
 en la verole est la nature, donques son
 action n'est pas sans quelque fin. Nyez
 vous que la nature purge le corps par
 maladies? Escoutez la belle compari- 3. aph. 20.
 son que fait Galien du Printemps avec
 elle. Les effets du Printemps (dit-il)
 sont semblables non seulement à ceux
 des excercices, mais aussi à ceux de na-
 ture, qui a coustume de vider le corps
 par la transpiration insensible, & de le
 purger en diuerses façons par maladies.
 Par maladies (dis-je) car c'est ainsi que
 l'interprete le texte de Galien. Et non
 és maladies comme l'interprete *Leoni-*
cenus. Mon interpretation est plus uni-
 verselle & consequemment plus recep-

uable, d'autant que non seulement ces purgations se font en maladies, mais aussi hors maladies, tant par le benefice de nature que par le Printemps. La mesme interpretation s'accommode fort bien au texte d'Hippocrate qui fait denombrement de plusieurs maladies du Printemps qui seruent de purgation au corps. D'où r'infere que si la comparaison de Galien est valable, elle doit conclure que la nature suscite les mesmes & semblables maladies au mesme subject. Mais quoy voyt on pas comme souuent elle guarit vne maladie par vne autre? comme Critiquement elle termine vne fiebure longue & facheuse par vn grand absces? Vne conuulsion par la fiebure mesme? La douleur par la douleur? Receuez vous pas cela pour oeuvre de nature? Le trouuez vous estrange? Voyez commel'art, qui fait toutes choses avec meure deliberation, & qui ne s'uyt la nature qu'es oeures bonnes & raisonnables, en fait de mesme. Le Chirurgien expert coupe il pas tout vn nerf picqué pour empescher la conuulsion? Que dis je vn nerf? Voire tout vn membre, pour extirper quand & luy la pour-

riture qui attente sur le reste du corps ?
*Est circumspecti hominis & novare interdum
 & augere morbum, & accendere febres* (dit
 Celse, liure troisieme Chapitre 9.)
 c'est le faict d'un Medecin prudent &
 bien aduisé de renoueller quelquefois
 & augmenter les maladies, & d'exciter
 les fiebres. Ainsi la nature de son
 instinct & mouvement propre infecte
 & outrage le cuir, comme partie igno-
 ble, pour espuiser l'infection des veines,
 & prevenir le defastre qui menace les
 parties princiéres, à la ruine de nos
 sanctez & de nos vies. Que si elle vient à
 succomber en ceste action, ou exciter
 quelque rauage, ce n'est pas que son in-
 tention ne soit bonne, & bien dressée,
 mais elle en est frustrée ou par la force &
 violence de son contraire, ou faute de
 pouuoir & de resistance; ou d'assistance
 conuenable; le mesme arriue bien és
 actions de l'art. Voyla l'intention de
 Campolongue fondée & estançonée
 du mieux qu'il m'a esté possible.

La belle apparence de telles & sem-
 blables raisons ne peut me ranger sous
 son party, car ie treuve de la contra-
 diction, ou du moins de la repugnance

grande que la nature (qui demande & pourchasse absoluemēt le bien & la conseruation de son estre, qui d'elle mesme ne s'arme iamais à son detrimēt, & de son instinct propre ne peut ny directement ny indirectement conclure à son malheur) se rende comme d'une volōté resoluē & deliberee tributaire d'une maladie si infecte, sous couleur d'un bien, & en intentiō d'euitē vn plus grād mal. Le iugement n'a nulle part en ses actiōs, c'est la necessitē seule qui la gouuerne, tenant pour gouuernail en main l'ordre inuiolable estably de toute eternitē par son Architecte. Mais quel bien luy reüssit de la verole? La separation du mauuais sang dictes vous? Donques le meslange & la confusion du bon sang avec le mauuais, est plus grand mal que n'est la verole? Ainsi conclués vous. Que direz vous de la verole mortelle. L'exclurez vous pas de vostre cōclusion? L'impureté du sang est elle pas preferable à la mort? Vous le deuez ainsi croire, & de suytte vous expliquer, & restreindre vostre dire à la verole salutaire. Vous restrainant, vous aduoüez auoir failly, car d'une these absoluē & vniuerselle

uerfelle vous en faictes vne Hypothese conditionnelle & particuliere.

Voicy vostre premiere proposition la verole se faict pour separer le mauuais sang du bon, par ce que l'impureté du sang est plus grād mal que n'est la verole. Ceste enūciation est elle pas absolüe, & indefinie? comprend elle pas vniuerfellement toute espee de verole? Voicy l'autre proposition la verole salutare est moindre mal que l'impureté du sang: Icy le mot de salutare est vne condition adioustee qui limite & particularise celuy de la verole, & rend la proposition probable, mais non pas necessaire. Car si vous ne supposez vne infection si legere qu'elle ne trouble nullement le repos de nature, ny l'usage de ses facultez, que mesme elle ne puisse faire nulle reuolte contre son subject, ny laisser aucune marque ou impression hontense ou onereuse, vous ne trouuerez personne libre de iugement qui s'y soubmette volontairement par forme de purgation. Mais qui voudra tenir ceste supposition pour ferme & assuree quand bien elle se feroit par Hippocrate mesme? Qui est le Medecin

A a

qui en voudroit donner lettres d'assurance, voyant comme il en prend ordinairement? Doncques si la nature de son instinct & mouuement particulier attende & affecte la verole, elle fait chose repugnante au choix & au iugement des sages.

Mais coupons-le court & venons au poinct, considerons de pres l'action de nature, & nous iugerons clairement où elle butte. La nature (dit Galien) ne *2. de caus. si. simp. 5.* purge pas seulement ce qui se retreuve es capacitez amples des instruments, comme dans l'estomach, l'amarry, les deux vescies, les intestins, les poulmōs, le nez: mais aussi ne met-elle pas à nonchaloir ce qui est contenu dans la substance des parties, car tous les iours elle vuide sans offence par vne transpiration insensible tout ce qu'elles ont de superflu lors que toutes les fonctions sont reglees selon ses loix. Que s'il y a quelque humeur piquāte qui s'y arreste, ou pour mieux dire qui s'y esmeuue avec violence, elle se peine, & fait diligence à s'en deffaire comme elle peut, sçauoir est en retirant & restraignāt les parties en elles mesmes pour secotier çç qui s'est empa-

ré de leur substance. Voila vne belle description des actions de la vertu expultrice digne de Galien, qui conclud manifestemēt que tout son effort ne vise sinon à rendre les corps entierement quittes de toutes superfluitez, & non pas à surcharger vne partie pour descharger l'autre. Donques c'est faire tort à nature de luy imputer qu'elle dresse la mire de son expulsion à la verole, au contraire nous deuons croire que s'il estoit en son possible, le cuir demeureroit exempt de l'infection verolique aussi bien que le sang. Mais ou son impuissance, ou la resistance de l'humeur peccante en quantité ou en qualité l'empesche de franchir & outrepasser les barrieres. Ainsi la verole procede du mouuement de nature par accident, sçauoir est entant qu'il manque de poussee suffisante pour paruenir à son dernier but qui est la descharge entiere & parfaite de tout le corps. Le mesme se doibt entendre des absces Critiques, qui sont à bon droit tenus pour Crises imparfaites par le mesme Galien, d'autant que la nature n'accomplit qu'à demy ce qui est de sa pretention.

*Gal. 14.
methodi.
cap. 1.*

*1. apheris-
mor. com-
ment. 20.*

Ce discours satis-faict pleinement à vne partie des arguments contraires. Pour satisfaire aux autres, il faut remarquer que l'art est fort different de la nature en ses fins, & en ses executions. Il est vray que toutes les actions naturelles sont subordōnees les vnes aux autres par la prouidence diuine, & tellement vnies & entrelacees par ensemble qu'il est impossible d'interrompre l'ordonnance & dis-joindre le bien qui est entre elles, que bien tost apres la mort ne s'en ensuyue: siest-ce neantmoins que chaque partie en son particulier, n'agit que pour soy, & ne r'apporte son actiō sinon à son vtilité, & à sa conseruation particuliere. Pour exemple à nostre propos, le sang impur boüillonnant dans les veines, chatoüille & prouoque leur faculté expultrice, ceste faculté expultrice prouoque pousse ce qui la moleste à la partie voisine, celle icy à vne autre, & comme de main en main le mouuement va continuant iusqu'à ce que ce sang soit porté hors du corps, ou qu'il rencontre quelque partie qui ne puisse le repousser; chacun s'employe pour soy, sans prendre garde si c'est au preiudice ou de ses

compagnes, ou de tout son suppoſt. Somme qu'il y a autant de fins & d'actions particulieres qu'il ſe treuve de parcelles qui pouſſent & repouſſent ce ſang vitieux. Nulle de ces parcelles ne dreſſe ſon action ſinon à ſa propre deſcharge ſans viſer plus loing. Ceux qui attribuent de l'intelligence à nature, & diſent que *opus natura opus intelligentia*, ſe doibuent entendre de la nature vniuerſelle qui eſt Dieu meſme. L'art, tout au contraire de la nature particuliere, pratique le meſme qui ſe faiſt en vne police bien ordonnee, il prefere le bien publicque au particulier, preuoit l'aduenir par les cauſes preſentes, preuient le deſaſtre de ſon ſubieſt total par l'offence, voire par la perte des membres particuliers. Ainſi retranche-il la iambe pour garantir la cuiſſe, & retranche la cuiſſe pour ne perdre le tout. Ainſi de guet à pan & de conſeil delibere procure-t-il vn moindre mal non ia en qualite de mal mais comme remede d'un plus grief, & conſequemment la fin de l'art eſt le remede & non pas la maladie. Ceux qui croient que la douleur plus griefue appaiſe la moindre (dict Galien au 6. des

epidemiques commentaire 2. texte 9.) se trompent lourdement : car vne douleur ne guarit pas l'autre, mais le remede douloureux qui reiette & repousse la cause d'une maladie peut estre du nombre des maladies, ou des causes de maladies, la fin neantmoins de l'artisan qui en vse n'est pas d'induire aucune maladie, mais de s'en servir comme de remede. Conclusion ny l'art ny la nature ne buttent iamais directement à la maladie comme à leur fin.

Les arguments contraires se refutent d'eux mesmes, & se renuersent au seul esclat des nostres. Je finy donc ce Chapitre, & ensemble ce premier Liure, en esperance que le Lecteur mesurant mes discours à l'aule de Martial, qui ne treuve rien long à quoy l'on ne treuve que retrancher, ne s'aignira point de ma longueur : ceux qui s'en plaindront auront de quoy accuser leur impatience. Je vay suyuant les pistes des Docteurs tant anciens que modernes, dissipant les nuages de leurs raisons, suppleant leurs deffauts, enrichissant mon suiect autant que ie le iuge necessaire pour l'esclaircissement des igno-

rants, & le contentement des Doctes,
sans m'obliger à nulle opinion particu-
liere, & sans prendre aucun Auteur à
partie. Je laisse à chacun son iugement
libre, usant de la mesme liberté en mes
assertions, pour la deffence de la verité,
& pour le bien publique, auquel i'offre
en hommage le fruiet de mes labeurs,
& en donne l'honneur à Dieu.

FIN DV PREMIER LIVRE.



Aa 4



LIVRE SECOND

AVQUEL EST TRAI-
cté des differences &
signes de petite Ve-
role & Rou-
geole.

*Le Tableau de Verole pour entre-suytte &
continuation des discours.*

CHAPITRE PREMIER.

J'AY à bon droit fait com-
paraison de mon proiet à
l'architecture, car tout ainsi
que l'architecte apres auoir
dressé l'idée & le plan de son edifice,
ietté toutes ses pieces, adjusté ses pro-
portions, ya neantmoins enrichissant
ses desseins, & accroissant la besongne à
mesure que l'oeuvre s'aduançe & s'ac-
complit: de mesmes plus ie m'aduançe

en mon œuvre plus ie la vois croistre
 par mille curiositez remarquables, qui
 me portent à vne Iliade entiere de dis-
 cours sur vne maladie puerile : puerile
 dis-je en son subiect, mais gigantesque en
 ses effets. Et de fait si vous vous repre-
 sentez en Idee l'image de ceste maladie,
 vous la trouuerez bouffie de rage & de
 fureur, teincte en sang humain, respirât
 feu & flammes : les parques & les furies
 à ses costez ; les traicts ensanglantez
 pour ses armes ; les tombeaux pour
 enseignes, feu & sang pour deuise : les
 corps plus poupins plus tandrelets &
 plus chers pour sa proye, nos pleurs,
 nos plainctes, nos regretz pour delices.
 L'on dict que ceux qui ont beu le suc de
 l'herbe Ophiusa d'Ethiopie ne se repre-
 sentent deuant les yeux que serpents &
 autres objets effroyables, ceux qui sont
 touchez de verole sont effroyables eux
 mesmes aux yeux de tous les assistants.
 C'est pourquoy ie me suis proposé d'en
 dresser le tableau, le peindre & le releuer
 de ses plus viues couleurs, & l'exposer à
 la veüe du monde, afin qu'ayant son
 Idee empreinte & engrauee en nos
 ames, nous recognoissions d'un clein

d'œil son original à la première rencontre, & le recognoissant chacun se tiennent sur ses gardes, luy ferme toutes les advenues de son corps, & s'arme de remèdes & de resolution pour luy faire teste. Je veux que dans ce tableau l'on lise son essence, ses accidents, & ses effets. Jusques icy j'ay employé mon art, mon pinceau, mes couleurs à exprimer l'essence. Je l'ay figuree sous l'apparence de traicts ou sagettes sanglantes & infectes, tirees des veines comme de leurs carquoys : fourbies & affilées au bouillon du sang, dardees par la nature mesme (mais hélas ! trop souvent à son detrimēt propre, & à sa ruine) dardees (dis-je) & attachees de toutes parts au cuir. J'ay entieremēt r'apporté mon dessein à la definition comme à son niveau, & l'ay restreint à ses limites au mieux qu'il m'a esté possible, non toutesfois sans grands meflanges & entrelacs de diuerses recherches fort à propos, qui ont enflé l'ouurage & enrichy la matiere. Encores nous reste-il vne partie essentielle qui est la diuision, auant que passer à la simietique ; nous la deduirons briefuement sans rien negli-

ger, ou obmettre de ce qui peut apporter quelque lustre ou facilité à sa connoissance. Puis finalement nous viendrons à confirmer tout ce qui est de l'essence par les accidents, qui nous serviront d'autant de guides ou de fanaulx pour discerner les causes les vnes des autres, & faire iugement de leur pouvoir.

Des differences de verole.

CHAPITRE. II.

IL est impossible (dict Galien le docteur des doctes) que l'on ne s'esgare en la recherche des especes ou differences des choses que l'on ne cognoist point: au contraire il n'y a rien de si facil que de tirer vne diuision entiere d'une definition accomplye.

Serons nous du conseil de Galien, mettons derechef la definition de verole sus le bureau pour colliger ses differences.

Nous l'auons en premier lieu comprise sous le gendre des pustules, toutes pustules sont enleueures rondes & peti-

es : la rondeur est egale ou inegale : la petiteſſe est diuiſible à l'infiny, car elle est contenue ſoubs la quantité, elle se doit neantmoins diuifer en parties palpables & ſenſibles pour estre reduicte ſoubs les termes de medecine.

D'icy naiſſēt deux differēces de verole, la premiere, qu'elle est ronde, egale-ment ou inegalement. L'inegalité la rend platte, ou poinctue ou de quelque autre forme participante en quelque façon que ce ſoit à la rondeur.

Par la ſeconde difference la verole est groſſe, petite, ou mediocre.

Nous adiouſtons en la definition qu'elle est vniuerſelle & cōtagieuſe, & interpretōs le mot d'vniuerſelle, ou abſoluemēt ou par ſynecdoche, ou par indifferēce. D'où naiſt que la verole se peut dire ou abſoluemēt vniuerſelle, cōme lors que nulle partie du corps ne s'en treuve exemptē : ou comparatiuement & par ſynecdoche, comme lors qu'elle s'empare ſeulement de la plus notable partie. Ou par indifferēce, comme lors qu'elle occupe ores vne partie ores vne autre, donc elle reçoit autant de differences qu'il ya de parties differentes en

nos corps. Ainsi disons nous verole de la teste, du dos, des yeux, du nez. Or elle ne peut estre vniuerselle qu'elle ne soit copieuse, en quoy elle reçoit les differences du plus ou du moins, cōme aussi faiēt la contagion. Il est dict de plus en la definition prouenant de l'ebullition du sang dans les veines, en ces mots sont encloses plusieurs considerations qui seruent de fondement à nostre enqueste.

L'ebullition est ou à perfection ou à corruption. De l'ebullition perfectiue naist la verole salutaire: de la corruptiue la dangereuse ou mortelle.

La mesme ebullition est forte ou legere, & se faiēt dedans les grands vaisseaux au profond du corps, ou dans les petitiz esloignee du centre, avec putrefaction ou sans putrefaction. Si elle est forte, ou dedans les grands vaisseaux, elle ne peut estre sans fiebure synoche, si elle est legere & fort esloignee du centre, elle est du tout sans fiebure, ou s'il y a fiebure, elle n'est qu'ephemere. Si l'ebullition est sans putrefaction aussi est la fiebure, s'il y a putrefaction qui se communique au cœur, la fiebure est

putride , autrement non. Le sang est proportionné en toutes ses parties , ou disproportionné. Le sang proportionné se nomme simplement sang : celui qui est disproportionné prend le nom de l'humeur predominante , & se nomme bilieux , phlegmatique , melancolique , ou fereux. La verole se diuise selon ces mesmes differēces du sang , dont elle est dite bilieuse , phlegmatique &c. Les couleurs suyuent les conditions du sãg , aussi la verole reçoit elle autant de differences en couleurs que le sang luy en communique. Le mesme sang est considéré ou comme cause antecedente ou cōme conjoincte : En la cause que nous nous representons il tient lieu de cause antecedente , & comme tel il peche ou en quantité , ou en qualité , ou en tous les deux ensemble. S'il peche en quantité seulement la verole sera de bonnes mœurs , & salutaire , si domques la nature n'est totalement oppressee & suffoquee. S'il peche en qualité , elle sera maligne & virulente , dangereuse ou pernicieuse à l'aduenant , & proportion de sa qualité. Si le vice est de la quantité & de la qualité ensemble , elle est fort à

craindre, plus ou moins toutes-fois à mesure de l'excès, & de la force & violence qui s'y retreuve. La qualité vitieuse luy est acquise, ou en la naissance de son subject, ou apres sa naissance; En la naissance par la semence, ou par le sang: apres la naissance par contagion, par quelque influence, par vn mauvais regime, par les reliques d'une autre maladie. Autant de differences yail de verole qu'il y a de causes differentes d'esquelles se tire la distinction fameuse de verole en sporadique, & epidemique: en celle qui se faiet en premier resort, & celle qui arriue par transmutation d'autres maladies.

En la dernière clause de nostre definition sous ce peu de mots, *pusé par la nature, & retenu au cuir, ou aux parties proportionnees au cuir*, sont representéz quatres poincts, sçavoir l'eruption, le moteur, la cause cōjoincte, & le subject. L'eruption est parfaite ou imparfaite: elle cause vn changement à mieux, ou à pis; A la vie ou à la mort. Aussi la verole est mise au nōbre des Crises parfaites ou imparfaites; utiles ou dommageables; Salutaires ou

pernicieuses : parfaites dis-je en son gendre, car d'elle mesme elle est imparfaite.

La nature qui est le moteur, est forte ou debile : elle agit de son mouvement libre, ou prouoquee : l'eruption de verole, respond à ses efforts dont nous venons d'apprendre les differences.

La cause conjointe est le sang receu au cuir, duquel les effects sont diuers selon qu'il est diuers en qualite ou quantite. De ceste diuersite naist la diuision de verole en grosse ou petite, blancheastre, noireastre, iaulnaistre, rouge ou d'autres couleurs. Acre ou benigne : & ainsi des autres differences puisees de ces mesmes sources. Le subiect est le cuir, ou les parties qui luy sont proportionnees. Dont la verole est diuisee en interieure, ou exterieure, profonde ou superficielle, manifeste ou cachee.

Je donne pour exercices aux escoliers de ramasser en tables toutes ces differences, de faire reuenue curieuse de celles que nous auons peu passer sous silence & les reduire à nostre imitation methodiquement chacune à son chef

En

*En quoy different la verole &
la rougeole.*

CHAPITRE III.

A Vicenne les range sous vne mes-
me espece & n'y treuve autre dif-
ference sinon de la cause efficiente &
des accidents qui l'ensuyuent. Sçachés
(dit-il) que toute rougeole est verole
cholerique, & qu'il n'y a nulle diffé-
rence entre l'une & l'autre sinon que la rou-
geole est cholerique & moindre en qua-
rité, & à peine passe-elle le cuir & ce qui
s'ensuyt.

*lib. 4. Feni.
1. trait. 4.
cap. 1.*

Il y a apparence d'autre part que ce sont
especes différentes contenues sous le
genre de pustules. Car tout ainsi que
les fiebres putrides sont autant d'espe-
ces différentes qu'elles ont de causes di-
fférentes, & qu'il se treuve autant d'es-
peces de tumeurs que d'humeurs qui
les procreent : pourquoy ne distingue-
rons nous pas de mesme les especes de
pustules par leurs causes ? Discernés
vous pas le phlegmon de l'erysipele, en
ce que l'un se fait d'un sang mediocre-

*2. de diff.
feb. 2.*

Bb

mēt crasse, l'autre d'un sang meslé avec la bile, ou du sang seul (comme parle Galien au 2. à Gläcon Chapitre 1.) mais feruide & tressubtil? La mesme distinction a elle pas lieu en la verole & rougeole? Que n'establissés vous donques entre elles vne difference spécifique comme entre le phlegmō & l'erysipele? L'experience mesme nous faiēt iuger à l'œil qu'elles sont bien differentes de nature, car elles ont leur regne à part, tantost il est annee de l'une tātost de l'autre. L'influence est bornee ores à la verole, ores à la rougeole, que s'il se retreuve vne disposition particuliere & determinee en leurs causes, il est à presumer que les effects sont differentes en espee.

A la verité ie confesse qu'il n'y a rien de si abstru, & si inaccessible aux sens humains que la nature des choses, les ailles mesmes de nostre entēdement sont trop fresles pour esleuer leur vol à ceste cognoissance, la raison se perd dans l'abisme de ses secrets, nous n'en parlons qu'en apparence, & souuent nous authorisons par imaginatiōs preoccupées.

Pour moy ie voys de l'apparence & de la probalité és deux opinions con-

traies que ie viens d'exposer: quiconque voudra s'opiniastrer de part ou d'autre taillera de la besongne à son compagnon. Mais laissons les longues disputes à qui en voudra le plaisir, & resouldons nous à l'opinion d'Auicenne qui est la commune. Touts ou presque touts les auteurs comprennent la rougeole & la verole sous vn mesme traité, sous la mesme definition, sous les mesmes indications, sous la mesme curation. Les differences que l'on y remarque, ne donnent nul ou peu d'advantage ny d'utilité en pratique, celles de fiebres & des tumeurs tirees de la diuersité de leurs causes changent les indications, & consequemment les remedes. Que si le sang verolique pour estre bilieux constituoit vne difference specifique, pourquoy n'en constituerait il d'autres pour estre melancholique ou phlegmatique? & ainsi nous irons multiplier les especes sans necessité. La qualité incognüe de l'influence celeste, comme elle se glisse insensiblement en nous & par moyens insensibles, aussi dispose elle le sang & les humeurs, & les determine d'une puissance plus admirable

que scrutable à recevoir vne mesme es-
pece d'impression en formes differētes.

Quelles differences mettez vous en-
tre verole & rougeole? dira quelque cu-
rieux. Je n'en puis gueres adiouster d'au-
tres à celles qui sōt quotées par le Prin-
ce des Arabes. En premier lieu la Rou-
geole se faiēt d'un sang bilieux, la verole
d'un sang mediocre ou grossier qui sou-
uent participe du phlegme & des aquo-
sitez. Aussi la rougeole ne faiēt que fort
peu d'eminence au cuir, qui à peine se
peut appercevoir en sa naisāce, la vero-
le en faiēt dès sa premiere sortie, qui s'e-
leuent sensiblement. De plus la Rou-
geole travaille moins les yeux, neant-
moins elle suscite plus de larmes avant
que paroistre, & donne plus d'angoises
que ne faiēt la verole. Elle excite vne ar-
deur plus vehemente, mais moins de
douleur de dos, & moins de prurit.
La verole peche plus en quantité &
moins en qualité que la rougeole, &
fort pour l'ordinaire plus tard, & plus
lentement qu'elle. Car la verole ne sort
gueres avant la fin du troisieme, ou au
commencement du quatrieme, elle se
va augmentant & multipliant lentemēt

& petit à petit, & se termine par suppuration. La rougeole fait sa saillie au second ou troisieme iour du plus tard, elle croist soudainement en nombre & en grâdeur, & disparoit insensiblement. Nous remettons les autres differences au Chapitre des prognostiques.

*Erreurs de Fuchse touchant les
differences de verole &
rougeole.*

CHAPITRE. IIII.

Fuchse homme plus laborieux que subtil, ne s'est pas contenté de faire cas à part, & se desguerpier de l'opinion commune & bien reçue entre les plus doctes, mais ne pouuant se contenir en ses propres termes s'est porté à contradiction contre soy mesme, tesmoignage euident ou d'un iugement foible, ou d'une memoire fort labile. En ses institutions medicinales liure 3. section 1. Chapitre 6. Il diuise les exanthemes en ceux qui sont esleuez, & ceux qui sont larges & bas. Les premiers il les appelle

Bb 3

sublimia, & dit qu'ilz se font d'une humeur plus chaude & plus fluette, avec demangeaison, & que ce sont ceux que les barbares nomment *variolas*, & les Allemans *kinds blattern*. Les autres il les appelle en latin *lata & humiliora*, & en Allemand *kinds flecken*, & dit qu'ils se font d'une humeur plus froide & plus crasse, & sans prurit, & que ce sont ceux que les modernes & Barbares nomment *morbillos*.

Alivre 5. de sa pratique chapitre 9. *duplicia sunt exanthemata* (dict-il) *quedam enim sublimia quedam vero lata, sublimia ab ijs qui barbaram sectantur medicinam morbilli nuncupantur, germanice autem kinds blattern. Lata & humilia barbaris variolæ germanis die kinds flecken appellantur*, & confirmant ceste mesme sentence au cōmentaire 9. du 6. des aphorismes, il conclud: *Ceterum quod late pustule non sint nisi à barbaris nostræ ætatis medicis vocatæ variolæ lib. 5. de sanãdis corporis malis cap. 8. mōstrauimus*. Voyez comme icy il veut que les pustules larges & basses, soyent ce que l'on appelle *variolas*; & les hautes & releuees, soyent les morbilles des Arabes, tout au contraire de ce qu'il nous a en-

seigné en ses institutions. Quel moyen de l'accorder avec soy mesme touchant les noms? Voyons s'il est d'accord avec nous quant à la chose. Comme il en soit du nom il maintient par tout que les exanthemes sublimes se font d'une humeur plus chaude & plus subtile, & les larges d'une plus froide & plus grossiere. Enquoy il a Galien pour protecteur, qui dict en propres termes que les pustules sublimes, telles que sont les pointues se font d'une humeur plus chaude. Au contraire les larges, telles que sont les plattes procedent d'une humeur plus froide, laquelle pour n'avoir pas grande acrimonie ne peut exciter grand prurit. Ce qui se confirme au sixiesme des epidimiques par l'exemple de Simon qui pendant l'Hyuer se trouva couvert de pustules larges, & sans grande prurit. Ces pustules ne pouvoient provenir que d'une cause froide en une saison froide; elles estoient sans chaleur, puis qu'elles estoient sans prurit, car il n'y a que la chaleur qui engendre prurit ou douleur, la chaleur mediocre cause demengeaison: ce qui eschauffe avec violence est douloureux. La raison sym-

*6. aphorif.
comme. 9.*

*6. epidem.
comme. 2.
t. 30.*

bolise à l'autorité de Galien, & à l'opinion de Fuchse, car le propre de la chaleur est de pousser tousiours en auant & de releuer son œuure; tesmoing que l'eau bouillante rechauffe ses bouillons à proportion de la chaleur qui l'eschauffe & l'agite.

Si Fuchse mettoit en auant ceste opinion comme paradoxe és termes que ie la represēte, ou avec autres raisons probables, i'honorerois la gētileſſe & viuacité de son esprit en vne curiosité si loüable, mais qu'il la nous fasse valoir absolument pour bonne & bien receuë de nos maistres, c'est ce que ie ne puis souffrir. Car pour parler franchement ie tiens avec Mercurial qu'il n'a pas bien entēdu les Arabes, ny recognu par bonne experience les differences de verole & rougeole, & de plus qu'il a employé fort mal à propos le tesmoignage des Grecs. I'appreue dis- ie & reçois ce iugement de Mercurial contre Fuschē, mais i'impreue son procedé. Il passe condamnation contre luy sans liquider ses oppositions, & sans le conuaincre. D'auantage ie treuve que Mercurial seroit aussi empesché que Fuchse de s'absoudre

d'erreur si l'on luy obiectoit qu'au liure qu'il a fait des taches pestilentes chap. 3. il escrit que la matiere de ces taches est la mesme que des papules des Anciens, sçavoir les icheurs corrompues, & insignement putrefiees. Donc selon Mercurial ie conclus que la matiere desdictes taches, des papules des Anciens, & de la verole, est vne mesme chose ; car au liure des maladies pueriles chap. 2. il veut que la matiere de verole soient les mesmes icheurs. Si ainsi est d'où procede ceste differēce si notable des effects en vne idētité des causes, & des subiects ? sçavoir que tantost ces icheurs ne produisent que des taches, tantost qu'elles produisent des enleueures telles qu'elles se voient en la verole. Mais pourquoy n'engendrent elles pas plustost la rougeole, qui a plus d'affinité avec elles, que la verole qui en est bien dissemblable ? Si vous y prenés garde de prés vous iugerez que ce dire de Mercurial autorise ce qu'il condamne en Fuchse. A vray dire il s'est acquitté dextrement en la refutation de Fuchse touchant les mots de rougeole & verole, montrant qu'il les a interpretez

abusivement contre l'intention de leurs auteurs. Mais il s'est porté fort légèrement rendant sentence définitive cōtre luy sans satisfaire à ses raisons, qui, pour la vray-semblance qu'elles ont, méritent bien d'estre refutées autrement que par vne simple négative, voicy l'argument de Fuchse, les pustules larges & basses se font d'une matiere froide & grossiere, les pustules de rougeole sont basses & larges, donques elles se font d'une matiere froide & grossiere. La maieure est de Galien, confirmée par l'autorité d'Hippocrate qui remarque pour maxime que les pustules larges sont moins prurigineuses, elles ne peuvent estre moins prurigineuses, qu'elles ne soient plus froides que les sublimes, dict Galien, d'autant que le prurit est un effect de chaleur. Aussi sont elles d'une matiere plus crasse, autrement elles ne s'applatiroient pas, car les eminences qui s'eleuent en poincte tesmoignent la souppléssé & obeissāce de leur causes.

Que respondes vous seigneur Mercurial? *Morbilli qui sunt humiliores tantum abest ut fiant à materia frigida, quam certissimum est fieri eos à calidiorē & tenui.*

Cela est conclure & non répondre : vostre autorité a grand poids aupres de moy mais elle ne me satisfait pas. Je tiens ce discours pour apprendre aux ieunes comme ilz doibuent recevoir la doctrine des vieux , non sous leur simple assertion, mais sous l'assurance des raisons, autorisant les docteurs par leurs raisons, & non les raisons par les Docteurs.

Pour répondre à Fuchse ie desire que l'on sçache que les pustules s'espandent en l'argeur plustost qu'en hauteur, tant pour la chaleur & subtilité, que pour la froideur & grossiereté de leurs causes, ie veux dire que le chaud & le froid peuvent produire cest effect.

La derniere partie de ma position s'accorde avec Fuchse & me semble suffisamment prouuee par les allegatiōs produictes en sa faueur, pour preuue de la premiere ie requiers que l'on iette la veüe sur les tumeurs bilieuses, que vont s'estendant & eslargissant par le cuir, avec si peu d'eminence, qu'à peine l'œil les peut il recognoistre pour vrayes tumeurs. Qui iugeroit que l'erysipele meritaist le nom de tumeur, si le tact n'y

reconnoissoit non plus d'inegalité que l'œil ny reconnoist d'eminence? L'herpes simple s'estend plus qu'il ne s'esleue. L'herpes neantmoins & l'erysipele sont effects ou de pure cholere, ou bien de cholere meslee avec le sang, ou avec quelque sanjeaqueuse, selon la doctrine de Galien bien reçeuë és escoles. Mais pourquoy le mesme Galien dict il simplement & absoluemēt que les pustules larges sont signes que l'humeur n'est ny chaulde ny subtile, mais fort froide & fort grossiere? Voicy son texte au 6. des

*l. epidem.
omme. 2.
. 30.*

epidemiques traduit par Cruferius:
*Cuti inhaerentium succorum curatio prorsum
per fœtus & calida medicamenta præstatur:
ac præcipue si lata pustula fuerint. Signum est
enim earum succum non calidum, non tenuem
sed admodum crassum & frigidum esse.*

L'interpretation de ces parolles, ensemble la solution de toute la difficulté se peut commodement tirer de ces autres qui les suyuent. *Tubercula in acutum
gracilescunt, & veluti turgentia calidorū
succorum germina sunt, contra se habentia
frigidorum.* C'est à dire que les tubercules qui vont s'appetissans en poincte, & comme fretillants prouiennent d'hu-

meurs chaudes : les contraires , d'humours froids. Considérez s'il vous plaist que Galien ne compare pas icy les tubercules ou pustules qui s'eleuent en bosses ou grosseur notable , comme sont celles de verole , avec celles qui demeurent basses , sans appartenir à quelque eminence remarquable , telles que sont celles de rougeole. Mais il fait comparaison de celles qui se haussent en s'aiguissant & appetissant en pointe , avec celles qui se haussent en s'elargissant , & s'appetissent au dessous. Selon ceste interpretation qui est trescertaine nous pouuons conclure sans difficulté que la rougeole est procreée d'une humeur chaude , attendu qu'elle est fort large en sa base & va s'appetissant en pointe , au contraire la verole est moins chaude puis qu'il y a moins d'inegalité entre sa base & sa pointe , voire mesme la froideur de sa cause & ensemble sa grossiereté rebelle fait que souuent elle s'applatit au lieu de s'appointer , ce qui est cas de grande rareté en la rougeole.

* *

*

Cinq Problemes touchant les
differences de verole
& rougeole.

CHAPITRE. V.

Premier Probleme.

Pourquoy la rougeole excite elle moins de prurit que la verole?

Le contraire deburoit auoir lieu si les dernieres parolles que nous auons susallegué de Galien sont veritables, *turgentia tubercula calidorum succorum germina esse; ipsa vero turgere ex pruritu atque dolore dignosci*: que les tubercules fretillants sont effects d'humeurs chaudes, & que les signes qu'ilz fretillent font le prurit & la douleur. Le mot de fretiller que les Grecs appellent *ôgyân* se dict des maladies & des humeurs par metaphore ou translation prise des animaux chatoüillez à l'exercice venerien: Car tout ainsi que les brutes sont en agitation perpetuelle, & ne peuuent s'arrester en vn lieu pendant les esclancemens amoureux, de mesmes les hu-

Galien. 1.
aphorif.
600000. 22.

meurs, & les maladies nous chatoüillent, nous fretillent, & nous agitent quelquefois si rudement, qu'il ne nous reste ny repos, ny place qui nous aggree. Que si ce chatoüillement procede de chaleur, il est raisonnable qu'il se fasse resentir d'avantage ou la chaleur est plus grande & consequemment plus en la rougeole qu'en la verole.

Pour responce souvenez vous que Galien met en avant deux raisons, pour-
 quoy les pustules larges sont moins prurigineuses que les sublimes. La premiere, par ce qu'estant estendues en largeur l'euaporation en est bien plus prompte & plus facile. L'autre, par ce que leur cause efficiente est moins aere. Ces deux raisons bien entendues tombent presques en vne, car en vn mot les pustules cuisent & demangent moins qui ont moins d'acrimonie, d'autant que la cuisson & demangeaison sont effects de l'acrimonie. Mais l'acrimonie procede ou de la nature de l'humeur, ou de quelque cause accidentelle comme de putrefaction. Je m'explique par le sujet mesme de question afin d'abreger le discours. Le sang qui fait

6. aphorif.
comm. 3.

la rougeole comme plus bilieux est beaucoup plus acre & plus cuisant de sa nature que celui de la verole, mais comme il est plus subtil, plus espars & dilaté par le cuir, il s'exhale & se dissipe soudainement avant qu'acquiescer aucune qualité étrangère qui effarouche ou aigrisse sa pointe naturelle. Au contraire le sang auteur de verole est bien plus doux & plus bening de soy, mais plus poignant & mordicant à cause de la chaleur accidételle qui luy est acquiesce par le long séjour qu'il fait en la partie qu'il possède, & par la putrefaction qui luy survient. D'où naist que non seulement il cuit & demange, mais aussi ronge & deuore son subiect, & souuent tout le voisinage iusqu'aux os, ce que ne fait pas la rougeole.

Second Probleme.

Mais pourquoy la rougeole excite-elle moins de douleur de dos que la verole?

*6. epidem.
commen. 2
c. 36.*

Ce qui est mediocrement chaud (dit Galien) cause seulement la demangeaison, mais ce qui eschauffe avec violence cuit & deult soudainement.

Neantmoins

Neantmoins l'expérience nous fait voir
 ce qu'Auicenne nous enseigne, sçavoir ^{au lieu}
 qu'en la rougeole *inflammatio est vehe-* ^{preallegue}
mentior & dolor dorsi minor : l'ardeur &
 l'inflammation est plus vehemente, & la
 douleur de dos moins ennuyeuse qu'en
 la verole.

Est-ce point (comme dit le mesme
 Auicenne) parce que de l'abondance ^{ibidem.}
 du sang plus excessiue en la verole qu'en
 la rougeole, la chaleur est accruë, & la
 veine caue, qui va le long du dos badee
 & estenduë oultre mesure? consequem-
 ment la douleur s'aigrit tant par la di-
 stention des veines, que par l'intempe-
 rature du sang?

Troisiesme Probleme.

Pourquoy la rougeole s'empare-elle moins
 des yeux que ne fait la verole?

C'est fort rarement que les yeux se
 treuvent chargez de rougeole, mais
 fort souuent les verrés-vous parsemez
 de boutons de verole, Auicenne la
 ainsi escrit: si bien il semble se contredi-
 re adioustant que les larmes sont plus
 copieuses, & la douleur des yeux plus

Cc

grande en la rougeole qu'en la verole, signe euident que les yeux ne sont pas libres des assauts de rougeole non plus que de verole.

Disons nous que le sang bilieux cause de rougeole fait resentir aux yeux les esclatz de ses bouillons, mais qu'estant fort subtil & fluet il est soudain dissipé auant qu'il puisse s'y affermir? Ne laisse pas pourtant d'un plein abord de cuire & de tirer des larmes par son acrimonie. Au contraire le sang verolique comme moins piquant, est moins douloureux du commencement: cōme plus grossier s'attache, s'aglutine, & se met en pleine possession des parties qu'il aborde, les trauaille plus longuement, & souuent aiguise sa pointe par sa langue demeure, dont arriue interest notable. A qui la veüe en reste fort diminuée, qui en perd vn œil, qui les deux, ce qui n'arriue que du tout extraordinairement en la rougeole.

Quatriesme Probleme.

La verole est-elle plus frequente que la rougeole?

L'experience le monstre ainsi en nos climats Septentrionnaux, & la raison en est claire, d'autant que le sang y est plus froid, plus humide, plus phlegmatique & moins bilieux : le contraire peut estre veritable és pays Meridionnaux, pour les raisons contraires.

Cinquiemesme Probleme.

L *Aquelle des deux maladies nous assaut la premiere ?*

Celle à laquelle nous sommes plus disposez, soit ou par nostre temperature naturelle : ou par l'humeur qui nous predomine, ou par la façon de viure que nous tenons, ou par l'influence celeste. Neantmoins pour parler absolument, comme le premier aage d'õne plus libre entree à ces maladies que les aages suy-uants, & les corps plus chauds, plus mollassés & plus humides ensemble tels que sont ceux de ce premier aage, courent plustost fortune de verole que de rougeole, il est probable que pour l'ordinaire la verole doit tenir le premier rang.

*Les signes precursseurs de verole
& Rougeole.*

CHAPITRE. VI.

ENTre les signes de verole aucuns sont
 auant-coueurs, autres sont patho-
 gnomoniques, autres prognostiques.
 Les auantcoueurs sont ceux qui paroi-
 ssent auant l'eruption des pustules : les
 pathognomoniques naissent avec la
 maladie, constituent son essence, & ne
 disparoissent qu'avec elle. Les prognos-
 tiques nous monstrent quelle en doit
 estre l'issüe, bonne ou mauuaise, salutai-
 re ou mortelle, longue ou briefue. Les
 auantcoueurs sont equiuoques &
 communs à plusieurs especes de mala-
 dies, consequemment incertains &
 trompeurs, le moyen de nous y asseurer
 est de les recognoistre en gros & en de-
 tail sans en mespriser aucun, & les con-
 froiter curieusement avec ceux qui ac-
 compagnent les autres maladies esquel-
 les ils sont communs. Ce qui rend le iu-
 gement plus difficile est que le nombre
 des signes n'est pas tousiours bien com-

plet, tantost les vns manquent tantost les autres: fort rarement se fait-il rencontre de tous ensemble. Moindre en est le nombre moindre en est le mal. Car autant de signes, autant de symptomes, desquels la plupart sont actions leſees des parties princières. Aussi la legereté des signes donne coniecture euidente de la legereté des causes, & des causes l'on tire consequence de la maladie.

Auicenne nous rapporte si fidellement tous ces signes qu'il me semble superflu d'en faire autre denombrement que celuy mesme qu'il nous a laissé par escrit, Quelquefois (dict-il) avant que la verole paroisse l'on sent douleur de teste, du gosier, de la poitrine, du dos: de grâds points par les mēbres, vne demangeaison au nez: des angoisses, des terreurs paniques en dormant, des tres-faillemēts, vne pesāteur vniuerselle, & particulièrement à la teste, tremblemēt de iambes, signāment quand on se veut leuer ou coucher, la respiration estreinte & empeschée, palpitation de cœur, seicheresse de bouche, rougeur des yeux, & de la face, avec larmes, & inflammation, la voix rauque, le crachat

*au lieu cy
deuant al-
legué par
diuerſes
foiſ.*

espais, plusieurs petites taches s'elles-
uent, & avec tout cela vne fièvre con-
fuse.

Je n'ay rien oublié du texte d'Auicenne mais j'ay changé l'ordre pour soulager la mémoire des apprentifs, afin que plus facilement & plus promptement ils puissent réduire chaque signe à son chef particulier. Les douleurs, les pointes, le prurit, les angoisses sont actions deprauees du sens du tact. Les terreurs en dormant, sont effets de l'imaginati-
on deprauee, à quoy l'on peut adiouster les delices. Les tressaillements, les pesanteurs de membres, les tremblemens, la respiration estreinte tesmoignent l'offence de la faculté motrice. Je range les pesanteurs sous la faculté motrice, & non sous la sensitive : m'arrestant à l'opinion de Galien, plustost qu'à celle de Campolongue. Car la pesanteur des parties dict Galien, rend preuue que la faculté des muscles & des nerfs est debilitée, & aggrauée, d'où vient qu'à peine peut elle soustenir le corps. Tous les symptomes susmentionnez dependēt de l'offence de la vertu animale, de laquelle nous puisons les principaux &

a. prout.
s. 6. & 7.

plus apparents indices de la verole future. Les autres facultez ont bien bonne part à ses atteintes, mais nous ne pouvons pas tirer de leurs offences aucune preuve suffisante de ce que nous recherchons. C'est pourquoy Auicenne n'en fait nulle mention, fors de la palpitation de cœur, comme d'un symptome de la vertu vitale fort extraordinaire aux fiebres synoches, ou ephemerres autres que celles de verole.

La soif, & la perte d'appetit (qui sont accidents de la faculté naturelle) arrivent si communement à toutes sortes de fiebres que ce seroit abuser de l'estude & de la patience du lecteur d'en faire liste à part entre les signes de question puis qu'il est parlé de fièvre concluse, aussi sont-ce signes fort equivoques. Tous les autres signes sont symptômes contenus partie sous les qualités, partie sous les excrements changez. Les signes qui distinguent la verole de la rougeole sont faciles à colliger de leurs différences. Pour en faire distinction avec moins d'incertitude, il est bon de jeter l'œil sur la saison de l'année, & sur la constitution du temps présent

& passé, sur l'âge, la complexion, l'humeur, l'habitude, la nourriture du patient, s'informer s'il a point esté en lieu suspect, si jamais il s'est resenty de rougeole ou verole, & si ç'a esté legerement ou en abondance: bref si l'une ou l'autre de ces maladies règne populairement, lors que tous ou la plus part, ou les plus preguants indices symboliseront à nostre aduis, il sera bien fondé: s'il y a de la contrariété, ou repugnance, nous sursoirons nostre iugement crainte d'estre trompez.

*Signes pathognomoniques de
verole & rougeole.*

CHAPITRE. VII.

LEs signes pathognomoniques sont tellement inseparables des maladies qu'ilz commencent & finissent avec elles; Si bien que l'on peut dire avec assurance que là où ils se retreuuent, là de nécessité se retreuuent les maladies desquelles ils sont signes, & reciproquement il est impossible que les maladies subsistent sans eux, d'où vient qu'au-

cuns les appellent *concomitās*. Inseparables sont ils mais non pas immuables, car ils chāgent & varient avec les temps des maladies qu'ils accompagnent. Ainsi la verole du commencement paroist comme des testes d'aiguilles semblables au millet dit A uicenne, en son augment elle se monstre plus manifestement & se dilate: en son estat elle s'emplit de sanie, vient à matiere & se blanchit: en sa declinaison elle se dessèche, & se tourne en croustes de diuerses couleurs, qui tombēt par apres.

La rougeole en son commencement est plus platte & plus estenduë en soy: augmentāt elle se dilate plus en largeur qu'en hauteur, s'esleue neantmoins vn bien peu en poincte, en son esclat elle est au comble de sa hauteur & largeur, mais tousiours si peu esleuee que son eminence est difficile à iuger: desja sur la fin de l'estat elle commence à se resoudre & dissiper insensiblement. Finalement en sa declinaison elle se resoult entierement. Du commencement il n'est pas bien aisé de discerner ces maladies l'une de l'autre, mesmes les plus clairs-voyants s'y treuuent quelquefois

douteux ou trompez. C'est pourquoy nous auõs trouué bon au Chapitre precedent que l'on prist garde à toutes les circonstances tirees des temps, des personnes, & des lieux, outre lesquelles on se souuiendra que la couleur est plus iaunastre en la rougeole qu'en la verole, & la sortie plus prompte, & l'accroissement plus soudain tant en grandeur qu'en nombre. Quand au progrès la differēce en est si apparente que mesmes les plus grossiers & moins experimentez ne s'y peuuent mesprendre, si ce n'est faute d'yeux plustost que de iugement.

Je dis qu'il faut prendre soigneuse garde à tous les indices ensēble, parce que bien souuent estants considerés separement ilz se treuuent abusifs & defectueux, là où ioincts & vnis ilz donnent quelque certitude. Pour exemple nous supposons que la verole paroist en sa sortie plus rouge, & la rougeole plus iaunastre (ainsi se voit il pour l'ordinaire) *at nimium ne crede colori*, fol qui s'y assure. Les couleurs sont variables de part & d'autre, selon les diuerses dispositiōs, & les diuers meflanges de leur subiect

Il est nécessaire de ramasser les autres coniectures en vn bloc, & recognoistre sielles symbolisent entr'e elles, & avec la couleur ou non, & au cas qu'il s'y rencontre de la contrariété, l'on aura esgard à la pluralité de voix, ou bien à la force & importance d'icelles, car entre les signes aucuns sont plus pregnants qu'les autres. Pour y asseoir iugement plus certain nous ferons reflexion sur leurs causes, desduictes partie és discours precedents partie és subsequents.

Raison des signes susmentionnez tant en general qu'en particulier.

CHAPITRE VIII.

IL n'est pas bon Iuriconsulte qui parle sans loy, ny bon Medecin qui parle sans raison. La loy est l'appuy & le fondement des Legistes, & la raison des Naturalistes. Celle que nous recherchons à present est fondee sur la diuersité tant de la cause qui produit ces signes de questiõ que du subiect qui les reçoit. Ces signes considerez en eux mesmes

font autant de passions: leur cause est le sang: leur subiect sont diuerſes parties du corps. Le ſang les produict de ſoy, ou par ſes vapeurs. Son action ſe diuerſifie ſelon les differences de ſa quantité, de ſes qualités, de ſes mouuements. Le ſubiect n'y apporte pas moins de variété; le ſite des parties, la conformation, le ſentiment, l'vſage, l'action tous enſemble, & chaſcun à part ſoy y cauſent de grands changements. Voyla quand au general.

Quand aux particuliers, ſi la douleur de teſte eſt avec peſanteur, elle prouient de la quãtité du ſang, ou de ſes vapeurs: le ſang rend vn plus grand poid que ne ſont ſes vapeurs, & engendre vne corroſion plus cuiſante lors qu'il y a de l'acrimonie. Les vapeurs ſont vne diſtraction plus violente. Rarement la douleur peut elle eſtre ſans pulſation eſtant cauſee de la ferueur & ebullition du ſang, ni ſans agitation vehemente & inflammation des eſprits. Elle eſt bien plus forte & poignãte aux membranes, & autres parties nerueuſes, qu'aux veines & arteres, & plus en celles icy qu'en la ſubſtance du cerueau. Si elle

s'empare du pericrane elle est superficielle, & s'aigrit par l'attouchement de la teste, ou seulement des cheveux. Celle des meninges est plus profonde, & respond à la racine des yeux.

La douleur de la gorge & de la poitrine & les poinctes que l'on ressent aux membres procedent partie des vapeurs acres, partie du sang mesme qui commence à y affluer. Celle du dos est causée de l'abondance du sang boüillonnant qui bande & estend avec violence les deux grands vaisseaux, sçavoir la veine caue, & l'artere *aorta* qui prennent leur carriere le long de l'espine.

Le prurit du nez vient partie de la chaleur du sang, qui estant agité se iette à l'embouscheure des veines: partie des vapeurs mordicantes qui y sont eslan- cees tant du cerueau, que des parties subiacentes. Il est notoire que ce prurit peut prouenir du sang, puis que l'on le ressent de mesme sur le poinct de quel- que hemorrhagie.

Aussi peut il prouenir des vapeurs, puis que les enfants en sont trauaillez d'ordi- naire lors qu'ilz abondent en matieres vermineuses, qui ne peuuent leur don-

ner au nez que par leurs fumées.

Les angoisses sont espèces de douleur sourde qui ne se peut facilement exprimer, prouenant tant de la ferueur & emotion du sang, & des espritz fretillants & poinçillans, que de leurs vapeurs.

Les fumées du sang aduste ou acre s'ahurtant à la substance du cerueau donnent les espouuentes. Et rencontrât les principes des nerfs causent le tressaillement.

La pesanteur de teste & de tout le corps suit la quantité du sang. De la mesme source naist l'oppression de poitrine : outre qu'estants les poulmons oppressez par les vapeurs, & la necessité de respirer accruë par l'ardeur febrile, la respiration se redouble, & se treuve courte. Le cœur palpite representant les mesmes allarmes. La pesanteur & le trouble vniuersel de tous les membres font chanceler & trembler les pieds & iambes sous le faix, lors principalement que le corps s'esbranle pour se leuer ou coucher. Les humidités du cerueau fondües par la chaleur s'escoulent & se glissent partie sur les

yeux, d'où viennent les larmes, partie sur la bouche & le gosier, où s'arrestant elles se lient & s'agglutinent avec les vapeurs feruides esleuees des veines, des hypochondres, & de la poitrine; elles s'espaisissent par ce mélange, redoublent la chaleur & la seicheresse de la bouche, rendent le gosier aspre & inegal, & la voix enrouée.

Les yeux & la face sont rouges & flamboyants par le concours du sang & des vapeurs sanguines.

Les mêmes vapeurs teignent souvent & colorent les épaules, le dos, les bras de petites taches rouges qui sont comme l'avantgarde de verole.

Quand à la fièvre nous en avons discoursu pleinement. Il ne reste aussi nulle difficulté touchant les autres indices qui ne puisse se résoudre par les discours precedents. Venons doncques aux prognostiques.



Prognostiques de verole & rougeole.

CHAPITRE. IX.

Nous auons cy deuant enseigné comme la Crise est vn soudain changement à mieux ou à pis, à salut ou à la mort, & rapporté la verole au nombre des Crises, voyons maintenant s'il y a moyen de preuoir à quelle fin elle incline, & consultons les augures pour tirer quelques presages de l'euenement.

Auicenne nous peut seruir d'oracle car il s'est monstré assez exacte en ses obseruations, mais au reste vn petit difficile pour les apprentifs, faute de methode. En somme tout le iugement qu'il en fait, & ce que l'on y peut adiouster est fondé sur la consideration des forces princiéres qui gouernent tout ce microcosme, & sur la cognoissance des causes estrangeres qui le trauercent. Ceste cognoissance depend des coniectures, & les coniectures se tirent des effects. Representons nous en premier lieu les effects qui nous sont sensibles,

puis

puis nous ferons reflexion sur les causes plus esloignées de nos sens.

Les effets sont ou la maladie mesme , ou les symptomes : leurs euenemens se changent & diuersifient selon la condition des subiects & la diuersité des circonstances des temps, des lieux, des personnes. Ainsi le prognostique se doit reduire sous la consideration des maladies, des symptomes, des subiects, & des circonstances susdictes.

La maladie de question est vne espeece de pustules, és pustules nous considerōs la qualité & la quantité, le temps, la façon, & le lieu de leur eruption.

Auicenne n'oublie pas vne de ces considerations mais il est confus en son rapport; l'y adiousteray seulement l'ordre qui y manque pour seruir d'exemple aux escholiers à faire pareil exercice.

Les pustules vertes, & violettes sont mauuaises (dit Auicenne) & d'autant pires que plus elles approchent de la noirceur.. Les blâches sont meilleures, sur tout si elles sont petites en nombre, & non en grosseur, si elles sortent facilement & dès le troisieme iour ou enuiron apres le commencement de la fieb-

D d

ure. Les blanches qui sont grosses & copieuses, sans qu'elles se touchent l'une l'autre approchent en bonté des précédentes. Que si elles se touchent, & sont contiguës, ou naissent l'une sur l'autre elles sont mauuaises. Les blâches dures, druës & menuës qui sortent à peine sont à craindre, si bien du commencement elles donnent bonne esperance, car difficilement viennent elles à maturité, & se terminent à quelque indisposition fascheuse. Celles qui tâtost paroissent tantost disparoissent sont dangereuses, principalement si elles sont violettes, gluantes, larges & profondes, adherentes l'une à l'autre, & rarement se rencontrent-elles qu'il ne suruienne syncope.

Que si la force se treuve capable de leur resister, souuent elles degenerent en vlceres corrosifs malings & disepulotiques. Voyla les prognostiques d'Auicenne tirés des pustules mesmes.

Voicy ceux qu'il tire des symptomes. Il faut sur tout prendre garde à la respiration & à la voix, dit-il, si l'un & l'autre sont louïables la chose est saulue, si la respiration est fort frequente la vertu man-

que, ou bien il y a quelque abcès au diaphragme. Si la soif est vehemente, avec angoisses & inquietudes, & froidure aux extremités, la mort s'approche, de tant plus si les pustules deuiennent vertes, & si elles ont esté longues & tardives à faire leur sortie, si l'on pissè le sang, puis les vrines se noircissent, c'est signe mortel. Le mesme se doit entendre du flux de ventre sanguinolent, verdastre ou semblable aux laueures de chair, car il emporte son homme lors principalement que la vertu est debile. Plusieurs aussi meurent suffoquez de squinance. C'est moindre mal quand la fiebure precede la verole que quand elle la suit. Que si elle est legere, & se diminue par l'eruption & accroissement des pustules, si les symptomes ne sont pas grands la verole est salutaire.

Touchant le subject, la verole qui s'empare des tuniques interieures cachees à nos yeux outre qu'elle nous menace d'un danger eminent de mort prochaine, elle entraine à sa queue vne lliade d'accidents tresgriefs & tres-importuns qui souuentefois ne finissent qu'avec la vie. Celle qui paroist à nos

yeux est moins dangereuse à la vie, mais à qui elle enfante des miseres & des regrets autant insupportables que la mort mesme. La face, les yeux, les narines, le gosier sont souuēt def-honnorez de ses marques, & leurs fonctions incommodées ou peruerties, ou du tout anéanties par ses atteintes.

Les circonstances aggrauent le danger: les saisons, les tēps, les lieux chauds ou froids outre mesure sont plus peüilleux que les temperez, sur tout si l'air est pestilēt ou infecté soit ou par quelque influence ennemye, ou par quelque vapeur virulente & contagieuse suscitée de la corruption des corps morts non enseuelys, des marefts, des voyries, & cloaques immondes & abominables. Les vieux courent plus grand fortune que les ieunes, plus ceux qui regorgent de cacochymie, que ceux qui abondent en bon sang; Et plus encor ceux icy que ceux qui tiennent la mediocrité: plus ceux qui vivent sans regles & sans bornes, que les mieux reglez.

Finalement plus les imbecilles naturellement ou par accident, que les robustes d'habitude ou de complexion,

qui maintiennent leurs forces & leurs actions principales unies & vigoureuses par bon régime.

Les prognostiques de verole se doivent appliquer proportionnellement à la rougeole. La différence qui s'y retreuve naît de la qualité du sang, lequel étant plus feruide & plus bilieux en la rougeole fait plus promptement son eschet, & avec plus de violence, mais aussi se resout-il plus soudainement & plus parfaitement : d'où vient que la rougeole est de moindre durée, & que ne laissant point ou peu de reliques, aussi ne laisse-elle, si ce n'est fort rarement, aucun accident après elle. Néanmoins pour copieuse qu'elle soit elle n'oste pas la crainte de tomber par après en verole.

Raisons des prognostiques de verole.

CHAPITRE. X.

Les maladies reçoivent quelquefois des changemens extraordinaires & monstrueux qui surpassent l'art de

Dd 3

predice, dict Auerroës: neantmoins si nous nous rendons curieux obseruateurs de tout ce qui se passe autour des maladies, auant que precipiter nostre iugement, difficilement y pourrons nous estre trôpés. Le prognostique de verole se puise des coniectures, & les coniectures s'appuyent & s'assurent sur la cognoissance des causes. Des causes douteuses les coniectures ne sont qu'incertaines, & des coniectures incertaines les prognostiques mal assurez. Quelle donques est nostre cognoissance telle doit estre la prediçtion. Sçauoir est douteuse és choses douteuses, assuree és assurees; C'est pourquoy il est necessaire de nous mettre en deuoir de rechercher les causes des euenements que nous nous sommes figurez au chapitre precedent, toutes lesquelles sont fondées ou sur l'estat & action de nostre nature, ou sur la grandeur de noz maux.

Nous auons en premier lieu condamné les pustules vertes, violettes & plombées, par ce qu'elles tesmoignent la violence de la ferueur: plus elles tirent sur le noir pires sont elles, si ce n'est lors

qu'elles procedent d'un sang noir & melancholique de foy, autrement la noirceur se fait ou par extinction de chaleur, ou par vne extreme adustion & consommation.

Les blanches sont meilleures, car elles montrent un sang phlegmatique & plus doux, vne chaleur moins cuisante, ou que la matiere se cuit.

Les petites en nombre, grosses neantmoins en estendue, entant que petites en nombre sont signes que la quantite de l'humeur n'est pas grande. En tant que grosses montrent que leur cause est obeissante, & que la vertu expultrice la maistrise, & gouverne avec puissance. Le mesme se collige de la facilite & promptitude de l'expulsion. Celles qui sont plus copieuses denotent plus grande abondance d'humeur: que si elles s'elevent l'une sur l'autre, ou sont contigües; c'est signe ou que le mouvement de nature est inegal, ou qu'il y a diversite d'humeurs.

Les blanches drües menües & tardives à sortir donnent bonne esperance du commencement à cause de la blancheur; mais en tant que drües, elles si-

gnifient abondance d'humeur. Entant que menües & tardiues, elles mōstrent que l'humeur est grossiere, rebelle & difficile à cuire, & la faculté expultrice imbecille ou oppresse.

Celles qui r'entrent sont marques infaillibles de debilité de nature, & d'une resistance maligne & opiniastre de l'humeur. La malignité se descouvre à l'œil par la couleur verdastre, violette, ou noirastre. l'opiniastreté par la tenacité, par la largeur, la profondeur, & l'adhesion des pustules, les vnes aux autres. Comme malignes elles causent syncope soudain qu'elles donnent au cœur, non sans peril eminēt de la mort. Que si par force, & bonté de nature l'on vient à se redimer du tombeau, du moins l'on y laisse du sien; & peu souuēt arriue qu'il n'en demeure quelque partie tronçōnee ou vlcerée. Car difficilement la malignité se retreuue sans acrimonie, n'y l'acrimonie sans corrosion.

La difficulté de respirer ou de parler naist partie de la vehemence de l'inflammation, partie de la resolution ou oppression de la vertu, partie des pustules, & autres abscess engendrez és parties

pectorales par la contraction du sang verolique.

La soif importune & les inquietudes suyuent l'ardeur interne, & l'emotion du sang fretillant & bouillonnant.

Lors que les extremittez se refroidissent la chaleur virales'esteint & s'esuanoüit, ou bien elle se retire vers son centre avec le sang qui y est attiré par l'inflammation interieure, comme par vne ventouse. Alors la mort est à la porte, de tant plus si les pustules ont esté lentes & tardives, & pechent en couleur. Et si bien l'Apollon des Medecins au septiesme des Aphorismes rendant son oracle sur la froideur des extremittez qui survient és maladies aiguës n'en presage rien d'avantage que κακόν c'est à dire mauvais : Neantmoins nous devons interpreter le mot de κακόν par celui de θανάσιμον c'est à dire mortel, dont il a usé au quatriesme des aphorismes. La noirceur de l'urine signifie le mesme que celle de la verole. Le flux de sang par le ventre, par la matrice, & par l'urine prouient de l'abondance du sang, de son agitation, de son ebullition, de son acrimonie. L'acrimonie n'est pas

aphor. 1.

aphor. 48.

sans douleur, & cause par fois vne dyfenterie fatale, des vlcères incurables aux reins, à l'amarry, à la vescie, & en d'autres parties interieures. Le flux verdastre prouient d'une humeur erugineuse ou porracee qui tesmoigne l'ardeur des parties naturelles. Celuy qui est semblable aux laueures de chair monstre que le foye ne faißt plus de bon sang; ou bien que sa chaleur excessiue fond & liquefie les humiditez, lesquelles meslangees avec le sang luy rabbatèt la rougeur. Il n'y a point de doubte que tous ces signes qui rendent preuue d'une debilité grande, voire presque extremes des facultez naturelles ne soient funestes & sans espoir, si tost que la vertu vitale se laisse esbranler. Quand à la squinance c'est vne inflammation du larynx ou de la gorge, elle est interieure ou exterieure. L'interieure d'elle mesme est trefaiguë & mortelle, principalement lors qu'elle ne se peut descourir à l'œil, l'une & l'autre empesche la respiration, & la nourriture fermant le passage à l'air & au viure. Ce n'est pas sans subject si nous sommes comme au desespoir lors qu'elles suruiennent à la

verole.

Touchant la fiebure nous verrons en nos Problemes s'il est meilleur que la verole la suyue ou qu'elle la precede. Notons ce pendant que sa continuation est dangereuse, par ce qu'elle montre que le foyer se foment & se couue à l'interieur.

Les raisons des signes salutaires sont si faciles, que ce seroit faire tort aux lecteurs de nous y arrester.

Les raisons des prognostiques tirez de la diuersité des parties offencees se peuuent partie colliger des discours precedents, partie des vsages & fonctions de chacune d'icelles. Ce qui se trouuera de difficile touchant les circonstances, & la comparaison de la verole avec la rougeole nous l'esclaircirons en nos Problemes.



*Cinq Problemes touchant les
prognostiques de verole &
rougeole.*

CHAPITRE. XI.

Premier Probleme.

LA petite quantité des pustules est-elle
preferable à la grande ?

Ainsi l'auons nous appris d'Auicēne
& confirmé par raison, colligeant de
peu de pustules le peu de matiere pec-
cante.

D'autrepart le petit nombre est fort
suspect, par ce qu'i l'engendre vn iuste
soubçon qu'il n'y ayt du manquement
en la vertu expultrice, ou de l'opinia-
streté en l'humeur: de tant plus que l'on
reconnoist par experience iournaliere
que ceux qui en ont esté traictez plus le-
gerement sont plus subjects à recidiue,
ce qui ne peut arriuer que des reliques
delaissez apres l'expulsion imparfaicte.

Je responds en premier lieu absolu-
ment avec le diuin Hippocrate que *nihil*

parum criticū, rien de peu n'est critique.

Les petites euacuations dit Galien tes-
moignēt ou l'oppression ou l'impuissāce
de nature. Que si elles apportent moins
d'esclandre aussi donnent elles moins
d'assurance d'entiere & parfaicte gua-
rison & plus d'apprehension de recidiue.

*1. pronost.
c. 2.*

Ceste responce neantmoins n'est pas
absoluë qu'elle ne reçoive des excep-
tions, car supposé que la cause soit pe-
tite en quantité, quel inconuenient que
l'effect l'ensuyue? L'euacuation critique
est entiere & accomplie lors qu'elle est
proportionnée à la quātité de l'humeur
qui s'euacue. Mais cōme iugerez vous
si l'humeur verolique est copieuse ou
non? me dira quelqu'un, ie le colligeray
tant du passé que du present. Ie m'infor-
meray des mœurs, des humeurs, des
exercices, bref de toute la nourriture &
constitution naturelle du patient. Ie iet-
teray l'œil sur tous les accidents qui
ont precedé, & qui accompagnent la
verole. Si la bonté de la nourriture &
de la constitution symbolise à la legere-
té des accidents, & reciproquement la
legereté de ceux icy à la bonté des au-
tres, ie tireray argument certain, ou

plus que probable qu'il n'y a pas grand excès ou superfluité dans le corps. Je feray iugement du contraire par les signes contraires.

Je responds en second lieu qu' Auicenne pour tirer vn prognostique fauorable de la petite quantité des pustules accouple la grosseur à la petitesse de leur nombre, monstrât par leur grosseur la souplesse de leur cause, & la force du moteur, d'où l'on doit inferer que lors que les pustules sont grosses, la petitesse du nombre ne se peut imputer sinon à la petite quantité de l'humeur, dont elles sont procréées & consequemmēt qu'en tel cas leur petite quantité est preferable à la grande.

Second Probleme.

Est il plus expedient que la verole suruienne à la fiebure, ou la fiebure à la verole?

4. 4. tract.
4. c. 6.

2. 4. tract.
1. c. 60.

Auicenne iuge qu'il est plus salutaire que la verole suruienne à la fiebure que non pas la fiebure à la verole. A quoy il semble contrarier par apres lors que mettant en ieu les signes critiques tirez des apostumes, il dict que c'est bien

plus grand mal quand és fiebures aigues il suruient apostumes aux emonctoires, comme sous les oreilles, és aisselles, aux aisnes, aux extremitéz : que quand la fiebure suruient aux apostumes à cause de leur putrefaction. Le bubon & charbon qui preuient la fiebure (dict Fernel) donne augure d'une peste plus benigne, & que le cœur fort & robuste fait promptement la descharge d'une partie du venin qui l'attaque. Que s'il paroist apres la fiebure c'est vn indice tres pernecieux qui tesmoigne que l'humour domine, & que la nature est presques vaincue & supplantée. Mais pourquoy s'il est meilleur selon le mesme Hippocrate, que la fiebure suruienne à la conuulsion, que non pas la conuulsion à la fiebure, ne dirons nous pas le semblable de la verole?

2. de abdit.
veru caus.
c 12.

2 aph. 16.

Pour respondre plus clairement, il est bon de distinguer si la fiebure qui precede la verole cesse à l'eruption des pustules ou non. Si elle cesse il n'y a nulle doute qu'elle ne soit plus fauorable que celle qui suruient par apres, d'autant qu'elle rend tesmoignage que la Crise est parfaite, & que l'inflammati-

on interne est esteincte par la metastase de l'humeur qui la suscitoit. Si la fiebre ne cesse point, ou elle diminüe, ou elle s'etretiët egale, ou elle va s'augmētant. Si elle diminüe elle n'est pas si fauorable que si elle cessoit absolument, mais si est elle manifestement preferable à celle qui suruiet, car elle signifie autant de diminution de son foyer. Si elle se conserue egale sans surcroist d'aucun accident malin, moindre mal encores que celle qui suruiet; d'autant qu'elle rend preuue de la resistance que faict la nature à son contraire; là où celle qui suruiet montre que la putrefaction gagne le dessus. Si elle va s'augmentant elle est autant ou plus dangereuse & funeste que celle qui peut suruenir. Ceste distinction sert d'interpretation au dire d'Auicenne touchant nostre probleme.

*des absces
qui inuenient
apres les
fièvres aiguës* Quand aux absces qui suruiennent aux fiebres aiguës, ilz descouurent tousiours l'impuissance ou oppression de nature, d'autant que les maladies aiguës comme prouenant d'humeurs chaudes & fluetes font leurs crises par euacuatiō & non par absces: doncques
les

les abscesses qui leur survennent ne donnent autre presage, sinon d'une matiere rebelle, & opiniastre, ou de la force naturelle faillie ou accablee sous le faix.

L'accorde que les fiebres putrides survenantes aux bubons sont mauvaises, mais non pas dangereuses comme les precedentes, d'autant qu'elles ne signifient nul manquement des forces, mais seulement l'inflammation de quelques visceres. Les bubons pestilents, dont parle Fernel, sont fort differents des pustules veroliques, car leur cause est toujours venimeuse, toujours elle occu-pe le centre & assaut le cœur, son venin s'aigrit & s'effarouche par la fiebre, & les forces princières se ruinent & bouleversent par sa longue demeure à l'intérieur. Celle de verole comme plus souple & maniable se cuit, se sege, & s'elance à la superficie par l'action de nature, se cuisant s'eschaufe & s'enflame, dont arrive fiebre ou accroissement de fiebre & des accidents ainsi qu'en la suppuration. Par la separation & expulsion qui s'en fait par après, la fiebre se diminue ou se termine entierement ainsi qu'en la Crise parfaite.

*Hippocræ.
et Gal. 4.
aphorif.
comm. 55.*

Eç

Il n'y a pas moins de difference entre la conuulsion & la verole, car la conuulsion suruenante aux fiebures aigües tesmoigne vne seicheresse du corps & des parties nerueuses presque irremediable, la verole au contraire suruenante à ces mesmes fiebures tesmoigne abondance d'humeurs, & l'action de nature.

Troisiesme Probleme.

EN quelle saison de l'Annee la verole & la rougeole sont elles moins dangereuses & mortelles ?

*4. aphorif.
comme. 5.*

Nous auons enseigné par cy deuant que le Printēps est plus fertile en verole que nulle autre saison, si le Printemps est plus à craindre pour la surprise il l'est moins pour le danger. Galien parlant apres son maistre Hippocrate dit que les purgations sont penibles & difficiles à supporter pendāt les iours caniculaires, d'autant que la nature eschauffee & debilee par les ardeurs de l'Esté ne peut qu'elle ne s'offence & se debilité d'auantage par le trouble & l'acrimonie des medicaments. Aurons nous pas raison

d'estimer le mesme de la verole qui ne peut qu'elle ne soit plus poignante, plus turbulente, & plus enflammee l'Esté qu'en toute autre saison ? l'Hyuer incarasse & espaisit le sang, & le rend plus rebelle & plus paresseux à tous mouvemens: il ferme & referre les conduits du corps, & principalement les pores extérieurs: il pousse & chasse les humeurs de la circonference au centre, mouvement du tout cōtraire à celuy de verole. Quelle apparence qu'en yne contrariété si grande le pauvre verolé ne coure fortune de sa santé & de sa vie ? D'autant plus que de la mesme contrariété l'on doit presumer la violence de la cause. L'Automne tient de l'un & de l'autre, aussi est-il à craindre comme l'Esté pour l'acrimonie de l'humeur: & comme l'Hyuer pour sa grossiereté, & pour son mouvement contraire. Voire plus que l'Esté, & que l'Hyuer ensemble, par ce que l'humeur acre & feruide concentree & retenüe, se rend atrabilaire, se corrompt, & se putresce, redouble sa pointe & sa malignité avec son adustio. Le printemps seul est propice & salutaire de soy mesme, Il n'a pas assez de fer-

Ec 2

ueur pour dissouldre & ancantir la chaleur de nos corps, dit Philothee, ny assez de froid pour glacer & endurcir les humeurs, & les retenir ou r'enuoyer au dedans: il n'a nulle inegalité qui trouble ou violente nos forces, Bref il tient vne temperature douce & mediocre.

Ce que nous difons des saisons, se doit entendre proportionnément des temps & des lieux.

Quatriesme Probleme.

L*a verole est elle moins redoutable aux enfants qu'aux plus agez ?*

Elle est plus redoutable aux enfants, par-ce qu'ils y sont plus subjects, & plus redoutable aux vieux parce qu'elle leur est plus mortelle. L'experience fait preuue de la premiere partie de nostre responce, outre les raisons que nous en auons desduites cy deuant. Mais la seconde partie semble vn petit difficile à croire. Car s'il est vray que les plus imbecilles ou de nature, ou par accident courent plus grande risque que les plus robustes, il y a apparence de moindre danger pour les vieux que pour les en-

fans. Demandez au docte Fernel pour-
 quoy les enfans sont plus subjects à ve-
 role que les vieux, il vous respondra que <sup>2. de abdi.
verū caus.
c. 12.</sup>
*firmior etas & adultior tantulis malis non
 lacescitur, nisi cū fortē constitutio grauior
 inualuerit*, l'age plus ferme (c'est à dire
 plus fort & plus auancé) n'est point tra-
 uailé de si petits maux, si ce n'est que la
 constitution ou influence celeste soit
 plus violente. Et Galien rendant raison <sup>3. aphorif.
commē. 27</sup>
 pourquoy les fiebres des enfans sont
 aiguës, dit que leurs dispositions se
 changent trespromptement à cause de
 l'humidité de leurs corps, & de la debi-
 lité de leur faculté naturelle *τῆς τῆς
 φυσικῆς δυνάμεως ἀρρωστίαν* Or est-ce la na-
 ture qui guarit, donques où ses facultés
 sōt plus imbecilles, il y a moins d'espoir
 de guarisō. Voila de belles & bōnes rai-
 sons en apparence, mais la verité a plus
 de poids, qui est si claire & si aueree par
 l'experience que les Dames d'Italie (com-
 me remarque ce grand Fracastorius)
 ont coustume de souhaitter la verole à
 leurs enfans tandis qu'ils sont encores
 petits & tendrelets, afin qu'ils en soient
 exempts lors qu'il y a plus de danger d'y
 succomber. Elles sembleroient mieux

fondees si elles les en fouhaitoient du tout quittes & libres pour toute leur vie, mais supposé que la verole soit inévitable, ou nécessaire pour la depuration du sang, leur souhait est raisonnable : car outre l'expérience, ie treuve plusieurs causes qui fortifient leur opinion.

En premier lieu la meilleure part de ce qui rend les enfants plus prompts & faciles à tomber les rend plus habiles & plus asseurez à se releuer. Repassons'il vous plaist par la memoire ce que nous en auons quotté au chap. 13. Probleme vnzième, nous verrons que leur temperature, leur humeur, leur habitude naturelle sont les principaux motifs de verole en eux. Leur température (dis-je) chaude & humide, leur humeur sanguine, leur habitude laxé & mollaſſe. Leur sang est doux & bening de soy: leur chaleur le fond, l'attenüe, le pouſſe à la circonference: l'humidité le rend fluxil, moins picquant & farouche, luy ouure les paſſages du cuir & du corps entier. Nulle reſiſtence en toute ceſte action ny du coſté du corps, ny du coſté de l'humeur, conſequemment la nature iouÿt

facilement de son entreprise. Tout le contraire est aux vieux, plus ou moins selon que plus ou moins ils sont aduancez en aage. En second lieu supposé qu'il reste quelque infection mēstruelle au sang c'est signe qu'elle est fort rebelle lors que la separation ne s'en faiēt pas és premiers ans, pendant que toutes choses fauorisent, & aduancent les mouuements necessaires à telle action: donc il est vray-semblable que la nature ne s'y employt pas par apres sans estre pressée & aiguillonnée par quelque cause violente & dangereuse. En tiers lieu ce que s'obiecte de Galien faiēt à nostre aduantage, pourueu que l'on l'entende de la faculté retentrice, ainsi que luy mesme s'explique au troisiēme des causes des symptomes; Où faisant comparaison *cha. 3.* des actions naturelles selon la diuersité des aages, il dit que les enfants ont la vertu concoctrice plus valide que ceux qui sont en la vigueur de leur aage, mais l'attractrice plus debile qu'eux, suffisante neātmoins pour satisfaire à son vsage. Quand à l'expultrice & la retentrice, ils l'ont plus imbecille que ceux qui sont en la fleur de leur aage, bien que la debili-

ré de l'expultrice paroist moins à cause de la briefueté de son action. Car les enfants pissent & vomissent plus souuēt que les plus grands, non tant par la force de leur vertu expultrice, que par la debilité de la retentric. J'ay rapporté ce texte tout au long, par ce qu'il faict du tout à nostre propos, & à l'interpretation de l'aphorisme susallegué, où il dit que les fiebres des enfants sont aiguës tant à cause de l'humidité de leurs corps, que de la debilité de leur faculté naturelle: elles sont aiguës, c'est à dire briefues, d'autant que le corps enfantin est fluide pour son humidité, & la vertu retentric imbecille pour la mesme humidité, d'où vient que les euacuatiōs critiques luy arriuent promptement, par l'imbecillité de la faculté retentric, elles se font avec asseurance par la force de l'alteratrice ou concoctrice.

Quand à la raison de Fernelle n'est pas du tout recepuable, car les influences celestes sont souuent determinees non seulement à certaines maladies, mais aussi à certaines personnes. Telles liurent l'assaut aux iouuenceaux, qui n'attaquēt ny les vieux, ny les enfants.

Telles en veulent aux vieux qui pardonnent aux autres aages. Supposé neantmoins que les enfants soient plus enclins à verole que les autres aages à cause de leur tendresse, il ne s'ensuyt pas qu'ilz en encourent plus grand danger de mort. Car si peu de chose les abbat, peu de chose les releue. Si leur humidité les rends mols & paisibles, leur chaleur les rend actifs, & les viuifie.

Cinquiesme Probleme.

Est on plus subiect à recidiue apres la rougeole, qu'apres la verole?

Ainsi le tiennent communement tant les doctes que le vulgaire. Le vulgaire preuue son opinion par l'experience: les doctes la confirmēt par raisō.

La raison est que la rougeole ne fait separation que de la partie du sang plus subtile & bilieuse; si les parties plus froides & grossieres sont entachees de quelque infection, elle leur demeure, & ne se separe que par vne nouuelle ebullition. D'où vient que ceux qui sont atteints de rougeole ne sont pas exempts par apres de verole. Au con-

traire en la verole il se fait meſlange des parties chaudes avec les froides, des tenües avec les groſſieres : breſtout boult, tout ſe ſepare, tout ſe vuide. S'il y a quelque danger de recidiue, ce n'eſt pas que la nature n'ayt attenté vne euacuation vniuerſelle, mais ſon action aura eſté ou empeschée, ou debilitée. Somme que rarement il reſte quelque foyer au corps apres que l'eruption verolique a eſté vne fois abondante: au contraire apres la rougeole pour copieuſe qu'elle ſoit, il ſe peut couuer quelque braſier qui petit à petit va r'allumât vn feu nouveau.

Nottez ſ'il vous plaift qu'en tous cas l'on eſt ſubiect à recidiue par le cōcours de cauſes nouuelles, ainſi que nous auons remarqué au Chap. 13. Probleme 10. C'eſt pourquoy ie donne aduis aux adolescents, & ſur tout à ceux qui ſont d'humeur ſanguine, de temperature chaude & humide, blancs, pleins, & rebondis, rares & mollasſes d'habitude, qu'ilz ayent à ſe tenir ſur leur garde, ſans ſe precipiter temerairement és lieux dangereux, nonobſtant qu'ilz ayent eu la verole en abondance; d'autant qu'el-

le se peut susciter de nouveau tant par contagion, & infection, que par mauvais regime.

Si l'on peut mourir en la declinaison de verole.

CHAPITRE. XII.

G Alien au troisieme des Crises dis-^{cap. 9.}
courant des temps esquelz eschet
la mort ou la guarison des malades, dit
que la guarison n'arriue qu'apres que
tous les temps vniuersels de la mala-
die, sçauoir le commencement, l'aug-
ment, l'estat & la declinaison, sont pas-
sez : mais que la mort peut arriuer en
tous temps, fors en la declinaison,
parce que passé l'estat la bataille est don-
nee, & le champ demeure à la nature
victorieuse, autrement le mal ne seroit
pas diminué : que si la mort suruient
pour lors, ce ne peut estre que de la
faute, ou du malade, ou des assistents,
ou du Medecin. Nottez qu'il parle de la
declinaison vniuerselle, car il aduoüe
d'en auoir veu mourir plusieurs es de-
clinaisons particulieres.

fin. 2.
tracé. 1. c.
p. 8.

Auicenne en son liure quatriesme emprunte ce mesme discours de Galien, en termes vn petit confus & obscurs selon sa coustume, & en fin apres auoir dict absolument que personne ne meurt en la declinaison vniuerselle, si ce n'est de cause externe, comme de s'estre esmeu, leué, choleré, il adioust neantmoins simplemēt & sans restriction que souuent la mort vient en la declinaison de verole : ce qui ne peut estre entendu sinon de la declinaison vniuerselle, car il ne se remarque point de temps particuliers en la verole.

lib. de variolis c. 38.

Campolongue a bien raison de refuter l'interpretation de Nicolaus, & d'autres qui disent que le texte d'Auicenne ne se doit entendre de la declinaison vraye, mais de l'apparente, laquelle arriue lors que la verole retrograde & se retire vers son centre, car Auicenne auroit tort parlant des maladies en general, de restreindre son discours à la verole seule, par la restriction supposée qu'il est commune à plusieurs maladies, lesquelles donnent des apparences fauses de declinaison. Outre que le dire d'Auicenne pris simplement &

absolument se treuve veritable, selon la premiere interpretation qu'en donne Campolongue, si bien il ne s'explique pas assez à mon gré.

Donques pour respondre claiement & nettement, remarquons que les temps de verole se peuuent distinguer selon la disposition des pustules seules considerees en elles mesmes, sans auoir esgart n'y à la fiebure n'y à autres accidents qui peuuent les accompagner: ainsi les auons nous distinguez les vns des autres au Chap. 7. disant que le commencement est lors que les boutons paroissent cōme grains de millet: l'augment lors qu'ilz croissent & se dilatent: l'estat lors qu'ilz s'emplissent de bouë & viennent à suppuration: la declinaison lors qu'ilz se desseichent, & se tournent en croustes.

En ceste distinction il n'est fait mention quelconque d'aucun accident, ains seulement des changements diuers qui arriuent aux pustules desquelz nous tirons augure de la diuersité des temps. Soubs telle consideration le dire d'Auicenne est tres-veritable, car souuent la mort arriue quand la verole

decline, c'est à dire lors que les pustules se desseichēt, parce qu'au mesme temps les accidēts sont en leur extreme fureur. Pour exemple lors que les pustules malignes drües & menües se desseichent tout promptement, tant par l'ardeur febrile, que par la chaleur putride qui les possède, c'est vn grand signe de mort. Que si nous prenons la distinction des temps, & la compassons selon les diuers estats des pustules, de la fiebure, & des accidents ensemble, c'est chose asseuree qu'il est impossible que l'on meurt par la violence du mal, quand il decline de tout point. Car il est tout notoire que nature a obtenu gain de cause lors que tout ce qui luy est contraire est paruenü à sa diminution. Quelque curieux desirera d'apprendre pourquoy Auicenne n'a pas suiuy ceste seconde distinction; Je responds que parlant absolument des temps des maladies la distinction s'en doibt faire selon ce qui leur est essentiel & inseparable, autrement il n'y auroit nulle asseurance. Qu'ainsi ne soit pour l'ordinaire la fiebure cesse quand les pustules commencent, ou elle diminue à mesure qu'elles croissent, & les

ET ROUGEOLE LIV. II. 444
accidents de mesme. Au contraire & la
fiebre & les accidents vont quelque-
fois croissans, lors que les pustules di-
minuent. En ceste varieté d'où pouuez
vous puiser vne distinction certaine des
temps de verole sinon de l'estat des pu-
stules qui va tousiours entretenant vn
mesme ordre, soit qu'il y ait fiebre ou
non? D'icy les ieunes Medecins appren-
dront de ne point fonder leurs progno-
stiques sur la declinaison des pustules,
car nonobstant que les croustes tom-
bent, le malade n'est pas asseuré de sa
vie, si par mesme moyen les accidents,
& principalement la fiebre, ne ren-
dent preuue suffisante de leur declinaison.
Ce n'est pas la declinaison des pu-
stules veroliques, mais celle de la fiebre,
& des symptomes dangereux qui
donne asseurance de santé. Souuent la di-
minution notable de la fiebre & des
accidents nous asseure de la guarison
future. Si tost que les boutons viennent
à bourjonner qui est le commencement
de verole. Souuent au contraire au de-
clin des pustules nous craignons la mort,
par la vehemence ou de la fiebre seule,
ou de quelque symptome mortel.

445 *DE LA PETITE VEROLE*

Mais laissons toutes ces recherches à part, nous nous sommes assez travaillé sur la Theorie, entrons à la pratique & mettons la main à l'œuvre. Ne nous enquerons pas d'avantage de ce qui en peut arriuer, mais donnons ordre que mal n'en arriue.

FIN DV SECOND LIVRE.



LIVRE TROISIÈME
DE LA PRESERVATION
& curation de petite verole
& Rougeole.

Première partie de la préservation.

*Si l'on doit user de preservatif
contre la verole.*

CHAPITRE. I.

IPhicrates (au rapport de Plutarque) estant en terre d'amys & d'alliez fortifioit neantmoins son camp fort soigneusement de trêchees & de remparts tout à l'entour, & comme quelqu'un s'en esmerueillant luy demanda dequoy il auoit peur: il respondit que la pire parole qui puisse sortir de la bouche d'un Capitaine, estoit, ie ne me fusse iamais douté de cela.

Lamachus reprenant un Capitaine de gens de pied de quelque faute qu'il auoit commise en son estat, l'autre luy protesta de n'y plus faire: voire mais (repliqua Lamachus) peut on faillir deux fois à la

Ff

guerre ? Belles reparties, tres-considerables à vn Medecin. Car si la meffiancea lieu en la guerre, elle le doit auoir en faict de santé: si les fautes sont irreparables en l'vn, elles ne le sont pas moins en l'autre où il ne s'agit que de la vie. Qu'auons nous de plus familier que cest air que nous respirons, que les viures que nous receuons iournellement pour nostre nourriture, qui quitent leur estre propre pour conseruer le nostre, quitêt d'estre eux mesmes pour se transfuer en nous ? C'est ce mesme air fauteur des esprits de vie qui nous fraye le chemin à la mort, qui nourrit & destruit la chaleur naturelle. Vn mesme pain, vn mesme vin nous donne & nous oste le sang & la vie.

Puis que ny pain ny vin n'entre dedàs leurs corps,

Ils n'ont ny sang, ny peur d'estre du rang des morts.

Iliad. ε Dit Homere en son Iliade parlant des Dieux. Bref tout ce que la nature nous desploye de son sein liberal pour nostre conseruation, tend insensiblement à nostre destruction. En voulons nous des preuues ? Ou bien ferons nous comme

Dionceluy qui chassa Dionysius hors de sa tyrannie? Lequel estant aduerty que Calippus, auquel il auoit de la creance plus qu'à nul autre de ses amys, attentoit secrettement sur sa personne n'eut jamais le cœur d'en informer pour le conuaincre, disant qu'il aymoient mieux mourir que viure en peine de se garder également de ses amys & de ses ennemis.

Non non ia nostre accusation est libellée, l'information dressée, le procès instruit, le fait reconnu par les discours precedents, où il est monstre clairement que les causes mesmes qui constituent nostre essence, & la maintiennent, sont les alumettes & le foyer de l'infection verolique. Il ne reste maintenant qu'à nous mettre en deffence, empescher les surprises, preuenir les coups, rompre les efforts, & repousser les assauts funestes qui nous menacent.

Le treuve icy iuste occasion de s'estonner ou s'enquerir pourquoy ny Auicenne, ny la plus part des doctes qui se sont employez sur ce subject, ont negligé ceste partie. Est-ce qu'ils ayent estimé que la preservation n'y soit pas necessai-

re? Oubien qu'elle y soit dommageable
ou plustost que l'entreprise en soit vaine
& de nul effect?

*lib. de
morb. puer.
9. 2.*

Le docte Mercurial assure ouuerte-
ment contre l'autorité du grand
Auenzoar, qu'elle n'y est nullement ne-
cessaire. Sa raison est, que si tost que l'on
preuoyt la verole l'on bute à deux inten-
tions: l'une d'ayder & aduancer le mou-
vement de la faculté expultrice: l'autre
de donner ordre que ny les parties inte-
rieures, ny les exterieures ne reçoient
aucune offence par l'expulsion. Ceste
raison n'est ny à nostre propos, ny con-
tre nostre propos. Car nostre intention
est que l'on preuienne la maladie de lon-
gue-main auant qu'elle nous liure l'a-
ssaut. Si tost qu'elle se descouure par ses
auant-coueurs il n'est plus saison de luy
barer passage.

Or qu'il soit necessaire de la preuenir
de longue-main, ie n'en veux autre
preuue que les pleurs & les regrets con-
tinuels de tant de meres à qui elle a ra-
uis les chers enfants, pour forts & robu-
stes & bien nays qu'ils fussent. Outre les
pertes irreparables, & les outrages pres-
ques insupportables qu'elle laisse à bonne

ET ROUGEOLE LIV. III. 450
partie de ceux qui se tirēt de ses prises la
vie saulue. A qui ces ruines sont insensibi-
bles, il n'est pas hōme : qui les sent & les
mesprise manque de prudence, le mal-
heur commun nous oblige de leur aller
au deuant. Mais il est dangereux direz
vous : c'est ce que nous auons à refuter
au chapitre suyuant, par apres nous
monstrerons comme il n'est pas impos-
sible.

*S'il est dangereux de se preseruer
de verole.*

CHAPITRE. II.

C'Est vne opinion du commun qui
semble tres-bien fondee, que la ve-
role ne se peut empescher sans danger :
car s'il est vray qu'elle purge & nettoye
le sang des immondices qui naissent &
se conçoient avec nous, que deuons
nous esperer de nostre vie tandis qu'une
impureté si infecte abbreue nos en-
trailles ? vaut il pas mieux luy faciliter le
passage, voire la pousser au dehors avec
quelque danger incertain, que de la re-
percuter au dedans, & l'y tenir en bride

Ff 3

qui est (à parler proprement) couuer le brasier dans son sein pour se consumer. C'est peut-estre la consideration principale qui meut les femmes d'Italie à souhaitter la petite verole à leurs enfans tandis qu'ils sont encores tendrelets, affin que tant plustost ils soient quittes & deschargez d'un si pesant fardeau, qui petit à petit augmentant son poids en fin les abbat & accable.

Ces raisons preuent bien qu'il est dangereux de luy rompre sa course sur le point de sa sortie, lors que le sang est desia en combustion; Mais tandis que l'on est au calme de santé, qu'il n'y a ny esmotion ny reuolte en nos corps, que toutes nos actiōs sont reglees sous les loix de nature, quel dāger d'ētretenir le calme; retenir les humeurs en obeysāce, & destourner les vents impetueux de tant de causes estrangeres qui ne cessent de nous esmouuoir quelque orage? Combien s'en voyt il qui passent le cours de leur vie fort sainement sans se sentir de verole? Combien qui iamais n'ont eu mal auant qu'auoir la verole & apres l'auoir eue n'ont iamais bien? Vray indice que ce n'est pas son propre

de nous procurer le repos, puis qu'elle nous suscite des inquietudes, ny d'affermir nos santez, puis qu'elle nous rend esclaves des maladies non accoustumées; ny d'adoucir & depurer les humeurs, puis qu'elle les laisse plus mutinées contre nous, & plus virulentes qu'auparavant. Donques c'est acte de prudence bien aduisée d'attrempier le sang petit à petit, & reprimer son feu de bonne heure, auant qu'il s'allume à nostre ruine: de corriger son infection par vne longue preuoyance, auant qu'elle s'augmēte d'extirper & desraciner pied à pied toutes les impressions estrangeres qui peuuent deteriorer sa substance, finalement d'esteindre les amorces desquelles ordinairement se suscite vn si fatal & pernicieux deluge. Ce seroit bien fait d'y trauailler qui en pourroit venir à bout, dira quelqu'un, mais c'est chose autant inutile de l'entreprendre, comme impossible de l'effectuer. L'importance du fait m'oblige de me rendre partie contre ceux qui tiennent tel langage, ie veux employer vn chapitre à part pour leur répondre, & leur faire voir.

*Que l'on peut se preserver
de verole.*

CHAPITRE III.

LA verole nous guette, nous alarme, & nous bat de tant de costé, elle a tant de diuers prises sur nous; qu'il semble du tout impossible de parer ses coups, ou d'esquiver ses atteintes. Elle dresse ses premieres batteries sur les deux premiers principes & fondemens de nostre vie. Le sang & la semence de nos progeniteurs luy fournissent d'armes pour nous attaquer; le ciel & la terre de munitions & subsides; nos proches nous liurent en ses mains, *nec hospes ab hospite tutus*: nostre nourriture propre semble auoir paction avec elle pour nous rendre à sa mercy: bref tout luy faict pont, tout luy contribue. Quel moyen que l'on ne succombe? Et quand bien l'on pourroit se garantir de la cheute, qui voudra aux despends de tant de difficulté comme ils'en presente, rompre les esclans d'un si furieux ennemy?

Telles & semblables raisons que ie passe sous silence concluent pour la negative de nostre proposition. L'affirmative ne manque pas de repliques & de iustes deffences, qui sont de tant plus receuables que plus elles nous sont favorables & avantageuses. Car quel autre bien nous peut reüssir apres le desespoir de refuge & d'asyle contre les assauts veroliques, sinon vn mespris extreme de nostre santé? vne mesfiance desdaigneuse de toute sorte de remedes vtiles & salutaires? Vne nonchalance reprochable de les employer à nostre vsage? l'aduoüe à la verité que l'entreprise que nous faisons est de tresgrande difficulté en tous, ou en la pluspart, & bute à l'impossible en plusieurs; mais qu'absolument elle soit vaine & frustratoire, c'est ce que ie n'ye: ie dict d'avantage que bien qu'il ne nous arriue du tout selon nostre souhait, du moins nous esmouffons les poinctes de nos ennemys en leur resistant & ainsi jamais ou rarement nostre travail n'est sans fruit.

Les arguments contraires sont peu-ue de la difficulté qu'il y a d'en venir à

bout. Nous tirons coniecture de l'impossibilité par l'inegalité qui souuent se retreuve entre la violence de l'agent & la resistance du patient. Souuent la grandeur de la cause force & violente son subiect: souuent la debilité du subiect se rend accessible & prenable aux moindres ennemys. Souuent dis-je & non pas tousiours, car il peut eschoir tout à rebours, ou que la debilité de la cause rende son action impuissante: ou que la force & resistance du subiect repousse & rembarre son contraire: voire mesmes il se peut faire rencontre d'une cause debile en un subiect fort & vigoureux. Quelle caution de mon dire puis-je vous donner plus asseuree que l'experience? Combien s'en voyt il qui sans assistance de l'art se treuvent exempts de verole? Est-ce qu'ilz soient exempts de toutes ses causes? Peu de Docteurs vous l'accorderont sans faire bresche à leurs principes ou suppositions. Donc s'ilz ne sont pas exempts des causes, ilz ne peuuent estre exempts de l'effect, sinon ou pour la bonté de leur nature, ou pour l'imbecillité des causes mesmes, ou pour les deux ensemble. Que si

la nature peut d'elle mesmes s'affranchir, pourquoy ne le pourra-elle avec l'art, qui est la main de Dieu (comme parle Herophyle) qui assure & maintient la nature en prosperité, l'assiste au besoing, la préserve au danger, la soustient & la releue en sa cheute? Les exemples nous font liste de bon nombre de personnes, qui apres auoir longuement seruy de ioiet à diuerses maladies, ont finalement corrigé leurs defauts, affermy & estançonné leurs santés, & amorty l'action de leurs contraires sous la conduytte des ordonnances medicales. Voyt-on pas pour l'ordinaire que les maladies hereditaires n'ont qu'autant de pouuoir & d'entree sur nous que nous leur en donnons par le refus des reigles Hippocratiques? Mais quand est-ce que nos humeurs peuuēt arriuer à tel degré de corruption qu'elles nous soiēt autant venimeuses & indontables que les venins plus mortels? Mithridates par long & frequent vsage d'antidote s'est tellement rendu inuincible à toutes sortes de poisons, que les plus forts & plus cuisants n'ont eu nul pouuoir de mort sur luy quand il l'eust bien desiré:

*quoy que les
maux de nos
peres & merres
nous soient
hereditaires
non nous les ay
que à la faueur
que nous leur
donnons avec
de nos dore
elements.*

que dis-je de mort ? Pas mesme de luy nuire , s'il en faut croire Martial.

*Effecit , poto Mithridates sape veneno,
Toxica ne possent saua nocere sibi.*

Veneno , c'est à dire contrepoison comme ie l'interprete ; car le preseruatif dont il souloit s'emparer contre tous venins n'estoit nullement venimeux, si la description est vraye qu'en apporte *Serenus*, qui est la mesme qui fut trouuee par Pompee apres la deffaiete de ce Mithridates.

*Bis denum ruthæ folium, salis & breue
granum.*

*Iuglandesque duas, totidem cum corpore
ficus,*

*Hac oriente die pauco conspersa lyeo
Sumebat metuens dederat qua pocula
mater dict Serenus.*

Voila vn preseruatif fort leger en apparence pour produire vn si grand effect : pouons nous pas nous acquerir vne resistance egale à celle de Mithridate contre nos infections internes , qui sont bien moins fatales que ces poisons extérieurs ? L'épilepsie (dict Galien) ne peut nous surprendre que le cerueau ne soit debile ; ni la goute

6. aphorif.
comm. 28.

sans l'infirmité des pieds. Neantmoins ni l'un ni l'autre de ces accidents, pour debiles que soient les parties ne peut trouuer place en nous sans l'affluence de quelque humeur estrangere qui s'accumule ou faute de bon regime, ou par l'intemperature des parties naturelles. Le mesme Galien faict gloire d'auoir empesché le retour ordinaire des maladies susdictes, comme aussi du crachement de sang, de melancholie, d'apoplexie, & autres qui de long temps s'estoient mises en possession de certains corps, preuenant leurs entrees au moyen de la purgation & saignée faictes en temps & lieu: Pourons nous pas esperer pareille aduanture contre la verole vsant de pareille preuoyance? Du moins si nous ne iouïssons pleinement de nos pretentions, ses attaintes nous seront rendues si fauorables, & si suportables qu'il ne nous en arriuera nulle incommodité d'importance, & ne nous en demeurera aucun fascheux ressentir. Les exemples nous en sont iournalieres & ordinaires; de fresche memoire en ceste année 1615. tandis que ces discours se mettent sous la presse nous auons veu

6 aphorif
com. 47.
& alibi.

Madame la Princesse Claude fille puis-
 naye de S. A. de Lorraine , & Nicolas
 Francoys Monsieur, filz puis-nay de
 Monseigneur de Vaudemont (enfants
 qui portent à leur front les marques de
 leur naissance, & qui desja en leurs
 meurs & actions enfantines font esclat-
 ter le lustre de leur maison Serenissime)
 nous les auons dis-ie veus fort legere-
 ment parfemez , & benignement
 traictez de petite verole. Monsieur le
 petit Baron de Marcoffey peu de temps
 apres eux y est tombé pour la seconde
 fois, mais sans apparence ny sentiment
 quelconque d'aucun trouble, ou incō-
 modité. Le soing que l'on rend à leur
 nourriture auoit de long temps rabatu
 & refrené la felonie du virus tant
 redouté.

Les difficultés que l'on nous repre-
 sente ne sont nullement capables de
 rompre noz desseins. Vn cœur gene-
 reux fend la presse de tous empesche-
 ments, rien ne peut arrester le cours de
 ses entreprises, ni la force, ni la pluralité
 des assaillants ne le porteront iamais à
 lascheté. Le Roy Agis souloit dire que
 les Lacedemoniens ne demandoient

pas combien estoient leurs ennemys, mais seulement où ilz estoient. Ceux qui ont leur santé en recommandation en font de mesmes, ilz courent au deuant des maladies, iugeants que les coups preueus font moins d'offence, & les ennemys preueus moins de resistance. Plus pestilente & plus vniuerselle est la peste plus soigneusement s'arme-on d'antidotes pour luy faire teste: vsons de la mesme preuoyance contre ceste maladie qui souuent n'est pas moins infecte que la peste, ny moins outrageuse.

Methodes preseruatiue contre la verole.

CHAPITRE. III.

LA prœcaution s'attaque à la cause, Galen. s. aphorif. com. 22. la curation à la maladie, dict Galien. Nous auons remarqué deux differences des causes, les vnes principales, les autres mouuantes ou assistentes: il est question de nous représenter de rechef les vnes & les autres pour les contrerquarrer.

Les causes principales sont reduites

à deux chefs, sçauoir est à la quantité & qualité du sang. La quantité est excessive & demesurée de fait ou seulement elle est en voye d'outrépasser les bornes. Lors qu'elle est en voye d'excéder, il faut s'opposer à ses causes, par les cōtraires : au trop de repos, par l'exercice : au long sommeil par les veilles, au trop de nourriture & de bonne chere, par l'abstinence & mediocrité : au manquement des euacuations naturelles, par les artificielles lors que la quantité excède en effect, elle se veut retrancher. La qualité est naye ou à naistre ; si elle est naye, comme lors qu'elle nous est communiquée avec l'estre par nos premiers principes (i'entends la semence & le sang dont nous sommes faicts & formez) le remede est de la corriger & alterer si faire se peut. Sinon d'exclure & rescinder ce qui en est infecté. Si elle est à naistre c'est ou par la corruption de l'air, ou par contagion, ou par mauuais regime, ou par maladie, & lors il faut courir au deuant à toutes ces causes, & leur fermer les aduenies. A la corruption de l'air, en le rectifiant, ou le changeant en vn meilleur : à la cōtagion,

la qualité de
la semence
se trouue dans
la semence et
se communique
aux descendants
de la semence
d'une maison
de laite ou
elle est donc
la semence
mais si elle
qu'elle fait
presque tout
moult de ceux
qu'elle attaque
et si en la
chappe il sont
formés à la
et tout oust

Egale de pere en fils prenant

est

en euitant les lieux, les meubles, & les personnes suspectes. Au mauuais regime, par vn viure bien reglé & bien ordonné. Aux maladies, par leur contraires, euitant & fuyant de tout son possible ce qui les peut enfanter; & en extirpant soigneusement les reliques.

Ce n'est pas tout, la qualité infectée de quelle source elle prouiennne ne produict iamais immediatement la verole, mais par le moyen du bouillonnement du sang; le sang de son mouuement propre ne se porte pas promptement ny facilement à bouillonner, s'il n'est eschauffé & excité d'ailleurs. Les causes mouuantes ou assistentes dont nous auons discoursu luy seruēt d'allumettes. Ces causes sont ou naturelles, ou non naturelles, ou contre nature. Les naturelles & non naturelles nous menacent lors qu'elles outrepassent les bornes en chaleur & humidité ensemble, ou séparémēt en l'un & en l'autre, mais principalement en chaleur, car c'est elle qui plus a de force à susciter le bouillonnement. Le remede est de les reduire à mediocrité, en les attrempant par qualités contraires.

Celles qui sont contre nature se veulent combattre à guerre ouverte, & demollir de fond en comble.

Ceste methode me plaist fort dira quelqu'un, neantmoins elle sera receüe pour Chimerique auprès de ceux qui contrarient à voz fondements: & de fait comme voulez vous que ceux desquels vous avez bouleuersé les conceptions tombent d'accord avec vous des intentiōs? La curiosité du Lecteur, & l'instruction des apprentifs meritent que nous nous arrestions vn petit sur ce discours pour respondre à ceste obiection, & monstrier clairement.

Comme les opinions discordantes touchant les causes de verole peuvent tomber d'accord és indications preseruatiues.

CHAPITRE. V.

IE preuois que plusieurs ayant appris au chapitre precedent comme les indications preseruatiues se puissent de la

preuoyance & rescision des causes, & entendu au premier liure vne dispute presque irreconciliable entre les plus rares & plus celebres personnages de nostre siecle sur les causes de verole, pourront entrer en mesfiance de la medecine, estimants avec raison que les remedes sont du tout incertains où les indications ne sont pas assurees, & que les indications ne peuvent estre seures & certaines, où les causes sont en debat. Car supposez diront-ils que trois ou quatre Medecins des plus habiles soiēt appellés pour deliberer sur la petite verole, l'un attaché à l'opinion de Fernel, l'autre à celle de Ioubert, le tier à celle de Mercurial, le quatriesme à celle de Laurent, chacun cōclura aux remedes selon son intention, & dressera son intention conformement à la cause supposee, à qui croirez vous? Qui prendrez vous pour iuge ou pour arbitre? Touts ont de la reputation, & du merite, chacun a ses raisons, ses experiences, son autheur.

Je responds que pour disioincts & esloignez que les aduis puissent estre, il y a moyen de les joindre & vnir sous

Gg 2

quelque bon accord, si l'on se veut entendre sans s'opiniâtrer à le vouloir emporter de haute luité. Et de fait auez vous pas desia recogneu comme de plusieurs opinions opposees contradictoirement l'une à l'autre nous auons basti nostre resolution ? & comme nous auons donné lieu à toutes & chacune d'icelles sous les loix neantmoins de quelque restriction ? Si vous permettez maintenant à ces quatre personnages susalleguez d'ouuir & declairer eux mesmes leurs conceptions chacun en particulier, vous les verrez appointez à mesme but en ce qui touche les indications prophylactiques. Oyons les parler (s'il vous plaist) & les plus ieunes les premiers selon l'ordre des consultants

Le sieur du Laurent prenant la parole auant tous vous dira qu'il reste en nos corps des reliques impures du sang menstruel dont nous auons esté formez & nourrys dans le ventre maternel, lesquelles estant excitees ou par vn air pestilent, ou par vne constitution australe, ou par la saison printaniere, ou par vn viure defreiglé & desordonné

tant en qualité qu'en quantité, ou par des exercices immoderez, ou par retention des vuidanges ordinaires, ou par les passions de l'ame, ou par contagion des corps infectez, ou par autres causes, viennent finalement à s'eschauffer & bouillonner avec le reste du sang, dont la nature irritée s'en descharge au cuir. Plus les humeurs, la temperature, l'habitude, l'age du patient ont d'inclination à ces mouuements, plus promptement & plus facilement l'effect en reüssit. Que s'uyt-il de ce discours, sinon qu'il est necessaire de faire soigneuse garde pour se garantir des alarmes d'une armee si puissante qui nous menace & nous talonne ? Voyez comme du Laurent faict mesme conclusion que nous, si bien sa proposition est autre que la nostre. Sa proposition est qu'il n'y a que le sang menstruel seul qui nous soubmette & asserue à la verole. Nous y adioustōs l'air, le regime, la contagion : luy les recognoist seulement pour causes mouuantes ou assistentes. Neantmoins quelles elles soient, puis que luy & nous sommes d'accord qu'elles contribuent à la verole, aussi conuenons

Gg 3

467 DE LA PETITE VEROLE
nous ensemble qu'il y faut auoir l'œil.

L'aduis de Ioubert est fondé & cimenté de mesme que le precedent, sauf qu'il n'attribue pas moindre pouuoir au deffaut de regime, qu'à l'infection menstruelle, ainsi sa conclusion ne peut elle estre differente de la premiere.

Mercurial au traicté qu'il a fait de verole en parle comme d'une maladie desja presente ou commencee, c'est pourquoy il ne veut nullement que la preservation y ait lieu. Mais si vous desirez d'apprendre de luy le moyen de la preuenir lors que vous iouïssiez d'une pleine santé il vous dira, que ceste maladie est comme encuirassée dans nos parties solides, d'autant qu'elle a pris racines en la semence de nos progeniteurs, neantmoins que comme tous les enfants des goutteux, des graueleux, des epileptiques ne se resistent pas des maladies qui leur sont hereditaires: soit que le benefice de nature empesche les surcroists des humeurs estrangeres, & destourne ou appaise leurs mouuemens: soit que la bonté de nourriture guidée par une sage providence supplée au manquement de nature. De mesme la

verole, & pour mesmes raisons ne peut bourjonner en nous, lors que nous fermons passage à ses racines, que nous retranchons le concours de routes les causes internes & externes qui peuvent occasionner ou aduancer leur sortie. Telles sont l'air infecté, la hârisse des personnes & maisons suspectes, les constitutions, les regions, les viandes chaudes & humides. Bref vous n'aurez autre leçon de Mercurial qu'une repetition de celle qui vous a esté enseignée par cy deuant.

Fernel, comme le plus ancien donne le dernier arrest en confirmation des aduis precedents. Vous entendrez de luy presque le discours mesme qu'il tient de la peste, mais peut estre en autres termes, car il est docte & copieux pour les diuersifier comme bon luy semble, & les approprier à leurs subjects. Voicy sa sentence. L'air nous enfante trois especes de maladies communes: les endemiques des vapeurs & exhalaisons terrestres; les epidemiques, des changements violents des temps, & des saisons; les pestilents des qualités occultes & malignes enuoyées du ciel: il

Gg 4

n'y a que ces qualités celestes incognües qui nous produisent la verole, les autres preüent seulement la main à leur action, redoublent la violence de leurs effets, & nous rendent tributaires à leur tyrannie. Ainsi la verole est plus grieve & plus dangereuse en vne region souüillee de vapeurs infectes, qu'en vne pure & seiche, plus suspecte au Printemps, lors principalement qu'il est espaisly de nuages & broüillards remplys de touffeurs, qu'és autres saisons, plus quand le vent de Midy regne que pendant la Bize. Or si les lieux, les temps, les saisons renforcent & auantagent nos assailants, les dispositions de nôz corps naturelles ou accidentelles n'en font pas moins. Souuent elles nous mettent hors de deffence, arment nos ennemys contre nous d'armes offensives, & leur ouurent la porte pour nous surprendre. Les iniures de l'air seules ne sont pas capables de nous faire succomber si elles ne sont du tout extremes: autrement nul ne se trouueroit exempt des maladies proportionnees à leurs impressions: Elles ne peuuent nous nuire sans nous mesmes. C'est pourquoy les corps

de complexion chaude & humide, d'habitude lasche & mollasse, farcys d'humeurs faciles à se corrompre, sont de toutes parts exposez à leurs prises. Je serois ennuyeux si ie vous entretenois de rechef sur les autres causes qui vous ont esté representees : ie concluds doncques à ce que l'on en dresse memoire bien exacte pour se donner de garde de leurs embusches, preuenir leurs atteintes, & destourner leurs esclandres. Voyla l'arrest prononcé d'un commun consentement, tous les motifz dressez à mesme fin, si bien ils semblent se contrequarrer en leurs principes : que reste-il maintenant sinon de nous y refoudre, & de rechercher les moyens d'y satisfaire ?

Aduertissementz tres-necessaires touchant l'usage des remedes preseruatifs de verole.

CHAPITRE VI.

Toutes sortes de viandes & breuuages ne sont pas simplement & abso-

*libro de ci-
bis bonis et
malis succi.*

*x. de sanis.
tuenda.*

luement cōuenables à toutes personnes (dict Galien) il est neccessaire de les distinguer & approprier selon le naturel de ceux qui en vsent: l'air (dict Galien) n'est pas indifférent à toutes complexions selon toutes les qualités qu'il possède: le chaud est salutaire aux températures froides, le froid aux chaudes, l'humide aux seiches, le sec aux humides, le temperé aux temperées. Mesme iugement deuons nous faire de toutes les causes salubres, au reglement desquelles consiste le regime de viure tant des sains pour les conseruer, que des malades pour les guerir. C'est pourquoy il y a de la difficulté & de la peine en l'application. Qu'ainsi ne soit, ces reigles que nous dressons sont bien pour tout le monde, mais plus particulièrement elles s'adressent aux enfans & adolescents, desquels la temperature chaude & humide seruant comme d'amorce & d'allumette au brasier verolique, veut neantmoins en tant que naturelle estre entretenüe par ses semblables, chose directement contrariante à nostre in-

tention premiere , en ceste contrariete il est besoing de grande prudence: de plus l'inegalite du tout differente qui se retreuve en leur temperature , leur habitude , leurs humeurs , nonobstant la conformite de l'aage , nous enhorta nous y comporter avec beaucoup de consideration. Souvent ce qui est peu aux vns est excessif aux autres , & ce qui ne fait action quelconque en ceux la , tire ceux icy a vne disposition du tout contraire , altere & subuertit leur nature. Somme si l'on n'y procede avec discretion l'on court fortune de nuire a plusieurs , & profiter a peu de personnes. Finalement la liberte licentieuse de l'aage peut destourner & aneantir le fruit de nostre esperance. C'est aux peres & meres d'y prendre garde de bonne heure , & de retenir leurs enfants des le berceau sous le ioug de la crainte & obeysance filiale. Ceux qui pendent encores aux mammelles ne pouuants satisfaire a nos loix , obligent leurs nourrices de suppleer a leur defaut : elles s'acquitteront volontairement & librement de

ceste obligation si elles ont de l'affection au bien de leurs nourrissons. Mais sage qui trop ne s'y fie : cōbien en voyons no^s qui se portent à des volontés particulières au mespris de leur deuoir, non sans interest notable du petit pouppon, qui ne sçayt plaindre ses douleurs que par des cris & des larmes inutiles, dont nous ignorons les subiects ?

*Regime preseruatif de verole:
& premierement de l'air.*

CHAPITRE. VII.

LEs causes qui nous sont ineuitables, nous sont aussi indifferentes à bien & à mal, tantost bonnes tantost mauvaises, tantost salubres, tantost nuisibles, selon que diuersement elles sont disposees, & que nous nous les appliquons. Nous auons amplement declairé quelles elles sont, & comment elles nous sont nuisibles, reste maintenant à nous les rendre propices & fauorables par vn bon choix, & par vne applicatiō

conuenable.

L'air le plus loüable est le plus pur, dit Galien, & le plus pur est celuy qui n'est nullement souillé des vapeurs infectes *1. de sanitate tuenda* d'eau dormantes & marefcageuses, ou des profondes caernes, ou des esgouts & cloaques des villes ou armées; ou des voiries empuanties par la putrefaction des animaux, des legumes, ou herbages, ny espaisly & ombragé de nûages par le voisinage des estangs ou riuieres: ny reserré dans vn fond étourré de montagnes, & couuert des vents, car il ne peut qu'il ne soit estouffé & corrompu. C'est ce que donnoient à entendre les Anciens Grecs, lors qu'ordinairement ilz edifioient les temples d'Æsculape en lieux hauts & releuez où l'air est pur & serain.

Les Princes & Seigneurs qui ont moyen de faire election des lieux à leur bon plaisir, choisiront pour la demeure d'eux & de leurs enfans, les villes, les chasteaux, les chambres situées droit au leuant, battües de la bize, & couuertes des vents meridionnaux. Les villes qui regardent l'Orient (dit l'Oracle de *Hippoc. lib. de aere locis aquis & 3. aphe.* Medicine) sont temperées en chaleur &

froideur, ont les eaux belles & bonnes, les hommes bien colorés, peu de maladies & moins facheuses. Celles qui sont opposées à l'occident sont battues de vents chauds, tresmal saines & contraires aux precedentes. Les vents de midy dissouldent, relaschent, & humectent les corps, la bise les renforce, les reserre, les rafraichist & desseche: somme c'est le plus salubre de tous les vents, signamment pour nous deffendre contre la verole. L'air estant infecté de quelque exhalaison verolique, cōme il l'est lors que la maladie regne populairement, le plus seur est de s'arrester au conseil d'Hippocrate, & changer de quartier, fuir sur tout les lieux & personnes contagieuses, voire mesmes ceux qui les frequentent. Quand aux Medecins & autres personnes necessaires qui auront la discretion de se tenir nettement, & changer d'habits avant qu'abborder les Dames, & leurs tendres nourrissons, l'entree leur doit estre libre par tout où leur deuoir les appelle. Les Romains (comme remarque Plutarque) bastirent le temple de leur Æsculape hors la ville, aussi est-ce

libro de natura hum.

la plus seure demeure que l'on peut choisir en temps pestilent, & infecté de maladies populaires, tant pour euit l'infection communiquee à l'air par le soufle & les vapeurs qui sortent des infectez, que pour se destourner des compagnies suspectes.

Les offences de l'air qui ne peuuent s'euit par le changemēt de demeure, se doiuent corriger par vn viure contraire (dict Galien) voyons quel est ce viure.

3. in 3.
Epidemie.

Du manger & boire.

CHAPITRE. VIII.

LEs viandes produisent vne seconde nature en toutes les parties de nos corps, car bien qu'elles soient alterees & transmues en nostre substance, elles ne laissent pas pourrant de nous disposer selon leur nature, c'est pourquoy nous en deuons faire election, & en vser non pas par vn appetit brutal, mais avec discretion. Galien comprend le reglement qui s'y doit obseruer sous trois chefs, qui sont la quantité, la qualité

Galen: 2.
apho. com.
50.

1. aphorif.
comm. 19.

477 DE LA PETITE VEROLE
& l'usage.

*Hippoc. lib.
de locis in
homine.*

*1. aphorif.
14. 15.*

*Hippoc. 1.
aphori. 13.
Galen. 8.
metho. 2.*

La quantité se doit niueler à la portee de l'estomach. Le niueaux est la facilité ou difficulté qui se retreuve en la concoction. Plus l'estomach a de chaleur naturelle, plus facilement il s'en acquitte: conséquemment les viures se doiuent rechauffer plus l'hyuer & au printemps, que l'esté & l'automne, plus aux ieunes qu'aux vieux: Le ieusne & abstinence est incompatible aux enfants, & aux personnes bilieuses; aux enfants, par-ce qu'ilz abondent en chaleur qui les consume & les deuore s'ilz manquent de pasture: aux personnes bilieuses, par-ce que la chaleur naturelle, faute d'estre attrempee & humectée par les aliments, se rendant acre & poignante eschauffe & effarouche la bile. La repletion est absolument & vniuersellement dommageable & vitieuse en tous aages. Le plus sain est de sortir de table avec appetit: c'est ce que nous signifie ceste ancienne coustume des Romains, qui ne permettoit pas que l'on mangeast tant que la table demeurast du tout vuide de viandes, & qu'il ne restast rien dans les plats lors que l'on commandoit de desferuir.

deservir.

Touchant la qualité, tandis que nostre temperament est loüable il se maintiendra par nourriture de qualitez semblables : s'il est intemperé de nature, ou par accident, il se corrigera par les contraires. La variété est la mere nourrice de confusion, & la pepiniere de crudités, lors principalement que les viâdes sont différentes en substance, car leur inégalité apporte du trouble & de la sedition à l'estomach, les vnes estant plus promptement cuittes, les autres plus tardivement. Les plus legeres sont les meilleures. l'appelle legeres avec Hippocrate celles qui estant prises en quantité mediocre, n'emplissent point, ne donnēt ny vents ny trachees, se cuisent, se digerent, & s'euacuent facilement. Les gluantes & grossieres eschauffent le sang & engendrēt les fiebures par putrefaction: les acres, cōme les saïces & espicees, font mesmes effects par leur chaleur. Celles qui sont faciles à se corrompre, humides & aqueuses, comme laitages, fruiçts, horaires, raisins, abricots, figues, pruneaux, cerises, fraises, framboises, meures, melons, cocombres, salades, & au-

*Galenus 3.
de facultat.
alimenti
c. ultimo.*

*Hippoc. lib
de flatib.
Gal. r. acut.*

*libro de af-
fectionib.*

*Gale. 1. de
differ. feb. 3*

H h

tres semblables, emplissent les veines de
ferositez, amorcent & enflamment la
verole: sur tout si l'on en prend en quan-
tité desmesuree n'y estant point accou-
stumé, & que l'on boiue force vin par
apres, ou quelque breuuage eschauffât.
Je n'entends pas neantmoins de me ren-
dre plus rigoureux en cest endroit que
mon maistre le sage Galien, qui apres auoir
entierement defendu les viandes
de mauuais suc, vse de restriction, &
permet d'en mâger pendant l'Esté, pour
seruir de rafraichissement aux corps lan-
guissans de chaleur & de seicheresse.

*libro de ci-
bis bonis &
malis succis.*

libro 1. c. 2

Les choses confites sont incommodes
pour deux raisons dit Celse, par-ce que
leur douceur nous conuie à l'excès, &
qu'elles ne se digerent pas bien. Ceux
qui ont bon estomach en peuuent man-
ger sans offence à la fin du repas: les
mauuais estomachs les tournent en
aigreur.

*3. de sympt
causis. 1.*

L'vsage contient sous soy le temps,
& l'ordre, si l'on fait faute en l'un ou en
l'autre la concoction en est deprauee dit
Galien. L'on peche au temps si l'on des-
jeune ou disne auant que la viande du
iour precedent soit descendue, ou peu

auparavant que faire exercice. Le Prince des Arabes deffend en vn mot de prendre vn second repas, auant que le premier soit digéré, de peur qu'accumulant crud sur crud l'on ne corrompe entierement la digestion. L'ordre requiert que les viandes qui facilement se cuisent & se corrompent, comme les fruits susmentionnez, se prennent les premiers. Celles aussi qui amolissent le ventre, comme les mesmes fruits, les potages, l'huyle, le beure: & celles qui meuuent les vrines, comme les bouillōs aperitifs, asperges, raiforts, s'arrogent le mesme rang? Voila quand au manger.

*Gale. ibid.
et 2. de a-
cutorum
faculta. 11.*

Les ordonnances du boire sont différentes de celles du manger. La quantité du breuuage doit estre proportionné à celle des viandes, moindre neantmoins l'Hyuer que l'Esté, moindre es temps, es lieux, es personnes froides & humides, moindre à ceux qui ont le ventre humide, plus copieuse à ceux qui l'ont sec: moindre aux femmes & filles, qu'aux hommes & garçons: Bref telle en tous qu'il ne nage ny flotte dans l'estomach.

*Galen. 4.
apho com.
ultima.*

*Galenus 4
method. 6*

La qualité se prend & pour l'espece du breuuage, & pour les accidents.

Hh 2

L'un & l'autre se diuersifiera selon les circonstances des temps, des lieux, des personnes. L'eau est beaucoup plus vtile & conuenable que le vin à ceux qui sont fort chauds d'aage ou de nature. Aussi les loix de Platon deffendoient-elles aux enfans de boire vin auant dix-huict ans, de peur qu'ils n'adioutassent feu sur feu. Mais pourquoy le deffendoient elles aux fēmes qui s'estudiēt d'auoir lignée? pourquoy Aristote le defēd-il aux nourrices? Nous disputerōs leur faiēt en nos problemes. Les habitudes plethoriques ne supportent ny le vin ny le bain dict Galien. Au cōtraire le vin est tres-vtile aux tēperatures froides & seches, és climats septentrionnaulx, és saisons, és constitutions, & lieux de mesme temperature, pourueu qu'il soit trempé, & moderé proportionnemēt à sa force, & à la qualité de l'air & du climat. Ce discours s'adresse aux ieunes, les vieux neantmoins y pourront encore auoir part s'ils prennent la peine de l'accommoder à leur vsage selon les mesmes considerations. Ceux à qui le vin est loisible & profitable feront choix d'un blanc ou claret, petit, meur, qui ne soit ny trop

*Gale libro
de cibis bo-
ni & mali
succ.*

2. de legib.

*7. aphorif.
comm 5 7.*

*Galenus 5.
de sanitat.
tuenda.*

viel ny trop nouveau. Les vieux eschauffent trop puissamment? les nouveaux font de difficile digestion, mal propres à faire de bon sang, ne meuvent nullemēt les vrines, demeurent suspendus dans le ventre, & s'aigrissent aisémēt. Il est bon de s'accoustumer à le tremper, plus ou moins toutesfois selon que l'on se treuve disposé, & que le soleil va croissant ou diminuant ses ardeurs.

*Galenus de
cibus boni
& mali su-*

Ceux à qui l'eau est plus saine choisiront tousiours la meilleure suyuant l'aduis de Galien. Si bien Hippocrate conseille à ceux qui iouissent d'une pleine santé de boire celle qui se presente sans y faire aucune distinction, nonobstāt que luy mesme, & au mesme lieu luy donne la principale prerogatiue pour la conseruation de santé.

*1. de sanit
tuenda,*

*lib. de aere
loco & ag.*

Le iugement parfait & asseuré de la bonté de l'eau se faiēt à l'œil, au nez & à la bouche. L'on prendra garde qu'elle ne soit ny douce, ny salee, ny aride, ny acre, ny de mauuaise odeur, ny pourrie ny boieuse, mais du tout simple, claire, pure & nette, qu'elle s'eschauffe & se refroidisse promptement, qu'elle passe legerement sans appesantir le ventre.

*Galenus 1.
de simp. fa.
cultatib 5.
& 5. apho.
comm. 26.*

Hh 3

*lib. de acre
loeu 65. ag.*

*6. de simpl.
medic. fa-
cultatib.*

*lib. 2. cap.
3. l. 65. 312.*

*Hippocr 3
de victu a-
cutorum.*

*5. aphorif.
27.*

Hippocrate recommande celle qui flüe contre le leuer estiuai du Soleil pour son odeur & sa legereté. L'eau simple douée de ces belles qualitez est plus salutaire à ceux qui sont robustes & de bonne paste ny que les tisanes, & bouchets qui de leur douceur afadissent & relaschent l'estomach : ny que les bieres qui au rapport de Galien où il parle de Zythus, sont flatueuses & de mauuais suc, comme estant engendrees de pourriture; & partie acres & chaudes, partie froides, humides & acides. Dioscoride adioust qu'elles disposent à laderie ceux qui en vsent. Si ainsi est quel bien en peut reüssir à ce nourrisson que nous pretendons deffendre & preseruer de verole ? Le temps & l'ordre du boire est apres manger. Le vin beu à ieun court le foye & les veines auant qu'estre parfaitemēt cuit. L'eau froide beüe l'estomach estant vuide se rend tresmauuaise & bilieuse, & abbat grandement les forces. Hippocrate conseille de s'endormir la nuit sur la soif, nous donnons mesme aduis à noz ieunes gens : laissant à leur choix de boire de iour si la soif les presse pourueu qu'ilz ne soient trop eschauffez de l'exercice.

Du sommeil & des veilles,
de l'exercice & repos.

CHAPITRE IX.

LE sommeil & les veilles excessives sont mauuaises (dict l'aphorisme) & comme signes & comme causes: le sommeil excessif est mauuais comme signe, par-ce qu'il tesmoigne vne froideur & humidité excessiue du cerueau: il est mauuais comme cause, par-ce qu'il empesche l'euacuation & resolution des excrements, emplit le corps d'humiditez, le relasche & l'aggraua. Les veilles excessiues sont aussi blasmbables comme signes de trop de chaleur, ou de seicheresse ou d'abondance de bile; & comme causes de l'excez de l'un & de l'autre. Le sommeil est cause que les veines s'emplissent & bouffissent d'un sang pituiteux qui fournit de matiere à la verole, plus qu'à la rougeole. Les veilles au contraire disposent plustost à la rougeole, par-ce qu'elles rendent le sang bilieux. L'on ne doit pas pourtant rompre le sommeil aux enfans de berceau

Hippoc. &
Galenus 2.
aphorif. 3.

Gal. 2. de
ratione vi
ctus acut.
com. vlti.

Galen. 7.
aphorism.
comm. 18.
6. epid. t. 5.

Hh 4

bien qu'ilz employent la plus grande partie du iour à dormir, car c'est le naturel de leur aage. Les plus grandelets se gouuernent selon le port de leur nature, de laquelle nous deuons attendre la loy, car tel sera morne, deffaict, & descoloré, ne fera pas bonne digestion, demeurera menu & mal nourry si vous l'esueillez auant son heure. Galien conseille à ceux à qui les viandes reuiennent à la bouche faute de digestion de prolonger leur sommeil: pourquoy les enfants ne iouyront ilz pleinement de ce priuilege qui leur est si fauorable pour leur nourriture & accroissement? Quād à l'exercice il affermit les mēbres, excite la chaleur naturelle & les esprits, d'oū vient que la concoction, & generalement toutes les actions naturelles en sont plus loūables, & le corps plus vuide d'excrements. Ce seroit faire tort à nostre nourrisson de luy en oster la liberté, bien est il necessaire que l'on la modere, à ce qu'il en vse par mesure & par compas: de tant plus, si outre la ferueur de son aage il estoit chaud & bouillant de nature. Galien est d'aduis que l'on se contente de bercer & mouuoir sur les bras les en-

*Galen: 3.
apho. com.
24.*

*comme in
lib. de salu
bris diata*

*Gal. 1. & 2.
de sanitat.
tuenda.*

*1. de sanit.
tuenda*

fants de berceau: il accorde à ceux de trois, & quatre ans la promenade mediocre en chariot ou basteau. A ceux de sept ans de monter à cheual. Il recommande le ieu de paulme sur toute sorte d'exercice, tant pour les vieux que pour les ieunes, par-ce qu'il se peut reigler & proportionner aux forces des particuliers, qu'il exerce toutes les parties du corps presques égalemēt & sans danger, qu'il resiouyt le corps & l'esprit tout ensemble. Hippocrate ordonne que pendant l'Hyuer l'on s'addonne à la course & à la luiſte: mais que pendant l'Esté l'on quitte du tout la course, que l'on luiſte peu, & que l'on fasse de longues promenades au vent & au fray. La luiſte (à mon iugement) est tresdangereuse aux enfants, elle entraine apres soy de grands inconueniens, i'en cognoys qui en sont estroppiez. La course se peut permettre à ceux qui sont assez fermes sur leurs pieds pour s'empeschier de tomber, à condition qu'elle ne soit pas trop impetueuse, que le temps soit refroidy, ou mediocre en chaleur, que ce soit loing du repas, que le corps soit deschargé d'excrements & d'humeurs

*lib. de usu
parua pile*

*lib. de salu
bris dicta*

*Galenus 2.
de sansta.
tuenda &
3. aph. com
ment. 20.*

estrangetes; car la chaleur accrüe par l'agitation violente, s'espend, tire & raut apres elle les superfluitez du centre à la circonference, faict vn Chaos, & vn pellemesle des crudités avec la masse sanguinaire. Bref non seulement la

*Galenus de
cibus boni
& mali su.*

*Hippoc. & labor, cibus, potus, somnus, Venus omnia
Gale. 6. in moderata. Le travail, le manger, le boire,
6. epid. 15. le sommeil, l'exercice venerien, tout soit moderé, dict-il. Ceste petite ordonnance contient deux grands poincts: le premier enseigne l'ordre qui s'y doibt obseruer, denoté par l'entresuytte de chasque parolle: l'autre contient la borne & la mesure, qui est la mediocrité tant recommandee des plus sages.*

* *
*

*De la repletion & inanition,
& des passions de l'ame.*

CHAPITRE. X.

DV dire d'Hippocrate susallegué nous inferons que la repletion est ^{2. de morb.} singulierement à craindre, signammēt ^{causis, 3.} à qui craint la verole. Or qui fuyt la repletion qu'il fuye la 'bonne chere', l'oyfueté, le long dormir, dict Galien. Et le proverbe nous aduise que generalement toute repletion est mauuaise, & que celle du pain est la pire. Neantmoins ie ne suis pas d'aduis que l'on fasse refus de pain aux enfans, car vous en verrez peu qui en mangent sans estre pressez d'appetit. Mais ie treuve fort mauuais de les afriāder aux tartes, pasteis, tourtelets, bugnets, fruiçts, & autres apasts de gueule plus propres à les farcir qu'à leur dōner bonne & loüable nourriture. Plin disoit du vin que c'estoit l'unique de tous les breuuages qui se laissoit aualer sans soif avec volupté, aussi est-ce le plus doux & plus cauteleux attraiçt de

l'yurongne Bacchus; ie puis dire le mesme de toutes ces friandises, que de toutes les viandes ce sont celles que les enfans goutent plus librement & plus delicieusement sans appetit, & qui plus esueillēt & sollicitent leur gourmandise. Or quelle reigle ilz puissent tenir, quel choix l'on fasse des viandes pour leur entretien iamais leurs corps ne setreuuent sans excrements, aussi la nature a elle soigneusement pourueu à leur descharge destinants des lieux à cest effect, & fournissant d'elle mesme d'un aiguillon (qui est la bile iaune) pour exciter & presser la paresse engourdie des intestins à leur action. Et au cas que ceste inuention industrieuse de nature n'y suffit, nous y supplcerons par art, rendants le ventre mol & lasche par l'usage de quelque bon bouillon emollient pris à l'entree de table, ou peu auparavant. Martial recommande l'usage de lactues & de mauues à vn nommé Phœbus qui auoit la mine refroignee en guise d'un qui à peine de rendre son ventre.

*Vtere lactucis & mollibus vtere maluis
Nam faciem durum Phœbe casantis habes.*

Il auoit raison, car elles sont fort emollientes, comme aussi les endiuies, borrache, buglosse, espinards & autres herbes potageres desquelles nous assaisonnerons les bouillons de noz nourrissons. Ou bien nous leur presenterons à desieuner, ou d'entree de table du beurr fray avec pain bis: ou quelques cuillerees d'huile d'amandes douces seules, ou meflangee avec sucre, ou miel; ou quelqu'un de ces fruiets passagers desquelz nous auons fait mention precedemment, cuit ou crud, selon la saison, & la portee de leur estomach. Aucuns se seruent de pommes douces cuites avec sucre & s'en trouuent soulagez. Autres en viennent iusqu'aux medicaments purgatifs qu'ilz prennent ou dissoluent dans vn bouillon, ou en ius de pruneaux, ou autrement: Ceste inuention est blasmable & dangereuse pour plusieurs raisons que ie passe icy sous silence à cause de briefueté.

Les actions Veneriēnes n'ont nulle part en nostre regime, car ceux de bas aage n'ont aucun sentiment des allechements amoureux, qui est vn grand heur pour eux: ceux qui ont passé l'aage

de pubertés s'en sentent bien poinctillez, mais tant d'honnestes exercices & particulièrement l'estude des bonnes lettres où leur aage est ordinairement occupé, leur ferment l'oreille aux persuasions folles des sens, & distraient leurs imaginations des pensées lubriques. Heureux exercices qui outre l'ornement de l'ame ont encore le bien & la santé du corps pour guerdon. Si les enfants sont sans amour ilz ne sont pas sans autres passions : soudain la patience leur eschappe, & la cholere tient le domaine sur leur raison. C'est en quoy ilz ont besoin de bride, car la cholere excessiue fond, espond, eschauffe & enflamme le sang & les esprits iusqu'à induire la fiebure, principalement en vn corps bouillant. Que s'il s'en trouuoit quelqu'un entre autres fort refroidy & decoloré, ce n'est que sagement fait de le mettre en humeur. La crainte & la tristesse concentrent la chaleur à l'interieur, la ioye la tire & la pousse au dehors, ainsi vne passion sert de contrepois & comme d'Antidote à sa contraire. Mais il y va vne grãde prudẽce à s'y bien gouverner, ny la regle, ny le compas ne sont pas à

*Galenus 3.
de placit.
Hipp. & plas*

*2. de symp.
causis 5.*

*Galenus 3.
de difficult.
respiratio.*

route main. Il n'appartient qu'à ceux la d'en auoir le maniement qui les scauent adiufter au niueau du naturel particulier d'un chacun, selon la diuersité des lieux & des temps ; qui sont les fondements des regimes bien ordonnés.

Huict Problemes touchant le regime preseruatif de petite verole.

CHAPITRE. XI.

Mieux vaut ne rien scauoir (dit Ciceron) que mal scauoir, par ce que le scauoir quel il puisse estre donne quelque opinion de soy, & cette opinion est comme vn furet qui baille carriere à la presumption, & la pousse à toute bride à des entreprises fort releuées, sans consideration de ce que l'on peut : là où le sentiment de nostre ignorance sert de frein & de retenuë à noz actions, & ne leur permet point d'esleuer leur vol au dessus de noz forces. Consideriez ie vous supplie la naissance de tant de faux Medecins qui se voyent auourd'huy parmy nous, vous n'en

trouuerez autre source que la bonne opinion que chacun conçoit de sa suffisance si tost qu'il entend quelque petit recipe, ou qu'il commence à jargonner trois mots de l'art. Vn simple Barbier à peine a il appris à tondre le poil, & à manier les ciseaux, & vn Apotiquaire à battre le mortier, que desja vous fait l'entendu au faict de medecine. Parlez de regime, parlez de remedes il y mettra son grain de sel; est il question des vrines & des excrements il faut qu'il y mette son nez, voire mesme à vn besoin il en entrera en cōtradiction & en contraste avec vn Medecin docte & experimenté. Cependant comme il n'y a rien de si difficile que d'y asseoir iugement assésuré, aussi n'est il rien de si dangereux que de s'y tromper. Les propositions vniuerselles se trouuent souvent faillies & recreuës aupres des particuliers, voire du tout trompeuses, si elles ne sont prudemment restreinctes par bonnes distinctions: elles sont vrayes en vn sens, faulses en vn autre, aussi sont elles disputables problematiquement de part & d'autre. C'est ce que precedemment nous auons faict voir à l'œil

*Hippocr. x.
aphorif. 1.*

ET ROUGEOLE LIV. III. 493
à l'œil en fait de Theorie, monstons
à present le mesme en fait de pratique.

Premier Probleme.

E*st il bon de changer d'air pour se préserver
& garantir de verole?*

Nous l'auons ainsi appris de noz
maistres, & le pratiquons de mesmes,
appuyez de la raison : & certes si nous
reconoissions que l'air infect puisse
empreindre & communiquer son in-
fection à noz corps, il est raisonnable de
croire que plus son action sera de duree,
plus elle forcera nostre resistance, plus
elle fortifiera en nous les dispositions
necessaires à la production de son effect,
& plus auant elle profundera ses racines.
La preuue s'en fait à l'œil es actions
plus sensibles : ainsi plus longuement on
se plonge dans l'eau, plus on deuient
moüillé & refroidy : plus on s'approche
du feu, & plus longuement on y demeure,
plus on se sent eschauffé, & desseiché.
L'eau à la longue, bien que mollasse,
caue la pierre pour dure qu'elle soit :
nostre main, tendre qu'elle est, vse le fer
par vn maniemment continuel : bref en

toute action la continue l'emporte, voire du plus foible sur le plus fort, c'est ce qu'on dict communement, tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse. Aussi ne trouuons nous dans les escrits anciens plus seur & plus salutaire antidote contre la peste, que de se tirer promptemēt des lieux pestiferez : ce qui se doit entendre generalemēt de toutes maladies contagieuses, à proportion de la grandeur & vehemence de leur contagion.

Le vulgaire neantmoins encline à l'opiniō contraire, & se laisse persuader que par le changement d'un mauvais air en un meilleur, l'on se trouue plus tost saisi de verole. Il autorise sa creāce par un monde d'experiences. Combien de ieunes gens (dict il) fuyants ses atteintes par la fuytte des lieux verolez, se sont veus dans ses pieges lors qu'ilz croyent estre en seurete ? Combien de pestiferez auancent leur iour par le changement d'air, mourants bien tost apres estre transportez de leurs maisons infectes en d'autres plus saines, plus libres, & mieux aires ? Les nūes pendāt l'esté pour s'opposer au chaud qu'elles enuironne redoublent leur froideur,

s'unissent, se glassent, & se durcissent en gressons : l'air verolique, ou pestilent impur & maling enfermé dans noz entrailles, enceint & assailly de toutes parts d'un air pur & favorable, peut il pas joindre ses forces pour se tenir en defense, & roidissant ses efforts produire en nous les actes de sa malignité ? Ou bien l'agitation violente qui se fait en ce changement, peut elle pas exciter quelque trouble ? Ce trouble, pour léger qu'il soit en apparence, assisté de la violence de la cause qui se couue en nos humeurs, cōme vn feu sous la cendre, & fauorisé de l'impuissance de son subiect, donnera soudainement son eschet.

Que dirons nous ? N'ayons nous absolument que le changement d'air puisse auantager en quelque façon que ce soit les faillies veroliques ? A la verité les experiences contraires ne nous forcent, ny obligent à l'aduouier. Car il est vray semblable que les seminaires de verole conçeus en nostre interieur, se multipliant de iour à autre par l'inspiration continuelle d'un air infect qui nous aborde, & nous surprend de toutes

parts sensiblement & insensiblement, en fin se rendrôt les plus forts, voire insupportables à nature : là où ilz se dōptent & fleschissent par la force & resistance d'un air contraire, se consumēt & se dissipent deux mesmes faute d'entretien. Dont il eschet rarement (quoy qu'on en dise) que la verole suruienne apres ce changement, & lors seulemēt que ses racines sont desja sus poinct de pousser leurs bourgeons en dehors ayāt pris tel pied au dedans qu'il n'est plus moyen de les en extirper.

Ou bien aduoüerons nous que nostre vertu expultrice, comme resiouye par l'inspiration d'un air plus bening & gracieux, prenant nouvelle halene, chasse & reiette gaillardement à la circonference ce qui est nuisible & pernicieux dans le centre ? Là où auparavant estant oppressé, & comme suffoqué par le concours de l'air & des vapeurs virulentes, elle succomboit sous le faix, prestoit l'espaule sous le ioug sans s'esuertuer, & sans faire aucune emotiō pour le secoüer. Somme qu'en tout cas il est meilleur de changer d'air, car ou le brasier verolique s'allume desja inte-

rieurement, ou non : s'il s'allume, plus la faculté sera viue & gaillarde, plus viue-ment fera elle ses efforts pour destourner le deluge des parties nobles. S'il n'y a rien qui s'eschauffe, plus on sera esloigné du feu, plus on sera assuré de ses flammes.

Mais quelle responce ferons nous à ce qui s'obiette touchant les pestiferez ? Pourquoi meurent ilz plus promptement au changement d'air si les facultés naturelles y reprennent leur vigueur, & s'y esgaillardissent ? Est-ce point que les corps debilités par maladies ne peuuent sans offence souffrir vn air plein & ouuert, ny les changements & mouuements precipités ? Aussi voyt on par experience que ceux qui sont en estat de conualescence courent fortune de reciduer, comme font les malades de leurs vies, lors qu'ilz s'y exposent indiscretement. Plus aigiées sont les maladies, & plus les forces imbecilles & aneanties, plus rude & plus soudaine est l'iniure qui arriue de ces changements & plus périlleux le succès.

D'icy l'on apprendra que les corps afoiblys par maladies sont ordinairement

tendres comme verre, susceptibles d'offences, & impressions estrangeres, difficiles à remettre lors qu'ilz les ont receuës: consequemment qu'il y va de la prudence grande à les manier. Ceux qui gisants encor dans les bornes de fanté ont leurs facultés toutes entieres ne se laissent point esbranler pour peu de chose, l'action de l'air extérieur, si elle n'est du tout violente & extraordinaire, est trop foible pour les faire succomber.

Second Probleme.

Est il plus expedient à nostre nourrisson qu'il mange peu, ou beaucoup ?

Plus plein que vuide dict le proverbe, fondé sur la doctrine des premiers entre
x. aphor. 5. les Grecs & Latins. L'oracle aphoristique nous apprend que la façon de viure plus exquise & retenue est plus dangereuse que celle qui est plus libre & copieuse, tant aux sains qu'aux malades. Cel-
lib. 1. cap. 1. se suyuant les pistes de son maistre ordonne que l'on mange p'ustost deux fois qu'une par iour, *& semper quam plurimū,* & tousiours en tref-grande quantité.

Ces loys sont communes & vniuerselles aux ieunes & aux vieux, mais s'il nous est loysible de les reſtreindre particulièrement à noſtre ſubieſt, & les rapporter à l'adoleſcence, elles accroiſtront leurs poids & leur autorité non ſeulement à la pluralité de voix, mais auſſi à la force des raiſons. Qui ne ſçayt que le viure eſt pour reparer ce qui ſe perd de noſtre ſubſtance? Donques où il eſt beſoing de plus grande reparation, il y va plus de nourriture. O eſt il que la diſſolution de ſubſtance qui ſe faiſt en adoleſcence, notamment iuſqu'à l'aage de puberté, eſt telle (s'il en faut croire à Galien) qu'elle ſeule ſuffit entierement pour leur deſcharge, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en venir à l'abſtinēce, ny à la ſaignee ores que la maladie le requierre, dōques il eſt neceſſaire que leur perte ſe reſtabliſſe par vn viure proportionné. Ceſte proportion eſt remarquable en ces paroles de noſtre ſouuerain Dictateur, *ἡ ἀυξανόμενα πλείστον ἔχει τοῦ ἐμφυτοῦ θερμῶν, πλείους οὖν δαίτην τοφῆς*, ceux qui croiſſent ont la chaleur naturelle tres-abondante, donques ilz ont neceſſité de nourriture tres-abondante, voyez

*p. methodi
& alibi*

1. apho. 14

comme l'abondance de nourriture est mise comme en contrepoids à l'abondance de chaleur, qui est la cause efficiente de la dissipation qui se fait és adolescents. Hippocrate parle icy absolument & au superlatif Lors qu'il est question seulement du premier aage, là où en l'aphorisme cinquième susallégué parlant plus vniuersellement il se contente du comparatif, & limite son dire par deux restrictions. Voicy ses termes, Αἱ λεπταὶ καὶ ἀκριβεῖς διαίται σφαλεραί ἐς τὰ πλεῖστα τῶν μικρῶν ἀδρστήρων : Les dietes tenues & exactes sont pour la plus part (voilà la premiere restriction) plus dangereuses, que celles qui sont vn petit plus copieuses (voilà l'autre restriction ioincte au comparatif.) Comme s'il vouloit dire que generalement parlant il vaut mieux se tenir à vn viure vn petit plus copieux, que se restreindre & retrancher à vne diete fort exacte, mais que pour les adolescents il est expedient de passer à vn viure superlatif en quantité, tant pour restablir leurs pertes, que pour parfournir à l'accroissement de leurs corps.

Ceux qui sont d'opinion contraire

ont de quoy se defendre. Ils se targuent
 premierement de l'opinion commune,
 qui est que l'on se doit leuer de table
 avec appetit, ce qui ne se peut faire sans
 grãde sobrieté. La sobrieté mesme tient
 rang de vertu, or est-il que les loys mo-
 rales ne derogent nullement aux natu-
 relles, donques si c'est vertu de sobrier,
 l'exercice n'en peut estre preiudiciable à
 la sãté. Que dis-je preiudiciable? Nostre
 souverain Legislateur pose le travail & la
 sobrieté pour loys fõdamẽtales de sãté,
 nonobstant que l'un semble derogẽr à
 l'autre, car la grande resolution de noz
 corps qui se faict par le travail continuel
 requiert vne quantité d'aliment pro-
 portionné, qui ne peut estre petit. Ces
 loys neantmoins s'obseruoient anciẽne-
 ment en la police Persienne, si estroicte-
 ment, que c'estoit honte de se mou-
 cher ou cracher, ou d'auoir le corps
 remply de ventosité: d'autant qu'ilz
 estimoient que l'abstinence ioincte
 au travail pouuoit avec assurance &
 sans difficulté dissiper & consumer tou-
 tes humiditez superflues. Socrates en
 oyant vn qui se plaignoit de ne prendre
 nul goust aux viandes, l'exhorte à l'ab-

*hippo adit
 dans le sonnet
 et Louange
 que plus enuie
 la gourmandise
 que le glain et
 la terre des
 loys*

stinence comme à vn souverain remede contre le degoust *παύσιμον* adioustant que l'abstinence nous fait viure plus doucement, à moins de frays, & plus sainement. Pour comble de noz preuues il suffit de nous remettre en memoire que la seule abondance du sang, & des cruditez est capable de precipiter les enfans à verole, donques le viure copieux, pere & autheur des superfluites ne peut qu'il ne leur soit pernicieux & dommageable.

Voila vn fait bien debatue, les raisons sont pregnantes de part & d'autre, de quel costé nous panchions nous aurons Hippocrate pour aduersaire. Tenons le milieu, disons avec Martial

Je fuy l'extremité, le milieu est sans blâme,

Je ne puis recevoir ce qui saoule ou afame,

Telle est la doctrine de l'ancien Hesiode, telle est celle d'Hippocrate mesme, qui generalement reprounant les extremes comme ennemies de nature, tient la mediocrité en singulier estime.

6. Epidem.

in apho. 65

passim.

Que si quelquefois il semble deroger à sa propre sentence donnant quelque

louange aux extremittez, c'est lors qu'il attiltre la mediocrité du nom d'extremité par Catachrese. Ainsi appelle-il les urines mediocres tantost crasses, tantost tenües, comme tresdoctement l'interprete le docte Galien, d'autant que le milieu tient lieu de contraire à ses extremittez. Et de faict ce qui est mediocre en quantité paroist beaucoup à comparaison du peu, & semble peu à comparaison de ce qui excède. l'adiouste à nostre propos que selon diuers autres rapports la mediocrité nous semble veritablement extreme. Pour exemple telle quantité de viandes qui est mediocre à certains estomachs, nous semblera excessive ou defectueuse en elle mesme. Donques pour ne s'y point embarasser l'on se souuiendra que la quantité se doit niueler selon la portee d'un chacun. Tout ce qui peut s'objecter de part & d'autre rapporté à ce niueau s'appoincte sans difficulté. En premier lieu Celse, qui en termes exprés est d'aduis que l'on mange beaucoup, limite de soy mesme son dire par ceste restriction, adioustant soudain (Pourueu que la concoction s'en fasse) qui est en effect dire que la quanti-

Gal. 4. ap.
76. 77. 69.

ré du viure, pour grande & copieuse qu'elle soit, doit estre egale, voire inferieure à la vertu concoctrice; inferieure dis-je, puis qu'elle doit estre alteree & transmuee par icelle. Notons icy en passant, pour plus grande esclaircissement de nostre sujet que la mediocrité du viure telle que nous la considerons, ne gist pas en vn point indiuisible, elle a vne latitude assez ample & spatieuse, qui reçoit du plus & du moins. C'est dās les bornes de ceste latitude qu'est fondé le precepte de Celse, car parlant absolument le beaucoup est vitieux aussi bien que le peu, mais l'vn & l'autre est louable dans les limites de mediocrité si bien le plus est preferable au moins pour vn ordinaire. C'est ce que nous enseigne le Prouerbe susallegué, plus plein que vuide. La mesme interpretation se peut accommoder à l'Aphorisme d'Hippocrate où il prefere la diete vn peu plus pleine & copieuse à celle qui est exacte & recherchée. La raison est que le viure plus plein entretiēt les forces plus fermes & plus entieres, que ne fait le viure tenu, petit, & reserré, le sçay que cest aphorisme s'interprete en autant de

2. aphor. 5.

façons qu'il y a d'interpretes, ceux qui daignerōt dōner demy-heure de temps à la lecture de ce que i'en ay escrit en mes controuerses sur les aphorismes iugerōt qui aura mieux rencontré à l'intention de l'auteur. L'autre aphorisme qui s'objecte touchant le viure des adolescents est du tout conforme à nostre interpretatiō, tesmoing le rapport qui s'y faiēt du viure trescopieux à la chaleur naturelle trescopieuse. La chaleur est le niueau de la quantité du viure, tout viure pour copieux qu'il soit qui est mesuré selon ceste chaleur est és termes de mediocrité.

Les arguments contraires n'autorisent pas tant le peu comme ils cōdamnēt l'excès, c'est à dire ce qui outrepassē les limites de ceste mediocrité. En effect qu'est-ce sobriété sinon le milieu, car la vertu & le milieu ont vne alliāce inseparable. C'est la mesme mediocrité que recommande Hippocrate lors qu'il recommande la sobriété. Le texte que l'on allegue au contraire porte que la premiere regle de santé est de ne point s'emplir de viandes (*ὀπιπλεροῦσθαι σιλῶν*) ou de ne point se saouler. C'est chose bien diffé-

rente de dire qu'il ne faille point se saouler, ou bien qu'il faille peu manger; la negative d'une extremité suppose l'affirmative du milieu plus tost que de l'extremité contraire, selon le sens cōmun.

La loy des Perses ne retranchoit de leurs viures qu'autant qu'il estoit necessaire pour rendre leurs corps vuides & libres d'excrements, encore en laissoit-elle quelque partie à deseicher & consumer par le trauail, qui leur estoit en recommandatiō si singuliere. Donques leur nourriture estoit mediocre puis qu'elle ne laissoit nulle surcharge au corps, comme excessiue: ny diminutiō quelconque ou imbecillité des forces requises au trauail continuel, comme defectueuse.

Et quand à l'aduis que donna Socrate à celuy qui se plaignoit d'auoir faute d'apetit, il estoit vrayement medical, aussi l'auoit-il emprunté du Medicin Occumenus, car l'abstinence, voire tres-estroicte, est souuentefois necessaire à ceux qui se treuuent oppressez d'humours estrangeres, & de crudités: là où au contraire elle est infiniment preiudiciable à ceux qui sont vuides de super-

fluités. Si nostre nourrisson ne s'en treuve nullement surchargé, la mediocrité que nous luy accordons presentement ne peut enfanter ou alumer la verole. Nous verrons au Probleme suyuant comme se doit entendre le dire commun qui s'obiecte au premier argument, sçauoir qu'il faut sortir de table avec appetit.

Troisiesme Probleme

Faut-il que nostre nourrisson sorte de table avec appetit?

C'est vne opinion commune qui tient lieu d'axiome entre les sages, que l'on doit sortir de table avec appetit. En confirmation dequoy nous auons entendu precedemment comme les Anciens Romains par regle de bien seance laissoiēt tousiours quelque reste dans les plats pour desseruir, afin de se resouuenir que reciproquement par regle de santé, ilz estoient obligez de se reseruer quelque reste d'appetit apres le dessert. Les Egyptiens deschiroient & decoupoient au soleil le ventre & les en-

*Plutarque
en Isis &
Osiris.*

cause de toutes les fautes & les miseres humaines, pour destourner les viuants de se rendre esclaves de leurs apetits. Aussi dict on que dans le temple de la Ville de Thebes y auoit vne colonne quarree sur laquelle estoient engraues des maledictions contre le Roy Minis, qui fut le premier qui les retira d'une vie simple & sobre, & les abandonna à la gourmandise.

Qui ne veut retenir de son ventre le frein,

Entasse maux sur maux, & se perd à dessein.

Dict vn Poëte Grec. S'il nous estoit loysible de consulter les doctes des autres nations, nous les trouuerions tous vnaniment apoinctez en mesme faict.

Il est disputable neantmoins: & premierement s'il est question d'en venir
libro 1. c. 1. aux autorités, voyez comme Celse l'Hippocrate Romain donne expressement aduis à ceux qui se portent bien de passer quelquefois les bornes de mediocrité en leur manger. Hippocrate mesme
lib. de dieta salubri. fuiuy des plus celebres de sa profession passe bien plus outre, il approuue, voire

voire il enjoinct pour regle de santé, ^{happ-neut} que l'on s'enyure vne fois le mois, ce ^{quel on suive} qui ne se peut faire que l'apetit ne soit, ^{une fois le} ie ne diray pas assouuy, mais accablé. ^{mois}

Quelle raison trouuez vous ie vous prie qui defende à l'homme de satisfaire à son appetit? Est ce pas l'aiguillon naturel de nostre necessité qui s'y rend insensible, ne sent pas son defect, qui le meprise, se mesprise, qui n'y satisfaiçt pas entiere-ment, manque à son besoin. Quelle loy plus legitime, & plus raisonnable que celle de nature, le niveau de toutes loys? quelle loy plus forte & plus absolüe que celle de necessité, la loy des loys mesmes? Les bestes s'y soubmettent inuiolablement, & vivent plus sainement que les hommes, qui luy establiſſent des limites, & des restrictions à leur fantasie. Que si ces restrictions se trouuent prejudiciables ou dangereuses, c'est principalement à nostre nourriſſon, qui enflamme d'une chaleur vorace, se deuore & se consume soy-mesme insensiblement à tout moment, dont à tout moment l'apetit le presse, tesmoing irreprochable de sa necessité.

Quelle resolution prendrons nous? si

Kk

nous concluons à l'affirmatiue il y va du mescontentement des ieunes gens: si à la negatiue, il y va de leur intereff. Adui-
fons s'il ya moyen d'accoupler la dou-
ceur à l'vtilité, par quelque distinction.
le trouue trois sortes d'apetits, l'un na-
turel, l'autre contre nature, le tiers vo-
luptueux. L'apelle naturel, celuy qui
arriue selon l'ordre de nature, comme
la faim ordinaire. L'apelle contre nature,
celuy qui procede de causes estrangeres,
comme d'une grande intemperature
froide, ainsi que la faim canine, ou de
quelque humeur acide, telle qui souuēt
abbreuue l'estomach és fiebures gour-
mandes. L'apelle appetit voluptueux ce
goust que l'on prend aux viandes apres
que la faim est rasasiée.

L'appetit naturel se doit affouir,
comme estant mesuré selon la necessité.
Celuy qui est contre nature se doit re-
trâcher, comme estant signe & cause de
desordre. Le voluptueux se doit regler,
comme estant vne amorce trefdange-
reuse à la gourmandise. En quoy i'ap-
prouue fort le conseil de Socrates, qui
est de s'abstenir des viandes qui prouo-
quent à manger sans faim, & des breu-

*il faut faire
les viandes
qui prouoquent
à manger sans
faim*

uages qui conuient à boire fans soif. C'est avec cest apetit qu'il faut sortir de table, qui n'a pour aiguillon que l'aleschement des sens, pour fin que le plaisir brutal, & pour resourçe que mille douleurs, mille plaintes, mille trauerses, des assoupiffemens, des pesanteurs, des infirmités, des langueurs insupportables.

Ce qui s'obiecte au contraire sous l'autorité du grand Hippocrate est sujet à caution. Quand à moy ie ne puis trouuer ny sain, ny honeste que l'on s'ëyure, pour les raisons que i'ay desduit ailleurs bien au long.

L'aduis que Celse donne de manger par fois outre les bornes de iustice (qu'il appelle *plus iusto assumere*) n'est pas pour vn ordinaire. Il tend au mesme but où vise Hippocrate lors qu'il condamne les façons de viure trop exactes, & trop recherchées, & qu'il nous exhorte de nous rendre toute chose facile par l'accoustumance. Aussi peut on bien outrepasser les bornes de l'apetit naturel, qui sont celles de iustice, sans que l'apetit voluptueux en demeure totalement aboly, ou depraué.

1. aphor. 5.

Quatriesme Probleme.

*Q*uel regime tiendront ceux qui naturellement ont une faim desmesuree?

Si vous les obligez à la supporter, vous leur ferez ennuyeux & importun, aussi n'est il pas aisé de prescher vn ventre qui n'a point d'aureilles, disoit Caton. De la leur oster absolument par artifice, c'est l'impossible, sans faire bresche à leur santé, en peruertissant les loys de leur nature. De l'assouvir, quel moyen sans que le corps regorge de crudités, ou que la chaleur s'esteinde & se suffoque, comme la mesche en l'huile? A la verité il se trouue des faims monstrueuses, & des personnes du tout desmesurees au boire & manger sans preiudice evident de leur santé, plus admirables qu'imitables, & plus à plaindre qu'à louer en ceste action. Celse neantmoins semble les autoriser preferant le beaucoup au peu manger, à condition que la concoction s'en fasse. Leur estomach toujours prest à receuoir nouuelles viâdes, sans se sentir greué ou surchargé de celles qu'il a receües, sans desgouts, sans

lib. 1. c. 1.

reproches d'aucunes crudités , fans qu'il gronde, ou se gonfle, ou se bande, rend tefmoignage d'une concoction parfaite. La condition de Celfe est bien fondee, car tout ainfi que le ton & l'accēt de la voix fe doit rehauffer & rabattre felon l'oreille de l'efcouteant, de mefme la quantité du viure fe doit proportionner à la portee de l'eftomach. Auffi fa proposition eft elle fort receuable, car la grande quantité de bonnes viandes bien cuittes multipliāt le fang & les efprits, accroift les facultés du corps à l'aduenant, & maintient fes fonctions faines & entieres. Mais fi eft-il finalement à craindre qu'il ne s'engendre vne habitude Athletique telle que luy mefme condamne par ce qu'elle nous precipite à la viellefse, & à de grieues maladies. Ou bien que l'on ne bafiffe vne mafse de chair inutile, ou incōmode à toutes aētiōs, fi l'on ne fe mode-re, & fi les exercices ne fe font à proportion. C'eft pourquoy le diuin Hippocrate recommande & exalte la mediocrite' en toutes chofes, voire mefme la frugalite', appuyant le fondemēt de noz vies & de noz fantez fur le trauail & fur l'abftinēce ou fobriete', comme fur deux pilotys &

archboutans tressolides, & tress'asséurez. Ceux qui pressiez d'une faim insatiable se porteront à l'extremite', du moins auront soing de faire election des viandes moins nourrissantes, mettant en contrequarre & comme en contrepoids le defect de la qualite', à l'excez de la quantite'.

Cinquiesme Probleme.

L *Le vin sera-il defendu à nostre nourrisson?*

Si vous vous en rapportez au plus de voix, vous vous trouuerez fort irresolu. Qui le leur defend, qui le leur accorde absolument, qui avec restriction: autant de pays, autant de meurs, & d'humours, chacun a ses considerations fondees en belles apparences:

lib. de leg.

*lib. de aere
loco & a-
quis.*

Les loys de Platon ne souffroyent pas que l'on beust vin auant l'aage de dix-huict ans, peut estre auoit il leu dans Hippocrate, ou recognu par experience que le vin brusle le sang & les veines aux enfants. Les enfants ne sont que feu, leur sang est vne mer bouillonnante, qui oles bouillons escumâts, pousse son escu-

me aux riuages, ie veux dire ses superfluités au cuir, desquelles pululent tant de petits bourgeons dont il se voit ordinairement parsemé, entre autres la verole, ainsi que nous auons déclaré en nostre premier liure. Le vin est aux enfans comme l'huyle au feu, ou (pour mieux dire) l'huyle & le feu ensemble, qui leur allume & leur foment le brasier interieur, & de ses flammes leur suscite des ardeurs cuisantes qui ne s'esteignent qu'avec la vie. Les anciens y prenoient bien garde de plus près que nous ne faisons pas, aussi viuoient ilz plus sainement & plus longuement. Du temps d'Hippocrate il ne se parloit pas qu'un enfant eust la goutte auant l'exercice de Venus. C'estoit cas de nouveauté qu'une femme y fust sujette, ou un Enuque. Desja du temps de Galien le vin leur auoit osté ce priuilege à tous. Les femmes (dit Senèque parlant de son temps) s'emancipant des regles de leur sexe furent condamnées aux maladies des hommes. Es mesmes siècles à peine estoit il mention de verole, plusieurs grāds personnages bien versez en l'antiquité font doubte si elle y estoit connue, vous voyez cepen-

dant comme elle nous est commune. Du moins ceux qui pour lors en estoient atteints n'en estoient pas si rudement traictez que nous sommes, autrement il se trouueroit quelque memoire des remedes qui s'employoient à leur guérison. Pour conclure en vn mot, le vin est le lait des vieillards, & le venin des enfants.

Bonne partie des Septentrionnaux s'oppose à ceste conclusion, nourrit les enfants au vin, les esleue beaux & forts, bien temperez, bien colorez, bien habitez sans plaintes & sans offences. Plusieurs impugnent & condamnent par viues raisons ceste liberté trop licentieuse. Qui le gaignera ? Voulez vous plus belle preuue que l'experience ? C'est action de folie de s'opiniastrer contre le sens. Vous me direz que l'experience sans raison est hazardeuse. Croirez vous donques, ou que faute de iugements, ceux qui permettent le vin aux enfants mescongnoissent ce qui leur est plus expedient ; ou que faute de naturel, ils le mesprisent ? Considerez les humeurs des Septentrionnaux, la temperature de leur corps & de leurs climats,

& les qualitez de leurs vins, vous les iugerez fort bien fondez en leur nourriture. Si vous purgez vn mesme homme quatrefois l'annee dict Hippocrate, vous luy verrez rendre quantité de pituite pendant l'Hyuer, *frigidissimus redundat humor frigidissima tempestate* dict Galien, l'humeur plus froide abonde en la saison plus froide: or est-il que les Septentrionnaux ont comme vn perpetuel hyuer la meilleure partie de l'Annee, donques il est impossible que la pituite ne redonde en eux. Leur temperature s'accorde à leur humeur, tesmoing leurs meurs, leurs actiōs, leur habitude. Donques ilz ont raison de contrepoincter le plus grād ennemy de nature, par l'assistance de son plus grand & plus intime amy, i'entēds de se seruir du vin dès leur enfance, comme de rempart ou de bouclier contre les assauts du froid qui les enuironne, auant qu'il gaigne le dessus à leur chaleur interieure. La qualité de leurs vins fauorise leur dessein, ils sont subtiles, pour attenuer les humeurs plus grossieres qui leur dominēt; penetrants, pour leur faire passage, diuretiques, pour les conduire & descharger

lib. de natura humana

1. epidemi. in principio.

promptement par viure; secs pour les
 desseicher : petits, ou mediocres en for-
 ce & chaleur, pour les cuire doucement
 sans trouble & sans agitation violente.
 Mais les enfants ne sont que feu dictes
 vous ? Ouy bien à proportion des autres
 aages. Le vin leur brusle le sang & les
 veines ? Ouy bien le vin Grec, la maluoie-
 sic, & autres de pareille force. Je crains
 toutesfois que Galien ne me desaduoi-
 e touchant la temperature enfantine, car
 il atteste auoir recognu au tact (qui est
 iuge competent des qualitez actiues)
 par plusieurs & diuerses experiences,
 que la chaleur est egale en ieunesse & en
 adolescence : si donques la chaleur est
 egale, pourquoy non la nourriture ?
 Que dis-je egale ? S'il s'y trouue de l'e-
 galité en intensiō & grandeur, Il y a de
 l'inegalité grande en l'action. Celle d'a-
 dolescence est sans poincte, sans acrimo-
 nie, attrempee d'une douce humidité :
 celle de ieunesse est plus acre, & comme
 asilee & aiguillonnée par la seicheresse
 qui l'accompagne. Celle là a le sang
 pour subiect, du tout bening, sans fiel
 & sans amertume apparente : celle icy a
 vn sang bilieux, qui s'enflamme par vne

seule estincelle. Le vin s'accommode à
 noz humeurs: Les sanguins ont vn vin
 de singe iouial & follet. Celuy des bili-
 eux est Leonin, cholere, & furieux. Don-
 ques il sera plus loysible & raisonnable
 d'en octroyer l'usage aux enfants pour
 esueiller & esgaillardir tousiours de tant
 plus leurs humeurs, que non pas aux
 ieunes gens, crainte de les effaroucher,
 & abrutir. Si vous dictes que le vin pris
 par compas acoise & amadoüe les hu-
 meurs plus felonnes & reuesches,
 pourquoy voulez vous qu'il mutine &
 rebute les plus souples & paisibles. Le
 sage Hippocrate ordonne vn viure hu-
 mectant aux febricitants, & aux en-
 fants: aux febricitans pour corriger
 leur seichereffe contre nature. Aux en-
 fants, pour maintenir & fomentier leur
 humidité naturelle. L'on doit enioindre
 au cas pareil le vin aux viellards & aux
 enfants: aux viellards, pour remede de
 leur froideur: aux enfants pour entretiẽ
 de leur chaleur. La dispute passeroit les
 bornes d'un probleme, si ie produisois
 toutes les pieces qui sont pour l'un &
 l'autre party. Je m'y suis estendu à des-
 sein tant pour le merite du subiect, que
 pour satisfaire à la curiosité louable de

1. aph. 16

quelques Dames, qui m'ont fait l'honneur d'en demander mon aduis.

*Plutarque
au li. d'Isis*

Qu'est il question de resoudre? Nous porterons nous à l'egart des enfans à quelque superstition de pareille estoffe à celle des Anciens Roys d'Egypte? qui auant le regne de Psammirichius ne beuuoient du tout point de vin, & n'en offroient nullement aux Dieux en sacrifice, estimants qu'il ne leur estoit pas agreable. Car ilz auoient opinion que ce fut le sang de ceux qui iadis firēt la guerre aux Dieux, duquel, meslé avec la terre, s'estoit engendree la vigne. Aussi croyoient ilz que ceux qui s'enyurent perdent l'entendement, pour estre remplis du sang de leurs predecesseurs.

On bien ces resueries à part, donnerons nous lieu à plusieurs belles & bonnes considerations, qui rendent l'actiō du vin fort suspecte aupres des enfans. Telles sont leur chaleur, l'abondance de leurs humeurs, la tendresse & delicateſſe de toutes leurs parties, & particulieremēt la foiblesse de leur cerueau. Le vin est chaud & actif de soy, vehement & remuant de sa nature, ses effects suyuent les dispositions de noz

corps : Si tost qu'il y rencontre de la chaleur, il boult, il fume, & donne en teste. (C'est pourquoy ceux qui s'ont eschauffez de cholere, ou par exercice violent, ou autrement, s'en treuvent soudainement surpris). Si le corps est surchargé d'humours, il les agite, les met en rut & en reuolte, il ne leur reste ny frein ny bride qui les retienne. Il augmente & empire les emotions qu'il y rencontre, irrite & aigrit encore d'auantage les parties qui y sont offensées. Il ressemble à mon aduis, non pas à des nerfs de l'ame (comme disoit quelque Ancien de la cholere) ains plustost ou à des extorsions, ou à des conuulsions violentes qui bandent & tirent le corps & l'ame à outrance. Les gouteux pourroient nous en dire des nouuelles à leur grand regret, Aussi s'en voyt il, & i'en congnois, qui par vne sage preuoyance, se bannissants volontairement du vin, ont banny les gouttes de leurs membres. En ces eslanchements il dresse particulièrement sa mire contre le chef, l'aggraue & l'accable de ses vapeurs, luy esleue des orages & des tempestes de toutes sortes d'angoisses & trauerfes, pour peu qu'il le

treuve disposé à ressentir ses iniures. A ceste occasion l'on tient l'abstinence du vin fort souveraine contre les tournoyements, les paralyties, les tremblements, les conuulsions, & autres maladies de teste. Que les enfants ne soient chauds, personne n'en doute: Qu'ils ne soient abondants en humeurs l'on ne peut l'ignorer si l'on a des yeux, voyant ce qui sort de leurs corps. Leur mollesse atteste leur delicatessse, qui les met en proye aux moindres attaques. La debilité & la surcharge particuliere de leur cerueau se verifie par l'imbecillité de ses actions, par les symptomes quiluy sont fort ordinaires en cest aage tendrelet, entre autres par l'Epilepsie, qui pour estre plus cōmune aux enfants qu'à nul autre aage, a obtenu le nom de maladie puerile, & n'a plus grand entretien que le vin. Bref par les excrements qui partie leur decoulēt des yeux, des narines, des oreilles, de la bouche, partie se iettent à la face, & au pannicule charneux. Les autres aages, comme plus libres & dechargez de telles superfluitez, moins exposez aux dangers qui en procedent, peuuent avec plus d'asseurance s'eman-

ciper à ce breuuage.

Pourroit-on pas moderer l'affaire
soubz reserue des circonstances des
temps, des lieux, des personnes? Posez
vn enfant de complexiō froide, ou tem-
peree és qualitez actiues, d'humeur au-
cunement phlegmatique, bien sain au
reste, & de bonne paste, pur & net d'hu-
meurs estrangeres & superflües, & sans
alteration extraordinaires en vn climat
froid comme le nôstre, en vn grand &
long hyuer, tel qu'il est ordinairement
aupres de nous, en vn Printemps, en vn
Autōne plus froids que chauds tels que
pour la plus part nous les auons, quel
inconuenient que l'on le dispense aux
repas de boire à sa soif du vin trempé se-
lon qu'il sera iugé necessaire? Le diuin
Hippocrate nous ordonne de diminuer
la quantité d'eau, & d'accroistre celle du
vin à mesure que nous nous approchons
de l'Hyuer : au contraire d'augmenter
l'eau, & diminuer le vin de tant plus que
nous nous rendons voisins de l'Esté.
Vfons de la mesme prudēce enuers noz
enfants, traictons les à proportion des
lieux, des saisons, de leur disposition
particuliere, sans leur establir des regles

*lib. de se-
lib. diata.*

524 DE LA PETITE VEROLE
generales & inuiolables au grand inter-
est de plusieurs.

Nous serail pas loisible de passer vn
petit plus auant, & d'accorder indiffe-
remment à tous & en tout temps quel-
que vin aqueux, tel que Galien le per-
mettoit aux fiebures ephemerres. Hip-
pocrate ne le deffendoit pas mesmes aux
fiebures aigües. *8. meth. 3.* Que s'il se trouue l'a-
uoir defendu aux temperatures chaudes
mesmes hors de fiebure, cela ne se doit
pas entendre absoluëment, car son in-
tention n'est autre que de nous ensei-
gner que ceux qui sont chaleureux de
nature doiuent boire plus d'eau que de
vin. D'où ie concluds que du moins
nous pouuons librement permettre à
noz enfans de l'eau rougie? I'excluds
du nombre ceux qui sont subjects au
mal caduque, ou à d'autres infirmitéz
ennemyes totales du vin, pour fermer
la bouche aux esprits de contradiction.
6. Epide. Galien admet le vin pour correctif de
l'eau, qui pour sa froideur croupit &
7. meth. 6. flotte dans les hypochondres, les emplit
de ventositez, dissoult les forces de l'e-
stomach, empesche sa concoction, sans
donner grand aduantage à la distributiõ
des

des viâdes. Les effets d'un bon petit vin sont du tout contraires, à cause de sa chaleur mediocre. Les estomachs froids & durs requierent ceste melle, tous, comme tendrelets & susceptibles d'impressions estrangeres, s'en sentiront soulagez: le foye, le sang, les veines n'en seront ny bruslez, ny eschauffez outre mesure. Au contraire le vin, comme amy de nature, attiré de toutes parts avec auidité, seruira de guide & de vehicule à l'eau pour y apporter du rafraichissement. Les enfants se familiariseront petit à petit; sa qualité turbulente, leur apetit en demeurera plus content & plus satisfait, qui pour l'ordinaire se porte comme à brides abatues à ce qui luy est defendu. D'où arriue communement que ceux qui ont commencé plus tard à gouter ce Nectar humain, s'y rendent par apres plus excessifs, comme en recompence du temps perdu. Aussi ceux qui n'y sont pas accoustumez en sôt plus promptemēt surpris & plus griefuement offēsez que les autres qui dès leur enfance y ont l'estomach & le cerueau habituez.

Mais laissons les enfants, parlons des nourrices, & des meres.

Sixiesme Probleme.

*S*era-il loysible aux nourrices de boire
vin?

Ily a des Dames si crainctives & si scrupuleuses qui pour consideration quelconque ne se laisseroient mouvoir à le leur permettre, tant de force ont les opinions preoccupées. Mais qui le leur oseroit permettre apres la deffence du diuin Platon, & de son disciple Aristote, appuyee sur l'autorité, & sur le commun accord de l'eschole Hippocratique, fondee & establie sur l'experience & la raison ? L'experience journaliere nous rend preuue des effets du vin; Il n'est ja besoing de remettre sus le bureau le discours que nous venons d'en tenir. Le vin se change & se transmüe en noz corps (dict Plutarque) si tost qu'il y est eschauffé il nous altere, & nous change comme en soy-mesme. L'enfant mollet & fluet a part aux moindres emotions qu'il suscite à sa nourrice, & comme plus fressle, & plus tendre, y apportant moins de resistance, en resent plus d'interest qu'elle mesme. Minos osta du

sacrifice la fluste & les chapeaux de fleurs qu'on portoit sur la teste, pour quelque ennuy qui le travailloit, & toutesfois nous sçauons tresbien que l'ame dolente n'est passionnée ny par les flustes, ny par les fleurs & festons: là où il n'y a corps d'homme, tant soit-il fort & robuste, qui estant esmeu & enflammé ne soit grieuement offensé par l'adionction du vin. Que sera-ce doncques de ces petits corps bouillonnants si vous leur faites succer le vin pour le lait? De tant plus que les nourrices n'ayant qu'une amour supposée & non naturelle en leur endroict (comme parle Plutarque) sous une esperance folle & trompeuse, ou qu'il n'en attriuerait point de mal, ou qu'il ne leur sera pas imputé, laschent facilement la bride à leurs sens charmez & amorcent des doux apais de Bacchus, & se donnent au cœur ioye aux despens de leurs nourrissons, qui souuent en demeurent intemperez en leurs corps, & intemperants en leurs ames. Le sang reçoit & retient les qualitez des viandes dont il est construit, & le lait, qui n'est qu'un sang blanchy, les communique à l'enfant telles qu'il les a reçeus. La che-

*Plutarque
en ses re-
gles de
santé.*

*au lieu de
la nourri-
ture des
enfants.*

*le sang ne peut
pas conseruer
l'odeur des ali-
ments ou plantes
qu'il contient
pu contraire
il en retire le suc*

le lait s'il
est fait du
sang comme
on dit en l'ours
creu

mais au prin
temps le lait
est si abondant

de que les
vaches ou au
bestiaux

ce qui se voit
quand il y a
particulière

ment de plante
amère, c'est

genest petite
gentiane et
de lait comme

peut manger
indulgent
du fromage

non de la
cette de la
conferme dans

le lait du
chale dans le lait

préparé et
dit le lait
en l'ours

c'est pourquoy
leur beaucoup

l'ours ne passe
facilement

au mamelle
et en font

ure nourrie de Tithymale dōne vn lait
purgatif: le mesme lait, celuy d'Aneffe,
& d'autres animaux que nous emplo-
yons à nostre vsage, est rendu medical
par la nourriture, & diuersifié en qualité
& vertus conformément à noz inten-
tions. Nous vsons de leurs foyes comme
d'alembics, pour en tirer la force & la
substance; & de leurs mammelles com-
me de recipients, pour la nous conferer.
C'est mesme fait des nourrices enuers
les enfans (ceste comparaison ne sera
point odieuse, ie referue le respect qui se
doibt à l'humanité) avec ceste differēce
neantmoins que leur lait tant pour sa
douceur sucrine, que pour le raport &
conformité de nature, est tiré des nour-
rissans, & reçu de leur estomach plus
gayement & plus auidentement que celuy
des brutes, plus promptement cuit &
distribué, & avec moindre perte de ses
qualitez particulieres, qui par le long &
continuel vsage, s'empreignent & s'en-
cuiressent si profondément dans leurs
moelles & entrailles (comme l'on parle
vulgairement) qu'elles leur tourment
toalemēt en nature, & passent, comme
au trauers d'un tamis, du corps à l'ame.

Telles & semblables raisons peuuent estre receuables en aucunes, mais non pas en toutes: en faict de regime il n'y a regle si generale qui n'ayt ses exceptiōs. Le boire & le māger pris de goust, bien qu'un peu pire de soy, est preferable à celuy qui le surpasse en bonté, & n'agree point, dict nostre Hippocrate: d'autant que l'estomach l'embrassant plus estroitement, en faict mieux son profit. La coustume nous facilite & familiarise toutes choses, emousse la poincte de leurs actions, & les rend souples & obeysants à noz facultez naturelles. Au contraire la nature se desbauche facilement & se rebute au changement, lors principalement que l'on passe d'une extremité à l'autre. Nous tenons les propositions pour maximes, quiconque les tiendra pour telles quel fondement aura il de mettre vne nourrice à l'eau, qui ne pourra non plus la souffrir dans son ventre que dans ses souliers (comme me respondit vn iour vne bonne commere Allemande), & qui dès le berceau sera nourrie au vin? Le vin, dit Plutarque, entre tous les breuuages est le plus vrile; *en ses regles de* entre les medecines, la plus plaisante, *santé.*

entre les viandes celle de qui moins on se lasse. L'eau simple sert bien de breuvage à plusieurs par nécessité, rarement de médecine, jamais de viande. Quelle plus belle & plus desirable alliance que de la douceur du vin avec son utilité, lors principalement que de long temps on y est habité? Quelle plus rude & plus odieuse métastase que du vin à l'eau, quand il n'y a ny port ny accoustumance qui nous y conuie? Mais le vin est vn feu? Quelle contrariété plus incompatible que du feu à l'eau, voire plus extreme? donques qui d'un primisault se porte du vin à l'eau se porte à toute extrémité. Qui n'improvera le fait du Roy Lycurgus, qui pour exiler de ses terres les abus qui s'y commettoient au vin, en fit de raciner les vignes? Il faudroit par mesme raison nous bannir de toutes choses, car il se commet de l'abus par tout. Eust-il pas esté plus raisonnable & plus expedient de cōtenir & refrener les dissolutions par la seuerité des loys, que de rendre la peine du mesus commune & egale aux sōbres & aux dissolus? Ceux qui alleguent l'intemperance des nourrices pour leur establir vne loy ge-

*Lycurgus
fit arracher
le vin de
son royaume*

nerale & absolue d'abolition de vin, suivent l'exemple de ce Roy, au detriment de plusieurs, qui, pour la froideur & humidité de leur estomach, & pour n'y estre point accoustumées, manquant à la premiere digestion, produisent un sang, & consequemment un lait crud, indigeste, & mal nourrissant pour elles, & pour leurs poupons.

En ceste contrariété à quoy nous refouderons nous? Sinon d'entretenir les nourrices à leur breuvage accoustumé, sous les reserves des mesmes circonstances qui ont esté représentées au Probleme precedent. Si l'on se meffie de leur preud'homie, que l'on commette des personnes afidees qui ayent l'œil à leurs deportements. Sur tout que l'on s'informe bien particulierement de leurs vies, & de leurs meurs, avant qu'en faire election. Et que l'on aise de ne point encourir le reproche que fait Plutarque aux peres peu soigneux du bien & vtilité de leurs enfants, qui se gouvernent en leur endroict comme celuy qui, pour gratifier un sien amy, laisse le Medecin sçauant qu'il le peut guérir, pour en prendre un qui par son

*au lin. de
l'institution
des enfans.*

ignorance le fera mourir. Ou qui font tel estat des richesses, qu'ilz en perdent l'affection deuë au salut de ceux qui en sont les heritiers, mesprisants ce qui leur est plus necessaire, pour achepter leur ruine à bon marché. Ou bien ne sçachants pas, que tout ainsi que l'esper de la moisson gist en la semence, de mesmes tout le reste de la vie despend de la premiere nourriture.

Septiesme Probleme.

Mais pourquoy Platon defend-il le vin aux femmes qui travaillent à la generation?

*au liure de
la nourri-
ture des
enfants..*

Plutarque, & auant luy plusieurs autres font la mesme defence aux hommes par forme d'aduis, sçauoir de nes'approcher des femmes pour engendrer sinon à ieun, auant qu'auoir beu vin, ou du moins apres en auoir pris bien sobrement.

Seroit-ce point, comme dict le mesme Plutarque, d'autant que ceux qui sont engendrez de peres saouls & yures deuiennent ordinairement yurongnes? Ce qu'il confirme par ce reproche que

fit vn iour Diogenes à vn ieune homme desbauché & desordonné: ieune hōme mon amy ton pere t'a engendré estant yure.

Seroit-ce point plustost pour les troubles & seditions que le vin suscite à noz corps? Car il est plus facile, & plus ordinaire, que les vices du corps se communiquēt à l'embrion par l'entremise des choses corporelles, que non pas ceux de l'esprit.

Donques (dira quelqu'un) la defense se doit entendre vniuersellement aux femmes grosses tout le long de leur grossesse, puis que de iour en iour elles contribuent à la conformation, à la nourriture, à l'accroissement du petit foetus: neantmoins il ne se trouue personne qui la leur adresse, tous la font presque vnanimement tomber sur les pauvres *nola* nourrices, & sur les enfants mesmes, qui estant faicts, formez, accreus, & entretenus d'un sang vineux, ne sont pas si tost hors du ventre maternel, que ja l'on leur coupe broche, & leur soubstrait-on la nourriture qui leur est plus familiere & plus vsitee. Si iamais ilz sont susceptibles d'impressions estran-

geres c'est aux premiers mois de leurs conceptions, lors qu'ilz n'ont encore rien de ferme, & de solide. Voyez comme alors vn traict seul d'imaginatiõ leur burine le corps, & y graue des marques si profondes, que ny l'art, ny la nature, ny le decours des annees neles peuuēt efacer. Le vin sera il oyfistout ce temps là, auquel vous attribuez tant de pouuoir & d'action? Ou vostre preuoyance si engourdie & si endormie qu'elle n'en preuienne les effects par bons reglements & aduis? Ou vostre meffiance si outrageuse, qu'elle veuille, ie ne diray pas accuser, mais soupçonner la mere de gourmandise, au mespris de voz ordonnances, & du salut de leur fruiet, qu'elles cherissent plus passionnement que leurs propres entrailles? Les Anciennes loys Romaines ont interdict le vin fort estroictement & generalement aux femmes: encore s'obseruoient elles du temps de Martial, tesmoing cest epigramme qu'il inscrit à sa femme.

Femme va t'en d'icy, ou te faicts à
noz meurs,

Je ne suis point Numa, ie vis à mes
humeurs.

J'ayme Bacchus, & toy des Nymphes
tu t'abreuues,

J'ayme la table, & toy tout soudain tu
te leues.

On adiouste à ce propos qu'il estoit loysible aux parents de baïser leurs parentes sur la bouche en les saluants, afin de recognoistre à leur halene si elles viuoient selon la loy. Iamais ces interdits ne se sont faict particulièrement pour les femmes grosses, au contraire elles ont esté deschargees & afranchies des loys particulieres à leur sexe par les loys meimes, ores qu'on ne fust pas ignorant que la source premiere & principale de verole, & de bon nombre d'autres maladies infectes ordinaires aux enfans, ruisselast de la qualité de leur sang. Comme si, pour comble de malheur, il failloit que son impureté contagieuse fust espoïnçonnée & mutinée par l'agitation petulente du vin. Diogenes voyant vn ieune garson qui mangoit goulument, donna vn soufflet à son precepteur, & eut raison de ce faire, attribuant la faute plus-tost à celuy qui n'auoit pas enseigné l'honnesteté, qu'à celuy qui ne l'auoit pas aprise. De

mesmes si le vin est blasmable aux femmes enceintes le blasme en est deu à ceux qui le leur permettent.

*Gal. lib.
quod ani-
mi mores.*

*louange de
la vertu du
vin*

Que respondrons nous en faueur des femmes grosses? Ce seroit acte d'in-
humanité de toucher à leurs priuileges,
aussi en appelleroient elles comme d'a-
bus. Dions nous d'elles ce que disoit
le bon Zenon de soy-mesme, que le vin
opere en elles ce que l'eau és lupins? Car
il adoucit & amolit l'amertume & la du-
reté de leurs traueses. Le cœur ne leur
tient il qu'à vn filet? Quel bezoar, quel-
le theriaque plus souueraine que le vin
pour le r'asfermir? Tombent-elles en de-
faillance? Soudain le vin les redresse,
soudain son odeur seule leur faict reue-
nir le cœur, soudain il r'apelle & reunit
les esprits esgarez & esperdus, soudain il
les repare s'ils sont dissipez & euanoüys.
L'estomach leur est il desbauché & des-
noyé? Quel plus ferme & plus fauorable
adstringent qu'un bon vin couuert? S'il
est lasche, mollasse, & des-apetisé, rien
de plus sauoureux, rien qui le corrobore
sans degousts & sans peine comme le
vin. Le corps & l'esprit sont ilz abatus
de langueur & de tristesse? Le vin nous

est donné pour allegresse & resiouyssance, dit le sage, il viuifie le corps & resiouyt l'Ame. Bref il n'y a plainte si grande & si importante à la grosse, que le vin n'appaïse ou ne modere. Donques quiconque en fait vn refus general & absolu aux femmes enceintes, se declare non seulement leur fleau particulier, mais l'ennemy vniuersellement coniué contre l'humaine generation.

Mais de graces vn petit mot de glose & de restriction pour les bonnes commerces, qui volontiers se glissent aux extremitéz, où il va de leur bien & contentement; Qu'elles se souuiennent que toutes actions vertueuses & salutaires sont bornées. Le miel pris outre mesure se tourne en fiel, & le vin en vn déluge vniuersel, qui destruit, & bouleuerse de fond en comble toute l'œconomie naturelle. Nous luy auons posé ses limites aux discours precedents, les meres curieuses de leur santé, & bien-affectonnées enuers leurs petits, y prendront soigneuse garde, pour se contenir és bornes de raison & de modestie.

Huictiesme Probleme.

*Q*uel breuuage donnerons nous à l'enfant
à qui le vin est nuisible?

Touts, ou la plus part des Septentrionaux le mettront à la biere, ou à la tisanne, qui se faiet communement de decoction d'orge entier, de pruneaux, & racines de regalisse. Autres y adiousteront d'autres mixtions, qui se contentera d'une simple decoction d'orge entier, ou de racines d'oscille, ou de celles de chien-dent, ou d'aigremoine, qui de la seule eau cuitte : peu se trouuent qui ne craignent l'eau pure & crüe pour leurs estomachs, & qui ne cherchent les inuentions pour corriger sa froideur.

Ce soing est-il point plus scrupuleux que raisonnable? Car il se voit moins de beueurs d'eau que d'autres qui se plaignent de leur estomach, iacoit que la plus-part du monde se contente de la boire telle que Dieu la donne, sans la desguiser ou alterer par aucun artifice. Nous auons cy deuant produict la condamnation passée contre la biere, par sentence de Galien & de Dioscoride,

neant-moins vn peuple infiny en vse pour sa boitte ordinaire, sãs auoir egard ny à Galien, ny à Dioscoride, ny à leurs raisons, & s'en trouue bien. Les plus grands & plus delicats en boient fort souuent & sans preiudice de leur santé, pour y estre accoustumez de ieunesse: pourroit on pas les façonner de mesmes à l'eau pure? L'on tient pour remede singulier & approuué contre l'hydrophonie, de plonger dans l'eau celuy qui la craint, si auant qu'il soit contraint d'en boire son cœur saoul. Il n'est ja besoing de contrainte ou violence enuers nostre nourrisson pour la luy faire goûter, son estomach se rebute & se souleue du commencement presque contre toute autre sorte de breuuage, & a peine de s'y accommoder, il ne peut souffrir le vin, son palais s'en offense si peu qu'il en goûte, son corps en fremit, ses yeux en pleurent, rien ne luy est si doux ny si facile à aualler que l'eau pure & crüe. Argument irreprochable qu'elle luy est naturellement destinee pour breuuage, autrement en vain la nature auroit-elle acouplé ce beau raport, ceste alliance mutuelle de son goût à l'eau, & de l'eau

à son goust si elle ne butoit à l'usage. Aussi est-ce le premier & vnique breuuage dont il vse gisant encore au berceau, & pendant à la māmelle, lors que, pour la mollesse & delicateſſe de son petit eſtomach de papier mouillé, il court plus grand' fortune d'en eſtre intereſſé. Alors perſonne ne luy en faiſt refus, perſonne n'a l'œil ny l'eſprit au danger; toſt apres, comme eſtant reuenu d'un profond ſommeil d'ignorance oud'oubly, l'on ouure les yeux, l'on preuoit l'inconuenient qui le menace par la continuation du breuuage qui luy eſt du tout familier, de nature & d'accouſtumanee. La ſoif nous eſt naturellement plus inſupportable que la faim, c'eſt pourquoy la nature a rendu l'eau ſi cōmune, nous enſeignant que comme elle ne nous manque point au beſoing, nous deuons reciproquement accepter pour agreable ce qu'elle nous preſente pour y ſubuenir. Et quand bien la nature ne nous y conuieroit pas, ſouuent la neceſſité nous y oblige. Souuenez vous de Darius qui, grand Roy qu'il eſtoit, nourry parmy les bobances & delices Perſiennes, s'eſt veu forcé de mettre ſa
bouche

bouche à l'eau pour estancher sa soif. Mais déplorable fut la nécessité, on l'impatience du Roy Lyfimachus, qui, outré de soif, vendit sa liberté à Dromichetes pour vn traict d'eau. Donques Plutarque a bien raison quand il nous conseille, non seulement de tremper le vin, mais d'auantage de s'accoustumer de boire par chacun iour deux outrois coups d'eau pure, par-ce que cela rend la force du vin plus foible, & la boisson d'eau pure plus familiere à l'estomach, qui faict qu'en cas de nécessité il ne la trouue pas si estrañge, n'en faict nul refus, & n'en reçoit ny incommodité, ny offense. Hippocrate pour mesme raison est d'aduis que l'on se façonne aux eaux du pays, ores que mauuaises. Suyuons ces preceptes en la nourriture de noz enfants, si leurs estomachs ne le peuuent souffrir où il se rencontre exoine legitime qui les en dispense, qu'on le represente au Medecin docte, & experimēté, il leur sçaura bien pouruoir à la nécessité de breuuages salutaires & conuenables.

en ses preceptes de santé.

lib de aere locis, & aquis.

Iusques icy nous auons discouru du regime preseruatif, passons maintenant aux remedes :

M m

Des remedes preservatifs de petite verole, & premierement des alteratifs.

CHAPITRE XII.

A Qui le bon regime de viure ne suffira pas pour se tenir en seure-garde contre les surprises de noz assaillants, on aura recours aux moyens tirez partie de la pharmacie, partie de la chirurgie. La pharmacie nous fournira de remedes alteratifs, corroboratifs, & purgatifs: la chirurgie d'euacuatifs.

Touts remedes qui se font par precaution butent à la cause, si elle est presente pour la retrancher, si elle est en voye pour la preuenir. Nous sommes, graces à Dieu, tresbien informez des causes tant mouuantes qu'assistentes de verole, & des ja nous nous sommes proposé pour mire de noz actions de combattre ses qualitez & sa quantité, celles icy par euacuation, celles la par alteration; Par alteration dis-je simple si elles sont sans matiere. Ou bien ioincte

à la purgation, s'il y a adionction de matiere. Le chapitre est dedié à l'alteration, à laquelle nous donnerons pour adjoincts les corroboratifs. Le suyuant traittera de la purgation; le tiers de l'e-uacuation.

L'alteration est vn changement d'une qualité en sa contraire, aussi se fait-elle par l'opposition des qualitez cōtraires. Celles que nous auons en contrequarre sont la virulence conçeuë ou du ventre maternel, ou par contagion ou autrement : de plus la chaleur excessiue du foye, du sang, & des veines, soit qu'elle se treuve seule & simple, ou bien compliquee avec humidité. Nous opposerons les antidotes corroboratifs & bezoardiques à la malignité. Les refrigerants à la chaleur : les desseichans à l'humidité, tant interieurement qu'exterieurement. Nous tiendrons telle mediocrité en rafraichissement que ny la chaleur naturelle, ny les estomachs tendrelets n'en sentiront nulle esclandre. Mettons la main à l'œuure, la saison nous y conuie, par ses longues ardeurs qui de long temps n'ont eu leurs pareilles. C'est trop de remise l'on deust auoir ietté les

Mm 2

premiers fondemens dès l'entree de May. Pour l'interieur vsions de boüillōs, de iuleps, apozemes, syrops, tablettes, condits, & opiates. A l'exterieur, de bains, fomentations, embrocations, liniments. L'ennemy combatu & bloqué de toutes parts, sans espoir de secours, se trouuera bien tost abatu, & noz facultez resioüyes & releuees, tant par sa cheute, que par le renfort qu'en receuront leurs principes.

Pour boüillon alteratif. Prenez boüillon de vollaille, ou veau & mouton autant que bon vous semblera, fueilles d'endiues, borrache, buglosse, oseille longue & ronde, laictue nouuelle, chicoree domestique, pourpier, espinars, de toutes, ou de bonne partie d'icelles à proportion: faictes boüillir le tout l'espace enuiron d'un quart-d'heure dans vn pot de terre vitré ou plombé, puis le coulez, & le humez chaud, le matin à cœur ieun, deux ou trois heures auant manger. L'orge seruira au mesme effet, mais il se veut pourir de cuire, autrement il enfle, & donne des vents; Il est bon pour le corriger que l'on le fasse tremper toute vne nuit dans l'eau sur les cendres

chaudes, puis que le matin l'on verse ceste eau, & qu'on y en mette d'autre dans laquelle l'on le fera cuire à perfection. Ceux à qui les bouillons flottent dans l'estomach apres les auoir pris à ieun, pourront avec vtilité en differer l'vsage à l'entree du dîner.

Aucuns le long du mois de May vsent de lait de Cheure ou d'Asnesse tiré, & coulé à l'heure mesme, & y dissoluent le poids de trois ou quatre escus de sucre rosat ou violat, & s'en treuuent bien rafraischys.

Ces remedes duisent & profitent beaucoup d'auantage aux enfans pris à ieun, que ne font ny les iuleps, ny les apozemes, car ilz satisfont à leur estomach vorace, & à la necessité de tout le corps par leur bonne nourriture, & fomentent la chaleur naturelle par la leur aëtuelle. Là où vn estomach tendre & fluet, estant vuide, s'offense & se desbauche par la froideur, & de plus le goust ne s'accommode pas aisément aux potions medicales, pour artifice que l'on y apporte : lors neantmoins qu'il sera necessaire de s'en seruir, elles viendront fort à propos es autres heures du iour, préparées

Mm 3

Iulep. Prenez eaux de cichoree, d'endiues, & d'aigremoine de chacune vne once : syrop de ius d'oseille, ou de grenades (si le vêtre est trop gay) ou violat, s'il est retenu, vne once. Meslez le tout ensemble, & en donnez à proportion de l'aage, & de la temperature de l'enfant.

Apozeme. Prenez racines d'oseille & de chiendët de chacune demye once : fueilles d'aigremoine, laiçteron, d'endiues, cichoree domestique (par ce qu'elle n'est pas si amere que la sauuage) oseille ronde de chacune vne petite poignée. Semences de coriandre preparees vn trezeau : faictes bouillir le tout en vne pinte d'eau iusqu'à consommation du tiers, puis l'ayant coulé dissouldez y vn petit de ius d'oseille, & du sucre fin autant qu'il vous plaira, & le clarifiez avec vn blanc d'œuf, & l'aromatisez avec vn trezeau de santal rouge & citrin.

Les syrops de ius d'endiues, cichoree, borrhache, buglosse, oseille, limons, grenades, le violat, l'aceteux, l'oxysacchara, le iulep Alexandrin seruirōt aux mesmes intentions, chacun à par soy, ou bien mellangez les vns avec les autres,

ou dissoults és iuleps & apozemes.

Pour tablettes. Prenez poudres de diatriasantal & de diamargaritum froid de chac. deux scrup. perles, & coraulx rouges preparez, rapures de dagues de Cerfs de chac. demy drag. pierre de bezoar demy scrup. sucre fin dissolt en eau de cichoree, ou de roses trois onces. faiâtes tablettes du poids d'un trezeau pour en vser souuent le matin à cœur ieun auant que prendre le bouillon, ou du moins vne heure auant manger.

De ces mesmes poudres incorporees avec conserues de roses de violettes de Mars, de cichoree, de borrache, buglosse se feront opiates & condits à qui les aura plus agreables que les tablettes.

Les bains d'eau douce & tiede sont trescōuenables & bien vsitez, i'approuue ceux de riuieres claires nettes & sableuses, lors qu'elles seront suffisamment attiedies par les ardeurs estiuales. Ceux qui se plaisent aux composez, pourront parboüillir fleurs & fueilles de cichoree, ēdiues, violettes de Mars, rosiers, borrache, buglosse & autres de pareille efficace, dans quantité d'eau de riuere suffisante à leur intētion, le temps d'en vser est le matin à ieun, & sur les

trois ou quatre heures apres midy deux ou trois heures auant repas. Il suffit d'y demeurer vne heure ou enuiron à chaque fois, & de les continuer dix à douze iours, à mesure de l'intemperature que l'on se propose de corriger.

Les fomentations se doiuent administrer loing des repas, l'estomach vuide. L'on prēd à cest effect des roses, des fantaux, aigremoine, cichoree, avec vn brin d'absinthe Romain que l'on fait parboüillir en caux d'endiuies, d'oseille, cichoree, roses, y adioustant la sixiesme partie de vin blanc plus ou moins : & vn filet de vinaigre.

L'embrocation suit la fomentation, ou bien l'on se contente de l'une ou de l'autre toute seule. Exēple d'une huyle propre à oindre le foye eschauffé & debilité.

Prenez roses seiches, sommitez d'absinthe Romain de chacun vn pincet. des trois fantaux de chacun iii . ius de cichoree deux onces : vinaigre rosat vne once : huile d'amendes douces quatre onces faictes tremper le tout ensemble sur des cendres chaudes en vaisseau cōuert, l'espace de vingt-quatre heures, puis le cuisez lentement

à consommation du ius & du vinaigre. En fin coulez l'huile & l'exprimez.

Au lieu d'embrocation vous employerez ce liniment. Prenez cerat santalin, onguent rosat de chac. 1. on. dissouldez les en huyle rosat lauë en vinaigre, & les reduisez en forme de liniment.

Vous avez le modele de diuerses compositions, à leur imitation vous pouuez en former d'autres respondantes à voz indications, si vous estes tant soit peu versé en la cognoissance des simples. Venons à la purgation.

De la purgation.

CHAPITRE XII.

A Vcuns empeschent absolument que l'on ne purge les enfants, en quel cas ce puisse estre: autres le permettront en cas de necessité, mais par precaution, & sans necessité vrgente, nullement. Nous leurs parlerons à chacun à part en noz Problemes. Maintenant, supposé qu'il nous soit loysible d'en venir à la purgation, prenons garde que l'action du medicament soit re-

glee & mesurée aux forces enfantines, & que sa qualité soit directement opposée à celle des humeurs qui redondent en leurs corps. Il est difficile, voire impossible, qu'ilz demeurent longuement intemperez, & vuides de superfluités. Chaque intemperature enfante, & entraîne à sa queue sa cacochymie particulière, comme la cause ses effets, & la fontaine ses ruisseaux. L'intemperature chaude & humide que nous combatōs, ne peut si promptement se battre en ruine, qu'elle ne se treuve assistee, & cōme fomentee de quelque nouveau suppost. D'un costé elle nous suscite la bile, ou bien elle l'efarouche à outrance. D'autre part elle emplit les veines de ferosités acres & poignantes: par fois elle tire comme par force, & rait à l'estomach son chyle, & le fait passer à demy cuit des veines mesaraïques au foye, d'où pulule vn tas de crudités. Ceste bile, ces ferosités, ces crudités portees aux veines, & pelse-meslees avec la masse sanguinaire, sont les fleaux ordinaires de nostre nourrisson, les alumettes de verole & rougeole, les objets de la purgation pretendue. Quel remede?

Prenez vne once de manne Calabrese
dissouldez la en portion egale d'infusion
laxative de roses passes.

Aux plus petits & plus tendrelets
vne once ou deux de syrop de roses
passes suffira.

A ceux qui auront l'estomach froid,
& les visceres lasches & debiles l'on
presentera vne potion de rhabarbe pre-
paree en ceste forme.

Prenez de rhabarbe bien choisie 3i.

Sental citrin demy scrup.

Canelle fine gr. iiij.

Faiçtes les tremper la nuit dans eau
d'endiues, puis les coulez, & exprimez
bien fort. L'expression se donnera deux
ou trois heures avant manger. Au de-
faut d'eau d'endiues l'on substituera
celle de cichoree, ou d'aigremoine, ou
de borrache & buglosse. Ou bien vne
decoction des mesmes herbes, & pour
rendre la potion plus agreable l'on y
dissouldra demye once de sucre fin ou
pareille quantite de syrop de limons,
ou de capillaires.

La casse infusee es mesmes eaux, ou bien
en infusio de roses passes avec vn pincer
de semences de coriandre preparees, satisf-

fera doucement à nostre intention. Je suis d'aduis neantmoins que l'on n'en use pas comme d'un passe-par-tout: les estomachs mollasses & flatueux ne s'accoutument pas bien à son usage.

Le faict grand estat du sené où l'humour aduste & melancholique abonde, de tant plus que l'on recognoist par experience qu'il vuide benignement le Phlegme & la bile. Aucuns le tiennent suspect à ceux qui sont subjects à torsions, ce nous est vn aduertissement de le bien corriger. Je treuve la façon suyuantte fort commode.

Prend fucilles de sené triees & mondées 3ij.

Racines de riguelisse raclees 3i.

Semence d'anis

De coriandre preparee de chac. 3s.

Santal citrin dem. scrup.

Canelle fine gr. 5.

Raisins de corinthe bien l'auez en eau tiede vn pincet.

Faiçtes parboüillir le tout dans deux onces & demy de petit laiçt de cheure, puis le laissez en infusion toute la nuict. Le matin coulez-le & l'exprimez fort. L'expression se prendra deux heures ou

environ avant manger, y adioustant demy once de syrop de cichoree composé.

Ces receptes que ie vous trasse serviront de modele & exemplaire, l'on augmentera ou diminuera leur quantité à proportion de l'aage & de la portee du subject. L'on diuersifiera les matieres selon les differences des humeurs, des affections, & des corps. Reste à parler de la saignée.

De la saignée preservative de verole & rougeole.

CHAPITRE XIII.

S'il se treuve iuste subject de contrarier à la purgation, il ne s'en presente pas moindre de s'opposer à la saignée. A noz Problemes le debat, donnons ordre par prouision que nous ne soyons preuenus, & que pour espargner quelques gouttes de sang nous ne mettions la masse entiere en combustion. Auons nous pas appris du Prince des Arabes en termes exprés que ceux la courent plus grande fortune de verole, *Qui minus*

extrahunt de sanguine, qui moins espui-
sent de leur sang ? Y a il plus salubre ex-
pedient pour empescher l'effect, que de
retrencher les causes ? Comme pour
despeupler vne mauuaise herbe d'en
extirper les racines ? Mais aduifons
meurement comme nous aurons à nous
y comporter, pour nous exempter de
tout peril, & reproche.

3. aphorif.
quæst. 2.

Nous auons demonstté clairement
en noz controuerfes que l'indication
generale de l'euacuation du sang despéd
totalement de la plenitude, mais la res-
triçtion ou election du moyen particu-
lier propre à cet effect, se fait par certai-
nes consideratiõs particulieres. Je m'ex-
plique en faueur des apprentifs. Supposez
que le sang abonde, aussi tost naist l'in-
tention de le vuider; *Repletionem curat*
euacuatio, la repletion se guarit par eua-
cuation dit l'aphorisme. Mais comment
se fera ceste euacuation ? Sera-ce par sai-
gnée, par ventouses, par exercices, ou
par quelle autre voye ? La nature du pa-
tient, & la precipitation, ou grandeur
du mal nous dõnera l'ordre. Appliquõs
ce discours à nostre vsage.

2. aph. 22.

Vne grande plenitude entraine tou-

jours apres elle vn peril eminent de
 tresgrieffues maladies, consequemment
 requiert vn grand & prompt & assure
 remede pour en preuenir l'esclandre,
 ce remede ne peut estre autre que l'ou-
 uerture de la veine, il y a de la longueur
 & peu d'assurance en tous les autres,
 voire mesme en aucuns de la crainte de
 precipiter la cheute plustost que de la
 destourner. Donques il est necessaire,
 non seulement d'en venir à la saignee,
 mais aussi de faire choix d'un vaisseau
 qui satisfasse promptement à nostre de-
 sein: telle est la veine basilique du bras
 droit, laquelle regarde directement sa
 source qui est le foye, & a vne commu-
 nicatiō belle & ample avec la veine caue.
 Au cas neantmoins qu'il y eust quelque
 euacuation naturelle retenue, ou bien
 quelque fluxion particuliere, ou autre
 destourbier capable de nous diuertir de
 ceste voye, nous ferons la descharge par
 quelque autre que nous iugerons plus à
 propos.

*Gal. lib.
 de cur. ra-
 tione per
 vena sect.
 c. 19. & a-
 libi.*

Que si la plenitude estoit legere, ou
 mediocre, en vn mot si elle estoit telle
 qu'elle ne nous pressast point; Ou si pour
 la debilité, si pour l'aage, si pour l'apre-

hension ou repugnance naturelle du sujet la saignée nous estoit interdite, nous aurions recours aux frictiōs, aux bains, aux exercices, à l'abstinence, aux sangsues, aux scarifications, aux ventouses, & autres inuētiōs semblables desquelles nostre Galien s'est heureusement seruy en cas pareil, conformément à l'instruction qu'il nous en donne en diuers endroits, desquels bonne partie se trouuera fidelement quotee, & esclairee en noz controuerses; signamment en l'aphorisme troisieme question septiesme.

*Quatre Problemes touchant
la purgation & saignée.*

CHAPITRE XIII.

Premier Probleme.

Est-il bon que l'on purge les ieunes gens par precaution de verole?

La pratique en est si coustumiere entre les Medecins, & si bien receüe, qu'elle ne peut estre debatue sans toucher à la reputatiō des plus renommez,
&

& sans faire tort au iugement & à l'expérience des plus sages & expérimentez. Et certes ce seroit pour neant que nous en aurions ouuert les moyens, s'il ne nous estoit loysible de les employer. Voulez-vous que j'authorise la pratique par raison? En trois mots.

Où il y a cacochymie avec danger de maladie notable présente ou prochaine, l'on doit auoir recours à la purgation. Donques si nous supposons cacochymie en noz ieunes gens, avec crainte de petite verole, qui souuent n'est pas petite, ny peu dangereuse, nous deuons recourir à la purgation. J'ay suffisamment prouué l'antecedent en mes controuerses, ce n'est icy le lieu de le reuoker en doute. J'ay fait voir les dangers esquels la verole nous precipite, au liure precedent: la conséquence est donc receuable si nostre supposition est accordée.

2. aphorif.

Il se trouue neantmoins pour le iourd'huy grand nombre d'opposans qui veulent que tout se remette à la providence & action de nature, ou du moins qui, faisant renaistre l'ancienne cabale d'Asclépiade, empeschent de tout leur possible que l'on se serue d'autre antido-

Nn

te que de la seule diete. Si vous leur demandez quand il est bon de se purger, ils vous répondront ce que répondit iadis Diogenes à vn qui luy demandoit quand il estoit temps de prendre femme, τῷ νεώτερον οὐδέποτε, τῷ δὲ γέροντι οὐδέποτε, Aux ieunes gens, non encore : aux vielles, iamais (le françois ne peut exprimer la grace de l'allusion qui est entre οὐδέποτε, & οὐδέποτε.) Somme qu'ils iront vous entretenant de remises semblables à celles de ce Philosophe qui se voyāt importunément pressé de sa mere à se marier contre son humeur, s'excusa sur sa ieunesse, luy remontrant qu'il n'en estoit pas encore saison. Finalement, apres auoir gaigné temps, par ses menees, se trouuant desja auancé en aage, comme sa mere s'opiniatraft à son importunité, luy dit que la saison en estoit passée. Ceste excuse semble à la verité plus receuable en fait de purgation que de mariage, car qui ne iuge ie vous prie que les drogues laxatiues font violence à l'estomach, l'vissent quand il est ieune comme le saoune fait les linges, & le cassent quand il est vieil, alterent sa temperature, desbauchent ses facultés, troublent toute l'œ-

Plutarque
en ses
regles de santé

économie naturelle, & peruertissent ses fonctions? D'où par apres renaist & pulule vn tas de cruditez, & de superfluitez plus vitieuses & plus excessiues que n'estoient celles qui regorgeoient auant la purgatiō. De sorte (dit le sage Plutarque) que, qui, pour se descharger des humeurs surflus qui luy sont domestiques & familiares, iette dedans son corps du coque Gnidien, de la scammonce, & autres telles drogues de loing-tain pays, qui n'ont aucune conuenance avec sa nature, & qui auroient plus-tost besoin d'estre purgees & expulsees elles mesmes, que puissance de vuidet ce qui nous moleste, fait le mesme que celuy qui se faschant de voir en sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du pays, pour l'en debusquer y instaleroit des Tartares, Arabes, & autres estrangers. Aussi est ce vne remarque fort commune que ceux qui ont ataint vn grand aagé en pleine & ferme santé, ne sçauent la plus part que c'est de Medecine: d'où est fort le prouerbe que la meilleure medecine est de ne point vser de medecine. C'est pourquoy le mesme Plutarque nous donne vn tres salutaire aduis de ia-

mais n'en vser sans tres-grande & vrgente necessité. Or où est ceste necessité au fait de question? La consideration seule de verole ou rougeole future peut elle nous imposer vne loy de necessité? Si ainsi est nous nous formerons autat de necessitez qu'il nous passera de craintes d'autres maladies par l'imagination, & tout d'une fuyte, comme à tout momēt la crainte des maladies nous talonne, rarement serons nous sans le gobelet medical en main, & l'Apoticaire en queue: cependant la nature, par continuation de cest exercice, habituee à se sentir aiguillonnee, semblable au cheual retif, se rebutera aux moindres rencontres des causes estrangeres, & se tirera en arriere si elle n'est violemment pousse par ces esperonnades accoustumees, non sans danger evident de secoüer à la fin son homme, & d'y succomber elle mesme. J'ay memoire à ce propos d'auoir autrefois leu à Rome l'epitaphe d'un Espagnol qui contient en substāce, que se portant bien, pour se mieux porter il se fit mourir, d'autāt que se purgeāt par preuoyance & sans necessité, il auroit mutiné & rebelé ses humeurs, qui parauant se

*quelquefois
la saignée
et purgation
par purgation
apporte de
grand maux*

maintenoient en leur alliance & harmonie naturelle. Peut-il pas arriuer en cas pareil que le sang de noz ieunes gens esmeu & eschauffé du medicament vienne à bouillonner, & de ses bouillons à esclore le defastre que nous esquiuous?

Je suis long à rapporter ces raisons, & leur donne tout le poids que ie puis, pour donner plus de violence à leur chute, car plusieurs en sont preoccupez, & tellement coëffez qu'ilz les iugent inuincibles. Je confesse qu'elles ne sont pas à reietter legerement, elles ont pour apuy l'experience, la voix du peuple, & l'autorité des doctes : mais leur consequence est dangereuse. Si nous les prenons cruëment. Ruminons vn petit le fait en faueur des populaires, & le distinguons par conclusion, pour le leur rendre plus facile à digerer.

Nous concluons premierement que quiconque conteste avec opiniastrété que les medecines laxatiues soient totalement & absolument pernicieuses & contraires à nature, conteste vne heresie tres-pernicieuse & contraire à l'utilité publique, attendu qu'il en retissit journellement des effets admirables, ou

soulagement de nostre nature.

Secondement quiconque preoccupé de ceste heresie mesprise de s'en seruir à sa necessité n'est pas sage, car c'est Dieu qui les a creés d'en haut (dict la sagesse) & l'homme sage ne les aura point en horreur, c'est à dire en mespris. La sagesse vse du mot de medecine, sous laquelle ie comprends tous les moyens necessaires que Dieu nous ouure pour nostre conservation : entre autres la purgation qui est l'un des principaux & plus anciens, voire autant ancien que la nature mesme, puis qu'elle de son instinct & mouvement propre l'a mis en vsage. Qu'il soit veritable, où est le Simpliste qui a donné cognoissance au chien du chiendent; au chat de l'herbe au chat; à d'autres animaux d'autres simples, desquelz ilz vsent pour se purger? En quelle eschole en ont ilz appris l'vsage? Qui a donné à l'oyseau nommé Ibis l'inuention de se purger par clysteres? Il ne la tient pas de nous, mais nous de luy, au raport de graues escriuains. Touts ces artifices viennent de nature, qui s'estant monstree liberale en la production de ce qui faiet à leur entretien, s'est monstree également charita-

ble à leur en descourir l'usage. Que si elle s'est monstree celle part liberale envers les brutes, elle s'est fait paroistre totalement prodigue en nostre endroict. Ouvrons les yeux, voyons s'il y a coin ou recoin du monde où elle ne nous fauorise de quelque purgatif à nostre usage, dont vn nombre infiny est exposé au plein iour sur la surface de la terre, pour nous tesmoigner à l'œil que comme elle nous a en singuliere recommandation, aussi nous rend elle toutes choses de tant plus communes que plus elles nous sont necessaires.

Mais si a elle conioinct du desboire & de la repugnance à l'usage : c'est vn enseignement tacite qu'elle nous donne de n'en point gouster que par regle de raisõ puis que celle du sens y repugne. Et à vray dire ie tiens pour troisieme conclusion l'abus & le mespris de ces liberalités en pareil degré de folie, fors que l'abus me semble la plus dangereuse. Car il s'en voyt assez qui mesprisants toutes drogues, se tirent de grandes maladies par la bonté seule de nature, sans que leurs corps en demeurent par apres apparemment afoiblys, ny leurs actions interes-

Nn 4

fees: là où au contraire la violence ou continuation desreglée des purgations a souuent reduict les plus forts & plus courageux si bas, qu'ilz ont eu peine de s'en releuer. Outre que l'on peut dire d'elles, en general ce qu'un ancien Philosophe disoit, avec moins de subject, des femmes, que c'est vn mal necessaire, d'autant qu'à peine en tirons nous ny bien ny contentement qu'il n'y aille du nostre. Bien qu'à vray dire rarement peut il nous reüssir aucun interest notable si nous nous y portons avec mediocrité.

Or si la medecine est vn mal, concluons en dernier ressort que le meilleur est de s'en passer qui pourra: mais si elle est necessaire du moins ne deuons nous pas l'auoir en horreur à la necessité disie, car d'en vser par volupté c'est estre insensible, d'en vser par complaisance c'est acte de temerité: si c'est pour quelque legere incommodité, c'est impatience: si par quelque terreur panique, ou imaginaire, c'est ou lascheté ou folie: si pour se redre le teint plus net ou plus passe, c'est vanité: si pour se rendre plus actif aux tables & beuuettes, c'est gourmandise: si par accoustumance, c'est imprudence. Som-

me la nécessité seule nous en fait la loy, c'est d'elle seule que nous devons la recevoir. Souvent les affections de nos corps nous y rendent tributaires, qui ne peuvent recevoir telle correction du régime, qu'il ne s'entasse humeurs sur humeurs, crudités sur crudités. Mais plus souvent celles de l'ame nous y rendent du tout esclaves; sur toutes nostre intemperance pire que brutale, semblable aux patrons de navires, qui sans celle fourēt dans leurs vaisseaux, & ne croient jamais avoir trop chargé, tant que finalement ilz sont contraints à toute heure d'espuiser la sentine. Si nous les ensuyvōs à remplir, ensuyvons les à vuidier, n'attendons point l'extremité, qui tousiours entraîne à sa suite la frayeur, & le danger, & souvent le naufrage. La nécessité de purger est extreme és maladies mortelles ou perilleuses, lors qu'il s'agit de la vie si l'on differe, & souvent l'issue en est douteuse & incertaine. L'on purge avec plus d'assurance & moins d'effroy par precaution, & si la nécessité n'en est pas petite, lors que la santé se sent menacée. La distance d'une de ces nécessités à l'autre n'est que d'un degré seul, sçavoir de la

santé à la maladie, de la maladie à la mort. La mort nous rait l'ame, c'est à dire l'acte premier, l'essence, & la racine de vie. La maladie nous rait l'action qui est le second acte, la fleur & le fruit de vie. Or comme les actions nous sont utiles, & nécessaires, de mesmes le sont les moyens qui s'employent à leur conservation.

Ce qui s'obiecte au contraire ne fait pas beaucoup à nostre des-avantage. Nous aduouons en premier lieu fort librement que le plus expedient seroit de regler le viure, & commettre le demeurant à nature, si nous la iugions capable d'elle mesme de secoüer le ioug: sans qu'il nous restast nulle doute du costé du patient. Mais le iuste meffy que nous auons ou de ses forces, ou de sa patience, nous fait ioier à bare seure, & mes-estimer le peu d'incommodité qui peut prouenir de la purgation, à comparaison du grand bien que nous en preuoyons. De tant plus que la diete mesme, tant recommandee d'Erasistrate & de ses sectateurs en a precipité plusieurs à des langueurs, à des extremittez deplorables, d'autres mesmes au tombeau, qui eussent infailliblement

ET ROUGEOLE. LIV. III. 567
receu du soulagement de ce remede.

La comparaison que fait Plutarque du corps humain avec vne ville, des naturels habitâs d'icelle, avec les humeurs superflües, des medicaments avec les Tartares estrangers, cloche des deux pieds: car ny les humeurs que l'on purge ne meritēt legitimemēt le tiltre de familiers & domestiques de noz corps, puis qu'elles leur sōt naturellemēt ennemyes: ny les medicaments ne se donnent pas pour estre substituez en leur place, ains pour estre expulsez quand & elles, ainsi qu'un coin chassant l'autre est semblablement chassé luy mesme.

Aussi toutes les drogues ne sont pas egales en violence à celles qu'il nous met en auant, ny leurs effets si outrageux qu'il se les figure, sinon en cas de mesus. Pour les corps plus tendres, & plus debiles, ou plus vsez nous nous contentons de mäne Calabroise, de fleur de casse, de de rhubarbe, de ius & infusion de roses, du sené leuantin, & d'autres medicaments benins, tant simples que composéz, dont nos boutiques sont pleines. Silz ont quelque qualité nuisible, nous les atrempons, nous les corrigeons, si

nonobstant l'estomach ou autre partie en resent de l'offence, elle est bien tost reparee: le corps n'en demeure ny cassé ny vse' quand on y procede d'une methode digne de la science & prudence medicale. Le malheur est que chacun ne scayt pas faire choix ou distinction des Medecins, du moins que l'on se garde de ceux qui n'en portent ny le nom, ny les marques.

Au demeurant si ceux qui moins aulent de drogues vivent plus sainement & plus longuement que les autres, c'est que la bonté de leur nature ou nourriture suffit d'elle mesme pour les maintenir longuement en vie & en santé. Le commun tourne le faict à contrepoil croyant que pour se passer de drogues ils iouysse't d'une pleine santé, au contraire parce qu'ils sont bien sains ils se passent de drogues. La consequence que l'on en tire est fatale, ou insupportable à ceux, qui, ou de naissance, ou par leurs desordres sont valetudinaires. Le proverbe que l'on allegue en confirmation de l'experience est sujet à caution. Si l'on ne l'entend sainement. Pour moy ie l'explique, que la meilleure medecine est de viure en telle

forte qu'on puisse se passer de medecine,
ou bien de n'en point user sans necessité.

Or le thresor de santé nous est si cher
que la iuste crainte de maladie voisine
tient lieu de necessité aupres des plus ad-
uisez. Je dis la iuste crainte, fondée en
bonnes & fortes coniectures, & non pas
en opinions imaginaires. Vous plaist-il
que nous remettions le iugement de ce
fait aux responcees de l'Oracle aphoristi-
que plus assurees que celles de l'Apol-
lon Delphique? Si estât exempt de fièvre,
tu desdaignes le manger, ayant mal de
cœur, tournoyements de teste, & amer-
tume de bouche, sçaches (dit-il) que tu
as besoing d'un vomitoire. Que si tu te
sens trauaillé de douleurs à l'entour du
nombril, & des lombes, avec pesanteur
de genoux tu as besoing de te purger par
le bas. Et plus auant il adiouste que si apres
le sommeil on sue copieusement sans cau-
se exterieure, c'est signe ou que l'on est
excessif aux viandes, ou que l'on a nece-
ssité d'euacuation. Notez qu'en tous ces
trois aphorismes il use du mot *δεῖ* qui
signifie auoir besoing ou necessité. De
plus aux deux premiers il use de celui de
αἴμα ou *κατὰ φύσιν* qui signifie pur

Hippocr.
4. aphor
17.

ibidem
apho. 20.

ibidem
apho. 41.

gation par haut ou par bas, par-ce qu'il represente les signes euidents de cacochymie, laquelle indique la purgation : mais au troisieme il vse du terme de *κένωσις* c'est à dire euacuation, qui cōprend sous soy la saignée & la purgation ensemble : il vse dis-je de ce terme general, d'autant que l'abondance des sueurs peut prouenir ou de l'abondance d'un sang louable qui requiert la saignée, ou des humeurs deprauees, qui demandent la purgation. Je montreroys par vne infinité de passages comme Galien à l'imitation de son maistre, purge par preuention des maladies, n'estoit que i'ay peur d'ennuyer le lecteur, & que des-jà il m'ennuye moy-mesme de voir ce discours si long : restent encore neant-moins quelques obiections qui m'y retiennent.

L'on obiecte que par ce moyen la vertu expultrice deuiant paresseuse & nonchalante à son deuoir. Cest inconuenient n'est point à craindre lors que l'on s'y porte avec discretion.

L'on adiousté que du moins elle s'habitue à implorer & attendre ce secours extérieur, & que l'on oblige la nature par accoustumance à s'en seruir desor-

mais. Galien niera ceste proposition, & ^{lib. de consuetudine.} respondra pour nous que la mesme cause qui nous y a obligez pour la premiere fois nous y peut obliger pour la seconde, que si la purgation n'a nulle part en la production de ceste cause, pourquoy dressons nous plus-tost la poincte de nostre accusation contre elle, que contre le defect de nostre propre nature ou de noz deportemens?

Finalemēt par forme d'aduis l'on met en auant le danger qui naist du trouble suscite par le medicament, & pour exemple on represente le defastre qui en prit à vn Espagnol. Doū ie tire trois beaux enseignemens qui seruiron de responce. Le premier est que par fois il arriue des coups de fortune en faict de medecine, és cas qui surpassent la science humaine, pour grande & releuee qu'elle puisse estre: mais cōme ces cas sont rares, & par dessus l'art, ilz ne se doiuent nullement tirer en consequence, ny empescher les voyes artificielles, ny leurs actiōs ordinaires. Le second enseignement desia touché cy deuant, est que la purgation ne se doit pas attenter sans bon ^{Hipp. 3. d. phor. 3639} subject, & sans bons aduis. Les corps

bien sains & vuides d'excrements ne la suportent pas legerement, elle leur abat promptement les forces, comme aussi à ceux qui vivent de mauuaises viandes, dict l'aphorisme.

Le dernier enseignement tres-considerable à ceux de nostre profession est qu'ou la qualité, ou la violence & agitation du médicament nous menaceroit de quelque tumulte ou reuolte interieure, nous soyons soigneux d'en preuenir les disgraces, tant par bon regime, que par preparation deuë & des corps, & des humeurs. Si nonobstant tout le soing & l'artifice que nous pourrions y conferer nous nous trouuons enlaçez dans les rets que nous fuyons, il est à presumer qu'il nous sera plus aisé de nous en releuer que si la prise fust arriuee le corps estant plein, & la nature oppressee & abatie sous son faix. D'où infere que si la purgation n'est du tout suffisante pour destourner la verole, ou autre maladie qui nous aguette, du moins elle en amoindrira la rigueur & le danger.

Second

Second Probleme.

Oserons nous bien estendre ceste licence de purger iusqu'aux enfants de laiët?

Ceux qui la refusent aux plus aagez qui desia de long temps ont l'estomach ferme & capable de recevoir & digerer les viandes plus solides, & consequemmēt fort assez pour soustenir l'effort d'un purgatif, iugez s'ils vous l'accorderont à ces tendrons qui pendent encores aux mammelles. Si leurs raisons susalleguees sont considerables és autres aages, elles semblent inuincibles en cestuy-cy. Aussi ont elles pour apuy l'adueu de ceux mesmes qui sont estat de la purgatiō. Voyez comme en parle Mercurial en son chapitre de verole, & de quel tiltre d'honneur il atiltre ceux qui purgēt les enfants de laiët autremēt que par le laiët mesme. Sa doctrine est fondee sur Hippocrate & Galien. *Mulier, capra, elaterium, & cucumer syluestrem comedēt s* (dit Hippocrate) *34.* *6. Epid. cōment. s. r.* *pueris purgatio.* La femme ou la cheure prenant le cocombre sauuage, ou le ius de son fruit, seruent de purgation aux enfants. Galien au cōmentaire nous ad-

00

uertit que ce quise dit particulièrement de l'elaterium, se doit generally estimer sur tous les medicaments, & de plus que ceste sentence est vn enseignement pour les Medecins de purger les enfans par leurs nourrices.

*parce que le
lait se fait
d'un hile uoy
harnent
parquet
chailon
guiffard qui
le prouuent
et le demontre*

Quand à moy ie reçois la sentence de ces oracles pour confirmatiue de ce que peu auparauant i'ay remarqué, sçauoir que le lait retient les qualitez & vertus du boire & manger, & les confere au nourrisson: Mais ie n'entends pas que de là l'on tire consequence qu'il ne faille auoir recours qu'à ce lait seul pour les purger, comme fait Mercurial qui pour authoriser son opinion adioust au texte de Galien que ie viens de produire, le mot de seul. En'quoy il ne fait pas tort à Galien seul, mais aussi aux ieunes Medecins qui par vne legere creance se laisseroient glisser à son erreur: & aux vieux esquels il obiecte l'autorité de Galien contraire à leur pratique ordinaire.

Sera-il donques pas plus à propos, & moins dangereux de resoudre le fait avec distinction, prenant garde comme la nourrice est disposée, & si elle abonde en humeurs vitieuses, ou non? Supposé

qu'elle y abonde, qui empesche que
l'on ne fasse d'une pierre deux coups;
commel'on dit, & qu'en la purgeant par
vn medicament vn peu gaillard selon la
permission de ses forces, l'on ne subuienne
par mesme moyen à son petit? le dicté
par vn medicament vn peu gaillard; pour
auoir experimenté souuentés-fois que
son effect ne s'estend que fort difficile-
ment & rarement à l'enfant, s'il n'est
poussé & aiguillonné de sa force, laquelle
se perd & se dissipe facilement par tant
de tours & destours que prend le medi-
cament, & tant d'alterations qu'il subit
auant qu'il paruienne aux mammelles.
Que si la mere nourrice est exempte de
superfluitez, & vous la purgez, ou ce se-
ra avec vn medicament leger, duquel on
ne pourra esperer que trouble pour elle
& nul fruiet, nulle action pour l'enfant.
Ou si le medicament est violent, il y a du
danger pour les deux. Premièrement
pour la mere, d'autant que le purgatif,
ne rencontrant pas son gibier, tournera
sa poincte contre le sang innocent, con-
tre les esprits, voire contre les parties
solides, esmouuera vne sedition vniuer-
selle par le corps, bouleuerfant toutes

ses facultez, & sur toutes les naturelles, d'où pululeront crudités en abondance, & maux nouveaux. Finalement il degenerera en l'humeur mesme cōtre laquelle son actiō estoit destinee. Sous la preuoyance de ces effects l'aphorisme nous aduise en termes generaux que la purgatiō est dangereuse es corps sains & bien disposez. D'icy l'on fera coniecture dece qui en est à craindre pour l'enfant. l'en laisse le iugement aux sages, & leur demande si en tel cas il ne leur sembleroit pas expedient, que laissant la mere en pleine iouyssance de sa bonne santé, l'on adressast le calice au poupon indisposé, ou pour mieux dire, quelques petites cuillerees de syrop ou miel rosat laxatif ? A la verité i'en vse librement & heureusement en cest aage, & trouue qu'il satisfait fort bien à mes intentions.

Voyla quand à la purgation, venons à la saignée.

Troisiesme Probleme.

Nousest-il libre de submettre les enfants à la saignée ?

Il est bon que le populaire enten de la

resolution de ces difficultés, pour fermer la bouche à ces calomnies, & se rendre moins reuesche à noz loys: celle que nous proposons est pleinement traitée en noz controuerses, aphorisme 3. question 10. Nous la vuiderons icy plus briefuement, & plus populairement.

Le fait est fort considerable, il y a des destroits & des escueils qui nous menacent, de quelle part nous enclinions. D'un costé le mal nous talonne pour nous surprendre si nous luy refusons ce remede. D'autre part l'habitude & la température de l'age s'y oppose, notamment auant la puberté. Voyons nous pas que la substance enfantine est tendre, & mollasse, & plus humide que nulle autre, & non moins chaleureuse? Son humidité la rend fluxile, sa tendre mollesse luy ouure les voyes à resolution, sa chaleur l'y pousse & l'y precipite. Ceste euacuation continuelle qui luy arriue insensiblement suffit elle pas pour espuiser la plenitude que nous supposons cause & presage de maladie prochaine? Ou si elle ne suffit, permet elle, sans prejudice notable des forces princières, que l'on attente vne seconde euacuation,

*Galen. 8.
meth. c. 7.
& alibi.*

si sensible, que les plus vigoureux en tombent souvent à cœur failly? Quelle raison d'habituer les corps dès le berceau à des euacuations estrangeres, & de les reduire sous l'esclavage d'une acoustumance reprochable; à la ruine de leur chaleur naturelle, & sous l'attête d'un dur & facheux repentir?

D'autre part le mal est à noz portes qui nous presse, & entreprend sur noz vies; les forces sont reparables, & non pas la vie. Mais y vail tât de l'interest des forces enfantines que l'on crie? Le m'en raporte à l'espreuue iournaliere que nous en faisons, pour ne point emprunter les exemples des Anciens qui ont saigné les enfants iusqu'à l'age de trois ans avec heureuse issuë. Que si les plus robustes en la fleur de leur age en demeurent par fois à cœur failly, ils s'en trouue reciproquement des plus foibles & plus delicats qui n'en demeurent pas plus afoiblys. Cela ne despend pas tousiours ni des forces, ni du courage, mais de certaines conditions indiuiduelles, & dispositions particulieres qui ne se descouurent ni aux sens, ni à la raison, ainsi à la seule pratique. Voyt on pas les enfants

mesmes fort subiects à de grands hemor-
rhagies sans qu'ilz en soient offensez?
Souuent la nature deschargeant de son
mouuement propre l'abondance du
sang qui les surcharge, les descharge en
mesme instant des pesanteurs, douleurs,
fiebres & autres accidents suscitez par
ceste surcharge. Et nous qui sommes les
ministres de nature demeurerons nous
les bras croisez à contempler ses œuvres
sans les imiter? Non non que la terreur
que l'on nous met deuant les yeux ne
nous porte point à ceste faictneâtiſe, mais
bien qu'elle modere nostre actiō. Ni l'age,
ni la grosseſſe ne nous eſpeſchent pas abso-
lument la ſaignee, diēt ce grand Celſe.

*Sed æſtimanda vires, & ex ætate & concep- Cæſus lib.
tione colligendum poſſit nec ne ſuperreſſe quod 2. cap. 20.
vel puerum, vel ſenem, vel in vna muliere
duo corpora ſimul ſuſtineat.* Belle ſentence
& en beaux termes. Il faut (diēt il) meſu-
rer les forces, & colliger de l'age & de la
conception ſ'il reſtera du ſang à ſuſifance
pour ſouſtenir & ſuſtenter ou l'enfant,
ou le vieillard, ou deux corps en vne ſem-
me.

Le dernier inconuenient que l'on re-
doute, ſçauoir eſt d'induire vne mauuai-

se acoustumance à la ruine de la chaleur naturelle, se refutera au Probleme suivant, outre ce qui s'en est dict precedement.

Quatriesme Probleme.

IE veux (dira quelqu'un) non seulement qu'il soit loisible mais aussi necessaire de saigner les enfants en extremité de maladie, ou, pour mieux dire qu'il soit loisible de ce faire par ce qu'il est necessaire, mais nous conseilerez vous le mesme par precaution?

Si mesmes au fort de l'orage des maladies aiguës on en fait conscience, que doit-on faire pendant le calme de santé? Qui ne condamneroit de folie celuy, qui preuoyant la tourmente, auant qu'en ressentir les efforts ietteroit en mer ce qu'il auroit de plus cher & plus pretieux, sans auoir recours au prealable à toutes sortes d'expedients plus vtils, ou moins dommageables pour soulager son nauire? Les bains, les frictions, les exercices, l'abstinence, seront ilz pas plus que capables d'espuiser le sang redondant en vn corps qui de soy mesme se fond par maniere de dire à veuë d'œil, & s'esuanoüit en fu-

mees ? Vous me direz que l'habitude Athletique, c'est à dire la grande plénitude de la masse sanguinaire, se doit vider promptement, *μη βραδέως*, non lentement, comme parle Hippocrate, & que son plus prompt, plus facile, & plus assuré remède est la saignée. Ouy bien aux Athletes, & à ceux qui sont en aage competent pour faire grands amas, mais non pas aux enfants qui ont leur euacuation naturelle si copieuse, & si assidue, que rien ne les peut presser d'en venir à l'artificielle hors l'extreme necessité. Au contraire plusieurs sujets les en diuertissent, entre autres la perte ou diminution notable de leur chaleur naturelle, & l'habitude qui se forme, & qui oblige pour l'aduenir à recourir au Chirurgien, ainsi qu'il a esté remonstré au Probleme precedent.

Ces raisons à mon aduis concluent fort à propos pour ceux qui n'ont atteint l'aage de puberté, si bien toutes leurs suppositions ne sont pas totalement receuables : Mais ie ne puis nullement les estendre aux autres aages. Auant l'aage de puberté il est difficile que la plénitude soit telle qu'elle ne puisse s'espuiser à loisir

1. aphor. 3.

Galen. 6.

aphor. 47.

& alibi

Gal lib. de

crur. rati.

per sang.

miss. c. 9.

par autres voyes que par la saignée, lors que la maladie nous menace de loing; toutes-fois l'impatience & le desordre continuel des ieunes gens nous peut obliger à la voye plus courte & plus asseuree, qui est celle icy. Passé la puberté en cas de repletion, & de crainte de quelque maladie dangereuse nul n'en fera refus comme ie croy; si ce n'est quelque auorton de l'Eschole d'Erasistrate: Ce qui se fait és maladies presentes avec necessité, se fait par preuention des futures avec vtilité, voire c'est vne espece de necessité, que les Philosophes appellent par supposition, à laquelle tant la preuoyance, que la condition humaine nous oblige, d'esquiuer & preuenir la necessité. Les bestes brutes poussées du seul instinct de nature vsent de la saignée par preuoyance. Les cheuaux marins

*lib. 8. hist.
natur. 26.*

monstrent la leçon aux Medecins en cet endroit (dit Pline) car se sentants faouls, & appesantys d'humeurs, & de graisse, ilz se portent à bord, cherchent quelque roseau poignant nouuellement coupé pour s'en seruir de lancette, si tost qu'ilz le rencontrent ilz s'en donnent dans vne veine de la cuisse, & en laissent escouler

autant de sang qu'ilz iugent neceſſaire pour leur deſcharge, puis rebouſchent la playe avec limon de la terre.

La meſme nature faiſt office de mareſchal aux cheuaux de Valaquie eſquelz elle ordonne & adminiſtre la ſaignee d'elle meſme hors maladie. Mais qui nous force de mettre en ieu ces exemples des beſtes? Comme ſi les actes de la preuoyance de nature eſtoient bornés, & reſtreints à ce qui les touche: ilz ſont à la verité ſi communs & familiers à toute noſtre eſpece en tous ages ſubieſts à plénitude, & en l'un & l'autre ſexe, mais principalement au féminin que c'eſt meſcognoiſtre ſes liberalités que d'en mendier les preuues hors nous meſmes. Faiſt elle pas acte de Medecin & de Chirurgien tout enſemble és ieunes gens, les ſaignant du nez? Es plus agés, par hemorroïdes? Es femmes, par les vuidanges ordinaires qu'elle leur procure de moys à autres tandis qu'elles ſont capables de generation? Qui ne voyt ces effets eſt au eugle: qui les meſpriſe, eſt ingrate, ou impudēt: qui ne les imite au beſoing, eſt ignorant ou inſenſé. Semblable à l'Epimethee d'Heſiode,

Qui de ſon propre mal fit ſon aprêtifage.

*La nature a
monſtré le
chemin à
l'homme &
luy a appris
tout ce qu'il
doit faire*

*Plutarque
et des
Romains.*

Les Anciens tenoient le temple de la Déesse Horta (ou Hora, comme depuis ilz l'ont nommée, Déesse commise à la garde des choses humaines) ilz tenoient dis-je son temple arrier-ouvert en tout temps, pour nous apprendre que ceux qui ont noz vies & noz santez en main ne doivent jamais fermer l'œil de leur preuoyance aux secours nécessaires à nostre conseruation.

Mais c'est prodiguer ou profaner son sang, dites vous, que de l'espandre auant la maladie; c'est faire comme celuy qui precipite ce qu'il a de plus beaux & de meilleur dans l'Océan auant la tempeste, & sans auoir recherché tout autre moyen de se sauuer, & de les sauuer ensemble. Belle comparaison, mais elle cloche. En premier lieu ce iet ou precipitation que l'on fait de ces meubles dans les ondes est infailliblement accompagné d'un extreme desespoir de jamais les recouurer, consequemment disposé à vne perte & ruine infaillible & desesperée: le contraire est du sang espaché, car la nature se sentant soulagée de son faix, use d'un pouuoir plus absolu sur ce qui luy reste, le gouuerne, le mo-

dere, & le tient en bride, sans qu'il se corrompe, qu'il s'eschauffe, qu'il s'effarouche ou se reuolte. Sa chaleur, qui est son instrument principal, comme vn feu deschargé du bois qui l'opresse & le suffoque, redouble sa vigueur, son action, ses effects, restaure promptemēt ses pertes, si aucunes y en a. Les frictions, les bains, les exercices, l'abstinence, & autres remedes que l'on pretend subroger à la saignée, ne sont pas sans danger où il y a grande repletion de sang, & ne font qu'auec peine, & longue patience, ou plustost auec longue impatiēce de la peine, ce que fait la saignée auec asseurāce, promptitude, & facilité.

Touchant l'acoustumāce, ce qui s'est dict de la purgation suffit pour contraquarrer ce qui se peut dire contre la saignée. L'adiouste neantmoins qu'il est beaucoup plus à souhaiter que l'on prenne coustume à vn bon remede, & bien asseuré, que de se soubmettre au fatal euenement d'vne maladie importune & dangereuse.

Iusques icy nous nous sommes assez, & peut estre trop exactement employez à la premiere & plus heureuse partie de

586 DE LA PETITE VEROLE
nostre intention qui est la preservative,
arriuant qu'elle soit ou negligee ou
frustree de ses fins la necessite nous
astreint d'en venir à la
curation.





LIVRE
TROISIÈME

SECONDE PARTIE

*contenant la curation de
petite verole & rougeole.*

Methode curative.

CHAPITRE I

MERCURIAL homme tresdocte,
& ailleurs tresexacte en ses écrits,
s'est montré vn petit court en c'est en-
droit. Il reduit toutes les indications
curatiues à deux chefs: le premier est de
procurer que l'expulsion de l'humeur se
fasse à la circonference, si tost que la vero-
le commence à paroistre. L'autre est
d'empescher qu'elle ne rebrouffe en ar-
riere, & qu'elle ne se campe és parties
interieures. Ceste methode n'a rien de
releué par dessus le sens commun, du

populaire, & outre qu'elle est defectueuse, elle est trop absolue? Car il n'est pas absolument receuable que l'on doive exciter ou promouoir l'expulsion verolique. Le plus seur est de distinguer si l'action de nature est entiere & parfaite, ou non. Si elle est entiere, qu'est il besoing d'ayde ou d'aiguillon? Nous auons deffense expresse en noz aphorismes (qui sont autant de decrets inuiolables) d'esmouoir, innouer, ou irriter en façon quelconque les Crises qui se fôt ou sont faictes entierement. Que si le mouuement de nature se trouue imparfait, alors le precepte de Mercurial doit auoir lieu. C'est à quoy conclud l'aphorisme en ces deux mots

*Hippocr. 1.
aphor. 20.*

2. aph. 21.

Tire pousse ou nature encline,
Par les lieux qu'elle te destine.

Les lieux destinez à l'expulsion du sang verolique sont les parties cutanees, ainsi que nous l'auons enseigné cy deuant, donques nostre intentiō butera à ce que le sang y soit porté. Or par ce que sous le nom de cuir nous comprenons les parties proportionnees au cuir, qui pour la pluspart sont ou interieures, ou dediees à quelque vsage signalé, nous prendrōs

garde

garde que le sort ne tombe sûr celles qui sont ou vtils, ou nécessaires à la vie, telles que sont les yeux, les narines, la gorge, les poulmons, les reins, les boyaux, qui assez ordinairement en ressentent des esclandres funestes ou tres-importunes, ou honteuses.

Nous voyla au bout des pretentions de Mercurial, que reste-il d'avantage? Puis que nous ne pouuons passer plus auant sous sa conduite, dressons nous les voyes de nous mesmes & profondons le creu de l'affaire sous le port de la definition. C'est sus elle que nous auons estably les discours precedents, c'est d'elle mesme comme de l'essence de la chose definie que nous deuons tirer noz indications, Nous auons monstre que la verole sont pustules vniuerselles & contagieuses, prouenant d'un sang boüillonnant, pousse & retenu au cuir, ou es parties proportionnees au cuir. Repassons sur toutes les parties nous adiufterons nostre mire à nostre but de ligne droicte. Et d'autant que des causes naissent & despendent les effets commençons par les causes.

Le sang boüillonnât est ce qui enfante

Pp

Hippocr. 2.
aphor. 22.
1. aphor. 2.

la verole & la rougeole, le sang bouillonne ou pour sa quantité excessiue, ou pour sa qualité. L'excès de la quantité requiert l'euacuation : le vice de la qualité, la purgation.

L'ebullition du sang est legere, ou violente; sans fiebure, ou avec fiebure; à perfection, ou à corruption. Si elle est legere & sans fiebure, ou avec bien-pen de fiebure & à perfection la nature d'elle mesme y prouuoir. Si elle est violente, & accompagnee de grande fiebure, ou à corruption; l'on la moderera par refrigerants proportionnez à sa grandeur. L'on coupera chemin à la putrefaction par desiccatifs; l'on retranchera ce qui se trouuera de putrescé & corrompu, ensuyuant l'inclination de nature.

L'inclination de nature est de mouuoir au cuir, mais son mouuement est critique ou symptomatique.

Symptomatique, dis-je, lors qu'il se fait aux parties interieures proportionnees au cuir; ou bien aux exterieures douces de quelque usage signalé, & tel mouuement se doit empescher & reprimer.

Le mouuement critique est parfait ou imparfait, le parfait ne se doit ny

pouffer, ny aiguillonner. L'imparfaict procède ou du défaut de nature, ou de l'opiniastreté de l'humeur, ou de l'indisposition des voyes. La nature défaut ou par oppression, ou par dissolution. L'oppression ariue par la quantité desmesurée, & se soulage par l'euacuation.

La dissolution prouient ou du peu d'esprits, & de leur tenuité, ou de l'intemperature du cœur, ou de l'habitude & tiffure rare de tout le corps: ou bien de l'acrimonie & malignité de la cause, ou de la violence des accidents. Les esprits fluets se retiendront par adstringēts & incrassants: leur petit nombre se restaurera & accroistra par odeurs, par potions, par aliments restaurants & corroborāts. L'intemperature du cœur se temperera par les contraires desdiez à son vsage. Les humeurs acres s'adouciront, les malignes se refreneront: finalement on obuiera aux accidents selon l'importance de leur grandeur, eu egart aux plainctes du malade.

A mesure que l'eruption s'aduance les pustules aduancent & s'augmentent en nombre, ou du moins en grosseur. Et lors elles tendent ou à resolution, ou à

suppuration. La resolution est ordinaire à la rougeole, & se remet pour l'ordinaire absolument à l'œuvre de nature. La suppuration se fait en verole. Donques si les pustules apres l'eruption parfaite sont crües & dures l'on les maturera & amolira: lors estant paruenues à pleine maturité l'on considerera si elles sont grosses, ou mediocres ou petites. Les petites s'espuisēt par benefice de nature. Les mediocres requièrent l'euacuation insensible qui se fait par deterfion & desiccation ensemble, au cas que l'humeur soit tenace: ou bien par desiccation simple, au cas qu'elle soit ichoureuse & fluxile. Les grosses se vuideront sensiblement par ouverture. Apres que les pustules sont vuides & desseichees restent les croustes, les taches, les vlceres & les fosses. L'on fera tomber les croustes par medicaments huileux & onctueux. Les taches s'effaceront par application de resolutifs, & deterfifs. Les vlceres se desseicheront & cicatriceront. Les fosses s'emplieront par remedes propres à rengendrer le cuir, ou autre substance approchante de la sienne.

Desployons maintenant les moyens capables de mettre à fin toutes ces inten-

rions susmentionnées, appellons à nostre secours le bon regime de viure. La Chirurgie, & la Pharmacie. Mais premièrement, pour contenter les apprentifs & les curieux, vuidons deux problemes qui se presentent sur ce chapitre, & qui ne pouroient pas estre traittez si à propos par apres.

Premier Probleme.

E*st il toujours expedient de prouoquer ou prouuoier l'action de nature en la Crise de verole ou rougeole?*

Mercurial le cōclud ainsi, cōme nous l'auons entendu, & veut que tousiours l'on pousse le sang verolique au dehors pour assister à nature. Dire ou croire qu'il ayt ignoré ou mesprisé l'aphorisme qui deffend d'attenter sur les Crises parfaites, ce seroit vn blaspheme contre sa science & son experience tant recognüe. Auroit il donques point estimé que toutes crises veroliques fussent imparfaites, attendu qu'elles se font lentement, & peu à peu: là où au contraire les parfaites sōt changements soudains, comme les definit Galien? Mais quel plus soudain chā-

gement ie vous supplie, que celuy de rougeole, qui souuent, semblable aux ephemerres, commence & finit en mesme iour? Voyons nous pas fort souuent la verole en son estat au second ou troisieme iour apres l'apparition? Les Crises vraiment parfaites qui se font par euacuation sont elles de necessite plus soudaines? Ou si elles ne se font pas plus soudainement les traiterez vous promptement, ou les irriterez vous comme imparfaites? Que respondrons nous, pour deffense de Mercurial? Disons nous que les Crises parfaites n'ayent nul besoin de remedes, consequemment n'ont aucune necessite de preceptes, & qu'à ceste occasion il est aisé à conclure que son dire ne doit auoir lieu qu'és Crises veroliques imparfaites? Ceste response seroit valable si tous ceux qui lisent Mercurial estoient capables de sa doctrine, & bien fondez en celle d'Hippocrate. Les meres gouuernees plus de passion que de science sont excusables, si par fois elles se rendēt importunes aux remedes, nonobstant que l'on les assure que le tout doit despendre de l'action seule de nature. Mais que iugerons nous des

Medecins qui procedent indifferemmēt & sans distinction enuers les vns & les autres, sinon ou qu'ils sont du tout ignorants du traictement conuenable aux Crises; ou qu'ils ne sçauent discerner les parfaites des imparfaites? Enseignons leur icy, s'ilz l'ont pour agreable, les marques des Crises veroliques parfaites.

Second Probleme.

PAr quelles marques discernons nous la Crise verolique parfaite de l'imparfaite?

Sera-ce par la quantité des pustules, tant en nombre qu'en grosseur? Le iugement pris de la quantité des eruptions est ^{1. aphor 23} fort trompeur dit Hippocrate, (l'vse du mot d'eruption, & non de celuy de deiection comme font quelques interpretes, qui restreignent à vne espeece d'euacuation ce qui se dict vniuersellement de toutes, attendu mesmes que le mot de *χωρέω*, duquel vse l'aphorisme, signifie generalement tout ce qui se pcusse ou se vuide). Or pour trompeur que soit ce iugement si n'est il pas à mespriser, lors principalement qu'il est apuyé sur d'autres coniectures qui symbolisent au mes-

me point: car de la seule grosseur des pustules, ores qu'elles soient en petit nombre, nous pouvons avec raison inferer la souplesse de l'humeur, & le domaine de nature.

1. aphor 2. Le mesme Hippocrate nous en donne deux autres marques plus generales, & plus assurees. L'une est le profit & soulagement que reçoit le malade par l'evacuation Critique; l'autre est la constance & fermeté de ses forces à la supporter.

Ailleurs il en adiouste vne troisieme qui regarde plus particulièrement les absces Critiques, du rang desquelz sont la verole & rougeole, là il commande par exprés que l'on prenne soigneuse garde aux excretions lors qu'il arriue quelque tumeur, pustule, ou enleueure au corps. (Il vſe du mot de *φύματα* qui comprend generalement toutes enleueures.) Et au cas que les excretions soient bilieuses, il y a apparence de quelques reliquas qui croupissent à l'interieur, desquelz nature ne s'est encore deschargée à l'exterieur. Si au contraire les excretions paroissent naturelles, c'est signe que tout va bien au dedans, & qu'il est plus à propos de donner ordre à la nour-

riture du corps, qu'à sa descharge.

Donques (pour reduire le tout en vn) lors que nous verons tous les accidents interieurs entierement amorrays ou fort amoindrys par l'eruption des pustules, qu'il ne restera que peu ou point de fiebre, ny chaleur, ny douleur; que l'on ne trouuera que redire aux actions animales, vitales, & naturelles, que les vrines, & deiections paroistront saines & loüables, & les pustules suffisantes en nombre, ou du moins en grosseur, nous aurons tort d'entrer en soubçon d'une Crise imparfaicte.

*Regime curatif, & premiere-
ment de l'air*

CHAPITRE II.

C'Est vn cas estrange, tesmoing irreprochable de grande foiblesse d'entendement, que les premieres impressions s'engrauent si profondement dans noz ames, charment tellement noz sens, & gagnent tant sur noz esprits, qu'il n'y a ny raison ny experience qui les en puisse effacer ou desraciner. L'opinion com-

mune est que les verolés doivent estre tenus fort chaudement, le vulgaire en est tellement coëffé & préoccupé, qu'il n'y a nul moyen de l'en faire desmordre, pour raisons ou considerations que l'on luy represente. Mais bien pis, crainte de deroger à ses chartres, il vous rend les pauvres malades si à l'estroit, qu'à peine leur permet il la respiration libre. Le soing excessif ne peut nuire dit la reigle du droict, ouy bien en fait de droict qui tousiours à besoing d'ayde & de poursuyte, mais non pas en fait de santé, qui va d'un pas plus egal & mesuré. Souuent le soing excessif des femmes est non moins preiudiciable qu'importun à ceux qu'elles gouuernent d'affection. La douceur de leur sexe les rend extremes en amour, & comme l'amour n'est iamais sans crainte, l'amour & la crainte les portent à toutes extremités. Il est bien expedient pour l'ordinaire que les malades de verole ou rougeole soyent tenus en air chaud & couuers, mais avec mediocrité, & discretion.

Pour mieux entendre le fait ie desire en premier lieu que les apprêtifs sçachēt que l'air exterior se porte dans noz

corps sensiblement ou insensiblement. Sensiblement par la respiration : insensiblement, par transpiration. La respiration se fait au mouvement des poulmons, par la bouche, & autres voyes amples & spacieuses. La transpiration se fait au battement des arteres par les pores insensibles de toute l'ambitudo du corps, ces mesmes pores qui donnent entree à l'air exterieur, donnent la sortie aux matieres vapoureuses, fuligineuses, & humorales desquelles naissent les maladies & infections cutanees.

Secondement il est à noter que le propre de la chaleur, est de fondre, atténuer, pousser, & resoudre les humeurs & vapeurs : ensemble d'ouvrir, dilater, & rarefier les conduits. Les effets de froidur sont totalement contraires, sçavoir est de glacer, incrasser, retenir & entasser les humeurs & vapeurs. Ensemble de boucher, restreindre & condenser les conduits sensibles & insensibles.

En troisieme & dernier lieu remettons nous en memoire qu'en la verole & rougeole le sang se meut de deux mouvements differents. Le premier est d'alteration qui precede & accompagne l'ebul-

lition. L'autre est local prouenant de l'expulsion qui s'en faict des veines au cuir. Eu egart à l'alteration qui induict l'intemperature chaude & feruide, l'air froid sert de correctif. Eu egart à l'expulsion qui requiert vne matiere subtile & penetrante, & les voyes libres & ouuertes, l'air chaud sert d'aiguillon & de furet, comme au contraire le froid n'y apporte que de l'empeschement & du destourbier.

Nous voyla maintenant entre le feu & l'eau, comme l'on diët, enuironnez d'indications contraires : tournez vous du costé du chaud vous augmentez la ferueur, vous redoublez la siebure au peril de la vie. Choisissez l'eau, c'est à dire le froid, vous repoussez l'humeur vers son centre, vous luy fermez sa sortie, bref vous vous opposez directement à l'intentiõ de nature. Qu'est il question de faire ? Puis que de toutes parts le danger nous menace, aduifons de dresser le fort de nostre batterie la part où il se trouuera plus eminent, sans negliger totalement l'autre. Premièrement au cas que la violence du chaud resoulde & dissipe tellement les esprits que le malade en

tombe en defaillance, ou syncope (qui est l'image de la mort) restaurons-le par vn air froid, & par odeurs cordiales. L'hyuer il suffira de donner air à la chambre, ou bien d'esteindre ou diminuer le feu. Les chaleurs estiuales nous obligēt par fois à rechercher la fraicheur par artifices, arrosant abondamment la chambre d'eau fraiche, la ionchant de fueilles de vigne, de rosier, de saulſes, de blanc d'eau, & autres de pareille temperature. La parfumant de fleurs & violettes de mars, de roses, de bois de santal, mezlez avec canfre, & autres drogues aromatiques froides, ou temperrees. Ce pendant le malade se tiendra couuert autant qu'il nous sera loisible, ou du moins l'on luy leuera petit à petit la couuerture, de peur que le froid ne se saisisse tout à coup de l'ambitude de son corps, & s'emparāt de ses petits pores, n'empesche l'issüe à la maladie.

Que si le malade a le cœur bon, mais au reste vne ardeur, vne fiebure desmesuree, l'air se tiendra mediocremēt fray, & la couuerture à l'aduenant, eu egart aux ages, aux temperaments, aux humeurs, aux coustumes, aux lieux, aux

temps, aux saisons de l'année, & à l'estat de la maladie.

Finalemēt s'il n'y a ny foiblesse, ny ardeur qui nous cōtrequere nous tiendrōs nostre malade si chaudement que son mal le requerrera ; moins chaudement toutesfois en rougeole qu'en verole (par ce que la cause de rougeole est plus chaude & bilieuse) ayant au surplus soigneusement l'œil sur les circonstances susmentionnées,

Plusieurs personnages d'autorité, ordonnent que le malade soit couuert & entourné de rouge. Le commun se rend fort obeyssant à ceste ordonnance, croyant aduancer par ce moyen la sortie de l'humeur peccante. Autres la tiennēt plus superstitieuse que raisonnable. Voyons, ce qu'il en faut croire.

Probleme.

Que sert, il au malade d'estre couuert de rouge, & de l'auoir à sa venë ?

Si le rouge a quelque faculté d'attirer le sang au dehors, elle git ou en sa couleur, ou en sa teinture, ou és deux ensemble. Si c'est en la couleur, suffit il pas

de l'auoir à la prospectiue ? Si en la teinture, est-ce pas assez d'en estre couuert ? Que si la faculté git és deux ensemble pourquoy n'appliqués vous à nud ceste couuerture sus le corps infecté sans interposition d'autres, pour iouyr pleinement du benefice de sa teinture ? Que n'en vsé vous cōme des onctiōs, des emplastres, des epithemes, & autres remedes doués de qualités plus efficaces que celles de vostre teinture ? Toute action naturelle se faict par le contact reel ou virtuel. Le reel n'admet distāce ny milieu. Le virtuel admet quelque distance, mais reglee & compassée selon la force de l'agent. Il admet vn milieu, mais à son aduantage. Au contraire les couuertures que l'on interpose sont desaduantageuses à celle de laquelle on attend les effects, car par leur espaisseur elles ferment l'entree à ses qualités : & par leurs teintures différentes, elles contrarient ses actions. Quand à la couleur rouge, son esclat est plus insupportable que favorable aux yeux douloureux, qui ne se sentent resiouys que de la verdure, & chacun sçayt les alarmes, & les assauts ordinaires que reçoient les yeux de noz verolés. Si vous attribuez quelque vertu attrăctrice à la

ressemblance & conformité qui est entre
 le rouge & le sang, comme fait Arcula-
 nus, vous aurez les Philosophes en teste
 qui ne recognoissent nulle action en la
 relation. Vous aurez des Medecins à
 voz oreilles qui vous feront mille conse-
 quences absurdes tirees de vostre positi-
 on. Quelle raison diront ilz, que la rou-
 geur ayt ce pouuoir sur le sang, & que les
 autres couleurs n'ayēt le mesme sur les au-
 tres humeurs esquelles elles symbolisēt ?
 Le drap blanc qui touche & couure im-
 mediatēment le malade sera-il pas sans
 action ? Du moins il rompera les coups
 du rouge qui en est plus esloigné. Si vous
 dictes que c'est par les yeux qu'il darde
 ses traicts, ya il pas danger que l'attrac-
 tion se fasse en mesme lieu, au préiudice
 du plus noble des sens, lequel nous
 munissons & remparons avec tant de
 soing contre les incursions de ce sang
 que vous luy attirez ? Mais parlons à
 l'auteur mesme, & luy fermons la bou-
 che par ses propres depositions. Arculan
 distingue les pustules veroliques par la
 distinction des couleurs, & nous en fi-
 gure des violettes, des vertes, des liui-
 des, des noires, Quelle affinité trouuez
 il à son verole avec le sang ?

vous entre le rouge & le sang doié de ces autres couleurs ? si le rouge a de l'action deuous nous pas en tel cas en craindre les euènements plustost que les desirer ? D'autant que son attraction ne s'adressant qu'au sang beau & rouge conforme à sa couleur, le noir ou liuide infect & vicieux restera au dedans sans frain & sans bride.

Je confesse à la verité qu'en ce faicticy & en vne infinité d'autres, il est plus aisé de reprocher les raisons d'autrui, que d'en produire aucune exempte de reproche. Neantmoins puis que nous y sommes, il en faut dire nostre ratelee. D'accuser l'observation dont il s'agit de quelque vanité imaginaire, ce seroit s'accuser soy mesme de vanité reprochable. Car elle est fondée sur des ordonnances receuës & approuuées tant des anciens que des modernes. Personne n'ignore en quel estat l'on tient la teinture d'escarlatte, qui s'en couure la teste, qui le cœur, qui l'estomach, pour les fortifier : ceux qui sont touchez de verole ou rougeole ont besoing de renfort vniuersel, pour subuenir au mouuement de nature qui est vniuersel, est-ce point à cest effect que

Qq

l'on leur ordonne le rouge pour couverture, deférant généralement à la couleur ce qui est particulier & referué à ceste teinture? Ou bien estendrons nous généralement l'ordonnance à tout ce qui est teint en rouge, attendu que presque tout ce qui s'employe à ceste teinture est de parties subtiles, & aperitiues? Ce qui ne se rencontre pas si communément es autres teintures desquelles la plus part ont de l'adstriction. Quand à moy non seulement j'approuue généralement la teinture rouge à l'effect de la question mais d'auantage ie seroy d'aduis que le malade en fust couuert à nud, notamment d'escarlatte: n'estoit que sauté d'y estre accoustumé, elle luy fust importune, & d'ailleurs que la fraischeur, douceur, & netteté des linges blans luy donnast de la commodité, & du contentement nonpareil. Du moins que l'on ne permette qu'autre couverture soit interposée entre l'escarlatte & le malade fors vn linceul bien delié, tant pour laisser plus libre entree à l'action de la teinture, que pour adoucir les douleurs externes fort coustumieres en telle maladie.

Voyla ce que nous deférons à la tein-

turc, que deſererōs nous maintenant à la couleur? Eſt il vray ſemblable que les yeux à la représentation ſeule des obiects communs puiſſent exciter des mouvements ſi admirables aux corps & aux ames que nous en demeurons rauys d'eſtonnement, & qu'à la représentation de leurs obiects propres rien ne ſ'eſmeue? Voyez comme à la rencontre d'un obiect effroyable, l'effroy ſe ſaiſit de l'ame, & le ſang du cœur. Iettez l'œil ſur quelque friand morceau, l'apetit vous en vient en l'ame, & l'eau à la bouche. A la ſeule entreueüe d'une ordure, l'ame ſe deſdaigne, & l'eſtomach bondit. Vne œillade charmerieſſe vous captiue l'ame ſous le ioug de concupiſcence, & rend les eſprits tributaires au deſbordement des ſens. Somme qu'en telles occurrēces l'ame ſe treuve eſmeuë, & ſoudain par reflexion rend le corps complice de ſes emotions, par l'entremiſe du ſang, des eſprits, des humeurs, des excrements. Drons nous pas au cas pareil que la rougeur d'arde vn certain rayon eſtincelant & brillant comme feu, qui de ſon eſclat paſſant des yeux à l'imaginatiō, eſucille & ſuſcite le ſang & les eſprits à reuolte

contre leur contraire, qui se trouuant forcé quitte le donjon pour se rendre maistre des courtines? Ou bien que ce mesme esclat empreint ie ne sçay quelle horreur en l'ame, semblable à celle qui naist par l'aspect du sang espandu, dont le sang & les esprits esmeus, esmeuent & irritent quand & eux la vertu expultrice à se descharger du fardeau qui l'agraue? L'effort de telle emotion se faict voir és taureaux, és coesd'inde & autres animaux irraisonnables qui s'eschaufēt, & s'effarouchent au combat à l'esclat de la rougeur. Donques que l'anciēne coustume tiēne lieu de loy, porueu que les yeux ne soint point offencez de douleur, d'autant que les objets trop sensibles redoublent leur offense.

Du manger.

CHAPITRE III.

C'Est chose bien recognuë que les viandes diuertissēt la nature d'agir cōtre la maladie, car tādīs que la chaleur naturelle se r'appelle & retire à l'estomach pour vaquer à la concoction, la cause du

mal se treuve desertee & abandonnee à ses mouuements propres. Neantmoins c'est vn faire le faut, les forces ne peuuent subsister sans aliments, ny la vie sans forces, ny la guerison sans vie. Or comme les aliments sont du tout necessaires à la vie, aussi leur reglement est le premier & principal apuy de santé, tant pour son reestablisement, que pour sa conseruation. Et tout ainsi qu'au milieu d'vne mer bouillonnante & tempestatiue le nauire batu des orages court risque de naufrage pour quelque faute bien que legere, de mesme le malade parmy les trauerses des maladies aigües, outré de douleur & de langueur, court souuent fortune de sa vie par vn desreiglement qui paroistra fort petit aux yeux du vulgaire. Miracle que le nombre des morts n'aille redoublant en vne liberté si licentieuse des malades, & de ceux qui leur assistent contre noz ordonnances. Perisse qui vouldra, pourueu que ny la coulpe, ny le reproche ne nous touche. Ce mort seruira d'aduertissement aux vns & aux autres, & à nous de descharge. Les plus aduisez se soubmetteront volontairement aux regles que ie m'en va leur

Qq 3

dresser.

En premier lieu ceux qui se trouueront exempts de tous accidents feront assez de se tenir en chambre chaudement, & de retrancher quelque chose de leur viure ordinaire à proportiō de leur appetit, vsant de quelque boüillon aperitif, s'il est besoing de contribuer à l'œuvre de nature, s'abstenant de viandes acres, de mauuais suc, & de difficile digestion, & se contentant d'un petit vin blanc ou claret, bien trempé.

Pour les febricitants on prendra garde si leur fiebure, qui pour l'ordinaire est synoche, va croissant, ou diminuant, ou si elle persiste en mesmes termes & degrés de chaleur afin de mesurer le viure à proportiō. Ceste fiebure comme aiguë, (c'est à dire briefue & dangereuse) requiert vn viure tenu (c'est à dire peu de viandes, ou peu nourissantes) la tenuité du verolē se doit regler selon l'idee & la constitution, c'est à dire la longueur ou briefueté d'icelle fiebure. Donques attendu que pour l'ordinaire elle paruiet en son estat aux premiers iours, auant, ou sur le poinct de l'eruption des pustules, aussi dès les premiers iours

nous la traiterōs de peu de cas y escheāt. Que s'il arriue au contraire qu'elle aille s'effarouchant de plus en plus, l'on retrāchera les pitances à mesure qu'elle s'accroistra, eu egart aux temps, aux saisons, & à la nature du malade. Reciproquement au descroit de la fiebure, les viures s'augmenteront.

La qualité des viures sera rafraischissante, & leur rafraichissement au niveau de la chaleur febrile. Les viandes acres, salees, douces, grasses & huileuses sont contraires à cest effect. Les acres & salees entant que chaudes : les douces, par ce que facilement elles se tournent en bile en vn corps fievreux : les grasses & huileuses, par ce que promptement elles s'enflamment. Nostre Hippocrate en ioinct de plus vn viure humectant en toutes fiebures. Ce precepte a plus de lieu en celle de rougeole, qu'en celle de verole : car la bile qui regorge en rougeole se veut humecter : les icheurs, & le Phlegme qui abondent en verole demandent la desiccation.

1. apheris.

En troisieme lieu le viure sera mediocrement incraissant & astringent pour remparer & fortifier les parties internes,

sans que neantmoins il tienne le ventre par trop referé. Finalement sur le point de la sortie des pustules, & tandis que nature se montrera tardive ou paresseuse en ses mouuements, l'on le rendra attenuant & aperitif.

L'heure plus commode à prendre le repas est celle qui donne moins de travail & plus de tranquillité. Si toutes heures sont egales, l'on ne changera pas celles qui sont coustumieres en santé.

L'ordre n'est point requis en vn viure simple tel qu'est celuy que nous proposons.

Notons que les mesmes qualités du viure qui sont propres & necessaires aux malades se doiuent ordonner aux nourrices, afin de rendre leur lait medical.

Iusques icy nous auons dressé vn banquet en idee, & nous sommes repeus de paroles, venons maintenant aux effets.

Nostre Hippocrate fait estat de l'orge és maladies aiguës; Rhasis, ce grand praticien Arabe, le recommande particulieremēt en celle dont nous traictons, & veut que l'on en vse si longuement que la fiebure dure. Il se peut donner entier

ET ROUGEOLE LIV. III. 614
bien parfaictement cuit, ou passé. Pour
le rendre adstringent l'on y adioustera sur
la fin de la cuitte des fueilles d'oseille
longue, & ronde, & de pourpier, des
groselles vertes ou rouges en leur saison.
Ou bien l'on y dissoudra leurs ius, ou ce-
luy de grenades aigres, ou vn filet de
vertjus, ou de vinaigre rosat. Si nostre
intention est d'ouurir nous y ferons par-
boüillir. Vn brin de thim, de persil, de
semences d'anis, si la fiebure n'est que
mediocre: ou si elle est fort violente nous
yferons de borrhache, buglosse, endiue,
desemences froides, & y dissoudrons du
ius d'orenges aigres & de citron. Ces
mesmes herbes, ensemble les laitues,
& espinards pour tenir le ventre mol,
seruiront en boüillons desquels l'on fera
porages, & panades s'accommodant au
goust du malade & se contenant es bor-
nes des indications susmentionnees. Les
Praticiens louient & recommandent les
lentilles, nous monstrerons en noz pro-
blèmes à quoy & comment elles sont
bonnes, de peur que l'on ne se trompe.
Du commencement, & pendant la con-
tinuation des ardeurs febriles l'on se con-
tentera de ces mets. Il ne sera nouuelle

pour lors ny de chair, ny d'œuf, ny d'autres viandes qui eschauffent & multiplient le sang, comme de pressis, de coulis, de consumeux, de gelees fines. Si la debilité du malade, ou son degoust extreme nous y oblige, nous les asaisonnerons avec les ius qui luy feront plus agreables. Ne laissons point eschapper de nostre memoire que pour la plus part ce regimes'adresse aux ieunes gens qui ont la chaleur forte, & se consument soudainement faute de nourriture, & à ceste consideration permettons que par fois l'orge, les potages, les panades que l'on leur prepare s'accommodent avec bouillons de chair de veau, mouton, volailles, poulets, pigeonneaux. Autresfois que l'on y dissout vn œuf fray. Voire mesme que l'on leur presente vn poulet ou vn pigeonneau rosty ou bouilly, ou quelque hachis de veau & mouton attrempé des ius refrigerants prealleguez. Au declin des ardeurs ces viandes leur seront moins suspectes: alors s'il est requis de pousser en auant le sang croupissant dans les veines, nous leur offrirons quelques figues seiches, des raisins de corinthe lauez en eau tiede, ou en vin blanc, des raisins de damas mondez

de leurs grains crus ou cuits, à leurs repas ou entre les repas. Ou bien si plus tost il est question de restreindre & fortifier, nous leurs donnerons pour fruit vne poire bien cuite, ou bien vne trenchade de cotignac, ou vn quartier de coin cuit ou confit au sucre & non pas au miel, car le miel se change aisément en fiel dans vn corps eschauffé.

Tandis que nous nous entretenons sur la mangeaille noz malades s'alterent, & attendent le gobelet avec impatience, du moins satisfaisons leur de discours.

Du Boire.

CHAPITRE III.

A petit manger bien boire dict le proverbe, auquel nostre oracle aphoristique semble s'accorder, lors qu'après ^{1. apho 15.} auoir limité & retranché les morceaux des fiebureux, il leur recommande le viure humectant pour subuenir à la secheresse qui les trauaille & les mine, car à vray dire, l'humectation consiste plus au boire qu'au manger, aussi le boire est dédié à l'assouuissement de la soif qui est vn

apetit de l'humide. Donques nous ne devons point estre eschars ou rigoureux envers les febricitants en matiere de boire, pourueu que ny l'œconomie naturelle, ny les parties à ce destinees n'en reçoivent nulle offence. Aux repas la quantité en sera telle que les viandes ne nagent, ny ne flotēt dans l'estomach, & que l'estomach n'en demeure ny lasche, ny refroidy, ny gonfle, ny tendu. Le viure liquide & refrigerant cy deuant ordonné peut diminuer la necessité de boire, consequemment moderer la quantité du breuuage. Hors repas l'on aura patience que la digestion de l'estomach soit faicte, & lors on s'en donnera au cœur ioye autant que l'on le iugera expedient.

Les qualités du boire conspireront aux mesmes fins que celles du manger, qui sont de rafraischir, humecter en la rougeole, desseicher mediocrement en verole, ouurir & estreindre selon les conditions declarees.

La tisane commune qui se faict d'orge entier cuit à perfection, de pruneaux doux, & de regalisse, tient le ventre bon, humecte grandement, ouure, & rafraischit moderement. Vous la rendrez plus

aperitiue si vous y adioustez racines & semences de fenoil & d'asperges, des figues seiches, raisins de passe mondez de leurs grains & de l'anis. La desirez vous adstringente & desiccatue ? Prenez les raisins avec les grains, & des pruneaux aigres, adioustez y racines & fueilles d'oseille, celles de plantain, les rapures d'yuoire, & de dagues de ieunes cerfs qui sont excellentes contre la malignité. Dissoudez y des suc de berberin, de groselles rouges, de grenades aigres, de citrō, limōs, oranges aigres, d'oseille longue & ronde: au defaut des ius vous auez les syrops. Notez icy vn grand bien pour l'assurance des malades, c'est que la pluspart des adstringents precedents sont quand & quand aperitifs. Le denombrement que ie vous en ay traissé me semble assez copieux pour en diuersifier & approprier les gousts & les vertus selon voz intentions: ie laisse neantmoins à la curiosité & à la diligence des Praticiens d'en faire plus grande emploite, & à leur prudence d'en bien vser suyuant noz preceptes. Les apprentifs en vsront en la forme suyuate qui leur seruira de modele pour en ordonner par apres de leur inuention propre.

lorsqu'ilz en seront capables.

Premièrement pour rafraischir, ouvrir & restreindre modérément.

Prenez racines d'oseille mondees de leur cœur vne once, rapures de corne de ieune cerf deux trezeaux, faictes les cuire en trois chopines d'eau iusqu'à consommation de la tierce partie, puis coulez le bouillon, & y dissoudez trois, ou quatre onces de sucre (plus ou moins au goust du malade) y adioustant vn filet de vinaigre ou le ius de citron ou limon s'il ayme l'aigreur. Le vinaigre blanc est plus incisif & aperitif, & le rouge plus adstringent.

Cest autre breuuage est plus adstringent & moins aperitif, & fort agreable.

Prenez eau panee autant que bon vous semblera, dissoudez y du ius de berbelin, ou de ribes, & du sucre à la volonté du malade.

Le pain le rend aperitif & attenant à cause du leuain. Vous luy accroistrez l'adstriction si en lieu d'eau pure vous en prenez de la doree, ferree, ou acierree. La refrigeration & l'adstrictiō doiuent auoir lieu aux premiers iours, la refrigeration pour rabatre l'ebullition; & l'adstriction pour fortifier les parties nobles. Mais au

progrès lors que la verole commence à paroistre, il est à craindre qu'un trop grand rafraichissement, ou trop d'astiction ne la retienne à l'interieur. Alors l'on accroit l'usage des aperitifs y employant mesmes des remedes chauds, eu egart néanmoins à la grandeur de la fiebre. Le breuvage suyuant y sera fort à propos comme plus aperitif, moins adstringent, & moins rafraichissant que les precedents.

Prenez vne poignée de lentilles mondées de leur escorce: vn pincet d'anis: trois libures d'eau. Faiçtes bouillir le tout iusqu'à cōsompction de la sixiesme partie, puis dissoudez y deux onces de ius de grenades aigres, douces, & du sucre à discretion, & l'aromatisez de demy trezeau de canelle. Faute de ius de grenades vous substituez trois onces de somsyrop, ou autant d'oxysacchara.

Autre de pareille vertu mais plus efficace
Prenez racines d'asperges, de plâtain, de fenail bien mondées, de chacune vne once: autant de raisins de damas mondez de leurs grains, ou bien de ceux de corinthe lavez en eau tiede: six figues seiches: vn trezeau & demy de rapure d'yvoir. Faiçtes bouillir le tout en six liures

d'eau à consomptiō du tier: puis y dissou-
dez du sucre, le clarifiant, & aromatisant
avec vn trezeau de canelle. Ces passules,
oultre qu'elles sont amyes du foye & de
l'estomach, elles tiennent le ventre libre si
elles sōt bien meures, les pruneaux doux,
& les cerises douces tiennēt bien le vētre
libre, mais ce n'est pas sans le relascher,
c'est pourquoy l'on nen doit vser qu'avec
discretion. Aussi doit on prendre garde à
la température de l'air, & du malade, &
à la vehemence de son ardeur, pour se
contenir es bornes de mediocrité en l'v-
sage des potions eschauffantes.

Je me suis parforcé de rendre le malade
capable de s'arisaire à son apetit sans
preiudice de sa santé, les friands au vin
me diront que les inuentionis peuuent
bien contenter leur soif, mais non
pas leur goust. Vn petit mot de

consultation sur leur re-
monstrāce, ensemble sur
l'vsage des lentilles.

Deux Problemes, l'un touchât le vin, l'autre touchât les lentilles.

CHAPITRE V.

Premier Probleme.

L*E vin est il absolument deffendu en ceste maladie?*

Tous les motifs que nous pouuons nous représenter semblent vnanimemēt conclure pour la partie affirmatiue, soit que nous iettions l'œil sur le vin, ou sur le malade, ou sur la maladie, ou sur ses causes.

Le vin est chaud, le malade en la ferveur de son aage, la maladie enflammee, & le sang bouillonnāt. Le vin est prompt & actif, le malade tendre & passif, la maladie aiguë, & le sang en emotiō. Le vin est turbulēt, le malade en trouble, la maladie en trouble, le sang turbulēt & troublé tout ensēble. Le vin dōne en teste, le malade l'a grosse & pleine naturellemēt, le mal y dresse le fort de sa batterie, & le sang y fume & escume. Le vin est cōiuré de sa nature contre les nerfs & les yeux, le malade les a de-

R r

licats & mollasſes, le mal est le ſieau des nerfs, & la ruine des yeux, les nerfs sont les ioüets des bouillons du sang, & les yeux sont l'abut de ses ſaillies. Bref il ne se remarque prise quelconque sur le malade que le vin ne descouvre proditoirement sous couleur d'amy, ny qualité ni substance qu'il n'arme & ne suscite cõtre son repos, ny poincte outrageuse qu'il n'affile & ne descoche à sa perte, ou à sa confusion. Toutes ces considerations, bien que tres-pregnantes ne destournerõt pas tousiours vn Medecin sage & sçauant de permettre le vin en petite verole ou rougeole. Je dis, pas tousiours, car le cas eschet fort souuent que ce seroit action d'ignorance ou de meschanceté de le permettre. Tandis que tout est en combustion, en inquiétudes, en plainctes, qui ne sçayt que le vin soit vn feu, vn seditieux, vn brouillon, & en donne, est ignorant : qui cognoist son naturel & le permet, est meschant. Mais posez le cas, s'il vous plaist, tel que souuent nous l'auons veu, sçauoir que le mal arrive sans fiebure, & sans aucun symptome remarquable : ou bien qu'après l'eruption faicte la fiebure, & les symptomes disparoissent, qui vouldra

trouver mauvais que l'on gratifie le malade d'un petit vin blanc ou claret, bien trempé à proportion qu'il y est accoustumé? Considérez que le corps s'en treuve agaillardy & la nature soulagée en son action. L'âge ne peut pas nous y empêcher, car desia nous sommes d'accord que l'enfant se peut nourrir au vin: & de plus nous y supposons la coustume. Sera ce doncques la maladie? Non, car ou sous le nom de maladie nous entendons les pustules seules: ou nous pretendons d'y comprendre la fièvre & les symptomes avec les pustules. Les pustules seules ne deffendent point le vin: si la fièvre ou les symptomes le deffendēt, leur autorité ne s'estendra pas plus avant que leur regne. Finalement ce n'est pas le sang comme sang, autrement il ne seroit jamais loisible de gouter vin. Ny comme bouillonnant, puis que par nostre supposition son bouillon se treuve rassé & temperé. Si vous contestez qu'il y reste un empyreume tel qu'au bois qui apres avoir passé par le feu, conçoit soudain la flamme, & se rallume à la moindre amorce. Je vous respondray que le vin qualifié, & attempé comme nous l'ordonnons, est

Rr 2

cōme vne poudre mouillée qui ne peut seruir d'amorce, à vn foyer de si peu d'arrest, de si peu d'effect, de si peu de resîstence. Et bien qu'il reste encore quelque chaleur extraordinaire au sang retenu dās les veines, neantmoins ce sang estant pur & naturel, & en son lieu naturel, se reduira facilement de son mouuement propre à sa temperature naturelle, se sentant plustost aduancé que distraict en ceste action par les qualîtés d'un vin qui à comparaisō des siennes, est censé plus froid que chaud.

L'on se souuiendra pour cōfirmation de ce discours que lors que i'eus l'honneur de traictier feu Monseigneur le Cheualier de Guise, Prince d'un sang, & d'un cœur chaud & genereux, dès le second iour de la sortie de sa petite verole, le trouuant exempt de fiebure, d'alteratiō, & autres symptomes qui l'auoiēt precedemment trauaillé, ie le mis au Necker, petit vin blāc d'Allemagne, vrayemēt oligophore, sans qu'il en receust autres accidents, sinō vn contentemēt extreme de se voir traicté si fauorablement.

Voyla ce que nous concluons touchāt le vin, parlons brieffuement des lentilles.

Second Probleme.

A quel usage employons nous les lentilles?

Auicenne en son traité de verole chap. 10. faisant recherche des remèdes aperitifs propres à avancer la sortie du sang verolique, fait estat d'une composition meslée de lacca, de lentilles escorchees & de dragacanthé. Arculan son fidele interprete, dict au commentaire que la lacca y entre pour eschauffer & corroborer les parties naturelles; les lentilles pour deffendre les intestins: & le dragacanthé pour les poulmons. Le mesme Auicenne au mesme chapitre, & apres luy Arculan, vsc des lentilles pour restreindre le ventre & le fortifier. Donques selon Arculan l'usage des lentilles n'est autre en verole sinon de deffendre le ventre & les intestins, & d'empescher leur flus.

Galien neantmoins leur attribue vne vertu deterfiue au 3. des facultez des simples chap 15. le suc des choux (dict-il) purge, mais leur substance restreint: si vous les cuisez iusqu'à trois ou quatre fois en diuerses eaux vous en verrez l'experience.

Rr 3

Le mesme se doit entendre de la Bete, & presques de tout ce qui est de saueur acre, nitreuse, ou salee, mesmes des lentilles, bien qu'elles semblent fort adstringentes au goust. Son discours est bien plus clair & plus distinct au premier de la faculté des aliments, ou faisant anatomie des lentilles il nous enseigne que leur escorce est fort austere & fort adstringeante, leur chair d'une substance terrestre & vn peu austere: leur suc d'une qualité contraire à l'astringente, & reciproquement leurs autres parties d'une faculté contraire à leur suc. D'où s'uyt clairement que si leur escorce estreint le ventre, leur suc le lache: si l'escorce bouche & resere les veines, & les autres conduicts, le suc les ouvre & dilate, si l'escorce & la chair espaisissent le sang, leur suc le subtilise. En s'uyte de ceste doctrine le commun des bons Praticiens vse des lentilles en verole, tantost à l'un tantost à l'autre de ces effects contraires. Vous me demanderez le moyen de separer toutes ces facultez les vnes des autres: Galien l'enseigne aux lieux susalleguez. Desia vous avez entendu cōme il veut que l'on cuise les choux en diuerses eaux pour separer leur substā.

ce vitieuse qui consiste au suc, de la terrestre qui consiste aux autres parties. Il dict de mesme des lentilles, sçavoir que cuites entieres par diuerses fois & en diuerses eaux elles desseichent le flux de ventre, & corroborent l'estomach, les intestins, bref le ventre entier. Donc pour faict contraire vous les ferez monder & escorcher, puis cuire vne fois seule, & en vne eau seule, afin que la decoction ne recoiue que le suc seul, sans meflange des autres parties.

Iugez amy lecteur combien il importe du salut des malades, & à nostre reputation, que tant nous que noz apoticares, nous rendions exactes & soigneux, nous à ordonner, eux à dispenser noz ordonnances : iugez combien la negligence ou ignorance des vns ou des autres est dangereuse & pernicieuse au publique, puis que la preparation seule dvne mesme drogue produict des effects du tout contraires. Le bien publique crie vengeance contre vn nombre infiny de meurtriers qui sous couleur de medecine, & sous assurance d'impunité font trafique ordinaire des vies & des santés humaines. L'interest particulier tant de

Rr 4

l'honneur de nostre profession, que de nostre reputation nous coniuire d'implorer les iustices & autoritez souveraines pour refrener l'audace presomptueuse de ceux qui ne se contentants pas de courir sur noz brisées, osent impudemment & malicieusement peruertir noz ordonnances.

Or pour surcroist de difficulté ie veux vous faire voir qu'il y a apparence de contradiction entre Hippocrate & Galien, voire entre Galien & soy mesme touchant les facultés des lentilles. Vous auez entëdu comme Galien les employt pour fortifier le ventre. Hippocrate au contraire dict qu'elles suscitent du trouble & du debat. Tous deux parlent des lentilles entieres avec leur escorces, & de faiçt Galien en son commentaire sur Hippocrate aduouë qu'elles font du trouble, & en accuse la diuersité ou contrariété de leurs parties & des facultés.

Ceste contradiction n'est qu'en apparence, car en effect il y a raison de part & d'autre. Hippocrate cuit les lentilles entieres, aussi faiçt Galien, il est vray : mais Hippocrate les cuit en vn eau seule, & Galien en deux diuerses. Ainsi Hippocra-

te retient le suc avec les autres parties, & Galien le separe. La separation qu'en fait Galien empesche le trouble, la confusion & meflange qu'en fait Hippocrate apporte le debat. Car le ius des lentilles se perd & se consume lors que vous les faites cuire en deux ou trois eaux diuerses espanchant les premieres, là où il se conserue avec la substance plus terrestre, austere & grossiere, si vous les cuisez en vne eau seule.

Auicenne a fort bien compris ceste distinction car au lieu susallegué, lors qu'il estoit question de pousser la verole en dehors, il a ordonné les lentilles mondées de leur escorce, & cuites en vn can seule, euitant l'adsriktion de l'escorce, & recherchant la vitiosité du suc. Au contraire où il s'agit d'astreindre & fortifier, il les ordonne toutes entieres, & cuites en deux eaux. Je m'estonne que son docte interprete Arculan se soit equivoqué en l'interpretation du premier texte, attendu qu'en l'explication du second, où il ne se parle que d'astreindre, il a fort bien remarqué que l'intention de son auteur estoit que la cuite se fust en deux diuerses eaux, afin que la vertu nitreuse qui

630 DE LA PETITE VEROLE
est superficielle, se consumast & disoi-
gnist de la terrestre. Il deuoit conclure au
reciproque que l'escorce estant reiettee,
& le demeurant cuit en vne eau seule, la
vertu nitreuse gisante au suc, comme su-
perficielle, se communiquoit plus facile-
ment à ceste eau, que la terrestre qui se
retrouuoit en la chair, & cōsequemēt
que la decoction en receuoit la vertu de-
tersiue & aperitiue, & nō pas l'adstriō.

*Des exercices, des veilles, & du
surplus appartenant au re-
gime de viure.*

CHAPITRE VI.

C'Eux qui se trouueront si legerement
traictés de verole que ny fiebre, ny
lassitudes, ny douleurs, ny desgousts, ny
autres accidents fascheux ne trouble-
ront leur repos, pourront, sans s'obliger
au liēt, se licencier à quelque leger exer-
cice de chambre: leger dis-ie, car ie ne
puis nullement approuuer ces courses
turbulētes qui se permettent aux enfans,
notamment apres repas, d'autant qu'el-
les les rendent estourdys, & eschauffés,

& leur emplissent la teste, l'estomach, les veines de vents, de vapeurs, ou de crudités. Les febricitants, & autres trauaillés d'accidents violents ou dangereux tiendront le liét, sans autre exercice, fors quelques frictions douces que l'on leur fera loing des repas, au commencement & à l'augment de la sortie des pustules, pour attirer & conduire les humeurs aux extremités plus esloignées des parties nobles, & solliciter l'action de nature si besoing fait.

Les veilles & le sommeil seront mediocres: les veilles excessiues enflamment les esprits & les dissipent, irritent & effarouchent les humeurs, aggrauent la fiebre, les inquietudes, les douleurs. Le sommeil immodéré est sur tout à craindre auant l'eruption, & au commencement d'icelle; par ce qu'il redouble la ferueur interieure, retire le sang au dedans, & l'y tient comme en bride, destournant & diuertissant l'expulsion qui s'en doit faire au dehors.

L'on tiendra le ventre ouuert par meslange d'herbes & viandes lenientes avec les adstringentes: si cela n'y suffit, on passera aux clysters ou suppositoires.

Ce pendant que l'on se souuienne d'estre circonspect & retenu en l'usage des viandes relaschantes, d'autant qu'elles sont bresche à la vertu expultrice des parties internes, qui en demeurent plus foibles, en sont plus exposées aux assauts veroliques, & moins capables de les repousser.

Que l'on entretienne le cœur gay, & l'esprit tranquille, repaissant le malade d'esperances, le consolant en ses maux, diuertissant ses pensées par petits contes facétieux, par instruments, par la musique, bref complaisant à ses affections, & contentant ses volontés autant que la raison le permettra. Arriere tous suiets de cholere, de crainte, ou de tristesse. La crainte tire le sang vers le cœur: la tristesse l'y retient comme en presse: la cholere l'enflamme, & l'esleue en bouillons, tous ces mouuements contrarient directement l'intention de nature & la nostre.

Le viure estant bien réglé nous donnera ordre que la chirurgie & la pharmacie marchent de mesme pied, & l'assistent en bonne ordonnance. Ouyrons en les moyens, apres auoir decidé vn probleme touchant l'usage des clysters.

Probleme.

POUVONS nous avec assurance mouvoir le ventre par clysters en petite verole, & rougeole?

Quelle assurance où les indications nous cōtrequarent? Les clysters propres à nostre vsage sont laxatifs, ou leniens. Les laxatifs tirent des intestins, & aux intestins: tirent des intestins ce qui y croupit, & bien iusques à là; mais au mesme temps ilz tirent aux intestins ce qui redonde aux autres voyes, par vn mouuement opposé de ligne droicte à celuy de nature, & à noz desseins. Les clysters leniens relaschent, & elangourissent la faculté expultrice des boyaux, là où nous nous sommes precedemment proposé de l'adstreindre & fortifier, pour preuenir le danger & les torsions d'une dysenterie mortelle.

Nous pouuons nous seruir de clysters avec assurance, & nous exempter des inconueniens qui en despendent par trois moyens.

Le premier est de s'abstenir entiere-ment des laxatifs violents. Le second de

meſſanger les lenitifs ou emollients avec adſtringents, afin de maintenir la vertu expulſiue en ſa force & vigueur. A cet effect nous n'y ordonnerons ny huiles ny graiſſes, ſignammēt en l'eſtat de la fieure, par ce que non ſeulement elles relaschēt & amoliffent les fibres, mais de plus elles ſont promptes à ſ'enflammer. Le troiſieſme moyen eſt d'aiguillonner les inteſtins par deterſifs, doūez de quelque nitroſité, ou d'y adiouſter vn brin de ſel avec quelq; leger adſtringent, ou il ſeroit dur à eſmouuoir pluſtoſt que d'vſer de violence. Exemple,

℞ ſerilactis caprini optimè depurati quart. iij. mellis roſati ſoluti ʒ 2 m. pro clyſteri. ou bien
℞ decoctionis hordei integri perfectè cocti cum furfuris macri. P. 1. quantum ſufficit mellis roſati colati, ſacchari rubri ana. vnc. 1. ſalis communis ʒ 1. m. pro clyſteri.

Exemple d'vn emollient, adſtringent, & refrigerant enſemble.

℞ maluar. althea, violar. endiu. lactuca, plātag. an. m. i. prunorū acidulorum par. iij. roſarum rubrarū a. p. i. f. decoctio A S in colatura q. ſuff. diſſolue looch de caſſia ʒ. vi. mellis violati ana. i. f. m. pro clyſteri.

Si le malade eſt ſuiet aux tranches l'on

y adiouſtera des fleurs carminatiues, ou bien vn brin d'anis, ou de coriandre preparee.

Notez que tous ces clyſteres ſont refrigerants par ce que nous butons tousiours à refrener les bouillons du ſang. Et au cas qu'il n'y euſt pas grande fièvre, les clyſteres de laiſt avec miel roſat ſe trouueront ſouuerains. Ce diſcours ſ'eſtend plus auant que noſtre propoſition, car il appartient mieux à la pharmacie qu'à la diete.

D'icy les Apoticaireſ apprendront à ne point paſſer legerement condamnation d'ignorance ou d'oubly contre les Medecins, lors qu'ilz ne verront ny beure, ny huiles, ny graiſſes ordōnees dās leurs clyſters malaſtiques. Pour moy ie laiſſe à leur liberte d'en pēſer ce qu'il leur plaira, pourueu qu'ilz ſe contiennent ſoubs les bornes de modeſtie, & ſoubs les loys du reſpect & de la fidelite deuē aux Medecins. Mais trefues pour ce coup avec les Pharmaciens auſſi bien ſ'agit-il de la diete, nous leur parlerons plus particulièrement par apres, maintenant auant que leur adreſſer noz ordonnances, nous nous trouuons preſſez de recourir à la Chirurgie.

CHAPITRE VII.

JE ne veux point icy remettre sur le
parquet si la saignée se peut faire au
deffous de l'aage de puberté, ià il est re-
sout qu'elle se peut faire, mais bien met-
on en doute si elle cōvient en la guerison
de verole. Et au cas qu'elle conuienne en
quel temps elle se doit faire, de quelle
partie du corps, & en quelle quantité.
Que si elle ne conuient pas, l'on demãde
quel autre remede deura se substituer en
son lieu. La viuacité des esprits rend la
raison tributaire à toutes leurs concep-
tions, & leurs conceptions pour la plus
part Problematicques, voire mesmes es
faictz de pratique, où il s'agit plus de so-
lidité que de subtilité. C'est ce qui a dōné
lieu cy deuant à tant de Problemes que
nous auons debatuz, c'est ce qui pre-
sentement encore m'occasionne de dres-
ser six Problemes sur ces poincts que ie
viens de proposer.

Premier Probleme.

LA saignée conuient elle en la guerison de
verole?

Je

Il treuve deux opinions diametralement opposees. La premiere bannit à perpetuité la saignée, & la repousse à cors & à cris: l'autre la recoit absolument.

Les causes du bānissement sont fondees sur la debilité du patient, & sur l'actiō de nature. On nous fait paroistre en imagination vn petit garçon au dessous de douze ans saisy de verole (car c'est en tel age que plus elle fait les failles) quelle apparence que les forces de ce tendron, qui d'elles mesmes s'espuisent & se consomment insensiblement par vne euacuation naturelle & continuelle, puissent supporter l'effort d'vne sensible & artificielle, au milieu des ardeurs, des douleurs, des langueurs, lors que de toutes parts, du sommet de la teste iusqu'à la plante des pieds, il se treuve plongé, & comme submergé dans les bouillons cuisants d'vne humeur corrosive & maligne: quel moyen de les releuer apres estre combatues de tant d'armes si puissantes, recrues de tant d'assauts, faillies pour tant de combats, atterrees par tant de secousses, si vous leur ostez le sang, & les esprits qui sont leurs susposts? Quel recours pour leur assistance, si au mes-

S s

me temps vous fermez passage à nature qui s'aduançe pour les secourir. Nature s'occupe à la coction de ce sang impur qui les afflige, s'efforce de le distraire & separer du plus pur, ià elle leue la main pour luy faire quitter le donjon, & le repousser des plus grands vaisseaux aux plus petits, & des plus petits, au cuir. L'art s'y oppose, r'appelle ce sang par l'entremise de la saignée, & le retire des veines capillaires aux plus grandes, & des plus superficielles aux plus profondes, fait vn nouveau Chaos plus confus & plus fordide que le premier. Tant y a que tout ce qui peut faire obstacle à la saignée, se trouue inseparablement vny en ceste maladie.

Il se voyt neantmoins des Medecins directement appoinctez en party contraire, lesquelz sous l'appuy du bon heur de leur experience, qui tousiours leur a reüssy selon leur desir, maintiennent absolument que la verole a besoin de saignée. Leur experience m'est vn peu suspecte, si veux-je l'establir & la renforcer par mes raisons.

Disons de grace qu'est-ce la verole sinon vn feu, vn bouillon? Quel plus

grand expedient pour rasseoir le bouillon
que d'esteindre ou diminuer le feu, &
pour diminuer le feu que d'en soubstraire
le foyer?

*Subtrahere ligna foco si vis extinguere
flammas.*

Tire le bois du feu pour esteindre la
flamme.

dit vn Poëte. La verole est vn trouble
prompt, dangereux & vniuersel : quel
doux Zephire plus à propos pour calmer
vne Mer bouillonnante, quelle bise
plus aëtine pour esquarter les nuës qui
ombragent l'air, que la saignée pour ap-
païser ce trouble? *Qua quàm orissimè,
ut à toto detrahit*, laquelle descharge tres-
promptement & tres-seurement tout le
corps de ce qui le moleste, dit Galien.
La verole est vne Crise : quelle aëtion plus
secourable à nature que de luy rendre
son fardeau plus leger par la diminution
qu'en fait la saignée? *Hac enim veluti sar-
cina deposita quod reliquum est liberius aggre-
ditur natura, coquit, secernit, excernit*. Car
la nature exempte & soulagee d'une par-
tie de sa charge comme d'un paquet bien
pesant, elle attaque, elle cuit, elle separe,
elle exclud plus librement ce qui

luy en demeure sur les espaules, disent noz bons praticiens. Finalement ce fardeau est le sang, qui redonde en façon telle ou que les vaisseaux en regorgent, ou qu'ilz ne peuuent regler les mouuements. Quel plus souuerain remede à cela, quel frain plus reserré que la saignée, qui est le commun refuge des affections plethoriques ? *Commune presidium earum que ex plenitudine sunt dispositionum*, ainsi l'appelle Galien.

Iusques icy nous auons entendu les motifs de saignée, ensemble les causes d'opposition formée par les hémophobes en faueur du populaire, qui tousiours se rend auare de son sang comme du tresor de sa vie. Je ne puis à la verité m'asservir à la suyte de ces grands saigneurs, qui pour quelques occasions legeres s'en monstrent prodigues : aussi ne dois-je pas pour gratifier aux imaginations erronnées d'une populace craintive, condamner à l'exil perpetuel vn remede autant necessaire contre les reuoltes du sang, qu'est presque le sang mesme pour l'entretien de la vie. Donques pour rendre sentence equitable il faut que ie tienné vn milieu, n'admettât ny n'excluant la saignée sinô

sous condition.

Ma sentence est qu'elle se doit faire en verole, deuant, ~~poulaire, & après~~ l'apparition des pustules, de mesme qu'és autres maladies, lors que les indications y conspirent, & rien n'y empesche, autrement non. Les doctes m'entendent bien, mais ie desire que chacun m'entende.

Pour ne point donner la peine au Lecteur de recourir au chapitre de la saignée preseruatue où nous auons tenu quelques discours à ce propos, il est à noter que le mot de saignée comprend deux choses, scauoir l'euacuation du sang, & la section de la veine. La saignée en tant qu'euacuation du sang, est indiquée par l'abondance du sang mesme. Toute maladie prouenant de repletion se guerit par euacuation, dit l'Aphorisme. En tant ^{z. aph. 22.} que l'euacuation se fait par la section de la veine, elle est du nombre des grands remedes, selon Galien & tous ses disciples: ^{lib de cor. per sangu. vijs.} consequemment elle est indiquée par la grandeur de la maladie naye ou à naistre. Ou à naistre, dis-je, car ce qui se fait à propos pour la guerison des maladies, se doit faire par precaution. La maladie est grāde, ou de son essence propre, ou pour

la violence & malignité de ses causes & symptomes, ou pour la noblesse & importance des parties lésées. La verole de son essence n'est pas grand mal, ce ne sont que pustules.

Mais la vehemencc & les mauuaises meurs de ses causes, l'impetuosité des symptomes qui la precedent, qui l'accompagnent, qui la suyuent, (car elle a son auant & arriere-garde) le nombre & la qualité des parties qu'elle offence, la rend grandement dangereuse & redoutable: & comme telle elle indique & implore vn grand & puissant remede. Quel sera ce remede? La Phlebotomie (dict Galien) s'il y a Plethore, ou bien la purgation, s'il y a Cacochymie. Conclusion que si la verole se monstre dangereuse, & le corps Plethorique & rien n'y empêche, l'on viendra à la saignée.

Qu'appellez vous vn corps Plethorique? dira quelque apprentif. Je l'appelle Plethorique en deux manieres. La premiere est lors que le sang est tellement abundant & copieux que les veines en sont pleines, rebondies, & tendues. L'autre est lors que les veines sont oppressees & aggrauées sous son poids, bien que la

quantité n'en soit pas fort excessive d'elle
mesme. L'explique ceste distinction par
vn exemple familier emprunté de Galien *lib. de ple-
mitudine*
(que l'on me pardonne si ie suis long,
mieux vaut la longueur que l'ignorance
ou l'obscurité) tout ainsi (dict ce grand
Docteur) qu'apres auoir beu & mangé à
exces l'on se sent l'estomach plein & ban-
dé, pour fort & bien constitué qu'il soit;
autres fois, lors qu'il est debile, l'on le
sent appesanty & greué ores que l'on
n'ait pas fait grand' chere. De mesmes il
arriue par fois que le sang fait distention
aux veines par sa trop grande quantité:
autrefois qu'il les surcharge, non pas
pour estre desmesuré ou trop copieux en
soy, mais parce qu'elles sont debiles. La
premiere espee de plethore ou repletiō
s'appelle aux escoles *ad vasa*: la seconde
ad vires. En l'vne & en l'autre nous em-
ployrons la saignée.

Nostre conclusion ainsi expliquée est
à l'endroit des arguments contraires ce
qu'un rocher au milieu des vagues. En
premier lieu tant s'en faut que ceux de la
seconde opinion puissent la renuerfer,
qu'au contraire ilz l'affermissent & font
plus à son auantage qu'à leur intention

propre : car ilz supposent vne conclusion simple & absolue qui doit estre conditionnee , & font d'une particuliere vne vniuerselle. Je demãde à leurs fauteurs si la verole estant legere , ou les forces du malade trop debiles , ilz passeront à la saignée ? Je croy qu'ilz auront bon egart à l'un & à l'autre. Le cas escheant au contraire s'il n'ya nulle plenitude, que feront ilz ? Ilz me diront peut estre que le desreglement du sang tesmoigne la surcharge *ad vires*, ilz se trompent , car ce debordement prouient autant & plus souuent du vice de la qualite que de l'excès de quantite , cõme nous l'auons fait clairement paroistre en nostre premier liure : or est il que le vice de la qualite n'estant point assiste de l'excès de quantite ne requiert nullement la saignée, si ce n'est par accident, ainsi que pour rafraichir la chãbre on esteint le feu, & on tire on le bois. Mais s'ilz ne nous representent autre subiect de saigner en verole que ceste cause accidentelle , ilz auront fort à faire à se deffendre contre les objections de la premiere opinion , qui n'ont nulle force contre la nostre, supposee que la saignée se fasse aux premiers

jours, lors que les forces sont encore en leur entier, & que la nature n'est pas si fort embesoinnee en son action. Car la coction, la separation, l'expulsion se font au progrès de la maladie, donques pour en auancer la perfection il est expedient (di& Galien) que l'on vuide du commencement, afin que la cause du malestant diminüee d'autant, nature y rencontre moins de resistance. Je ne veux pas nyer que là où la malignité se monstreroit extreme ou pestilente, il y auroit iuste subiect de craindre que la saignee ne renuersast & destruisist entierement les forces des parties princieres, principalement estant faicte par quelq; veine notable, & en quantité immoderee.

a. apho. c.
29.

Ceste responce est bonne me dira quelqu'un, mais elle ne ferme pas du tout la bouche à voz opposants qui vous attendent à pied coy sur la distinction des temps. Oyons ce qu'ilz ont à dire.

Second Probleme.

EN quel temps se doit faire la saignee?

Nous nous sommes desia declarez au

probleme precedent, & auons dict qu'elle se doit faire du commencement, C'est en general la doctrine de Galien que, là où il se rencontre quantité de sâg bouillonnant, l'on en vienne promptement à la saignée, auant qu'il se iette sur quelque partie noble. C'est en particulier celle d'Auicenne en faict de verole, que l'on en commence la guerison par la saignée, laquelle il recommande sur tout autre remede, limitant son temps iusqu'au quatriesme iour, qui est le terme plus ordinaire de sa sortie. Je dis en verole, car en rougeole comme la sortie est plus soudaine la saignée se doit faire d'autant plustost. L'experience fauorable authorise ceste doctrine, & la raison la produict, eu egart tant au malade qu'à la maladie.

Quand au malade, ses forces sont encore en leur entier, la violence de leur contraire ne faict son eschec qu'avec temps, dont il est à craindre quel mal croissant à proportion du temps, & les forces decroissant à mesme proportion l'occasion ne se perde de les soulager. La preuoyance de ce grand Hippocrate oblige la nostre de prendre garde soudain

dès la naissance du mal s'il est question de remuer, & de ne point différer l'action quand l'occasion se presente. Car la maladie n'est point vne action de droict, où l'on va prolongeant les dilays au bon plaisir des iuges, pour gagner autant de temps, c'est vne action de necessité où le dilaye importe de la vie. *iv ἢ τῆς* Hippocrate
ψυχῆς κινδύνος ὑπερθεσις. Or qu'il soit question de mouvoir en verole nous l'avons precedemment monstre par la rencontre qui s'y faict des indications pregnantes. Et au cas que l'on differe non seulement les forces vont en decadence par la continuation & surcroist des traverses languoureuses, mais de plus l'ennemy estant à mains fortes & armées campé au milieu de noz veines oppresse tellemēt leur vertu expultrice qu'il n'y a moyen qu'elle s'en desfasse, & lors la fiebure redouble. Ou bien ce mesme sang ennemy se glisse par le voisinage, & s'empare de quelque partie interieure, d'où procedēt vlcères incurables, dysuries, dysenteries, phtises, & autres accidents non moins deplorables. Ou si à la mal mercy il est repoussé aux parties exterieures, il les suffoque de son poids, il esteind ce peu de

chaleur naturelle qui leur reste, & les tire à gangrene & corruption.

Ces raisons semblent peremptoires, mais d'autre part il se peut faire des instances bien pressantes, pour prouver que la saignée se peut différer iusqu'après l'éruption des pustules. Qu'ainsi ne soit ie demande qui empesche qu'elle ne se diffère? Est-ce de peur que le mouuement du sang qui s'escoule à l'exterieur ne soit retardé ou diuertý, & que ce qui desia s'y est escoulé ne rebrousse en arriere? Ces inconuenients ne nous menacēt ilz pas autant ou plus auant qu'après la sortie? Est il pas plus aisé de dōner cours par où bon vous semble à vne eau retenue dans son enclos, que de la retenir & la retirer ensemble à vn mouuement contraire, après qu'elle a forcé ses vannes, & franchy ses digues par l'impetuosité de ses flots? De mesmes il paroist plus facile à nostre imagination de trasser vne route au sang fretilant encore dans l'enclos de ses veines, pour le conduire la part où il nous plaist auant qu'il ayt choisy sa course de soy mesme, que de luy rompre ses brisees, & le destourner de celles qu'il aura desia prises. De tant plus que la carriere luy est

bien plus longue & plus difficile du cuir aux veines capillaires, de celles icy aux mediocres, & des mediocres aux plus grandes, que simplement des veines aux veines. Donques il est plus à craindre auant qu'apres l'eruptiō de verole que la saignée ne tire le cours du sang à l'interieur, & n'empesche son mouuement à l'exterieur. Pour satisfaire à ceste instance ie dis que le mouuement de l'eau est fort different de celuy du sang. L'eau s'esmeut de sa seule pesanteur, qui la porte naturellement sur la surface de son centre, tandis qu'elle y treuve de la pante ou descente. Le sang sans s'astreindre à l'inclination de son poids, se porte & se guide où nature le pousse à toutes rencontres & differences de positions. Bien est-il vray, que, comme l'eau plus elle est copieuse plus elle est pesante, & plus elle est pesante, plus elle est forte & roide en ses mouuements, & plus rebelle aux agitations contraires: de mesmes le sang pour sa quantité excessiue est souuent indomtable en ses mouuements, & rebelle à ceux de nature. C'est pourquoy du commencement auant qu'il fasse ses saillies nous luy retranchons ses ailles, de peure

que d'un vol impetueux il ne s'élève par dessus la portee de nature, ou bien que de sa pesanteur il ne l'aggrave, & la renuerse elle & ses efforts. Soudain ce sang ennemy de nature affoibly d'autant fait ioug, ou du moins r'abbat ses efforts & sa resistēce. Soudain au contraire nature allgee par sa descharge, use de son plein pouuoir sur le demeurant, & en fait l'expulsion entiere & parfaite. Là où si au progrès de la maladie, apres qu'elle a soustenu de longs & violents assauts, apres qu'elle a employé toute sa puissance pour s'exempter de la tyrannie à laquelle elle est reduite, vous luy otez son suppost qui est le sang, c'est l'eneruer, c'est luy rompre ses coups, & de suite la faire succomber, exposant indiscretement sa foiblesse au branle impetueux de deux mouuements contraires.

Je n'entēds pas pourtant que l'on conclue absolument qu'en tous cas la saignée soit defendue apres la naissance des pustules, car la violence de la maladie, & la grandeur de la plenitude peuvent estre telles pour lors, qu'elles nous y obligerōt. Mais le cas escheant (dira quelqu'un) craindrez-vous pas ou que les forces ne

manquēt fatigues des alarmes precedentes, ou que l'humeur ne retrograde diuertye par la saignee, consequemment que la calomnie ne vous en demeure? attendu que la voix du peuple s'oppose à telle action, & qu'elle n'a pas faute de medecins pour adherents.

Je responds ce que respondoit Perian-der, que la bonne conscience est sans craincte. La conscience est bonne quand l'on fait ce que l'on doit, quand on procede selon l'art. Par apres s'il en reüssit mal la faute en est à la grandeur de la maladie, ou au manquement de nature, non pas au Medecin. Si nonobstant le medecin en est chargé ce ne peut estre que des ignorants, ou des malueillants. Vn homme de bien, de cœur, & d'autorité s'aquittera tousiours de son deuoir au mespris des calomnies, postposant les iniustes reproches, aux iustes regrets, & les accusatiōs precipitees, aux condamnations raisonnables. Voyla quand au temps de la maladie.

L'heure du iour la plus cōmode pour la saignee est celle en laquelle le malade est moins trauaillé. Galien se moque des Medecins de son temps qui bernoient

*lib. de cur.
rat. per sã.
myst. c. 12.*

lib de cur.
rap per s. i.
mij. c. 12.

l'heure de la saignée depuis vne heure ou deux après le leuer du soleil iusqu'à cinq ou six; ceste obseruation est receuable ou rien ne presse, ou n'empesche, mais à la necessité toutes heures du iour ou de la nuit sont egales.

Troisiesme Probleme.

DE quelle partie se fera la saignée?

lib de cu-
rurb. c. 20

Disons nous que pour tirer le cours de l'humeur maligne au plus loing du cœur, il faille ouurir la sofane? Ou bien se contenter des scarifications des jambes? A l'imitation de Galien qui se trouuant saisy de peste, s'exempta du peril par ce moyen, & avec soy plusieurs autres qui en vserent de mesme. Si vous dictes que ceste scarificatiō pourroit auoir lieu où la plenitude ne seroit pas grande, & autrement non. Voyez que Galien remarque par expres qu'en ceste peste susdicte il se rencontroit plenitude. Et pour monstrier qu'elle estoit grande, il adionste que ceux là guerissoient principalement, à qui on vuidoit grande quantité de sang. Et de fait il s'en tira à soy mesme enuiron deux liures

liures. Voyez que le mesme Galien au 4.
 de la conseruation de santé conseille que *chapit. 18.*
 l'on ouure la veine, ou bien que l'on sca-
 rifie les malleoles, où la plenitude se re-
 treüue : regeant la saignée & la scarifi-
 cation en mesme degré de valeur, &
 substituant l'un à l'autre. Mais pourquoy
 preferera-il la scarification des iambes à
 la saignée du talon, s'il n'auoit autre but
 sinon de faire reuulsion de la cause pesti-
 lente au plus loing du cœur ? Fut-ce point
 pour mesnager les forces ? Car la scarifi-
 cation vuide & dissout moins d'esprits
 que ne faict pas la saignée. Donques nous
 deuons suyure la mesme piste en verole,
 qui souuent est virulente ou pestilente.
 Du moins deuons nous faire choix de
 veines plus petites, & remotes de la fon-
 taine de chaleur. Des plus petites, par ce
 que leur euacuation est plus lente : des
 plus remotes, par ce qu'elles donnent
 moindre choc à leur principe. Ainsi en v'sa
 tres-heureusement Apollonius en ceste
 grande peste qui courut & rauagea toute
 l'Asie, n'administrant la saignée que par
 les veines hemorrhoidales, dont il aquit
 vne reputation admirable.

Ce discours est fondé en belles remar-

T 1

ques, il ne satisfaiſt pas neantmoins à toutes difficultés : pour ne nous y point embarraſſer diſtinguons des différences qui ſe reconnoiſſent des forces du malade, en la violence de la maladie & de ſes cauſes. Es lieu offenſez en la plenitude : car le ſang verolique n'eſt pas eſgal en tous corps, ny meſmes en toutes parties d'un meſme corps ſoit en qualité ou en quantité. Il n'heberge, ny ne ſe putrefie pas touſiours en meſme lieu : la putrefaction eſt par fois pl^u legere & plus ſuperficielle, autrefois plus malicieuſe, plus profonde, & plus voiſine du cœur. Les forces des malades ſont autant differētes entre elles que leurs ages, leurs temperatures, leurs habitudes, leurs nourritures, leurs demeures. Si le foyer du mal voiſine le cœur & la plenitude eſt grande, & les forces à l'aueuant, & rien n'y empêche, c'eſt ſans difficulté que nous devons choiſir quelque vaiſſeau capable qui ſatisfaiſſe promptement à noſtre indication.

*Galen. 19.
method. 11*

Telle eſt la Baſilique du bras droit laquelle regarde directement la ſource du ſang, & a vne alliāce grande avec la veine caue par vne voye royale, ample & large : auſſi l'appellons nous baſilique,

c'est à dire royale. La section des veines inferieures ne peut pas extirper les racines du mal supposé. D'où vient (dict ce grand Fernel) que souuent la vehemence de la fiebure nous contrainct de tirer du sang du bras aux femmes pendant leurs purgations, & aux accouchees lors mesmes qu'elles se purgent comme il appartient, bien qu'à la verité l'euacuation se doit faire en petite quantité. Si l'ouuerture des veines inferieures n'y satisfait pas au tesmoignage de cest Hippocrate François, beaucoup moins la scarificatiõ des iambes y pourroit elle satisfaire. Lors que Galien l'approuue en plenitude, il parle de la plenitude grauatiue; ou bien il s'entend au cas que les forces soient suspectes, ou que rien ne presse. Il l'approuue en la peste eu egart aux forces, comme desia nous auons dict. Au quatriesme de la conseruation de santé il fait mention expresse de plenitude aggrauante, tesmoing ces mots desquels il vse *ubi sanguinis abundantia grauatur*. Et de plus au mesme lieu. Il ne s'agit pas de la cure de quelq; maladie presẽte & presãte, mais de la preseruatiõ deuẽ aux laissitudes tẽsues & phlegmoneuses, qui sõt autãcoureurs &

2. met. c. 8

chap. 10.

2. aph. 5.

messagers de maladies comme parle
2. aph. 5. Hippocrate, & non pas maladies.

Notons icy vn aduertissement que nous donne le mesme Galien, & au mesme endroit, qui faict du tout à nostre propos. Lors que pour empescher l'esclandre dont la lassitude te menace tu te disposes à la saignée, prends soigneuse garde (dict il) si la tension poignante est fichée & arrestée à la poitrine, au dos, ou aux lombes : ou bien si elle est à la teste ou au col. Car en ce dernier cas icy tu dois ouurir la cephalique, notamment si la teste se treuve pleine ou chaude. Au premier cas tu ouuriras la basilique. C'est la consideratiō mesme que nous deuons nous représenter en verole, prenant garde en quelle de ces parties la chaleur, la tensiō, la pesanteur, la douleur sont plus fixes & fermes, afin de choisir la veine plus correspondante à nostre pretētiō. Je dis fixes & fermes, car les symptomes passagers comme ilz ne monstrent point de cause stable & essentielle à la partie qui les resent, aussi ne nous obligent ilz pas d'y dresser la pointe de noz remedes. Or tout ainsi qu'és affections qui se campent au dessus du foye Hippocrate com-

4 aph. 39
Et ibi Gal.

mande que l'on saigne du bras, de mesmes il ordonne qu'és infirmités des parties inferieures l'on ouvre les veines inferieures. Donques si la verole exerce la violence de ses rigueurs sur les reins, la matrice, la vescie, le fondement, l'on ouvrira les veines inferieures. Si de plus il y a retention de quelque euacuation hæmorrhoidale ou menstruelle nous aurons double subject d'ouvrir ces mesmes veines qui sont celles du genoil, pied, des maileoles, les hæmorrhoidales.

Quatriesme Probleme.

Mais que dirons nous d'Avicenne qui semble preferer l'ouverture des veines du nez à toutes autres?

Car apres auoir dict que le plus souverain remede contre la verole est la saignée que neantmoins elle ne doit point se faire si la plenitude de sang n'est vehemente, il ordonne par expres la seule saignée du nez, & non autre, mettant en auant trois raisons qui la rendent singulierement recommandable. La premiere est qu'elle retranche la plenitude. La secõde qu'elle conserue & tient en seure garde les par-

ties superieures contre la malice verolique. La troisieme qu'elle est facile & fort familiere aux enfans. Adiouffons y s'il vous plaist, pour gratifier aux dames, que la plenitude de la teste estant diminuee & amoindrye par telle saignee la face en demeure moins surchargee & deshonorée des boutons. Ces raisons s'ont elles suffisantes pour nous porter indifferemment au conseil de ce Prince des Arabes?

Non il est necessaire pour n'y point faillir que nous auissions si le reste du corps est plein & abundant, en sang ou non. S'il l'est, l'art nous prescrit l'euacuation vniuerselle, qui se fait par l'ouverture des veines du bras, auant que venir à la particuliere. D'autant que le corps estant plein la saignee particuliere charge & oppresse la partie qu'elle pretend soulager, en luy attirant ce qui regorge es autres. Que si la teste seule se trouuoit surchargee de sang excessif, & comme aggrauee & appesantie sous le fais, ou trouuaillee d'une certaine affectiō vlcereuse, ou bien les muscles des tempes appelez crotaphites, tendus & bandés, sans chaleur, ou avec chaleur extraordinaire

*Galen. in
arte parua
cap. 25.*

*Galen. lib.
de cur. rat.
per sangu.
miss.*

(comme parle Galien) alors en toute
 assurance l'on pourra suivre l'avis d'A-
 uicenne, notamment si le malade est na-
 turellement enclin à hémorrhagie, de
 laquelle il ne se feroit resenty de long
 temps. Si doncques nous ne trouuons
 meilleur de nous arrester à celui d'Hip-
 pocrate, qui nous propose la section de
 la veine du front aux douleurs posterie-
 ures de la teste, comme reciproquémēt
 Galien atteste auoir souuent guery des
 fluxions inueterées sur les yeux par l'ou-
 uerture des veines posterieures. L'occafion
 se presente ordinairement de faire ex-
 perience de ce remede Galenique, car il
 y a peu de parties si rudement traitées
 de verole, & si souuent que les yeux.

3 in 6. Eps
 dem. 27
 5. apho. 58
 & ibi Gal.

Cinquiesme Probleme

A Duenant que les forces ne permissent pas
 la saignée à quoy aurions nous recours ?

Nous auons monsté en noz contro-
 uerses par Galien mesme, qui neâtmoins
 semble d'opinion contraire, que les for-
 ces ne donnent point d'indication pour
 la saignée, mais bien contre la saignée,
 d'autant que leur indication ne tend qu'à

3. aphor.
 quest. 8. §
 2.

leur conseruation propre, l'à où au contraire la saignée d'elle mesme & de sa nature diminuant le sang & les esprits ne peut qu'elle ne fasse bresche aux facultés, qui en despendent. Je dis d'elle mesme & de sa nature, car par accidens elle les soulage lors qu'elle les descharge du sang excessif qui les oppressoit. Or si la saignée contrarie aux forces, elle ne peut legitimelement estre faicte sans leur permission.

Cela supposé & déclaré en faueur des moins sçauants, ie conclud premieremēt qu'ores que la grandeur de la plenitude, & de la maladie ensemble requissent l'ouverture d'une veine ample, & capable de subuenir promptement au danger qui nous menace, neantmoins où nous tomberions en mesfi des forces, soit en consideration ou du bas age, ou de l'habitude & temperature du patiēt, ou de quelque autre cause suffisante tant interieure qu'exterieure, nous nous contenterions de prendre les veines des mains au lieu de celles du bras, ou celles des pieds, au lieu des mallcoles; Ou bien nous employrions des sangsues au lieu de lancette. Car la petitesse de leur poincte faict que le sang n'estant pas si prompt & impetueux en sa sortie le malade en est moins de-

bilité. Ceste poincte dis-je, peut bien servir de lancette aux enfans qui ont la peau tendrelette, & le sang subtil; elle peut bien suppleer au defect de la saignée lors qu'elle se rencontre dans quelque vaisseau notable, mais à ceux qui ont le cuir dur, ou le sang grossier elle ne fait pas grand effect, ou si la sangsue ne s'applique sinon à quelques petits rameaux, elle ne fait évacuation que de la partie même à laquelle elle s'applique, ou de celles qui la voysinent de plus pres, sans profiler le creu.

Les scarifications se substituent à la saignée, particulièrement és personnes blanches & charnues, par ce qu'elles ont les veines petites & de sang subtil. Nous avons allegué precedemment l'exemple de Galien qui nous apprend de nous en servir quand les forces nous sont suspectes. Si les scarifications sont profondes l'évacuation en est plus copieuse, & son effect redonde iusqu'aux parties plus éloignées. Si elles sont superficielles, le malade en est moins debilité, mais le corps moins deschargé. Leur attraction se peut fortifier & accroistre par l'application de vètoises aux parties scarificées.

*Galen. lib.
de cur. rat.
per sangu.
misp. c. 11.*

Que si les forces se trouuoient si basses qu'elles ne peussent souffrir aucune euacuation sensible nous nous contenterions des ventouses simples sans scarification. Ou bien de frictions telles que le malade pourroit supporter sans incommodité.

Ces derniers remedes conuiennent principalement apres la sortie de verole, lors que non seulement l'exces de la quantité nous incite à vuidier, mais de plus que le port & inclination de nature nous monstre le chemin que nous deuons suivre, qui est du centre à la circonference.

Sixiesme Probleme.

Quelle quantité de sang tirerons nous à quoz malades?

30. contin.
mentin.

Rhasis ce grãd Praticien Arabe, est d'avis que par fois on en tire iusqu'à defaillance de cœur, tant pour espuiser la plenitude, que pour reprimer l'ebullitiõ du sãg. En quoy il a Galien pour autheur la raison & l'experience pour apuy. Galien, le tresdocte entre les experts, & tresexpert entre les doctes, assure qu'il n'y a remede si efficace cõtre les fiebres sinoches que la saignée iusqu'à lipothy-

mie. Et le prouue par deux exemples de *2 meth. 4*
 deux adolescens, desquels l'un trauaillé
 de fièvre synoche sans putrefaction,
 l'autre de synoche avec putrefaction,
 tous deux receurent guérison par ce mes-
 me moyen. Sa raison est qu'ilz en demeu-
 rerent soudainement rafraichys, & de
 fait le premier en fut si promptement
 soulagé, que ceux qui y assisterent s'es-
 crioient par forme de gaufferie, que Ga-
 lien auoit esgorgé sa fièvre. Galien ad-
 iouste qu'outre le rafraichissement, sou-
 uent, par benéfice de nature, il succede
 vne seconde euacuation, ou par le ventre,
 ou par vomissement, ou par sueurs. Tout
 ce discours fait du tout à l'opinion de
 Rhasis, & satisfait aux intensions esquel-
 les nous deuons dresser nostre mire. En
 premier lieu la fièvre verolique qui
 nous meut à la saignée difficilement
 peut elle estre autre que synoche, sans
 putrefaction, ou avec putrefaction. De
 plus Rhasis suppose qu'elle soit con-
 ioincte avec plénitude, qui est l'autre
 indiquant de la saignée, duquel Galien
 ne s'est point oublié, car il l'a représenté
 par la tention que le premier adolescent
 resentoit en tout son corps. En troisiéme

lieu nous desirons que la nature de son mouvement propre pousse & expulse le demeurant de l'humeur vitieuse par les voyes destinees aux sueurs, conformément à ce que Galien nous en promet.

Ceste opinion est fort plausible & soustenable en theorie, mais la pratique en est dangereuse, car si la medecine est coniecturele c'est principalement en ce qui touche la quantité du remede, laquelle doit croistre & descroistre à mesure que les indications non seulement des remedes, mais aussi des forces croissent ou descroissent, en quoy il est fort aisé de se tromper, & d'outrepasser les bornes, tesmoins ces trois Medecins qui, au rapport du mesme Galien, rendirent leurs malades morts sur le champ cuidants les rendre seulement à cœur failly. Le meilleur & plus seur aduis est de partager la saignée, & la reïterer vne, voire deux & trois fois si la plenitude le requiert, ayant soigneusement les yeux sur la contenance du malade & sur le cours de son sang, & les doigts sur son pouls de fois à autre, ainsi que l'auoit nostre Galien sur tous ceux qu'il saignoit.

Or ce qui rend la quantité de l'euacu-

*Galen. lib.
de cur. rat.
per sangu.
miss. 12.*

ibid. c. 13.

ibid. c. 12.

ation du sang d'autant plus coniecturele, est en partie la nature du malade qui ne se peut exactement cognoistre: en partie la temperature de l'air de laquelle nous sommes incertains pour l'auenir. Qui est la cause, dict Galien, que nous tirons moins de sang à aucuns que ny leur plethore, ny leur maladie ne le requierent, comme aux enfans à cause de leur temperature chaude & humide: aux blancs, & à ceux qui ont la chair tendre & molasse, ainsi que les Gaulois (c'est l'exemple de Galien, noz grands saigneurs y prendront garde) aux blancs dis-je, & mollasses, à cause qu'ilz ont le sang fluët, & la texture rare. Aussi en tirons nous moins pendant les iours caniculaires, és regiōs, & faisons feruides, à cause des chaleurs: & reciproquement és regions & constitutions contraires nous en tirons moins, à cause de la froideur. Voyla les considerations principales esquelles nous deuōs niueler la saignée en toutes maladies, & notamment en petite verole & rougeole, de tant plus qu'il est à craindre que les veines amples & profondes espuisées par vne euacuation copieuse faicte tout à coup, ne succent & tirent l'infection es-

*Gale. ibid.
cap. 14.*

de sani-
tate tuen.

parse à la circonferēce, de mesmes qu'au
tesmoignage de Galien, il arriue és lassi-
tudes phlegmoneuses que ce qui est desia
hors des veines y est attiré de nouveau
par la saignée. Voyons maintenant cōme
nous nous comporterōs en la purgation.

De la purgation curative.

CHAPITRE. VIII.

LA distinction des temps se fait diuer-
semēt és maladies, & à diuers vsages.
Nous auons distingué ceux de verole en
deux manieres, sur lesquelles nous auons
basty & fondé nostre methode curative.
La premiere est tiree de l'action des
causes : la seconde est puissee de son essen-
ce. Ses causes produisent diuerses actions
deuant, pendant & apres l'apparition des
pustules, dont les effets nous obligent
de recourir aux remedes, desquelz au-
cuns butent directement contre les ef-
fects mesmes, autres dressent leur mire
contre les causes. Entre ceux icy nous en
auōs deux de signalés, qui sont la saignée,
& la purgation. Nous auons discoursu du
premier autant qu'il estoit necessaire à

nostre subject, reste d'apprendre quand & comment nous pourrons employer le second. Continuons la dispute à nostre ordinaire, le feu esclatte des caillous par leur entrechoc mutuel, faisons esclatter la lumiere de verité par l'entrechoc des raisons contraires, oyant les deux parties nous rendrons iugement avec plus d'assurance.

Premier Probleme.

L*A purgation se doit elle administrer auant l'eruption des pustules?*

Tout ainsi dict Galien que la saignée s'ordonne ou pour l'abondance du sang, ou pour la grandeur de la maladie, de mesmes l'impureté du sang avec la maladie grande, implore la purgation. Or est il que souuēt, voire ordinairement l'impureté du sang nous enfante la verole, pourquoy donques si nous auons accordé la saignée à son abondance, refuserōs nous la purgation à ceste sienne impureté. Sera-ce d'autant que du commencement la nature impure est encor crüe, confuse & peeslemeslee avec le sang loüable, consequemment qu'elle ne peut estre distrai-

Hippocrat.
1. apho. 22.
65 24.

te sans grandissime trouble & sans violence? Ou bien par ce que pour lors tout est en trouble, le sang en bouillons, le corps en combustion: Je sçay bien que ce sont les raisons des deffenses expressees qui nous sont faictes d'attêter la purgatiõ au commencement des maladies, notamment des maladies aiguës. Mais les deffenses sont limitees par le legiflateur mesme, qui en tout cas nous leue la main & nous dispense, voire nous commande de purger si la matiere est fretillante.

Gal. 3 in 6
Epid. com.
30.

Ipsam verò turgere ex dolore & pruritu dignoscere licet, dit Galien. Si l'on cognoist la matiere fretillante par la douleur & par le prurit, doit on pas croire que la matiere de verole & rougeole est fretillante, puis qu'elle deult, elle cuit, & demange? Mais vous craignez de diuertir le mouuement de nature par vn mouuement contraire me direz vous? Nature vise du centre à la circonference, la purgation tire de la circonference au centre, ie l'aduouë, mais la saignée meut elle pas de mesme que la purgation? Que ne craignez vous donques egalemeut le succès qui en peut prouenir de part & d'autre? Ou si vous esperez du soulagement de la saignée

saignée par la descharge du sang excessif, que n'esperez vous le mesme de la purgation par la descharge des humeurs vitieuses? Voyt on pas souuent arriuer des sueurs critiques apres la purgation, aussi bien qu'apres la saignée? auons nous moindre subject d'en attribuer le benefice à la purgation precedente, qu'en a Galien de nous en donner l'esperance apres la saignée? En ceste grande peste de laquelle il parle au cinquiesme de sa methode, ceux qui recouuroient santé auoient premierement des vomissemēts, des flux de ventre, ou du moins des flux de ventre (car pas vn n'en estoit exempt) ces flux se trouuoient suyuis de pustules vlcereuses, pustules vrayement veroliques à mon aduis, qui non seulement estoient salutaires mais de plus se guerissoient d'elles mesmes, à cause de la desiccation prouenant des euacuations precedentes. D'où l'on peut inferer que ceux la ont grand tort qui erient contre la purgation, craignants que l'acrimonie de l'humeur conduite aux intestins n'engendre la dysenterie, attendu qu'il n'est arriué aucun inconuenient à ceux de quelz nous venons de faire rapport, qui

9. meth. 4.

chap. 12.

Vv

ſans doubte eſtoient remplys de toutes parts d'humeurs acres & corroſiues, puis que de toutes parts il ſ'en faiſoit euacuation, & que les puſtules en prouenant eſtoient vlcereuſes. Mais quel danger de purger en verole, ſ'il n'y en a point meſmes en dyſenterie ? Pouuons nous pas regler la purgation ſous les meſmes loys & conditions qui ſ'obſeruent en dyſenterie ? Apprehendez vous la vehemence ou la ferveur du medicament ? choyſſez le doux & temperé. Redoutez vous la fureur de l'humeur ? Amadouéz la, bridez la. Craignez vous que l'eſtomach, ou les inteſtins n'en demeurent aſſoiblys ? Corroborez les.

Ces raiſons ſont elles pas de belle apparence ? Nous fourniffent elles pas d'expedients contre toutes les difficultés qui ſe preſentent ? Si ne peuuent elles eſtre bien receuës en pratique, vous trouuerez peu de ſages Praticiens qui à l'hazard de tant d'inconuenients qui les contrepoinctent, oſent preuenir la ſortie de verole ou rougeole par la purgation de l'humeur qui les produiſt. Premièrement par ce que du commencement elle n'eſt pas cuite, donques la ſeparation ne ſ'en

peut faire sans grande violence, voire la confusion en est plus à craindre pour l'effort de l'emotion, que la separation à esperer. La concoction en est retardee, car elle demande le repos: les troubles, les ardeurs, les douleurs, les inquietudes s'en aigrissent. Ce n'est pas de mesme de la saignée, car elle vuide indifferemment toute la masse, les bonnes & les mauvaises humeurs ensemble, consequemment la concoction n'y est pas necessaire, non plus que la separatiō. Aussi elle ne violēte ny n'effarouche les mouvemens des humeurs, au contraire elle les retient, elle les apaise. De plus on se trompe de croire que la matiere soit fretillante en verole, elle ne l'est point, car elle se contient dās le pourpris de ses veines, iusqu'à ce que l'eruption s'en fasse aux parties cutanees. Où voyez vous qu'elle se lance errante & vagabonde d'une partie à vne autre? (qui est ce que proprement les Grecs appellent *ὀργαν* les Latins *surgere*, & nous fretiller, ainsi que font les animaux eschauffez au rut.) Les douleurs & demangeaisōs qu'elle excite presque vniuersellement, viennent de ce qu'elle est vniuersellement esparse par tous les membres,

ou qu'elle y espend ses vapeurs chaudes & poignantes. Finalement elle est profonde & esloignee des premieres voyes, donques elle ne peut y estre tiree sans danger: car si vous y employez des medecaments doux & benigns vous esmouuez sans effect, & non pas sans trouble: vsez de violence, vous aiguisez la poincte del'humour, cependant le corps se consume, les forces se perdent, nature affoiblye sous le faix se rend à l'effort d'un mouvement contraire à son intention, mennemy se pousse & s'introduict au l'profond des entrailles, & s'en rend possesseur. Ces inconuenients n'ont nulle part en la saignee comme nous auons faict voir au chapitre precedent. Aussi n'en ont ilz point en la purgation qui se faict pour la dysenterie, car ou l'humour qui la produict est arrestee dās l'enclos des intestins, ou elle y accourt d'ailleurs. Si elle y court c'est comme à son precipice: vn petit medecament la rencontrant au passage suffira pour auancer sa sortie. Que si elle demeure fixe & arrestee aux intestins, le purgatif, bien que leger, luy fera quiter prise, se trouuant dans la sphere de son actiuité,

*effects de la
purgation
aux dysen-
teries*

ayant la vertu expultrice desia irritee & aiguillonnee pour second, & le champ de bataille ample, & ouvert à ses actions du tout à son avantage. L'exemple de Galien touchant ces flux qui precedoient l'eruption des pustules vlcereuses, est plus admirable qu'imitable, car à la verité c'est merueille qu'une humeur corrosive, telle qu'il nous la depeint par ces pustules, ayt peu se vuider par les intestins, sans quelque interest notable. C'est merueille dis je que ceste humeur pestilente reliquataire d'un sang putrescé pendant la fiebre ayt peu par benefice de nature se porter par deux voyes du tout contraires, les forces demeurant saines & entieres. L'experience journaliere nous fait preue du danger, aux despens de plusieurs, qui estants touchez de verole succombent faute de forces, ou bien tombent en dysenterie mortelle, lors que l'humeur verolique tourne brisée vers les intestins.

Second Probleme.

Si la purgation est si dangereuse avant l'eruption de verole, pourquoy Avicenne y ordonne

Vv 3

ne il la casse & la manne ? ou bien la manne seule ainsi qu'aucuns l'interpretent ? Pourquoy le commun des plus doctes & plus experimentez en vse il de mesmes ?

La casse & la manne sont-ce pas purgatifs ? Purgent elles pas par election (cōme l'on parle en termes d'eschole) par electiō d'il je des humeurs aqueuses, & sereuses ? Sont ce pas les aquosités, les serosités meslangees avec le sang qui plus regorgent & trauaillent en verole ? D'où il est à presumer que l'intention d'Auicenne est dressée de droict fil contre l'humeur verolique. Mais pourquoy se sert il de ces drogues douces au goust, & relaschantes en substance ? Leur douceur luy debuoit estre suspecte dans vn corps bouillonnant. Mais bien d'auantage la relaxation, en vne maladie qui faiēt de si rudes menacés à l'estomach, & aux intestins, contre lesquelles luy mesme s'arme de remedes adstringeants & corroborants.

Je responds que le dessein d'Auicenne n'a iamais esté de purger du commencement l'humeur qui enfante la verole, n'estant point ignorant qu'elle est esparée es grandes veines, ou bien en celles qui

tiennent, ou voïsinent l'ambitudo du corps, dans lesquelles ny la casse ny la manne n'ont nul accès. Ses fauteurs & interpretes emploient les mesmes drogues, selon l'intention de leur Auteur, comme ilz disent, mais à la descharge seulement des premieres voyes, & pour bonnes raisons. Premieremēt par ce que la saignée succe les impuretés qui s'y retrouuent & les tire par maniere de dire, dans le foye, dans les veines, voire iusqu'à l'ambitudo du corps. En second lieu par ce que ces mesmes impuretés barrent les passages aux medicaments & aux aliments, & rembarent leurs forces & leurs actions. Tiercement par ce que tant les medicaments que les aliments leur seruent de guidon, & de vehicule pour les porter & disperser par tous les membres. S'il n'y auoit que les intestins grossiers occupez de telles impuretés, vn bon clyster en feroit la raison, estant ordonné soub les regles que nous auons establies cy deuant. Mais pour la descharge de l'estomach, des intestins gresles, du mesentere, de la partie caue du foye, c'est sans doubte qu'il faut aualler le gobelet, ou quelque medicamēt en forme solide.

La casse & la manne y sont singuliers, quoy qu'on obiecte au contraire: ilz se peuuent preparer en breuuage ou en bolus. Leur douceur est assez corrige'e par l'aigreur des tamarindes, & leur relaxation par l'adstriction de mesmes tamarindes ainsi Qu'Avicenne nous ordonne. Les iuiubes y sont adioinctes comme incrassantes, pour tenir en bride les humeurs aigueuses & sereuses, fluettes & fretillantes, qui pourroient s'esmouuoir au branle de celles que l'on pretende uacuer. Exemple d'une potion propre à vn enfant de sept à huit ans, fauf à augmēter ou diminuer la dose à proportion de l'aage & du naturel d'un chacun.

℞. pulpa tamarind. ʒ. s. Iuiubas num. ij. fol. acetosa P. s. bulliant in aq. borag. & endiuia. In colatura q. suff. dissolue manna ℥ij & s. P. quam capiat una aut altera hora ante iusculum. Vel

℞. aque acetosa ℥ i. infus. rosarum pallidar. laxatiua ℥ i. sem. coriandrī prapar. & contusi ʒ s. flor. cassia recens extracta ʒ vj. sinantur in infus. per noctem. Colatura exhibeatur circa vij. matut. una aut altera hora ante iusculum. Vel

℞. Prunorū acidodulcium par. ij. flor. viol.

P. s. santal. citrini scrup. s. bulliant in aq. endivia & plantag. In colatura q. suff. dissolue manna, syrupi rosati solutini ana. ℥ i. & f. potio. Capienda ut supra.

Exemple d'un bolus.

Rec. floris cassie recens extract. ℥ s. pulpe tamarind. ℥ i s. sem. coriandri prepar. scrup. s. cum saccharo q. s. f. bolus.

Aucuns recommandent les vomitoires, pour moy i'ay peine de les approuver aux enfants, si ce n'est que desial'estomach leur bondisse. Car ou ilz sont du tout legers, (comme est l'exymel simple pris avec eau tiede) & il ne font rien, si vous n'irritez par apres le palais avec le doigt, ou avec vne plume: c'est à quoy difficilement les enfants se resoudront, qui desia s'ont assez chagrins d'eux mesmes en maladie, pour ne point souffrir telles importunittez. Si les vomitoires s'ont forts, ilz travaillent & debilitent l'estomach; & le corps entier, non sans emotion des humeurs, & accroissement de la fiebure, des douleurs, des langueurs. l'en laisse l'usage à la prudence des experimentez, & retourne à ma premiere enqueste touchant le temps propre à la purgation.

Troisième Probleme.

Est il à propos de purger pendāt l'apparition des pustules?

*6. in 6. Epi
dem. c. 30.*

Galien monstre qu'il se doit faire, quand & cōment en ce peu de paroles, il suffit que l'on sçache que les humeurs qui se portent au cuir se doivent euacuer par le cuir : ie n'entends pas pourtant qu'il ne soit loisible de les purger par le ventre, car i'ay enseigné ailleurs que la purgation estoit vtile & conuenable où l'abondāce en est grande : d'autant que si l'on entreprend de les discuter par fomētations chaudes auant que d'auoir retranché ce qui regorge par purgation ou saignée, il s'en attire d'auantage qu'il ne s'en vuide par le cuir. Voyla la decision de Galien bien claire, contraire neantmoins en apparence au texte de son Hippocrate, qui porte par expres que Simon estant chargé de pustules larges, se sentoit soulagé par les onctions chaudes, & par les laumens d'eau chaude, mais nullement par les vomissemēts. Pourquoi non, par les vomissemēts? D'autant dit Galien (par-

lant si semblé contre soy-mesmes) que la revulsion qui se fait par le vomissement, ou par le ventre, est trop esloignée de l'humeur qui prend son chemin vers le cuir. L'adiouste que non seulement elle est difficile comme esloignée, mais aussi tresdangereuse pour les causes sus-allegues au premier Probleme.

Quelle resolution prendrons nous en ceste cōtrariété? Distinguons des cas & des humeurs, & nous les accorderons. Je dis en premier lieu que l'eruption des pustules estât faite & parfaite, s'il se recognoist par les accidents que les premieres voyes soient impures, ie ne voys nul obstacle qui nous empesche de les vuider. La raison qui nous en permet la vuidange auant l'eruptiō n'a pas moindre pouuoir apres icelle, lors principalement que l'humeur verolique se trouue entierement portee & esparse à la circonference: car il n'y a nulle apparence qu'une matiere si esloignée du centre puisse retrograder au mouuement d'un medicament lenitif tel que nous l'auons depeint & reiglé au Probleme precedent. Si la question estoit touchant la purgation de l'humeur verolique, c'est chose bien receuë & approu-

uee en pratique qu'elle ne se doit nullement esbranler par cathartiques, beaucoup moins attirer à l'estomach ou aux intestins, ains plustost en fuyte de l'intention de nature qu'elle se veut pousser à l'exterieur, de crainte d'encourir les esclandres funestes que nous auons veu souuent arriuer lors qu'elle a tourné carriere vers l'interieur.

L'inconuenient que propose Galien, sçauoir que les veines estant pleines, les resolutifs appliquez à l'exterieur y attirēt d'auantage qu'ilz ne resoudent, cet inconuenient dis je est plus à desirer qu'à craindre en verole & rougeole, car nostre intention est de ne laisser aucun reliquas qui de son infection puisse faire renaistre le mal, ou qui s'escoulant sur les intestins, ou autre partie interieure y enfante quelque maladie conforme à sa malignité. Bien accordons nous comme desia nous l'auons accordé, que la plentude se peut & se doit espuiser par la saignée le cas escheant tel qu'il a esté spécifié cy deuant. Aux eruptiōs qui sont exemptes de virulence & malignité nous admettons absolument l'aduis de Galien, & permettons librement la purgatiō aussi bien

que la saignée quand les indications s'y accordent. D'autant qu'il n'y a danger quelconque d'expulser par les intestins la cause antecedente de telles eruptions, attendu mesmes que l'experience journaliere nous tesmoigne que la guerisō en est beaucoup plus facile & plus abbregee par telle voye. C'est pourquoy le diuin Hippocrate nous commande en tel cas de jetter l'œil sur les excretions, car si elles sont bilieuses c'est signe, diēt Galien, ^{2. apho. 15.} ^{et ibi Gal.} que le corps abonde en bile, & consequemment qu'il a besoing d'estre purgé: s'entend s'il ne se rencontre nulle indication contraire à la, purgation ainsi qu'il se faict en verole & rougeole.

Quatriesme Probleme.

D' moins pourrons nous ordonner la purgation apres la desiccation des pustules veroliques?

Pourquoy non? D'où procede la recidive sinon des reliquas delaissez apres la Crise? Combien en voyons nous retomber en verole faute d'auoir entierement repurgé son leuain infect? Combien d'accidents en renaissent? Est il pas probable ^{2. aph. 22.}

que la purgation eust entièrement extirpé iusqu'aux moindres filets des premières racines, desquelles pullulent ces fâcheux reiettons ? Combien s'en voyt il de fort rudement traictez apres l'extinction de verole, qui precedemment iouïssoiēt d'une pleine santé ? D'où vient ce mauvais traictement, sinon de ce qui leur est demeuré de la cause verolique, laquelle estant vne fois esmeuë va multipliant ses rigueurs à l'infiny ? D'où pouuons nous en esperer la fin, ou le soulagement sinon de l'entiere abolition de ce qui la suscite ? C'est la consideration qui rend pour l'ordinaire les dames si desireuses que leurs enfans soient purgez apres la guerison.

Mais si elles ont raison en apparence il y a du doubte en effect en ce qu'elles desirent, car telle purgation semble ou dangereuse, ou inutile, ou non necessaire. Elle n'est point necessaire, ores qu'il se treuve des reliquas, par ce que les memes voyes qui ont seruy à ce qui s'est vidé peuuent seruir au demeurant. Elle n'est point vtile, ains du tout superflüe lors qu'il ne se treuve aucuns reliquas. Et en tous cas elle est dangereuse, car les reliquas ne sont pas moins acres, ny moins

malaisants que ce qui est expulsé, témoignons les vlcères dysepulotiques qui en procedent. La raison en est euidente, car plus vne humeur croupit dans le corps, plus elle s'eschauffe, plus elle se putresce. D'autre part les forces sont recruës des combats passez, c'est pourquoy les recidiues nous sont plus rudes & plus insupportables que les premieres atteintes. Finalemēt le corps estant vuidé d'humeurs estrâgeres la purgation quelle elle soit ne luy est pas seulement inutile mais du tout nuisible, car ou le medicament, ne trouuant à quoy s'ahurter, donne contre ce qui est de plus loüable, le trouble, l'agite & luy imprime ses qualités: ou bien il se tourne en quelque humeur respondante & proportionnee à sa nature.

A la verité me representant la laideur & la rigueur de ceste infection, & la suyte de ces trauerses effroyables qu'elle entraîne à sa queue, ie n'ay iamais trouué mauuais si les meres pieuses & iustement craintiues nous font instance de purger leurs chers poupons, apres qu'ilz en sont deliurez, ores qu'il ne se rēcontre aucun subject suffisant qui les y pousse; mais ie meris quelquefois de la complaisance

La recompense
qu'on leur donne
est souvent
le mal de leur
conscience

effeminee d'aucuns Medecins qui leur applaudissent avec trop de facilité. Je sçay bien que la calomnie nous suy et nous talonne pas à pas en toutes noz actions à droict & à tort, c'est le payement ordinaire des ingrats, & l'abus des malueillants. Les iugements populaires nous sont souvent defauantageux, sur toutes actions esloignées de certaines maximes qu'ilz tirent pour inuiolables, mais c'est deroger à l'assurance de noz principes de flaischir legerement sous le poids de telles consideratiōs. Mieux vaut comme desia nous auons dict s'exposer aux reproches mal fondez, qu'aux actions iustement reprochables.

Pour conclusion souuenons nous que la Crise entiere & parfaite ne se doit ny innouer, ny irriter en façon quelconque, car les corps bien disposez & deschargez d'excrements ne peuuent estre purgez sans offense, laquelle est d'autant plus griesue & importante que plus ilz sont debilités & extenués par maladie. Que si la Crise se iuge imparfaicte par la continuation ou entresuytte des symptomes, ou par le manquement des signes qui accompagnent la Crise parfaite, c'est sans doubte

que la cacochymie delaissee se veut defraciner par purgation, eu egart à la faculté du malade, & à la qualité del'humeur peccante. Les forces extenuées de verole se traicteront avec douceur, & l'acrimonie des humeurs s'attrempa auant & pendant la purgation. Auant la purgatiō dis-je par les alteratifs desquelz nous parlerons au chapitre suyuant. Pendant la purgation par les correctifs desquelz il est parlé au second probleme de ce chapitre.

Donques supposé que l'humeur delaissee soit aduste, comme volontiers il arriue apres les maladies aiguës, & comme il arriua en ces fiebures pestilentes fusalleguées desquelles parle Galien au s. de la methode, nous y employerons ce remede.

℞ foliorum senæ mundata drag. ij. aquarum rosar. & buglossi ana. ℥ i s. prunor. dulcium Iuiubar. ana. par. i. passul. mundatar. P. s. cort. mirabol. citrinorum, & indorum ana. scrup. i. radicū liquir. rasa ʒ i. sem. coriandri prepar. scrup. ij. santali rubri & citrini ana. scrup. s. coquantur & infundantur ex arte In expressione dissolue Syrupi violati, & rosati Solutini ana. ℥ s. & f. potio.

Ceste potion s'augmentera ou dimi-

Xx

nuera selon les circonstances des lieux, des temps, & des personnes. Si les serosités se trouuent redondantes & meslangées avec la bile aduste, l'on y adioustera de la manne. Si c'est la bile iaune qui regorge, le rhabarbe y fera fort propre, si c'est la pituite, l'on vsera d'agaric : & d'autant que c'est l'impossible que la pituite seule se trouue reliquataire d'une maladie boüillonnante, sans estre accompagnée de bile iaune ou noire, l'on alliera l'agaric avec rhabarbe, ou sené, desquelz l'un & l'autre domine sur le phlegme *ex subdominio*, comme l'on parle aux escholes. l'en remets la charge aux experts, vn mot leur suffit pour leur ouvrir le chemin à l'indication, laquelle estant bien dressée les moyens d'y satisfaire ne peuent manquer, voire aux plus steriles & desnuez d'inuentions. Que l'on se donne garde sur tout d'esueiller le chat qui dort, & de mutiner l'ennemy par medicaments violents tant simples que composez, que l'on se contente des plus benignes & familiers à nature, plustost que l'on enfle leur dose s'il est necessaire de redoubler le port de leur action. Encore est il expedient pour doux & familiers qu'ilz

puissent estre de les entremesler & cōme assaisonner de corroboratifs & adstringents, tant pour les familiariser d'auantage à la portee des malades ou conualescents, en moderants leurs efforts, que pour entretenir le ton & l'harmonie des parties princières, ou nécessaires à l'œconomie naturelle. Bref pour regler l'impetuosité des humeurs qu'elles abordent au passage.

Je redouble les aduertissements afin de les engrauer plus profondement dans nos memoires.

Voyla si me semble tout ce qui se peut ou doit dire en ce lieu touchant l'usage des remedes generaux, descendons maintenant aux plus particuliers.

Des remedes preparatifs & alteratifs.

CHAPITRE. IX.

Qui procede sans indications procede sans science, il fait de mesmes que celuy qui tire à quelque but sans mire, ou sans veüe. Nous auons desia mis en auant celles que nous deuons tenir à present, &

yauons en partie satisfaiçt aux chapitre 3. & 4. où il a esté question du manger & du boire, ie veux neantmoins les remettre sus le bureau, tant pour releuer le lecteur de la peine qu'il auroit de refueiller les discours precedents, que pour luy en affermir la memoire par la repetition que i'en feray.

Qu'il se souuienne premierement que là où le malade se trouueroit entieremēt exempt de fiebure, & de tous accidents fascheux, & où la Crise seroit entiere & parfaicte, en vain l'on employeroit les remedes, la nature seule estant bonne & suffisante d'elle mesme d'apporter le comble de nostre intention. Mais où il y a fiebure il est besoing de rafraischissement: si de plus le sang se monstre trop subtile & remuant pour estre trop sereux ou bilieux, il se veut incrasser. S'il y a crainte que les parties interieures n'ayent part aux assauts veroliques, elles se doiuent estreindre & corroborer: A l'opposite les pores de l'ambitude du corps s'ouuiront & se dilateront, pour faire largue au sang qui y doit prendre passage. Voila les indications qui se presentent pour l'ordinaire auant l'eruption des pustules, Car

alors le sang est bouillant & remuant, & de ses bouillons & mouvemens impetueux suscite la fiebre, & diuers troubles. Lors il est à craindre que l'humeur verolique ne donne en dedans, ne trouvant issue en dehors; le moyen de pourvoir à tous ces inconueniens est de rafraischir proportionnement à la violence de la fiebre; d'incrasser autant que la tennité du sang le requerera: d'astreindre, & ouurir, & d'auantage où les accidents nous rendroient tesmoignage de quelque malignité virulente, nous aurions recours aux antidotes, & medicaments bezoardiques, lesquelz se continueront deuant & apres la sortie, autāt de temps que la virulence perseuerera.

Quand aux rafraischissans, incrassans & adstringens, ilz se modereront si tost que la verole commencera à paroistre, de peur que les superfluités ne se referrēt & empaquettent à l'interieur, se rendāt comme immobiles, ou desobeyssantes à l'action de nature. Ilz se modereront dis-je conformement à la grandeur de leurs indications, car ou l'humeur se monstre-roit indomtable pour sa ferueur, sa tennité, son acrimonie, l'indication de ra-

fraischir, & incrasser l'emporteroit sur les contraires : comme aussi arriuant flux de ventre, l'adstriction le gagneroit sur les aperitifs. Au contraire où ces empeschemens ne nous apporteroient aucun destourbier le meilleur est quel'on fasse espaule à nature par l'usage des aperitifs, redoublant leur quantité & leurs vertus. Et au cas qu'ilz ne satisfissent pas pleinement à nostre dessein nous leur aduancerons passage par attractifs appliquez à l'exterieur. En ces ètrefaictes nous remparerons les parties tant intérieures qu'extérieures doüees de quelque usage ou action commune, de peur que leur offence ne ruine ou incommode le reste du corps.

Voyla noz batteries bien dressees, noz mires bien adiuſtees, ouurons noz arsenaux, desployons noz munitions pour fournir à la charge. Le Iulep suiuant seruira du commencement pour combattre l'ebullition, & la tenuité d'un sang bilieux, ensemble pour remparer l'interieur contre ses assaillâts, & se prendra fray si l'estomach n'y repugne.

℞ rad. tormentille acetosa ana. ℥ i. herbarum endiuia acetosa rotunda, cichorij portu-

lace ana. Mi. pulpa tamarindor. & s. Iuiubar. par. iij. flor. quatuor. Cordial. ana. Pi. f. decoct. S. A. In colature lib. i. dissolue oxyfac. chara & iij. & f. iulepus clarif. & conchitus santal. omn. ana. ℥ij. in quatuor doses sumendas bis in die.

L'on diuersifiera ce breuuage & la dose selon la temperature, l'humeur & l'aage du malade, la saison, & constitution du temps, & du climat, & la vehemence de la fiebure. Le mesme se doit entēdre des autres suiuaunts, comme aussi de ceux qui sont descrits au chapitre du boire desquelz nous laissons le choix à la discretiō de personnes capables.

Sitost que les pustules se ferōt paroistre l'on changera de dessein, vsant moins d'adstringents & les changeant pour la plus part en aperitifs, à quoy fournira le Iulep qui sensuyt pour vne personne bilieuse, ou fort eschauffee, & en temps chaud, & prendra-tongarde qu'il ne soit trop rafraischy, car la trop grande fraicheur rend les humeurs engourdiēs & rebelles au mouuement.

℥ rad. graminis, asparagi, acetosa ana. & i. polytrichi, adianti nigri, agrimon endiuie, portulaca, plantag. ana. mi. sem. endiuie, ani.

fi ana. ʒ i s. f. decoct. S. A. ad lib. i. In qua dissolue syrupi limonum ʒ iiij. fiat iulepus clarus conditus ut supra.

Pour vn melancholique.

℞ rad. scorzonera, buglos. ana. ʒ i. foliorum melissa, thimi, boraginis, ceterach, lingua ceruina ana. mi. florum cordial. epithimi, summit. lupul. ana. P i. passul. corinthiac. ablutarum aqua tepida ʒ vi. seminum violarum acetosa, citri ana. ʒ ij. fructuum cordialium ana. P i s. fiat decoctio S. A. in sero lactis. In colatura lib. i. dissolue syrupi de succo borag. & acetosa ana. ʒ ij & f. iulepus clarificatus & conditus santali citrini ʒ i s. in quatuor doses.

Pour vn pituiteux.

℞ rad. fœniculi, appij ana. ʒ vi. herbarū Card. bened. beton. scabiosa, mentha, ana. Mi. lentium excorticatur. sem. cardui bened. fœniculi dulcis, laeœ ana. dr. ij. caricar. pinguium numero v. passul. mûdatar. P i s. f. decoct. S. A. in colatura lib. i. dissolue lapidis prunel. dra. i s. oxymelitis simp. syrupi de menta ana. ʒ ij. & f. iulepus clarif. & conditus Cinnam. scrup. ij. in quatuor doses.

Les humeurs estât mixtes, l'on meslangera les remedes à proportion. Mais notons que nous auons à faire icy à des enfans pour la plus part, qui ne s'accom-

modent pas facilement à toutes sortes de goûts, & qui souuent se rendent opiniastres & importuns à quelque breuuage particulier. Qui ne veut que de l'eau pure, qui s'opiniastre au vin, qui est amateur de douceur, qui d'aigreur, qui desdaigne l'une ou l'autre de ces saveurs, tous fuyent l'amertume.

Ceux qui s'ahurtent à l'eau pure se peuent tromper avec eaux distillees. Ceux qui s'arrestēt opiniastrement au vin se laissent quelquesfois amuser par l'aigreur ou la teincture des racines d'oscille, de groselles rouges, de berbelin, d'aigremoine: ou du moins l'on peut les contenter par la meslange de quelques gouttes d'un petit vin piquāt avec quantité suffisante d'eaux distillees en bain marie pourueu qu'elles ne resistent point ce hale, cest empyreume fascheux qui exhale de celles qui se distillēt sur le charbon. Certes ie ne puis que ie ne me plaigne icy en passant de bon nombre d'apotiquaires qui se rendent si peu curieux de contenter les yeux, le nez, & le palais du malade, par leur artifice; voire qui par auarice, par negligence, ou ignorance rendent leurs drogues odieuses, horribles & de-

testables aux sens des assistents. Si les magistrats mesmes en s'ôt par fois mal seruys à eux la faute, ou pour n'y auoir pas donné l'ordre, ou pour auoir empesché qu'il ne s'y donnast.

Nous satisferons à ceux qui se plaisent à la douceur, par la meslange de syrops doux, tels que sont le capillaire, celuy de iuiubes, de coings, & autres aperitifs & attenuants, ou incrassants, & adstringents selon noz diuerses intētions. Toutesfois que l'on prēne garde que les choses douces, si elles ne sont attrempees d'un filet d'aigreur, s'eschauffent & s'enflamment promptement, par l'ardeur de la fiebure, & degenerent en bile notamment és ieunes gens, & temperatures chaudes, & pendant l'esté. C'est pourquoy les syrops de ius de limon, de agresta, de grenades, l'acetaux, & leurs semblables y seront plus à propos, tant pour donner du rafraischissement au malade, que pour donner du contentement à son goust par vne poincte aigre-douce.

Les eaux propres aux sangs chauds & bilieux, sont celles d'oseille, de cichoree, d'endiues, d'aigremoine, de chien-dent de tormentille, de pourpier. Pour les

melancholiques prenez celles de melisse, borrache, buglosse, fumeterre, d'houblon, d'absinthe.

Pour les pituiteux vsez de celles de menthe, de chardon benit, d'enula campana, de chamæpythis, de fenail, de mors de diable, de scabieuse, de scordium, de dictame.

Ce sera aux doctes & experimentés d'en faire option, & meslange proportionnement aux indications qui leur serot presentees.

L'humeur estant du tout opiniaistre & rebelle contre les efforts de nature & de l'art, l'on viendra aux sudorifiques plus puissants, tels que sont ceux desquelz nous vsons particulièrement en la grosse verole, sçavoir le Gajac, la false parçille, la chine, le sassafras. Le Gajac est plus chaud, & plus fascheux au goust que les autres. La chine a si peu de goust qu'elle ne peut estre desdaignee sinon de ceux qui ont toutes choses à desgoust, l'on en pourra vser comme s'ensuyt.

℞ radicis China in talleolas secta & s. rasura cornu cervi iunioris & eboris ana. ʒ ʒss. infundantur horis 12. in aqua fontana lib. iij. deinde coquantur lento igne ad tertia partis

694 DE LA PETITE VEROLE
*consumptionem. Colatura seruetur pro potu
ordinario in pastibus & extra.*

Ceux qui aymeront l'aigre-doux y
meslerôt du syrop de limon ou acetueux,
s'il est question d'inciser & atténuer. Ou
bien les syrops de grenades, de berbelin,
& autres adstringents selon la nécessité.
Ceste decoction outre qu'elle est aggreable
aussi est elle fort temperée, neant-
moins és corps bilieux, és constitutions
feruides, & la fiebre estant forte, l'on y
meslangera les endiues, la cichoree,
l'oscille, le pourpier, les semences froids,
& autres herbes & semences froides
proportionnées à noz intétions. Le mes-
me se pratiquera és decoctions de salse,
& gajac. Le commun des Praticiēns esleue
iusqu'au Ciel la poudre de bezoar prise
avec eau de chardon benit, nous en di-
rons nostre rattelee en noz Problemes.

Des remedes cordiaux.

CHAPITRE. X.

NOtons avant toute chose que si apres
la sortie des pustules, le malade ne re-
sent aucun allegement, au contraire la

fièvre redouble, la langue se noircit, les douleurs, les angoisses, & autres symptômes dangereux & pernicieux s'entretiennent ou s'aggravent, de deux choses l'une, ou la matière est extrêmement abondante à l'intérieur, ou maligne, ou pestilente en sa qualité. Si la quantité seule la rend rebelle à nature, on y pourvoira par évacuations convenables, en suite de la décision qui s'en est faite précédemment, Mettant ordre au reste qu'elle ne s'irrite & s'effarouche par le mesus des remèdes chauds, esquelz on pourroit indiscretement s'opiniâtrer croyant qu'il n'y eust que la froideur & grossièreté de l'humeur qui luy peust empêcher sa sortie, & que le manquement seul de son éruption étant capable de donner pied au mal, il n'y eust autre asile de santé sinon d'ouvrir, atténuer, & eschauffer.

Que si la violence opiniâtre de la maladie suit la malice de ses causes, nos remèdes buteront à trois fins principalement. La première sera de rompre ou rabattre les efforts de cette qualité maligne par antidotes bien choisies. La seconde de s'attaquer vivement à son sujet, & le repoussant de dedans au dehors, & des

veines au cuir. La dernière de munir & remparer soigneusement le cœur contre ses assauts mortels.

Nous auons bon nombre de bezoardiques tant simples que composez, capables de satisfaire à toutes ces trois prétentions ensemble.

Entre les simples le bezar tient le premier rang auprès de la plus part des Praticiens. Nous en vsons és Indes fort heureusement (dict Garcias ab Horto) contre la verole, la rougeole, & l'herpes, qui y sont fort frequents & non moins perilleux, & en donnons par chacun iour vn ou deux grains en eau rose. l'en diray mon aduis en mes Problemes. Autres sont vn estat admirable de la licorne; mais la vraye nous est si incognüe pour la varieté grande de sa description, que le succès ne nous en peut estre que douteux: Et en ceste incertitude le pris nous en est si haut que ie n'ose librement conseiller ceux qui n'ont pas grand argent à perdre d'achepter l'hazard d'une tromperie si cherement. Pour les grâds il n'est rien si cher que leur vie, aussi leur meslieroit il d'espargner à leur salut ce qu'ilz auroient honte d'espargner en vaine pa-

en sō liure
des simples
indiens.

la licorne
est la corne
d'un poisson
marin qui
est de la
mer du nord
ils apprenent
assez cogneu
genay neu
2. un cas
demi et une
chez moult
chara d'appoi
apari qui
peut être
d'avantage
elle est plus
haute qu'un
hoc

rades & affiquets inutiles. S'ilz s'y trouuēt trompez, du moins pour l'ordinaire la tromperie ne leur est chere qu'à la bourse car les licornes qui se vendēt pour vrayes sont peu souuent sans quelque loüable effect. Entre autres ie tiens celle de Rhinoceros pour recommandable. Aussi ne fait-ie pas peu d'estime des rapures de dagues de cerf: i'en vse en plusieurs occasions avec heureux succes tant en infusion, ou decoction, qu'en substance.

Aucuns les calcinant font euaporer ce qu'elles ont de plus subtile & aëré, dont ilz les rendent inutiles à mouuoir les sucurs. L'eau distillée de leur recruë est singuliere & experimentee à nostre subject.

Ces remedes n'ōt ny goust ny desgoust, ilz se donnēt chacun à par soy, ou meslangez ensemblemēt. L'on les puluerise subtilement, & les dissout-on en eaux cordiales propres aux mesmes fins, telles que sōt celles de borrache, buglose, oseille, chardon benit, melisse, dictame, tormentille, scorzonere, bistorte, quintefeuille, & autres pareilles en vertus, chaudes ou froides, selon que la fiebure le permet, ou requiert. Les meslanges se reduisent en poudres, en tablettes, en

lucarne de
cerf. Bapce
sans ombrage
suspensible
subtile.
et la prandre
est l'amie
lourde propa
ration car
le spirit et
scholabile
qui font la
principale
vertu ne le
perdent
point

condits, en opiates & en poudres.

En poudres. *R. rasura cornu cerni iunioris dr. ij. rasura Rhinocerotis dr. s rasura Monocerotis, pulueris bezar, & margarit. nō perforat. ana. scrup. i. sacchari albiss. subtiliss. puluer. ad pondus omniū. M. capiat à dr. s ad dra. i ex cochleari longè à pastu, & superbibat tantillum aqua acetos. & borag.*

En tablettes. *Rec. pulueris elect. diamarg. frigidi, rasura cornu cerni iunioris ana. dr. i lapidis bezar, crySTALLI subtilis. puluer. ana. scrup. i confect de hyacintho drag. s sacchari albiss. aq. cardui bened. & rosar. solut. q. suffi. f. tabelle pond. drag. is. Dosis pro ætate.*

Y adioustant des conferves cordiales, ou celles de racines de scorzonere, d'aigre de cedre, d'escorce de citron, d'œillets, on en fera condits ou opiates.

De plus des eaux susmentionnees, ou bien de la decoction des plâtes desquelles elles sōt distillees on preparera des luleps qui serviront d'antidote, & de breuuage hors repas.

L'on en vient par fois au Mithridate, à la theriaque, & finalement aux sels, & eaux theriacales, qui sont grandement dangereuses aux fiebures, & nommemēt aux ieunes gens, si l'on ne s'y porte d'extremement

Ce seroit icy le lieu de parler des reme-
des extérieurs, si la curiosité ne nous ti-
roit à la recherche de trois Problemes
fort agitez entre les doctes, l'un touchant
la meslange des aperitifs avec les adstring-
ents, les autres du Bezar,

*Trois Problemes touchant les
adstringents, les aperitifs,
& le Bezar.*

CHAPITRE XI.
Premier Probleme.

*Est il expedient de faire meslange des aperi-
tifs & des adstringents ensemble? Voire est
il raisonnable?*

Jugerons nous qu'il soit expedient,
veu & consideré que les contraires sont
de leur nature coniuerez à leur ruine &
destruction mutuelle? Faisons s'il vous
plaist qu'ilz se rencontrent à la meslee
égaux en degres de qualité & de quantité
la guerre ne se finira pas qu'ilz ne se treu-
vent mutuellement reduicts des extre-
mités à la mediocrité, vous ne les reco-

Yy

gnoistrez plus en fin pour ceux qu'ilz estoient auparauant, tant seront ilz differents, voire aucunement contraires à eux mesmes en vertu & en action. Pour exemple faictes meslange de pareille quantité d'eau chaude & froide en degrés souverains, vous les verrez bien tost rangees l'une & l'autre à la tiedeur, despoüillees reciproquement, l'une de sa chaleur cuisante, l'autre de son froid piquât, & vous desnüé & frustré des effects de leurs qualités souveraines. De mesmes est il pas à croire que des aperitifs & des adstringents peslemeslez en degrés pareils, il resultera vne qualité mixte & mediocre, incapable de produire distinctement & separément les effects que vous pretendez? Que si les contraires viennent aux prises inegaux en degrés, le plus fort, bien que victorieux, restera apres la victoire descheu d'une partie de ses forces, & le vaincu despoüillé de ses actions, le malade d'un costé sans soulagement notable, d'autre costé sans aucun effect. Ainsi quelque portion d'eau froide meslangée avec quantité beaucoup plus grande d'eau chaude rabbattra quelque peu la chaleur de son contraire, perdant entierement sa pro-

pre froideur.

Il n'est donques pas expedient de faire ces meslanges, s'il n'est pas expedient moins est il raisonnable, de tant plus qu'il n'y a nulle apparence que le medicament composé de parties contraires puisse de soy-mesme determiner, appliquer & approprier chacune de ses parties à celles de noz corps selon leur necessité. Quelle raison ie vous prie qu'il vienne à reserrer les parties internes, & qu'au mesme temps, & comme d'un mesme coup il ouvre les externes, si vous ne luy attribuez de la raison? Pourquoy arresterà il le cours du sang qui s'escoule des veines au centre, pour le pousser à la superficie d'une mesme carriere? Est il pas plus vray-semblable qu'il l'arresterà tout court, & l'empaquettera dans ses vaisseaux, l'y tenant en bride comme immobile? Ce seroit acte de creance non moins ridicule d'estimer que les parties mesmes de noz corps, aveugles qu'elles sont, eussent l'entendement de faire partage & election entre elles en destail de ce que leur est présenté en gros pour le bien de leur santé Ny que la chaleur naturelle, ou la temperature qui tient le timon de leurs actions, en fist de

Y y 2

son instinct propre la distribution requise, estant comme elle est, sans art & sans cognoissance. Auquel de ces trois vous deferiez tel pouuoir, vous ne laissez rien ou fort peu à la science medicale, car quelle mixtion vous puissiez offrir au malade, soit bonne ou mauuaise tousiours les parties n'en receuront que ce qui fera pour leur auantage.

Les plantes, dira quelqu'un, sont acte euident de cognoissance & de discretion, triant & tirant de la terre ce qui est propre & destiné à leur entretien : pourquoy refuserons nous mesme prerogatiue aux parties de noz corps ? Pourront elles pas de mesmes faire election de tout ce qui touche leur conseruation ? Je responds que toutes noz parties sont douces des mesmes graces, & prerogatiues, & en degré plus eminent & plus releué que les plantes, pour ce qui concerne leur nourriture : mais pour faict de remedes il ne se recognoist nulle vertu electiue de part n'y d'autre. La raison de la difference est que l'aliment se tire pour quelque conuenance & ressemblance qu'il a avec le corps & se reçoit, non pour luy rien changer ou alterer de sa substance, ains pour estre

alteré & trāsmué en icelle : non pour luy rien oster, ou diminuer du sien, ains pour luy rendre ce qu'il a perdu, luy accroistre ce qu'il a, luy donner ce qu'il n'a pas. Bref il est attiré comme amy, & receu cōme restaurateur bening & familier.

Le médicament tout à l'opposite tourne & vire san dessus dessous, range les corps sous ses qualités, comme sous vn ioug, en vn mot son propre est de contraire. Et bien que son effect se termine au biē & salut du subiect, le principe formel du salut luy est externe, il n'en est que la matiere : c'est à la science du medecin à qui nous en deuōs l'honneur & le remerciement, qui par l'application deuē & conuenable qu'il en fait, l'anime & l'auiue des vertus & actiōs d'vn vray remede. Le médicament dis-je n'en est que la matiere, qui de son naturel tend à destruire plustost qu'à restablir, voire qui en toutes ses qualités mōtre acte d'hostilité plustost que d'amy, se rendant odieux au nez, ennuyeux au goust, insupportable à l'estomach, outrageux aux viscères, & souuēt le boureau des intestins.

Ces raisons sont à l'humeur de plusieurs, notamment de noz controolleurs

Y y 3

qui se repaissent d'ombres & d'apparences, ie m'en rapporte au St. des Mōtagnes. Mais la verité est que la meslange dont il est question est expediente, & fort raisonnable, comme sont vne infiniré d'autres desquelles on dresse coustumierement des proces verbaux.

*herniaria
scoeffeds*

Elle est expediente puis que le cas le requiert, car il est besoing d'ouurir & reserrer, de pousser & reprimer tout ensemble. Elle est raisonnable puis qu'elle est vtile & necessaire. La necessité se tesmoigne par les mouuements contraires de l'humeur qui implorent des efforts contraires. L'vtilité est euidente par les loüables effets que nous en resents. Qui ne scait que le Rhabarbe ouure & reserre le ventre? Que la Turquette ouure & descharge les obstructions des reins, & qu'elle restrainct & retient les Hargnes? Que l'opium est si froid qu'il stupescie, & qu'il eschauffe neantmoins tesmoing son amertume? Voyez d'autres exēples que Galien vous produit au troisieme des facultez des simples. Mais qu'est il besoing d'exemples si les meslanges naturelles sont si ordinaires, & si sensibles qu'il est insensible qui les mescognoit? & leurs

effets si palpables que l'on ne les peut nier? Nous qui faisons noz apprentissages en l'eschole & sous la discipline de nature, *l'anature* verrons nous ses œuvres sans les imiter? *ne s'apprend*

Ce qui s'obiecte au contraire ne peut pas nous siller les yeux pour nous en faire perdre l'enuie avec la cognoissance. En premier lieu nous ne receuons pas pour maxime que les contraires ne puissent se rencontrer sans destruire ou empêcher reciproquement leurs actions. L'exemple nous en est clair & euident sans nous despartir de nostre subiect. Car tant s'en faut que les aperitifs destournent les adstringents de leur action, qu'au contraire ilz leur donnēt ouuerture, & leur seruent de conduite & de vehicule pour paruenir la part où nous desirons de les employer. Au reciproque les adstringents poussent en auant les aperitifs en les comprimant, de mesmes que pressant la matiere contenue dās vne siringue vous la faictes glisser dans les boyaux. Ou bien estreignant vne vescie, vous poussez en auant ce qu'elle enferme, & le faictes couler où bon vous semble.

*Gale. 6. de
composit.
medic. se-
cundum lo-
cos cap. 1.*

Quand à l'exemple de la tiedeur engendree par la meslange des extremitiez, l'ad-

uouë que son action est fort differente de celle de ses extremittez ; Elle n'est pas inutile pourtant, ains neccessaire pour combattre en assurance les anticrasies de diuerses parties. Supposez de grace vn foye chaud, & l'estomach froid (le faiët n'est que trop ordinaire, c'est le pont aux asnes en medecine) si vous rafraichissez l'un vous morfondrez l'autre, eschauffez l'un vous bruslez l'autre, les extremittez y sont euidemment dangereuses. La tie-deur seule satisfera de part & d'autre sans danger, comme estant chaude à respect du froid, & froide à respect du chaud. Vray est que comme son action est debile, l'effect en est plus tardif.

Mais arriuant que l'une des extremittez surpasse l'autre, l'inferieure demeure-elle aneantie de ses forces ainsi que l'on nous l'obiette ? Non Non, autrement nous serions mal fondez de niueler noz remedes au niveau des indications qui s'y presentent. Pour exemple au commencement des fluxions nous ordonnons les adstringents seuls, mais à l'augment nous ioinons les adstringents & les resolutifs ensemble, ceux icy pour resouldre & dissiper ce qui a fluë à la partie, ceux la pour arrester le cours de ce qui y fluë encore.

Nous allons augmentant ou diminuant la dose des vns & des autres à mesure que les indications de resouldre ou repousser s'augmentent ou diminuent. Ceste methode, bien que fondee en la nature de la chose, seroit vaine & abusive, si apres la meslee le plus foible restoit comme entierement perclus & du tout impuissant : là où il nous appert clairement, par les euenements fauorables qui en reüssissent, qu'il ne demeure pas sans vertu, ny la vertu sans action, ny son action sans fruit.

Mais que dirons nous pour response à l'exemple que l'on met en auant du peu d'eau froide meslangé avec quantité de la chaulde ? Est il pas notoire & sans contredit que ce peu d'eau froide ne faict nullement resentir sa qualité, & que la chaulde seule agit, & altere nostre sentiment ?

Je responds que ce n'est pas de mesmes des qualitez potentielles que des actuelles. Les actuelles s'entrechoquent & se destruisent mutuellement si tost qu'elles se rencontrent. Les potentielles n'ont nulle action auant qu'estre reduictes en acte, & de plus elles sont tellement attachees à leur matiere que fort difficilement

peut-on les en separer ou distraire, iusqu'à ce que par vne longue fermentation il resulte vne forme nouuelle, accompagnée des proprietétez resultantes de la mixtion.

D'icy l'on peut sans difficulté colliger la solution de l'obiection dernière : car si ainsi est que le médicament composé retient toutes les facultés de ses ingrédients bien que cōtraires, voire les qualités sensibles, comme la douceur de l'un, l'amertume de l'autre, & les odeurs différentes de chacun en particulier, est il pas raisonnable que nous en ressentions les effets contraires ? Ces effets s'approprient à nos necessitez, & s'y determinent, non pas au choix des parties lesees, ny à l'option de la vertu qui gouverne le corps, mais selon le port & disposition des facultés mesmes qui les produisent, & selon l'entree ou resistance que ces facultés retrouuent au patient. Ainsi les aperitifs comme estants de parties subtiles & penetrantes, s'elancent & se poussent du centre à la superficie, & d'un mesme erre, (s'il n'y a rien qui empesche) tirent quant & eux le sang desia esmeu, & sollicité de sortir par la nature. Les adstringents à rebours comme terrestres & grossiers, ne

s'esloignant pas facilement du centre, resserrent les viscères y contenus, ferment passage au sang qui les assaut, & donnent force aux parties internes pour les survaincre & repousser.

Second Probleme.

A quelle fin employerons nous le Bezoar?

Nous laisserons nous aller à la persuasion du docteur Saxonia qui reiette absolument le Bezar soit vray ou faulx, donnant aduis aux Princes & Seigneurs de n'y point mettre leur argent, non seulement pour euitier la tromperie de certains imposteurs qui le falsifient pour en tirer les trente, & quarante escus, mais aussi pour avoir souuent experimenté que celuy qu'on tenoit du tout vray & asseuré (comme ayant esté pris du ventre du bouc qui l'engendre, nommé Pazain en langue Persienne, par ceux mesmes qui le possédoient) ne produisoit autre effect fors vne sueur mortelle & diaphoretique, en lieu de ceste sueur salutaire que l'on en espéroit, & que l'on luy attribue avec tant de loüanges. Paré semble tenir son party, du moins il le fauorise par vne espreuue qu'il dit en auoir esté faite en sa presence,

*lib. de Plac
c. 20.*

*lib. 22
chap. 44.*

sus vn cuisenier qui meritoit le pendre.
 Ce cuisenier pour se redimer du gibet
 apres auoir esté condamné à prendre du
 sublimé, & l'auoir auallé, prit soudain
 quelques grains d'un Bezar qu'un Seign^r
 auoit apporté d'Espagne pour en faire
 present au Roy Charles 9., comme d'une
 antidote treslouueraine cōtre to^s venins.
 Le pauvre miserable ne laissa pas de mou-
 rir sept heures ou enuiron apres son essay,
 & apres auoir souffert des gehennes si
 cruelles, qu'il s'escricioit en mourant que
 la mort luy eust esté plus desirable en vne
 potence, qu'en ce brasier interieur qu'il
 deuoroit : duquel ledit Bezoar n'ayant
 peu esteindre la flamme fut ietté au feu
 par le commandement du Roy.

*on se liure
 des simples
 Indienne.*

Nonobstant le recit & autorité de ces
 personages dignes de creance, adiou-
 sterons nous plustost foy aux rapports de
 Garcias ab Horto, de Mathiole, & d'au-
 tres autheurs celebres & veritables.
 Nous auons desia entendu de ce Garcias
 comme les Indiens en vsent heureusemēt
 contre la Rougeole & verole : Il ne luy
 donne pas moindre pouuoir contre les
 maladies melancholiques inueterées,
 contre la galle, la lepre, la demangeaison,

mesmes contre les morsures des bestes
venimeuses, & contre les charbons pesti-
lents, tant auallé, qu'appliqué a l'exterieur
sus les parties offesees, & en parle cōme
scauant & experimenté. Mathiole, con-
firmant le dire du Seigneur susmentionné,
luy accorde vne vertu particuliere cōtre
toute sorte de venin, & vne prerogatiue
singuliere par dessus la theria-
que, & tout autre contrepoison. Lisez
l'effect admirable qui en reüssit en vn
certain larron lequel en fit l'essay sur le
Napellus, pour se rachepter de la mort
ignominieuse à laquelle il estoit condam-
né. Ce larron aagé de 27. ans vne heure
apres auoir pris du Napellus (vous ap-
prēdrez du mesme Mathiole ce que veut
dire Napellus en son 7. chapitre de l'aco-
nit) commença de vomir, lors l'on luy
bailla sept grains de Bezar avec du vin
blanc tout pur. Soudain il se trouue assail-
ly de diuers & tresviolents accidents,
ores de vomissemēts bilieux & porracés,
ores de paralysie qui se couloit des bras
aux iambes, & d'un costé à l'autre : ores
d'une froideur sensible qui luy parcouroit
toutes les veines, ores de tournoyemēts
de teste, suiuis d'émotions de cerueau

liure 5. ch.
73.

Mathiola
liure 4. c.
73.

chaudes, comme eau bouillante, ores de
 conuulsions de la bouche & des yeux
 avec douleurs insupportables des ma-
 choires, tantost il se voit tout affreux, le
 teint noir, ou decoloré, tantost bouffy
 comme vn hydropique, tantost au desef-
 poir de sa vie, tantost en resueries, tantost
 à cris & à pleurs, tantost à chants & à ris,
 tousiours beant apres l'eau froide. Quel
 Eurippe s'est iamais veu trauersé de tant
 de mouuements si effroyables? Bref par
 trois fois la venë luy faillit, & autant de
 fois il se vit aux derniers abois, ne luy re-
 stant au milieu de ses trauerses que la pa-
 rolle seule, choses à la vérité dignes d'ad-
 miration! Ce pauvre corps ayant seruy
 de iouët à ceste plante venimeuse l'espa-
 ce de six heures, nature assistee du Bezar
 se porta si valeureusemēt qu'elle empor-
 ta le champ de bataille saine & sauue.
 Voila vne histoire du tout memorable
 qui peut seruir de contrepoix à celle de
 Paré, & renuerfer de fond en comble la
 mauuaise opinion du Saxonia.

contre
 paré

Quand à Paré son esprenue est fondee
 sus vn sable mouuant, & succombe d'el-
 le mesme, car ou le Bezar dont il parle
 estoit vray, ou il estoit faux: s'il estoit faux

son discours ne conclud rien qui nous contrequarre les iustes loüanges deuës au vray Bezoar. S'il estoit vray que ne requeroit-il que l'espreuue s'en fist sur d'autres subjects que sur le sublimé, pour verifier son dire, qui est que les antidotes qui agissent par qualités spécifiques, n'ont nul effect sur les poisons qui agissent par qualités sensibles, & consequemment qu'il ne se peut rencontrer aucun simple qui soit indifferemment, & vniuersellement efficace contre tous venins, par ce que les qualités spécifiques ne se rendent qu'aux spécifiques, & les elementaires, comme tous contraires à leurs contraires. Donques si l'espreuue de son Bezoar se fust faicte sur quelque venin spécifique il y auoit esperance qu'il luy eust reüssi, & par mesme moyen il eust esteint ce feu de mespris qui s'alluma à la perte d'une drogue si chere & si pretieuse, & au blasme de toute son espece.

Pour responce à Saxonia, l'aduouélibrement, pour l'auoir experimenté plusieurs fois, que le Bezoar excite des sueurs diaphoretiques, mais à ceux la seulemēt que la chaleur naturelle abandonne au

desespoir. Ceux à qui il reste de la vigueur s'en sentent soulagez & fortifiez. L'en ay faict l'experience en moy-mesme sont environ vingt ans estant trauaillé d'une fiebure pestilentielle, qui me mit à vn pied pres du tombeau. Contre laquelle armé que ie fus de ceste antidote salubre, ie resenty dans mon estomach, ne sçay quelle chaleur gracieuse & secourable, pleine de renfort, ceste chaleur gagnant pied à pied sur le reste du corps, s'espandit finalement à la circonference suyuiue d'une sueur vrayement critique, au cinquiesme de ma maladie.

*L'auteur
Garry de la
peste par
le Bezoar*

*L'aigreur
du Bezoar
la saigne contre
suiert de l'homme
et la saigne fort
le Bezoar*

D'icy ie conclud que le Bezoar a vne vertu singuliere & du tout recommandable d'emouuoir les sueurs critiques & loüables, domter les humeurs malignes pestilentes & venimeuses, & de fortifier les parties nobles, & celles qui sont dediées à leur seruice : Mais l'importance est d'en scauoir vser.

Troisiesme Probleme.

Quelle est la vraye methode d'vser du Bezoar en verole & Rougeole ?

Est-ce celle des Indiens susmentionnée

au

au chapitre precedēt, lesquelz en dōnent vn grain ou deux par iour, avec eau rose? Mais pourquoy en ferons nous comme d'une chaussure à tous pieds sās distinction ny des malades, ny des maladies, ny d'aucune de ces circonstances desquelles nous puisons les indications de la qualité & quantité des remedes, & du temps conuenable à leur vsage?

Approuuerōs nous plustost ceste façon qui pour le iourd'huy est plus vsitee entre les Medecins vulgaires? Qui est d'en donner trois matinees de sūyte avec eau de chardon benit, trois grains par fois aux enfans, le double aux personnes plus aduancees en aage, & ce lors que les taches ou bourgeons de verole commencent à poinctiller. Ceste methode encourt les mesmes reproches que la precedente, & celuy cy d'auantage, qu'elle court fortune d'agrir la fiebure où elle seroit importante; & au cas que les humeurs fussent remuantes & desborde es elle les abandonne à leurs mouuements impetueux, voire elle les y aiguillonne, & les y pousse comme à toute bride, par l'adiunction de l'eau de chardon benit. Celle des Indiens au contraire les refrene, & attrēpe

Z z

leurs bouillons par la mixtion d'eau rose.

Certes ie me suis souuent estonné qu'aucuns de ma robe se laissent si facilement emporter à ces obseruations populaires, ou, pour mieux dire, à ces routines Empiriques au peril de leur cōscience, & de la vie de ceux qu'ilz ont en main. Ie dis de leur conscience, car ilz croient tenir leur reputation à couuert contre la mesdisance, & les iustes reproches, tandis qu'ilz ont la voix du peuple pour bouclier. S'y fie qui voudra, pour moy i'ay appris des sages & experimentez que la guerre & la medecine se font à l'œil. Faire la guerre à l'œil, c'est recognoistre ses forces, & celles de l'enemy, & les mettre à la balance d'une meure deliberation auant que venir aux prises, peser toutes les circonstances qui peuuent auantager ou desauantager l'un ou l'autre party, se fertir de l'occasion, changeant d'aduis selon les occurrences, voire en la ferueur du combat.

Consilium mediâ sumit luctator arenâ.

Vn lucteur prend aduis au milieu de la lucte.

Le mesme se doit practiquer en medecine: Pour exemple & pour response à nostre Probleme, est-il question d'em-

*le medecin
doit faire
la guerre à
l'œil & Ra-
connoistre la
capacité et
seul force de
cette maladie*

ployer le Bezoar ? Voyons premieremēt s'il est Leuantin ou Occidental, car le Leuantin ne se donne que iusqu'à huit ou neuf grains, L'Occidental se donne au double.

Voyons en second lieu la force & la grandeur du mal & du malade pour adiuſter noz doſes. Vn grand mal fort rebelle ſupporte vn plus grand effort qu'un petit, & comme ayant plus de reſiſtence ſe veut combattre plus rudement. Au contraire plus debiles, & plus delicats ſont les malades plus ilz requierēt dedouceur. Donques aux enfans de laiēt, & à ceux qui ſe trouueront elangourys vn grain ou deux ſuffiront : au plus forts ou plus grandelets, nous paſſerons iusqu'à deux ou trois grains, & ainſi conſequemment à proportion tant de la maladie, que de la force ou delicateſſe du malade. Sous le nom de maladie, ie comprends ſes cauſes & ſes ſymptomes.

En dernier lieu, puis que difficilement le Bezoar ne ſe peut aualler s'il n'eſt diſſout en quelque liqueur, voyons à quelle intention nous le donnons, afin de faire choix d'un breuuage à noſtre auantage. Nous en vſons en verole ou pour la pouſ-

ser en auant, ou pour contrepoincter la malignité de sa cause, ou pour les deux ensemble. Si c'est pour auancer sa sortie, nous dissoudrons le bezoar dans quelque liqueur aperitiue, & attenuante, prenant garde à l'humeur prædominante. Si c'est pour s'opposer à la virulence ou qualité pestilente du sang verolique, nous employerons les suc ou les eaux recommandees à cest effect. Si c'est pour les deux ensemble, nous trierons celles entre autres qui s'ont doüees des vertus requises. Telles sont les eaux de chardon benit, de dictame, de melisse, de borrache, buglosse & autres diaphoretiques vsitees contre la peste, desquelles on se sert fort vtilement en verole pour conduire les humeurs à la circonference, ores qu'il n'y ayt nulle apparence de malignité. Si neantmoins il y auoit complication de fiebre violente, on auroit recours aux eaux plus froides, ou temperees, telles que sont celles de chiendent, d'endiues, de fraise & autres susmentionnees aux deux chapitres precedents. Si de plus l'agitation furieuse de l'humeur suscitoit quelque hæmorrhagie, quelque vomissement, quelque autre flux importun & desreiglé, l'on ac-

coupleroit le bezoar avec eau rose, de bistorte, de quinte-feuille, de jus de grenades, de barbelin, & autres adstringents de pareille force & temperature pour servir de frain au desreglement, de rafraichissement à la fièvre, & de soutien aux vertus principales; les effets qui en réussiroient dresseront les bornes & la conduite à nos actions, & non pas les journées.

Jusques icy nous avons amplement discouru des moyens interieurs propres & necessaires à faire sortir la verole, parlons des extérieurs.

Des attractifs extérieurs.

CHAPITRE XII.

AVicenne (le niueau & parangon des plus doctes en matiere de petite verole) nous donne trois enseignements tres importants & tres salutaires touchant l'usage & application des remedes extérieurs pendant la sortie des pustules.

Le premier est que le malade se tienne à couuert du vent & de l'air froid, en la façon même q̄ font ceux qui suent, signamment l'hiver, par ce que le froid bouche & constipe les pores, & repousse les hu-

Zz 3

meurs en dedans. Au cas neantmoins que la fiebure seroit vehemēte, la langue noire & aride, il conseille d'y auoir esgart, suyuant ce que nous en auons enseigné cy deuant.

Le second aduis est que l'on reiette toutes onctions, ou embrocations d'huiles en arriere, tant par ce qu'elles conçoient promptement la chaleur, & s'eschauffant redoublent l'ardeur febrile: comme aussi par ce qu'elles adherent au cuir, s'emparent de ses petits trous insensibles, & les occupant, ferment passage à la transpiration.

Le dernier aduis est qu'il ne s'applique emplastre quelconque sur le ventre: ce qui se doit entendre non seulement en particulier des emplastres froids ou adstringents qui notoirement contrarient au mouuement & inclination de nature, mais de tous en general. Car toutes choses emplastiques estoupent les conduits, & tiennent en chaleur les parties qu'elles couurent, d'où arriuent accidents mortelz ou tresdangereux, tant par le surcroist de la fiebure, que par le retour & concentration des humeurs: sçauoir soit insupportable, veilles, inquietudes, lan-

guez, syncopes, oppressions, vomissements, flux de ventre, dysenteries, hæmorrhagies. Que si telles sortes d'accidẽts naissent par le mesus d'emplastres, qui iugera ceux la bien fondez qui pour y subuenir emplastrent le ventre, ou bien se seruent d'epithemes refrigerants & adstringents sur le cœur & le foye? somme que nostre mire principale bute à tirer l'ennemy hors du fort: & au cas que les remedes interieurs cy dessus descrits ne touchent au blanc de noz desseins, nous employerons les exterieurs à leur ayde. A cest effect, comme le mal est vniuersel, aucuns y approuuent les bains comme remedes vniuersels.

I'y recognois à la verité vn grand pouuoir, soit que nous en vsions pour rafraichir, ou pour humecter, ou pour attirer: le les ay neantmoins fort suspects & hazardeux, car s'ilz rafraichissent, ilz repoussent; s'ilz humectent, ilz relaschent, s'ilz attirent, ilz eschauffent, ilz dissipent, & refouldent les esprits avec les humeurs vitieuses: de tant plus que le corps affoibly donne entree libre aux causes qui luy sont defauantageuses ou outrageuses, & succombe soudainement sous leur faix.

Sont douze à treize ans qu'une Dame de qualité en fit l'esprouve en ceste ville de Nancy aux despens de sa vie. Car apres sa mort estant ouverte l'on trouua l'interieur de son corps parsemé de boutons, dont on imputa la faulte aux bains desquelz elle s'estoit seruie ; soit ou qu'ilz eussent dissout les esprits par leur chaleur, ou qu'ilz eussent relasché les fibres par le trop d'humidité, & cōsequemmēt affoibly la faculté expultrice : Ou bien que par inadvertence il fut survenu quelque refroidissement qui eut repercuté le sang au dedans.

Pour ces raisons ie prefere les fomentations aux bains, à condition que l'on prenne soigneuse garde qu'elles ne se refroidissent par trop avant qu'on les change, ou qu'il n'en demeure quelque moiteur ou fraischeur aux draps. Encore desireroisie pour plus d'assurâce qu'elles se fissent avec des vescies pleines de la decoctiō suyuāte qui seruira pour fomētation.

℞ foliorum melisse, Card. bened. beton. orig. flor. chamameli, melil. aniti ana. Mi. s. sem. anisi. fœniculi. lini. ana. ℥i. f. decoct. in aqua communi, & quarta parte vini albi, Colatura seruetur ad usum prefatum, ad-

moueatur calide longè à pastu.

Ces vescies s'appliqueront aux aiscelles, aux aissnes, aux cuisses & costé du malade. En lieu des vescies, de part & d'autre à l'endroit des parties susdictes on arangera, des rates, des poulmons, des toilettes d'animaux tuez sur l'heure : Ou bien des coqs, des poulets, pigeonaux, petits chiens, fendus par le milieu du dos, tous chauds & saignants? Ou bien des pains de seigle, d'orge, de forment, blancs ou bis, tirez nouvellement du four, & arrosez d'un brin de vin blanc, d'eau de chardon benit, de melisse, de dictame, de chamomille ou autres semblables.

L'on dict que Valentin Borgia filz du Pape Alexandre sixiesme estant chaudement mis dans le ventre d'un mulet tué sur l'heure, & vuidé de ses entrailles, se garantit des offences d'un poison qu'il auoit pris. Ceste inuention n'est bonne que pour les Princes, les Seigneurs, & gens de moyen qui ont leur vie plus chere que les biens de fortune. Les mediocres se contenteront d'envelopper leurs malades dans des peaux de moutons, de lieures, & autres animaux fraichement tuez & escorchez.

Si l'on doit auoir quelque partie du corps en singuliere recommandation c'est le cœur : C'est où particulièrement l'on appliquera les animaux susmentionnez pour esuertuer sa chaleur. Et afin que leur action soit d'autant plus favorable & vigoureuse, l'on le parfamera de la pouldre suyuant auant que les y appliquer.

℞ florum cordial, anthos. melisse, summit. origani ana. P. i. corticis citri sicci, macis, garyophyllor. pulueris diamarg. calidi ana. ʒi. Croci, ligni aloës ana. scrup. i. Camphore scrup. s. redigantur omnia in puluerem.

De ceste mesme pouldre l'on fera des petits sachets d'un taffetas bien deslié, lesquelz se tiendront ordinairement sur la region du cœur, estant premierement eschauffez à la vapeur de vin d'Espagne, ou de quelque autre genereux & aromatique.

Ceux qui aymeront la diuersité, ou qui feront plus d'estat des Epithemes liquides que des sachets se seruiron de cestuy cy.

℞ aquarum flor. arauciorum scabiosa, borag. cardui bened. melissa, vini albi optimi

ET ROUGEOLE LIV. III. 725
ana. ℥ij. pulueris electuar. diamb. , & dia-
marg. calidi ana. ℥i. Camphora, Croci ana.
scrup. s. M. pro epithemate, quod calidè appli-
cetur, & renouetur antequam refrigerit.

La seule Theriaque ou le Mithridat dis-
souts en l'une de ces eaux cordiales font
des effets admirables.

Or tandis que nous auons l'un des yeux
attentif à ceste action, iettons l'autre sur

*Les parties qui ont besoin d'estre
munies & remparées contre
les assauts de verole.*

CHAPITRE. XIII.

A Vicenne met en auant cinq parties
qui implorent nostre secours contre
les faillies veroliques, desquelles fort
souuent elles se trouuent alarmees, &
par fois si mal traitées que la vie ou la
santé y demeurent pour gage, ou le corps
en reste incommodé; tronçonné, ou des-
honoré. Ces parties sôt les yeux, le nez,
la gorge, les poulmons, les intestins:
adiouffons y les reins puis qu'Auicenne
mesme nous menace du pissement de sâg,

& autres symptomes tres pernicioeux qui procedent de son offense. Je ne veux point icy tirer en ligne de compte les esclandres qui arriuent de l'offense de toutes ces parties, aussi n'estce pas le lieu d'y remedier, ie me contente d'ouuir les moyens de les preuenir & empescher si neantmoins l'on ne peut les esquiuer on aura recours aux traictés particuliers dediez à leur curation.

Le mesme Auicenne nous ordonne pour les yeux l'eau rose, l'eau de coriandre, celle de sumach, le ius de grenade, le sumach mesme trempé dans ces eaux, avec le camfre, ces remedes sôt froids & adstringents, nous pouuons en inuenter grands nombres d'autres sous les mesmes fins, pourueu que nous ne soyons ignorants des vertus des simples, & que nous scachions tenir les bornes de mediocrité. Les ordonnances suyuantés seruiront de modele aux apprentifz.

℞ aqua rosar. & coriand. ana. ℥i s. sumach ʒi. sinantur in infusione per noctem: In colatura dissolue Camphora gr. v. pro collyrio, quo ocul^o quaquaversum foueatur, & aliquot eiusdem guttula intro frequēter instillentur.

℞ aq. plantag. fragorum, lactis muliebris

(ad dolorem demulcendum maximè valet)
 ana. ℥ i. albuminis oui mediam partem, agi-
 tenter simul optimè addendo aluminis rocha
 scrup. s. Croci, Camphoræ ana. gr. v.

La quantité d'alun s'augmentera ou diminuera selon le sentiment de l'œil malade. Le saffran y est adioufté pour fortifier l'œil, souuent le populaire en abuse, comme c'est son propre de se porter à l'excès où il prétend quelque soulagement, ie l'aduiſe qu'où il y auroit inflammation l'usage en seroit fort dangereux, signamment s'il n'estoit autrement reiglé qu'il ne l'est pour l'ordinaire. De plus si l'on se sert de ius de grenades ou autres liqueurs aigres & piquantes, qu'on prenne garde que l'œil n'en soit interessé.

Pour la deffence des narines, on attirera par le nez vn oxycrat bien trempé, fait de vinaigre, d'eau rose, ou de plantain. Ou bien de vertjus de grain, & ius de plantain meslez avec eau d'orge & quelques grains de Camfre. Ou bien on tiendra souuent souz le nez vn petit nouët de semences de coing, & de psyllium, trempé dans l'eau rose, ou vinaigre rosat camfre.

L'on remparera la gorge avec syrops

de grenades, de roses seiches, de coings, de berberis: avec looch composez de sucre rosat, de diamorum, de mucilages, de semences de coings, & de psyllium. Avec gargarismes faicts d'une decoction de balauftes, de roses seiches, de racines de tormētille, de bistorte, cynoglossē, semences de Plantain, iuiubes, orge entier: on y dissouldra du vertjus, des syrops de meures, de grenades, de myrtilles, l'aceteux l'exysacchara. Si la douleur y est grande le lait ferré se gargarisera seul, ou bien meslangé avec eaux de tormētille, cynoglossē, quintefueille, oseille, Plantain. Il n'est pas bon que le malade en aualle de peur qu'il ne le corrompe dans son estomach.

Les remedes propres au gosier sont propres aux poulmons, pourueu qu'ilz n'ayent point d'aigreur, car l'aigreur irrite la toux, & la toux eschauffe & moleste le malade. Auicenne recommande sur tout le looch composé de suc de lentilles, & de semences de pauot. Nous pouuons nous seruir de syrops de roses seiches, du myrtin, de celuy de iuiubes, de fleurs de pauot rouge ou Rheas, du violat en forme de looch, & pour leur

donner plus de corps y mesler du sucre rosat en pouldre, avec les semences de paut blanc, du bol fin laué en eau rose, & terre sigillée lauee de mesme, ou bien en eau desdictes fleurs de paut Rheas dictes vulgairement coquelicoc, ou en celle de paut cultiué, qui est loüé de Galien contre les toux du thorax & des poulmons.

Pour les intestins il n'est ia necessaire de rien adiouster à ce que nous en auons dict cy deuant. Auicenne ordonne les Trochisques de spodio, de ribes, de semine acetosa, aux flux de ventre qui arriuent au progrès de verole.

Pour les reins ie treuve les Trochisques de Gordon fort recommandables meslez avec de la pouldre de carabe blanc ou iaune, & dissoults dans vne emulsion de semences froides tiree dans l'eau d'orge, ou de fraises, ou bien incorporez avec bonne terebenthine de Venise bien lauee en eau de fraise, ou d'anonis, ou de fenail, selon que nostre intention tend plus ou moins au rafraichissement. Ces eaux diuretiques seruent de vehicule aux medicaments qu'elles accompagnent.

Il reste icy vne difficulté touchant la

face qui merite bien d'estre mise sus le bureau, nous la disputerons problematiquement en faueur des Dames.

Probleme.

L A face est elle pas du nombre des parties qui se doiuent remparer contre la verole ?

Si nous en prenons aduis des Dames c'est sans doubte que la plus part nous respondront absolument qu'ouy, voire mesmes au peril de la vie. l'en ay congnu qui craignoient autant ou plus la verole que la peste, d'autant, disoient elles, que le dāger de mort, s'il n'est egal, du moins est il commun à l'une & à l'autre maladie, & la vie qui reste apres la verole est souvent deshonnoree par les vestiges & cicatrices qui en demeurent à la face. A la verité il semble que chacū des astres se plaist à combler le sexe feminin de quelque grace speciale, tous l'envisagent en sa naissance d'un aspect fauorable pour le rendre gracieux à noz sens, & pour captiuer noz cœurs sous son esclavage. Son port, son action, sa voix, ses discours, ses douceurs, sōt autant d'amorces & de liens qui nous alleschent, nous tirent, nous enlacent

enlacent dans les pieges amoureux. Mais la seule splendeur de sa face donne plus d'esclat, & son esclat plus de passion que tout le reste ensēble. Ces autres perfecti-
ons sont comme autant de brillants, la fa-
ce est vn soleil rayonnant qui les faict es-
clatter. Leur lueur s'eclipse à noz yeux,
ou s'ombrage, si tost que la face s'eclipse
en ses beautez. C'est pourquoy Dunca-
nus Fidelius Medecin Escossois semble
auoir bon droict de rendre vn soing bien
particulier à sa conseruation, enioingnāt
par expres qu'auant la sortie des pustules
elle soit souuent arrosée d'eau rose meslee
auec brin de saffran, ainsi que l'on fait des
yeux: de plus que l'on saigne du nez, que
l'on ventouse les espaules, & les iambes
auec scarification.

Quand à moy ie ne puis rejeter ny les
saignées, ny les ventouses scarifiées puis
que precedemment ie les ay receuës,
mais pour les lauements adstringents &
repercussifs, ie ne puis à mon grād regret
les approuuer. Ne s'y frotte qui voudra,
les euénements en sont par trop hazar-
deux. Nous voyons iournellement que
la face est plus attaquée de verole que nul-
le autre partie du corps, nous en auons at-

Aaa

tribué la cause à sa situation releuée, à sa température chaude & humide, à sa ténacité rare laxé & mollassé: si nous repercutons toute ceste matiere qui y affluë en abondance, où fera elle la retraicte sinon sur le voisinage? Si c'est au cerueau, garde les epilepsies, apoplexies, spasmes, paralyties, melancholies, manies. Si c'est au gosier, garde que la deglutition n'en demeure empeschée, la voix cassé & éroüée, la parole incommodée & de mauuaise grace. Si c'est aux poulmōs, garde la toux violente & rebelle, la phthisie, l'asthme, l'orthopnée, la suffocation. Bref le danger nous menace & nous presse de toutes parts si estroitement, qu'il ne nous reste aucun lieu de refuge. Que si à peine pouuons nous garantir la gorge des incursiōs veroliques, nonobstant qu'elle ayt ses saillies libres à l'exterieur, que pourrons nous esperer lors que les passages luy estāt fermez, ses forces, ses munitions redoublées nous aurons à combattre & soutenir ses efforts, & ceux de l'art ensemble? Est-ce pas fureur de mourir pour ne point mourir? dit Martial, parlant sous le nom de Caton d'Utique aux parricides d'eux mesmes. Ce n'est pas moindre degré de

fureur de preferer l'ombre au corps, rachepant vne beauté passagere au peril du subiect entier, au peril (dis ie) d'un grand nombre de maux perdurables, plus honteux & plus insupportables sans comparaison, & qui moins peuuent se couvrir ou pallier par artifice que ny les taches ny les fosses qui ternissent ou infectent le teint. Cherchons plustost les moyens, si aucuns y en a d'y obvier ou remedier avec plus d'assurance.

*Des maturatifs & desiccatifs
de verole.*

CHAPITRE XIII.

AVicenne bien que tresexacte en la curation de ceste maladie, ne fait mention quelconque des maturatifs, estimant, peut estre, que la maturation se doit entierement remettre à l'œuvre de nature. Aussi n'est il pas beaucoup necessaire pour l'ordinaire que nous y employons l'art. Arrivant toutesfois que les pustules fussent cruës, dures, & rebelles à nature, nous les meurirons & amollirons par onctions, fomentations, & parfums.

Les onctions se feront d'huilles de lis,

Aaa 2

d'amendes douces, & d'olives : aucuns se seruent de beur fray bruslé, qu'ils laissent escouler dans vn bassin plein d'eau rose, le beur fray seul y est bon sans autre artifice. Je suppose que toute la matiere soit esparse au cuir, sans qu'il y ait inflammation.

Les fomentations & parfuns se feront avec decoction de racines de lis, de racines & fucilles de mauues & guimauues, de semences de lin, de fenugrec, figues seiches, & leurs semblables.

Les pustules estant parfaitement meures Aulcenne les ouure, les vuide, & les desseiche.

Pour les vuider il les perce avec vne aiguille d'or, puis en espuise la bouë avec du coton.

Pour les desseicher il vse de salures, de parfuns, & de pouldres desiccatives.

La perforation ne conuient qu'aux plus grosses, & principalement au visage pour euitter les fosses & cicatrices : Car comme elles sont longues à se desseicher, il est à craindre que leur matiere croupissant longuement ne s'eschauffe, s'eschauffant ne s'agrisse, & s'agissant ne corrodé les parties subiacentes.

La desiccation est propre à toutes pustules, & par fois nécessaire aux mediores pour les mesmes causes. Si l'humeur est fluette & aqueuse suffit de la desseicher avec parfums de bois de tamaris; bois, feuilles, & bayes de myrtilles, & cypres. Au mesme effect l'on enfermera des poudres ou farines d'orge, de ris, de febues, de millet, d'ers, de lupins, de ciches, dans des sachets ou linceulx bien deliez sur lesquelz reposeront les malades.

Si la matiere est crasse & impacte, outre la desiccation il est besoing d'abstersion, en l'usage desquelles notons trois observations fort remarquables pour euitier la douleur & inflammation.

La premiere est que la salure ne se fasse auât la maturation parfaite des pustules.

La seconde, qu'elle ne touche aucunement celles qui sont percees, ny les parties escorchees, quelles elles soient.

La troisieme, que l'on en modere l'usage & la dose es parties douloureuses, es personnes delicates & sensibles.

Voicy comme i'en ordonne pour l'ordinaire où rien n'est à craindre de ce que dessus.

Aqua fragorum & rosacea ana. quart. i s.

Aaa 3

*salis communis 3vi. santal. omnium ana. vn. j.
Crocī, camphora ana. gr. v. coquantur simul
ad consumptionem tertia partis, Colatura
sepidā imbutus linteolus faciei blandē affri-
cetur.*

Ceste fomentation ne sert pas peu pour effacer & esteindre les rougeurs.

Que si l'on requiert qu'elle soit plus deterſiue on y adiouſtera des farines en ceste ſorte.

*℞ aqua roſarum & nymphae ana. lib. i.
ſalis communis ℥s. farina orobi & lupinorum,
ſantali rubri ana. 3 i s. Camphora ſcrup. s.
Crocī gr. v. f. decoctio ad consumptionem
tertia partis. Colatura ſeruetur ad uſum
praefatum.*

Pour les pauures on prendra demy chopine d'eau commune, vn pincet de ſon, & autant de ſel, l'on fera boüillir le tout enſemble à conſomption du tier, puis on y diſſouldra cinq à ſix grains de ſaffran.

La quantité de ſel & des autres ingre-
dients ſe limitera ſelon la grandeur du
mal, & la nature du malade. Telle eſt la
methode puisſee d'Auicenne, ſuyuie &
autorifſee des Praticiens plus celebres anciens
& modernes, voyons ſi elle eſt repro-

Trois Problemes touchant l'ouverture & desiccation des pustules.

CHAPITRE XV.

E*st il necessaire de se servir de remedes pour la guerison des pustules?*

Auicenne le conclud ainsi en termes exprés. Quand la verole est entierement sortie, paisé le septiesme si elle est en maturité, il est (dit il) necessaire de l'ouurer avec vne aiguille d'or. *lib. 4. fen. 1. trait. 4. cap. 10.*

Tout d'une suyte parlant de la salure il repete par deux diuerses fois qu'elle est aussi necessaire, nous venons d'apprendre les raisons de ces necessitez.

Le vulgaire s'oppose à la premiere conclusion, & le Signor Thomas Minadous à la seconde. Donnons premiere-ment audience à ce personnage digne d'autorité, puis nous respondrons au vulgaire au Probleme suyuant.

Supernacaneum est id præsidiij genus, dit Minadous en son liure de verole chap. 28. Il iuge la desiccation des pustules super-

fluë, d'autant que d'elles mesmes elles se seichent & se guerissent sans artifice, de mesmes qu'il arriua à ces pustules pestilentiellles desquelles parle Galien au 5. de sa Methode Therapeutique chap. 12.

Minadous est Phœnix en ceste opinion, aussi est elle mal fondee de bannir absolument & generalement les desiccatifs: Car ie puis asseurer avec verité d'auoir cent fois reconnu de tresloüables effects de la salure, au grand contentement & estonnement des assistants, & non sans recommandation du remede. I'aduouë nonobstant au reciproque qu'Auicenne seroit condamnable s'il maintenoit que generalement & absolument ce remede fust necessaire, car pour les petites pustules on s'en passe fort bien: Pour les mediocres du moins est il necessaire *ad bene esse, siue secundum quid*, (comme parlent les Logiciens) sçauoir pour obtenir plus prompte, plus facile, plus parfaite, & plus asseuree guerison, qui n'est pas vne petite necessité en medecine. Mais ie trouue vn petit de contradiction ou bien de repugnance au procedé de Minadous, en ce qu'il veut que l'on perce les pustules pour leur faciliter la guerison, & rejette

les desiccatifs qui sont à mesme effect. D'avantage ce qu'il obiecte de Gallen fait autant contre luy que pour luy, car si la consequence qu'il en tire est bonne, sçavoir que les pustules de verole n'ont pas besoin de desiccatifs, par ce que Galien n'en vſa point és pustules pestilentes susmentionnees; le conclueray du mesme principe que comme ces mesmes pustules n'eurent pas besoin d'estre percees, aussi n'ont celles de verole. Or puis que ceste opinion se refute d'elle mesme & par son Autheur mesme escoutons maintenant celle du vulgaire qui a Mercurial pour appuy.

Second Probleme.

E*st il necessaire de percer les pustules de verole?*

Le vulgaire vous dira qu'il a reconnu par experience que les fosses & les marques demeurent plus profondement empreintes au cuir lors que les pustules se percent, que lors qu'elles se guerissent sans avoir esté percees. Son experience a grande apparence de raison, car le pus bien cuit qui en descoule par l'ouverture, estât despoüillé de toute acrimonie

par la maturation, doit estre sans comparaison moins corrosif & malfaisant que ces ichœurs, ces sanies poignantes qui luy succedent, lesquelles on en voit ruisseler par apres.

Je responds avec distinction que les pustules sont grosses, ou mediocres, ou petites. Je diray des petites ce que dit Celse des boutons appelez *vari*, que c'est presque folie d'y rien faire, n'estoit pour complaire aux Dames qui ont leur teint en singuliere recommandation. Les mediocres se peuuent commodément desseicher, par les moyens susdicts. Les grosses ont souuent besoing d'ouuerture. Car si bien le pus estant cuit (comme il le doit estre lors que l'ouuerture se faict, autrement il s'y pourroit engendrer douleur & inflammation) si dis ie le pus estant cuit n'a nulle poincte, nulle acrimonie, il acquiert neantmoins vne chaleur putride acre & piquante s'il demeure longuement arresté & attaché à la partie qu'il possede, d'où s'uyt erosion, & de l'erosion, les vlcères, les fosses, les cicatrices. La sanie qui luy succede, bien que corrosiue, est moins dangereuse, d'autant que soudain elle treuve son issue, & de plus elle peut

Se dessécher & attrêper avec decoction de santaux, de tamaris, de lupins, faite en eau rose camfree, ou autre de pareille force.

Troisiesme Probleme.

Faut il que l'ouverture s'en fasse avec une aiguille d'or?

Ainsi l'ordonne Auicenne ; rude ordonnance pour les pauvres. Mais qu'importe que l'aiguille soit de fer ou d'acier? Les playes qui se font avec le fer sont de plus difficile guérison que celles qui se font avec l'airain pour deux raisons, (dit Mercurial parlât apres Aristote en ses Problemes.) la premiere raison est que le fer déchire & endommage d'avantage : la seconde est que l'airain a quelque faculté d'astreindre & agglutiner, ce qui se doit pareillement entendre de l'or. Ces raisons n'ont que l'escorce, & ne font rien pour Auicenne, car si elles estoient concluantes il auroit tort de préférer l'or à l'airain. Mais considerez ie vous prie quel subiect il y a de songer à l'adstriction & agglutination de l'epiderme qui promptement & facilement se repare par l'œuvre seul.

*lib. de mor
bis pueror.
cap. 2.*

de nature, & qui d'ailleurs doit se corrompre & tomber. Ce n'est pas où gist le liepure, l'importance est que l'aiguille soit si ferme qu'elle ne s'espoinde pas en l'opération, & qu'elle soit si aigue & bien afilee que l'ouverture se fasse promptement, sans violence, & sans douleurs. Pour plus d'assurance aucuns sont d'avis que l'on coupe les pustules avec des ciseaux bien trenchants plustost que de les percer, ce que j'approuue fort, non seulement pour plus grande facilité, mais aussi par ce que l'ouverture estant grande le cuir est moins suiet à se reioindre, & la sanie treuve plus libre yssüe.

Mais qui peut auoir esmeu Auicenne de preferer l'or aux autres metaux? Serait-ce point pour amuser les femmelettes, & leurs tendres poupons, qui iamais ne sont sans grande apprehension de leur peau? Certes comme leur apprehension n'est fondee qu'en vne imagination erronee, c'est action de prudence de siller les yeux à l'imagination par l'esclat de l'or, pour fermer l'entree à la crainte & apprehension qui naist de la poincte.

Or nonobstant que l'ouverture & desiccation des pustules se fasse à propos, le

ET ROUGEOLE LIV. III. 743
malade n'est pas exempt du danger d'en
porter les marques, voyons quelle en
peut estre la suyte, & y donnons ordre.

*Des croustes, ulceres, taches, fos-
ses & cicatrices de verole.*

CHAPITRE XVI.

IL n'y a rien pis à escorcher que la
liqueur dit le proverbe, c'est ce que
nous experimentons ordinairement en
verole : ores que ses dernieres atteintes
soient moins funestes pour l'ordinaire
que les premieres, si laissent elles bien
souvent vn resouvenir plus ennuyeux,
& des plaintes plus cuisantes qui ne nous
quittent qu'au tombeau, desquelles la
cause plus frequente & plus iournaliere
procede des croustes delaissees apres
l'ouverture & desiccation des pustules.
Ces croustes ou par leur importunité, ou
par le prurit qu'elles excitent és parties
affligées, sollicitent les malades à les arra-
cher, ce qui difficilement se peut faire
sans que le vray cuir en soit endommagé,
& consequemment sans que la marque y

demeure empreinte. Si les croustes sont petites il suffira d'empescher que le malade y porte la main : Et au cas que son aage ou son humeur ne soit capable de remonstrances, l'on luy bridera si bien les mains, on luy rongnera les ongles de si près qu'il n'en puisse emporter les pieces. Ce pendant la demageaison s'adoulcira avec les eaux salees susmentionnees.

Si les croustes sont grandes & grosses, ainsi qu'il arriue lors ou que les puitules d'elles mesmes sont fort grosses ou que plusieurs petites contiguës se mettent comme en vne, elles sont non seulement importunes & fascheuses, mais aussi dangereuses, par ce qu'ordinairement elles enserent quelque sanie acre & mordicante qui va rongant & profondant par fois iusqu'aux os, d'où naissent vlcères rebelles & disepulotiques, participants à la virulence & malignité de leur cause. Du moins il en demeure des taches difformes, & souuent des fosses & cicatrices incurables.

Donques le premier & plus expedient remede est de procurer la cheute des croustes. Ce qui se fera en les oignant tiëdement avec huiles rosat, violat,

d'amendes douces, avec beurr fray laué en eau de rose, ou de plantain, ou de nymphæa, avec cressme battue és mesmes eaux, avec graisse d'anguille, vnguent rosat, pomade. Si à ces huiles, graisses & onguents vous adioustez pouldres de ceruse, de tuthie, d'aloës, litarge, & d'autres sēblables desiccatifs, vous ferez d'une pierre deux coups (cōme l'on diēt) faisant ensemble tomber les croustes, & desseichant ces sanies qui croupissent au dessous d'icelles, ce qui seruira quand & quand de preseruatif aux vlceres qui en prouiennent. Exemple d'un onguent.

℞ vng. rosati, olei violati, pinguedinis anguilla optimè elota in aq. rosar. ana. ℥ss. litharg. Ceruse subtiliss. puluerat. ana. 3 s. M. f. unguentum ut artis est.

Autre, *Rec. Pomata, olei rosati, & amigdal. dulc. recens extracti ana. ℥ss. aloës rosata, tuthia prepar. trochiscor. albor. Rhasis ana. scrup. i. croci gr. iij. M. pro unguento.*

Si nonobstant ces onguents il s'engendre quelque vlcere on y remediera avec l'onguent rouge camfré, le diapompholigos, de plumbo de mōraguana, ou bien avec le suyuant qui est fort excellent

Rec. unguenti diapompholigos, desiccantis

746 DE LA PETITE VEROLE

rubei ana. & s. minij 3. ducantur optimè in mortario plumbeo & pistillo plumbeo, sensim affundendo olei rosati q. suff. & f. unguentum.

Aucas qu'il n'en demeure que des taches elles s'effaceront par la desiccation & deterfion del'humeur fichee à la partie lésée. En quoy deux choses sont à remarquer. La premiere est que si la face se montre seiche & maigre, l'on modere les desiccatifs & deterfifs; cōme au contraire que l'on les fortifie si elle se trouue humide, grasse & pottelue. L'autre remarque est que l'on employe à cet effect plustost des eaux & autres medicaments liquides, que des onguets, ou emplastres, par ce que les solides s'empaquentent facilement dans les petits pores, dont la transpiration est empeschée, & le teint demeure crasseux si l'on ne rend grand soing à le bien nettoyer & deterger. Mercurial fait estat de la cresse ou bouillie suyante qui est de mediocre consistance, de laquelle il commande qu'on laue la face & les mains pour en oster les taches.

℞ farina lupinorum, fab. hordei ana. P is. bullians in aqua communi ad consistentiam cremoris.

L'approuuerois fort qu'en ceste bouillie

lie

lie au lieu d'eau commune on se seruit de celles de nymphæa, de morelle, de fleurs de lis blancs, & de febues, de fraises, & autres semblables distillees proprement en lambic de verre. L'on l'appliquera le soir en se couchant, ou bien on s'en lauera le visage & les mains sans les essuyer, Puis le matin de peur que les pores n'en demeurent imbus & obstrus, on se lauera avec decoction de fleurs de violettes de Mars; ou bien on emplira vn petit sachet de fleurs desdites violettes & de son, lequel on trempera dans de l'eau chaude pour s'en frotter lesdictes parties. L'eau suy-uante seule est fort efficace contre les raches.

Rec. rad. arundinis, amygdal. amarar. lupin. ana. ℥ij. foliorum serpentar. Mis limones detracto cortice num. ij. Pedes vitulinum. ij. oua integra cum testis conuassata num. iij. aluminis ℥ s. incidenda incidantur, contundenda contundantur, & in alembicum vitreum indantur, superaffundendo aq. flor. nymphæa, aq. fab. lactis caprini ana. lib. s. digerantur per biduum vase optimè clauso ad ignem Balnei Mariae, deinde distillantur. Aquarum stillatitiarum defectu aqua communis substituenda est.

Rbb.

Au reste il n'y a pas grand peine pour l'ordinaire à oster les taches, mais quand aux fosses, pour en dire ce que i'en pense, ie les tiens incurables, par ce que le vray cuir, comme partie spermatique, ne peut se reparer si ce n'est par le moyen d'une cicatrice, laquelle est engendree du sang qui accourt à la partie pour sa nourriture. Donques pour la generation de ceste cicatrice il est necessaire que le sang soit attiré & retenu, sans que la temperature naturelle de la partie soit notablement alteree ou corrompue. Pour faire attraction le docte Mercurial est d'aduis que la partie soit frottee avec vn drap rude iusqu'à ce qu'elle rougisse, & lors qu'elle soit couverte d'un emplastre de poix, ayant premierement faict raser le poil, de peur qu'estant arraché avec ledict emplastre il ne cause douleur, car il veut que l'emplastre s'arrache avec violence par trois ou quatre fois.

Finalemēt le sang ainsi suffisamment attiré au lieu offensé, pour l'y retenir il y applique le liniment qui s'ensuyt à l'heure du coucher, ou sur la nuit, puis le lendemain matin il la laue tresbien avec decoction de lupins, qui est detergiue, pour

nettoyer ce qui en pouroit adherer aux pores insensibles.

*℞ olei oliuarum dulcissimi ℥ i s. succi limo-
num ℥ iij. lithargirioli, cineris testudinis com-
busta ana. ℥ i s. puluer. rad. canna ℥ ij. pingue-
dinis Gallinae ℥ s. M pro linimente.*

Ceste pratique de Mercurial me satis-
fait plus que celles d'autres qui se conten-
tent de frictions molles faictes avec vn
linge trempé en huiles d'amendes dou-
ces, ou de lis, ou d'olives : ou bien d'em-
brocations des mesmes huiles tiedes, seu-
les ou meslangees avec eau. Ou bien
d'onctions faictes de graisses d'hommes,
ou de poulles, ou d'autres de qualité ap-
prochantes.

Tout ce que l'on peut esperer de ces
artifices n'est que la production d'une ci-
catrice, laquelle, pour estre fort dissem-
blable au cuir, ne peut qu'elle n'y laisse
quelque deformité. Pour y remedier, ou
du moins pour la palier, l'onguent citrin
recentement faict est fort recommandé,
aussi est l'eau qui distile d'un œuffray pen-
dant qu'il se cuit dans les cendres. On ne
fait pas moins d'estat des huiles de tartre,
de dattes, de myrrhe, qui est celle (selon
l'opinion d'aucuns) de laquelle ce grand

Bbb 2

TABLE.

Fernel l'honneur de la France faisoit des miracles. Il y a vn nombre infiny d'autres petits secrets familiers aux Dames à ce mesme effect. Je remets à leur choix & discretion l'vsage de ceux qui leur sont plus experimentez, avec supplication tres-humble qu'elles daignent recevoir ces discours pour ains, & pour tesmoignage du perpetuel seruice que ie leur vouë à toutes en general & en particulier.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES
& Problemes cōtenus en ces
trois Liures.

Le nombre signifie la page.

Liure Premier.

Chapitre premier. De l'importance & vtilité de ce Traicté, fucillet	1
Ch. 2. D'où vient le nom de verole,	7
Ch. 3. Les differences & cōuenances de grosse & petite verole,	10
Ch. 4. Pourquoi l'une est appelée petite & l'autre grosse,	17
Ch. 5. Que c'est que petite verole,	22

TABLE.

Ch. 6. Proiect de tout ce Traicté,	26
Ch. 7. Que la petite verole sont pustules,	28
Ch. 8. Si la petite verole est maladie,	32
Probleme. Si la petite verole peut estre sans pustules,	39
Ch. 9. Que la petite verole est vniuerselle,	43
Probleme. Pourquoi les boutons sont plus copieux en la face, es pieds & mains qu'ailleurs,	47
Ch. 10. Que la verole est contagieuse, & les conditions requises à contagion,	51
Ch. 11. D'où procede ceste contagion,	54
Ch. 12. Comment se communique la verole	57
Ch. 13. Douze Problemes touchant la contagion verolique,	63
Probl. 1. Si où il y a moins de pustules il y a moins de contagion,	63
Probl. 2. La verole mortelle est elle plus contagieuse que la salutaire ?	68
Probl. 3. Les morts verolez sont ilz plus contagieux que les viuants ?	70
Probl. 4. La chambre d'un verolé est elle contagieuse ?	75
Probl. 5. Peut on communiquer la verole sans l'auoir ?	77
Probl. 6. Si les auantcoureurs de verole sont contagieux ?	80
Probl. 7. Les boutons de verole sont ilz toujours contagieux ?	85
Probl. 8. La verole est elle plus contagieuse que la rougeole ?	88

Bbb 3

TABLE.

<i>Probl. 9.</i> Les proches sont ilz plus subiects à estre infectez que les autres?	90
<i>Probl. 10.</i> Donques ceux qui iamais n'ont eu la verole sont plus subiects à la recevoir, que ceux qui l'ont eue?	92
<i>Probl. 11.</i> Est il vray que les vieux y sont moins exposez que les ieunes?	92
<i>Probl. 12.</i> La grosse verole est elle plus contagieuse que la petite?	96
<i>Ch. 14.</i> Du subiect de petite verole.	99
<i>Ch. 15.</i> Responce à ceux qui nient que le vray cuir soit vray subiect de verole,	107
<i>Ch. 16.</i> Briefue recollection, & syytte des discours.	116
<i>Ch. 17.</i> Que le sang est cause de verole,	119
<i>Ch. 18.</i> Si le sang est cause materielle ou efficiente de verole,	125
<i>Ch. 19.</i> Ce qui se doit entendre par le sang,	136
<i>Ch. 20.</i> Erreurs d'aucuns modernes touchant le sang cause coniointe de verole,	141
<i>Ch. 21.</i> Quelle est la cause qui dispose & determine le sang à verole,	150
<i>Ch. 22.</i> Raisons de Fernel refutees,	154
<i>Ch. 23.</i> Que la verole est quelquefois Epidemique,	163
<i>Ch. 24.</i> Raisons de du Laurent refutees	169
<i>Ch. 25.</i> Que le sang maternel est la cause plus frequente & plus ordinaire de verole,	184
<i>Ch. 26.</i> Douze Problemes touchant le sang menstruel cause de verole,	187
<i>Probl. 1.</i> Pourquoi les femmes qui ont manque de purgation n'encourent-elles pas la verole usti tost q l'efant qui succe le sãg retenu?	189

TABLE.

<i>Probl. 2.</i> Le nourisson peut-il estre infecté du sang duquel il ne succe que la plus pure & la plus douce partie?	192
<i>Probl. 3.</i> Pourquoi la verole ne moleste elle pas les enfants tost apres l'enfantement?	194
<i>Probl. 4.</i> L'impureté contractée du ventre maternel peut elle se cōserver 40. ans & plus?	195
<i>Probl. 5.</i> D'où vient que tous se repaissent d'un sang impur dans le ventre maternel, tous neantmoins ne sōt point atteints de verole?	197
<i>Probl. 6.</i> Peut on retomber plusieurs fois en ce mal?	199
<i>Probl. 7.</i> Qu'entendez vous par ce sang maternel?	201
<i>Probl. 8.</i> Quelle de ces trois portions dispose l'enfant à verole?	202
<i>Probl. 9.</i> D'où vient que l'homme seul entre les animaux encourt ceste maladie?	204
<i>Probl. 10.</i> Pourquoi ceste corruption gisant au sang ne paroist elle pas aux vrines?	209
<i>Probl. 11.</i> Parloit-on de verole du temps d'Hippocrate & Galien?	211
<i>Probl. 12.</i> Si les anciens Grecs ont cognu ceste maladie pourquoi l'ont ilz laissée à nonchaloir?	214
<i>Ch. 27.</i> Si la verole peut provenir d'avoir esté conceu pendāt les purgatiōs mēstruelles?	216
<i>Ch. 28.</i> Opinion de Ioubert refutée touchant la cause de verole,	230
<i>Ch. 29.</i> Que la cause de verole se peut accrūmuler par un viure desreiglé,	238
<i>Probl.</i> Pourquoi la recidiue de verole est elle si rare, en un si grand, si frequent, & si puis-	

TABLE.

tant nombre de ses causes?	240
Ch. 30. Opinion de Mercurial refutée,	242
Ch. 31. Que la verole se peut communiquer par la semence,	251
Ch. 32. Si la quantité du sang peut causer la verole,	261
Ch. 33. La vraye opinion touchant la cause ma- terielle & efficiente de verole	272
Ch. 34. Des causes mouuantes & assistantes de verole	281
Ch. 35. Sept Problemes touchant les causes as- sistantes de verole	287
Probl. 1. Pourquoi les enfants gifants au ventre de la mere, & pendants à la mammelle sont ilz moins subiects à la verole que les plus ad- uancez en aage?	287
Probl. 2. Est il vray que les vieillards y soient moins subiects que les adolescents?	291
Probl. 3. Lequel des deux sexes y est bien dis- posé?	292
Probl. 4. Pourquoi le printemps est il plus fer- til en verole que les autres saisons?	294
Probl. 5. Pourquoi Auicenne met il la fin de l'Automne après le Printemps	297
Probl. 6. Mais pourquoi le mesme Auicenne a il preferé la fin d'Automne à son commen- cement?	299
Probl. 7. Est il vray que lors que l'Automne est chaud & sec en son commencement, & que l'Esté precedent a esté de mesme tempera- ture, sa fin soit plus trauersée de verole	301
Ch. 36. De l'ebullition du sang qui se fait en	

TABLE.

la verole.	303
Ch. 37. Où se faict l'ebullition	307
Ch. 38. Si la ver. est tousiours auec fiebure	313
Ch. 39. Quelle fiebure acompagne la ver.	319
Ch. 40. Si les fiebures veroliques sont essenti- elles ou symptomatiques	325
Ch. 41. Côme se faict l'erupcion des pustules	328
Ch. 42. Si l'erupcion des pustules est critique	331
Ch. 43. Si la verole est critique côme cause, ou comme signe, ou si elle est la crise mesme,	340
Ch. 44. Quel est le moreur de verole ?	346
Ch. 45. Deux problemes touchant l'erupcion de verole	356
Probl. 1. D'où viennent les pustules qui paroîs- sent aux morts ?	356
Probl. 2. Pourquoi l'erupcion de verole se fait elle sans frissons ?	358
Ch. 46. Si l'on doit recognoistre vne cause fi- nale en la verole,	361

Liure second.

Ch. 1. Le tableau de verole	373
Ch. 2. Les differences de verole	376
Ch. 3. En quoy different la verole & la Rou- geole.	382
Ch. 4. Erreurs de Fuchse touchant les differen- ces de verole & rougeole.	386
Ch. 5. Cinq problemes touchant ces differen- ces	395
Probl. 1. Pourquoi la Rougeole excite elle moins de prurit que la verole	395
Probl. 2. Pourquoi la Rougeole excite elle moins de douleur de dos que la verole ?	397

TABLE.

<i>Probl. 3.</i> Pourquoi la Rougeole s'empare-elle moins des yeux que la verole	398
<i>Probl. 4.</i> La verole est elle plus frequente que la Rougeole	399
<i>Probl. 5.</i> Laquelle des deux nous assaut la premiere	400
<i>Ch. 6.</i> Les signes precursseurs de verole & Rougeole	401
<i>Ch. 7.</i> Signes Pathognomoniques de verole & Rougeole.	405
<i>Ch. 8.</i> Raisons des signes susmentionnez	408
<i>Ch. 9.</i> Prognostiques de verole & rougeole	413
<i>Ch. 10.</i> Raisons des prognostiq. de verole	418
<i>Ch. 11.</i> Cinq probl. touchant les prognost.	425
<i>Probl. 1.</i> La petite quantite des pustules est elle preferable à la grande ?	425
<i>Probl. 2.</i> Est il plus expedient que la verole survienne à la fiebure ou la fiebure à la verole ?	427
<i>Probl. 3.</i> En quelle saison les maladies sont elles moins mortelles ?	431
<i>Probl. 4.</i> La verole est elle moins redoutable aux enfants qu'aux vieux ?	433
<i>Probl. 5.</i> Est on plus sujet à recidive apres rougeole qu'apres la verole ?	439
<i>Ch. 12.</i> Si l'on peut mourir en la declinaison de verole ?	440

Liure troisieme, Partie premiere

<i>Ch. 1.</i> Si l'on doit user de preservatif contre la verole ?	446
<i>Ch. 2.</i> S'il est dangereux de s'en preserver ?	450
<i>Ch. 3.</i> Qu'on peut s'en preserver.	453

TABLE.

Ch. 4. Methode preservative.	460
Ch. 5. Accord des opinions contraires	463
Ch. 6. Avertissements touchant les remedes preservatifs.	470
Ch. 7. Remede preservatif, & premierement de l'air.	473
Ch. 8. Du manger & boire.	476
Ch. 9. Du sommeil, des veilles, des exercices, & repos.	483
Ch. 10. De la repletion, inanition, & des passi- ons de l'ame.	487
Ch. 11. Huit problemes touchant le regime preservatif.	491
<i>Probl. 1.</i> Est il bon de changer d'air pour se pre- server ?	493
<i>Probl. 2.</i> Est il plus expedient de beaucoup ou peu manger ?	498
<i>Probl. 3.</i> Faut il se lever de table avec appetit ?	507
<i>Probl. 4.</i> Que feront ceux qui naturellement sont fort fameliques ?	512
<i>Probl. 5.</i> Le vin est il defendu à l'enfant ?	514
<i>Probl. 6.</i> Est il loisible aux nourrices d'en boire ?	526
<i>Probl. 7.</i> Les femmes grosses en boiront elles ?	532
<i>Probl. 8.</i> Que boiront les enfans en lieu de vin ?	538
Ch. 12. Des remedes preservatifs alteratifs.	542
Ch. 13. De la purgation preservative.	549
Ch. 14. De la saignée preservative.	553
Ch. 15. 4. problemes touchant la purgation & saignée.	
<i>Probl. 1.</i> Est il bon de purger par precaution de verole ?	556

TABLE.

<i>Probl. 2.</i> Purgerons nous les enfans de lait ?	573
<i>Probl. 3.</i> Saignerons nous les enfans ?	576
<i>Probl. 4.</i> Oserons nous les saigner par precaution ?	480

Liure 3. partie seconde.

<i>Ch. 1.</i> Methode curative.	587
<i>Probl. 1.</i> Doit on promouvoir la crise verol. ?	593
<i>Probl. 2.</i> Signes pour discerner la Crise verolique parfaite.	595
<i>Ch. 2.</i> Regime curatif, & premierement de l'air.	597
<i>Probl.</i> Faut il couvrir le malade de rouge ?	602
<i>Ch. 3.</i> Du manger.	608
<i>Ch. 4.</i> Du Boire,	616
<i>Ch. 5.</i> Deux problemes touchant le boire & le manger.	621
<i>Probl. 1.</i> Le vin est il deffendu en verole ?	621
<i>Probl. 2.</i> A quoy employerons nous les lérilles ?	625
<i>Ch. 6.</i> Des exercices, des veilles, &c.	630
<i>Probl.</i> Les clysteres s'ont ils deffendus en verole ?	633
<i>Ch. 7.</i> De la saignée curative.	636
<i>Probl. 1.</i> La saignée convient elle en verole ?	636
<i>Probl. 2.</i> En quel temps se doit elle faire ?	645
<i>Probl. 3.</i> De quelle partie saignerons nous ?	652
<i>Probl. 4.</i> Les veines du nez sont elles preferables aux autres ?	657
<i>Probl. 5.</i> Que ferons nous en lieu de saignée ?	659
<i>Probl. 6.</i> Quelle quantité de sang tirerons nous ?	661
<i>Ch. 8.</i> De la purgation curative.	666
<i>Probl. 1.</i> Purgerons nous avant l'eruption de verole ?	667

TABLE.

<i>Probl. 2.</i> Pouuons nous purger avec Casse ou manne?	673
<i>Probl. 3.</i> Purgerons nous pendant l'apparition de verole?	678
<i>Probl. 4.</i> Purgerons nous apres la desiccation d'icelle?	681
Ch. 9. Des remedes preparatifs & alteratifs.	685
Ch. 10. Des remedes cordiaux.	694
Ch. 11. Trois problemes touchant les adstringents & le Bezar.	699
<i>Probl. 1.</i> Doit on mesler les adstringents avec les aperitifs?	699
<i>Probl. 2.</i> A quoy employerons nous le Bezar?	709
<i>Probl. 3.</i> Quelle est la vraye methode d'vser du Bezar en verole & rougeole?	714
Ch. 12. Des attractifs exterieurs	719
Ch. 13. Les parties qui ont besoing d'estre munies & reparaees cõtre les assauts de ver.	725
<i>Probl.</i> La face est elle pas du nombre des parties qui se doiuent reparer contre la verole?	730
Ch. 14. Des maturatifs & desiccatifs de ver.	733
Ch. 15. Trois problemes touchant l'ouuerture & desiccation de verole.	737
<i>Probl. 1.</i> Est il necessaire de se seruir de remedes pour la guerison des pustules?	ibi.
<i>Probl. 2.</i> Est il necessaire de percer les pustules de verole?	739
<i>Probl. 3.</i> Faut il que l'ouuerture s'en fasse avec vne aiguille d'or?	741
Ch. 16. Des croustes, vlceres, taches, fosses, & cicatrices de verole.	743

Fin de la Table.

Fautes plus obscures de l'impression.

Le premier nombre signifie la page, le second la ligne.

Page 33. ligne 28. effacez, ne. 60. 9. qu'humide. 64. 4. qua-
lité lisez quantité. 72. 13. conseruent. 76. 5. poreux 155. 28.
vrines 197. 19. qu'ou ce sang n'est superflu 210. 6. effacez,
rousiours 216. 20. alius causis 252. 28. reiaillissent 263. 22.
empestez 268. 10. s'attenue 292. 16. λοιπον καὶ τοῦ 300 23.
dissipation 357. fluet 389. 5. rehausse 452. 2. d'affranchir
460. 7. preuenus 477. 8. rehausser 518. 1. vrine 530. 17. l'in-
temperance 610. 12. viure 619. 18. nitrosité 667. 26 matie-
re impure 713. 16. les elementaires aux elementaires.